

Mœurs intimes du passé / Docteur Cabanès.

Contributors

Cabanès, Augustin, 1862-1928.

Publication/Creation

Paris : Albin Michel, [1920-1935]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/n3ctmgyh>

License and attribution

Conditions of use: it is possible this item is protected by copyright and/or related rights. You are free to use this item in any way that is permitted by the copyright and related rights legislation that applies to your use. For other uses you need to obtain permission from the rights-holder(s).




Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



22101528664





Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b2982462x_0007

~~A. xxxv.~~

Mœurs intimes du Passé

(SEPTIÈME SÉRIE)

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES HISTORIQUES

- Le Cabinet Secret de l'Histoire**, 4 vol.
Les Indiscrétions de l'Histoire, 6 vol.
Les Morts Mystérieuses de l'Histoire, 2 vol.
Légendes et Curiosités de l'Histoire, 5 vol.
L'Histoire éclairée par la Clinique, 1 vol.
Fous couronnés, 1 vol.
Folie d'Empereur, 1 vol.
Mœurs Intimes du Passé, 8 vol.
Balzac ignoré, 1 vol.
Une Allemande à la Cour de France (La Princesse Palatine), 1 vol.
Chirurgiens et Blessés à travers l'Histoire, 1 vol.
Souvenirs d'un Académicien, 2 vol.
La Névrose Révolutionnaire (en collaboration avec le Dr L. NASS), 2 vol.
La Princesse de Lamballe intime, 1 vol.
Au Chevet de l'Empereur, 1 vol.
Dans l'intimité de l'Empereur, 1 vol.

Tous ces ouvrages se trouvent à la Librairie ALBIN MICHEL.

OUVRAGES D'HISTOIRE MÉDICALE

- Remèdes d'Autrefois**, 2 vol. (*Épuisé*).
Remèdes de Bonne Femme (en collaboration avec le Dr J. BARAUD), 1 vol. (*Épuisé*).
L'Esprit d'Esculape (en collaboration avec le Dr WITKOWSKI), 1 vol.
Joyeux Propos d'Esculape (en collaboration avec le Dr WITKOWSKI).
Le Costume du Médecin, 3 fascic.

DIVERS

- Napoléon jugé par un Anglais**, 1 vol.
Les Goutteux célèbres, 1 vol.
La Salle de Garde, 1 vol.
Poitrinaires et Grandes Amoureuses, 1 vol.
Marat inconnu, 1 vol.
Les Curiosités de la Médecine, 1 vol. (*Épuisé*).
Poisons et Sortilèges (en collaboration avec le Dr L. NASS), 2 vol. (*Épuisé*).

DOCTEUR CABANÈS

Mœurs intimes du Passé

(SEPTIÈME SÉRIE)

Nouvelle Édition

ENFANCES ROYALES

(De Charles VI à Louis XIV)

LA GROSSESSE A LA COUR DE FRANCE
COMMENT ACCOUCHAIENT LES REINES DE FRANCE
LA MAISON D'UN ENFANT DE FRANCE
COMMENT ON ÉLEVAIT PRINCES ET PRINCESSES

PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, rue Huyghens (XIV^e)

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

TORY of MEDICINE, Essays

(2)
BA. AH



MŒURS INTIMES DU PASSÉ

(SEPTIÈME SÉRIE)

ENFANCES ROYALES

(De Charles VI à Louis XIV.)

CHAPITRE PREMIER

LA GROSSESSE A LA COUR DE FRANCE

LES SAINTS PROTECTEURS DES ACCOUCHÉES

Peut-être nous fera-t-on le reproche de nous être borné à relater les faits et gestes des souverains et des princes, comme si la vie sociale n'existait pas en dehors des cours ; c'est qu'en vérité, durant des siècles il n'en fut pas autrement. Les annales de la nation se résumaient dans la biographie du monarque qui présidait à ses destinées ; aujourd'hui, il n'en va plus de même. Le souverain n'est plus représentatif des mœurs de son temps, il est presque un anachronisme à une époque où les gouvernements démocratiques ont pris peu à peu la place des monarchies, où les

trônes des dernières dynasties régnantes s'écroulent, comme châteaux de cartes, sous l'influence du cyclone populaire.

Sans nous constituer l'apologiste non plus que le détracteur d'un passé qui eut ses grandeurs, s'il eut ses taches, il nous sera bien permis de nous abandonner à une évocation d'où peut sortir un enseignement profitable pour le présent.

On est trop tenté de croire que nos aïeux sont restés indifférents à toute mesure d'hygiène de l'enfance, qu'ils n'ont pris aucun souci de défendre l'existence du nouveau-né contre les pièges multiples tendus par la nature pour sa destruction. De nombreux témoignages sont pour attester que, dans l'antiquité (1), on prit soin, autant et nous osons dire plus peut-être que de nos jours, de l'être chétif, « presque inorganisé » qui, tout débile soit-il, réclame son droit à la vie.

« Dans l'antiquité, on comptait beaucoup plus qu'aujourd'hui avec le développement physique et moral... l'art d'élever les enfants avait pris une place honorable parmi les autres préoccupations de la vie. » La *puériculture*, si elle est un mot nouveau,

(1) ASER KAMINZER, *Essai sur la Puériculture dans l'antiquité gréco-romaine*, th. Paris, 1911 ; FRANÇOIS BOSCHET, *la Protection de l'enfance dans les temps anciens et de nos jours*, th. Toulouse, 1914, etc.

rappelle des pratiques fort anciennes, ainsi que nous avons eu l'occasion de l'exposer naguère, avec tous les développements auxquels se prête un sujet fréquemment sinon complètement traité.

Il est un côté, ou plutôt un à-côté de la question qui n'a pas, du moins à notre connaissance, été abordé ; c'est à combler cette lacune que nous voudrions nous employer.

Quelles précautions prenait-on dans les Cours et, plus particulièrement, à la Cour de France, avant la venue au monde du rejeton royal ; quel cérémonial observait-on, quand l'enfant faisait son entrée dans le monde ; comment élevait-on le jeune prince dans la période qui conduit de l'enfance à l'adolescence ?

Dans la première phase, l'hagiothérapie, plus que la médecine proprement dite, jouait un rôle et un rôle important.

On eut, tout d'abord, recours à l'intercession de la mère de Dieu (1) ; dans d'autres circonstances,

(1) Louis XI, le roi dévotieux par excellence, mais qui eut plus de superstitions que de religion, avait confiance dans la Madone. « Toute église, toute chapelle où la Sainte Vierge est honorée d'une façon spéciale, est assurée des faveurs de Louis XI », écrit un de ses historiographes. Lorsqu'il eut, de sa seconde femme (il n'était encore que dauphin), au mois de juillet 1459, un fils, il se rendit au sanctuaire de Notre-Dame de Hal, à trois ou quatre lieues de Bruxelles, pour offrir ses

on invoquait les saints plus spécialement préposés à la fonction procréatrice.

Dès que la grossesse était constatée, on sollicitait des prières en faveur de la reine enceinte ; la grossesse tardait-elle à se manifester, on demandait à la Vierge un fils, afin d'assurer la succession au trône. Pour obtenir cette faveur, on entreprenait des pèlerinages (1), on multipliait les dons aux églises, on apportait à la royale parturiente les reliques les plus étranges (2).

remerciements au Seigneur, et pour demander pour le nouveau-né la protection de la Vierge ; on croit même qu'il offrit, à cette occasion, au chapitre de l'église, un reliquaire-ostensoir en argent doré, sur le socle duquel étaient ciselées son image et celle de la Dauphine (KARPELEERS, *Notice sur l'église de Hal et son trésor*, cité par Marcel NAVARRE, *Louis XI en pèlerinage* ; Paris, 1908, 21-2). Sur la dévotion de Louis XI, on pourra consulter utilement le *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, etc.*, 1^{re} année (1880-1881), 84 ; et le *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (1905), 10-13.

(1) « La Reine (Isabeau de Bavière), voulant témoigner sa reconnaissance à Notre-Dame, se disposait à partir en pèlerinage... Charles VI lui-même arriva bientôt pour la rejoindre et faire ses dévotions à Notre-Dame de Chartres. » Marcel THIBAUT, *Isabeau de Bavière, reine de France*, 129. Le voile enveloppant la tunique de la Vierge et conservé à Chartres est reproduit dans L. MERLET, *Hist. des relations du Canada avec N.-D. de Chartres* (renseignement donné par M. Raoul BONNET).

(2) Un courrier fut envoyé à l'abbaye de Coulombs (canton de Nogent-le-Roi, arrondissement de Dreux), abbaye bénédictine du diocèse de Chartres, avec mission de prier un religieux d'apporter à la Reine le « circoncez Notre-Seigneur, pour le travaillement de ladite dame » ; quelque temps après la réception de cette relique, Isabeau mettait au monde un fils,



LOUIS XI.

Pas moins de quinze églises ou abbayes se sont vantées de posséder certaine membrane sanctifiée. Calvin nous en a révélé trois : l'abbaye de Charroux, dans le diocèse de Poitiers, la plus réputée ; l'église Saint-Jean-de-Latran, à Rome ; l'abbaye de Hildersheim, en Saxe. L'abbé J.-B. Thiers, à qui l'on doit un *Traité des superstitions*, nous en a fait connaître deux autres : l'abbaye de Coulombs et la Collégiale d'Anvers (1). Moreri y ajoute un sixième reliquaire, conservé dans la cathédrale du Puy-en-Velay. Et voici que nous sont signalés, de diverses parts, d'autres dépôts : à Saint-Jacques-de-Compostelle, Compiègne, Fécamp, Conques, Metz, Langres, etc. Un pape, consulté sur l'authenticité de ces reliques, ne voulant donner tort à personne, déclara prudemment que mieux valait laisser à Dieu le soin de se prononcer, que d'en décider à l'aventure ; aussi moines et chanoines continuèrent-ils à exposer le morceau de peau racornie à la vénération des fidèles.

L'ancienne abbaye de Coulombs, dont il vient

qui reçut le prénom de Jean (*Id.*, 231-2). Le 11 janvier 1395, elle avait eu une fille, que l'on baptisa du nom de *Michelle*, à cause de la grande dévotion du Roi pour Monseigneur l'Archange. Saint Michel était alors regardé comme le Patron du royaume de France et les rois l'honoraient d'un culte particulier (*Id.*, 230).

(1) A Anvers, il y avait une Confrérie du Saint et Sacré Prépuce de N.-S. -J.-C. (CHEVARD, *in/rà cit.*, II, 256.)



Louis XI, présidant une Assemblée de l'Ordre de Saint-Michel,
 (D'après une miniature de manuscrit.)

d'être question, paraît avoir joui d'une vogue qui s'est longtemps conservée ; elle passait pour rendre fécondes les femmes stériles, et pour procurer aux femmes enceintes un accouchement favorable. On conte qu'un roi d'Angleterre, alors maître d'une partie de notre pays, fit prier l'abbé de Coulombs de lui confier l'ineestimable joyau, afin d'aider à la délivrance de sa femme, grosse de son premier enfant ; les religieux ne consentirent qu'après bien des hésitations à laisser la relique passer la mer ; mais le monarque, on devine à l'aide de quels arguments, eut raison de leur résistance, et la reine, en possession du talisman sacré, mit au monde un fils, qui régna sous le nom de Henri VI. Fidèle à ses engagements, Henri V s'empressa de renvoyer le fragment qu'il avait emprunté ; après bien des vicissitudes, l'abbaye en reprenait possession ; près de vingt ans plus tard, Louis XI, venu pour accomplir ses dévotions à Coulombs, faisait ouvrir le reliquaire en sa présence, afin de pouvoir contempler tout à son aise l'objet sacré (1).

Le culte de la Vierge, invoquée pour faciliter l'accouchement, remonte à des temps lointains ;

(1) E. LEFÈVRE, *Documents historiques sur les communes du canton de Nogent-le-Roi*, Chartres, 1866 ; cf. CHEVARD, *Hist. de Chartres*, II, 254-255, d'après SOUCHET, *Hist. de Chartres* (communication R. BONNET).

l'histoire en a relaté un exemple resté légendaire.

On a souvent raconté dans quelles circonstances Jeanne d'Albret devint grosse du prince qui devait s'appeler Henri IV. Il est cependant quelques détails qui ont échappé aux historiens, et qu'ont fait connaître des travaux récents (1).

Avant la naissance de l'enfant qui devait à jamais illustrer sa maison, Jeanne d'Albret avait eu un fils, qu'elle avait confié aux soins d'une dame Aymée de La Fayette (2). La gouvernante, exagérant les précautions, veillait avec un zèle excessif sur la santé du bambin dont elle avait la garde : par crainte du froid, elle le tenait constamment enfermé dans une chambre chauffée à l'excès, prétendant qu'« il vaut mieux suer que trembler. » Il était trop tard quand la mère fut prévenue du régime funeste auquel on soumettait son premier-né ; quand on le retira, il s'était à ce point étiolé dans cette atmosphère de serre chaude, qu'il ne survécut que quelques mois : il n'avait pas atteint sa deuxième année quand il succomba.

Jeanne devint pour la seconde fois enceinte au commencement de 1553.

(1) *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, par le baron Alphonse de RUBLE, t. I (Paris, 1881), 73 et suiv.

(2) Sur ce personnage, v. *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, édition GENIN (1861), 378, note 1.

La mort du duc de Beaumont (c'est le nom qu'avait reçu son premier enfant) avait été un salutaire avertissement. Henri d'Albret en avait éprouvé, en même temps qu'un chagrin profond, une très vive irritation ; il reprocha, non sans amertume, à sa fille, d'avoir sacrifié à ses plaisirs ses devoirs de mère, et lui signifia, sur un ton d'autorité qui n'admettait pas de réplique, que « si elle devenait grosse », elle eût à lui apporter « sa groisse et son ventre, pour enfanter dans sa maison, et que luy feroit nourrir l'enfant, fils ou fille. » Le mari n'entendait pas de cette oreille ; il fit valoir que sa femme pouvait tomber « par les chemins », et qu'il n'était pas sans danger, dans l'état où elle se trouvait, de lui faire entreprendre un aussi long voyage. Henri d'Albret dut menacer son gendre de se remarier, pour le déshériter plus sûrement, s'il persistait dans son opposition. Quand sa fille fut au septième mois de sa grossesse, il lui écrivit de « ne perdre ne temps ne heure » pour venir le rejoindre.

Un accident faillit détruire toute espérance : un jour que le duc de Vendôme, une vieille arquebuse à la main, menaçait la duchesse en jouant, l'arme prit feu « sans faire coup, qui eut détruit l'arbre et le fruit ».

L'hiver approchant, il était temps de se résoudre à partir. Antoine et Jeanne se mirent en route

pour le Béarn. Ils voyagèrent à petites journées et arrivèrent à Pau le 4 décembre. Le roi de Navarre installa sa fille au château, logeant près d'elle un serviteur qui lui était attaché, et qui devait l'avertir aussitôt que surviendraient les premières douleurs.

Jeanne avait appris, dès son arrivée, que son père n'était pas insensible aux charmes d'une dame de la Cour de Pau, dont l'influence pouvait nuire à ses intérêts. Elle craignait d'être déposée d'une partie de ses biens au bénéfice de la favorite. Elle s'en ouvrit à son père, qui lui promit de lui montrer son testament, enfermé dans un coffret d'or, attaché à une chaîne de même métal, assez longue pour faire trente fois le tour du cou, moyennant une condition qu'il stipula en ces termes : « Je te le donnerai, si tu as le courage, en accouchant, de me chanter une chanson béarnaise, afin de ne pas faire un enfant *pleureux* et *rechigné*. » Jeanne promit et tint parole.

Aux premières douleurs, dèsque le roi, prévenu par son homme de confiance, parut sur le seuil de la chambre de gésine, la princesse chanta, d'une voix ferme, ce cantique, bien connu dans les régions pyrénéennes :

Nousté Dame deü cap deü poun
(Notre-Dame du bout du pont)

Adjuda me à d'aqueste ore ;
(Veuille m'assister à cette heure)

Prégats aü Diü deü ceü
(Prie le Dieu qui réside aux cieux)

Que'm boulhe bié delivra leü ;
(Qu'il veuille tôt me délivrer)

Que mon frut que sorte de foré ;
(Que mon fruit sorte au dehors)

Dü maynat que'm fassie lou doun ;
(D'un garçon qu'il me fasse don)

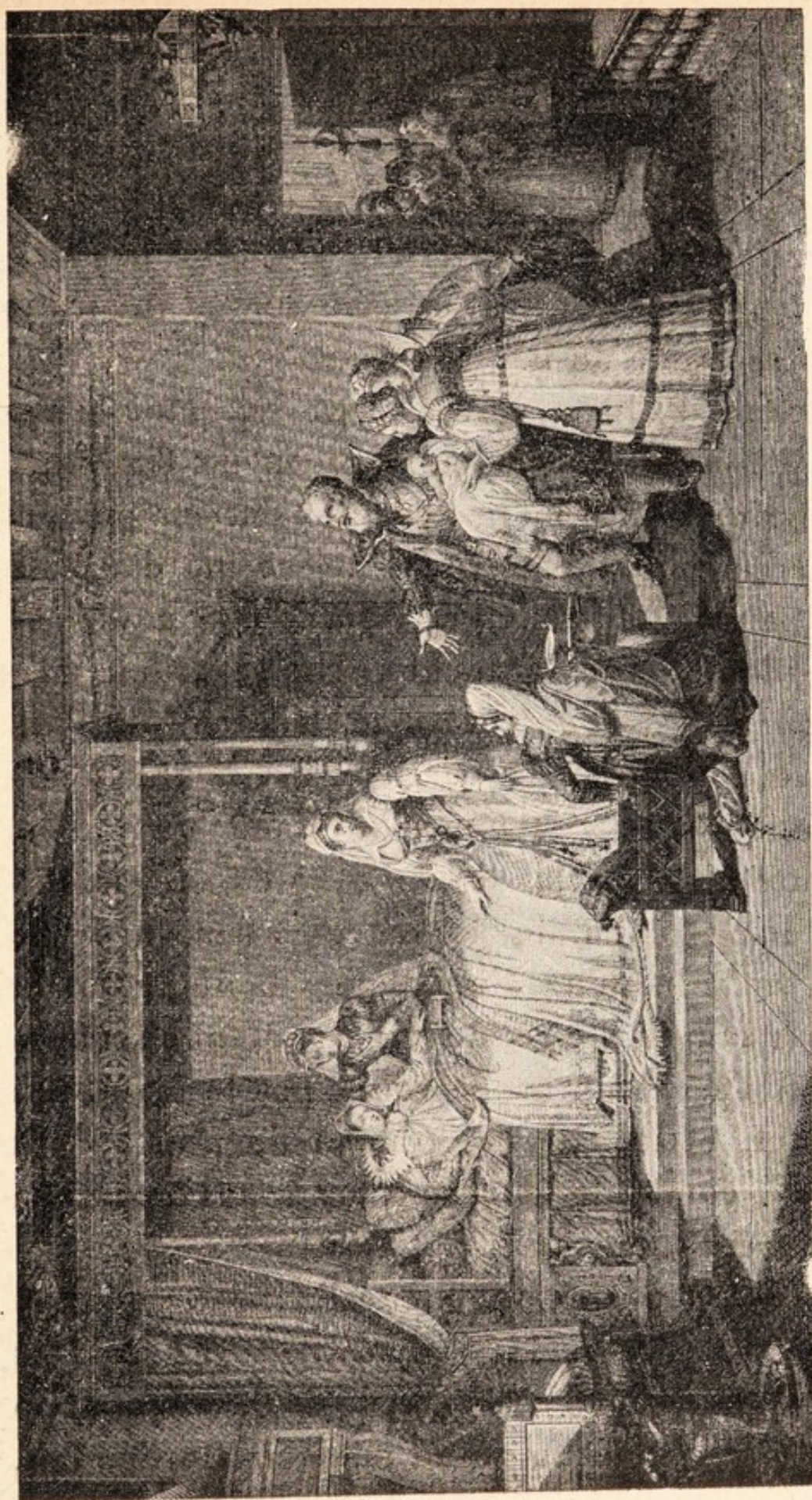
Tout, dinq aü haüt deüs monts, l'implore ;
(Tout, jusqu'au haut des monts, l'implore)

Nousté Dame deü cap deü poun,
(Notre-Dame du bout du pont)

Adjuda me à d'aqueste ore.
(Veuille m'assister à cette heure).

Jeanne n'avait pas achevé le « motet », que l'enfant venait au monde, sans jeter un cri, comme pour tenir la promesse faite par sa mère.

Naguère on pouvait voir, en face de l'aile méridionale du château de Pau, au milieu du gave, les piliers, à moitié démolis, d'un vieux pont, dont ne subsistaient que quelques vestiges ; au bout de ce pont s'élevait une chapelle, dédiée à la Vierge, et célèbre à plusieurs lieues à la ronde,



LA NAISSANCE DE HENRI IV.
(D'après la peinture de LAFFITTE.)

par les miracles dont elle était le siège : c'est *Notre-Dame-du-bout-du-Pont*, que les bonnes femmes du Béarn en mal d'enfant avaient coutume d'implorer, afin d'obtenir un accouchement court et heureux. C'est pour se conformer à la coutume béarnaise que Jeanne d'Albret avait adressé son invocation à *Notre-Dame-du-bout-du-Pont*.

Jeanne d'Albret, devenue grosse pour la troisième fois, accoucha, au château de Gaillon, le 19 février 1555, d'un prince qui a passé à peu près inaperçu dans l'histoire. Il ne vécut, d'ailleurs, que peu de temps, ayant succombé à un accident des plus malchanceux. Un gentilhomme et la nourrice de l'enfant se le passaient de l'un à l'autre, comme un paquet de linge, « par le dehors de la croisée ; » la nourrice, dans un moment d'inattention, oublia de le recevoir dans ses bras, et le baby tomba, de la fenêtre en bas, sur le peron, de la hauteur d'un étage : l'enfant eut une côte fracturée. Le roi de Navarre étant à la chasse, on tut l'accident, on ne remit pas le membre de l'enfant, et le mal s'aggravant de plus en plus, le petit comte de Marle ne tarda pas à passer de vie à trépas.

Un des médecins de Jeanne d'Albret, « qui eut la douleur d'assister dans sa vieillesse à l'accident » dont nous venons de narrer les péripéties, s'appelait d'Escuranis. Le grand médecin Bordeu fait, à

son propos, cette réflexion, que « si d'Escuranis eût pu annoncer la brillante destinée d'Henri IV, frère cadet du jeune prince qui mourut à l'occasion de la chute, il eût porté quelque consolation dans le cœur de ses maîtres plongés dans la douleur la plus amère (1). »

A l'imitation de Jeanne d'Albret, lorsque Anne d'Autriche deviendra grosse de Louis XIV, après vingt années de stérilité (2), afin de s'attirer la protection céleste, durant sa grossesse (3) et lors de sa délivrance, elle n'hésitera pas, elle non plus, à implorer la mère de Dieu, dont, au dire d'une tradition, la ceinture était conservée dans l'église Notre-Dame-du-Puy (4). Un conseiller et aumônier

(1) Pour plus de détails, v. la *Chronologie novenaire*, de PALMA CAYET, livre 1, 172, édition BUCHON, et BORDEU, *Recherches sur l'histoire de la Médecine*, éd. RICHERAND, 1818, 702.

(2) Elle était enceinte, en février 1622, de six semaines environ, quand une chute qui se produisit en jouant avec la veuve du connétable de Luynes, provoqua une fausse couche.

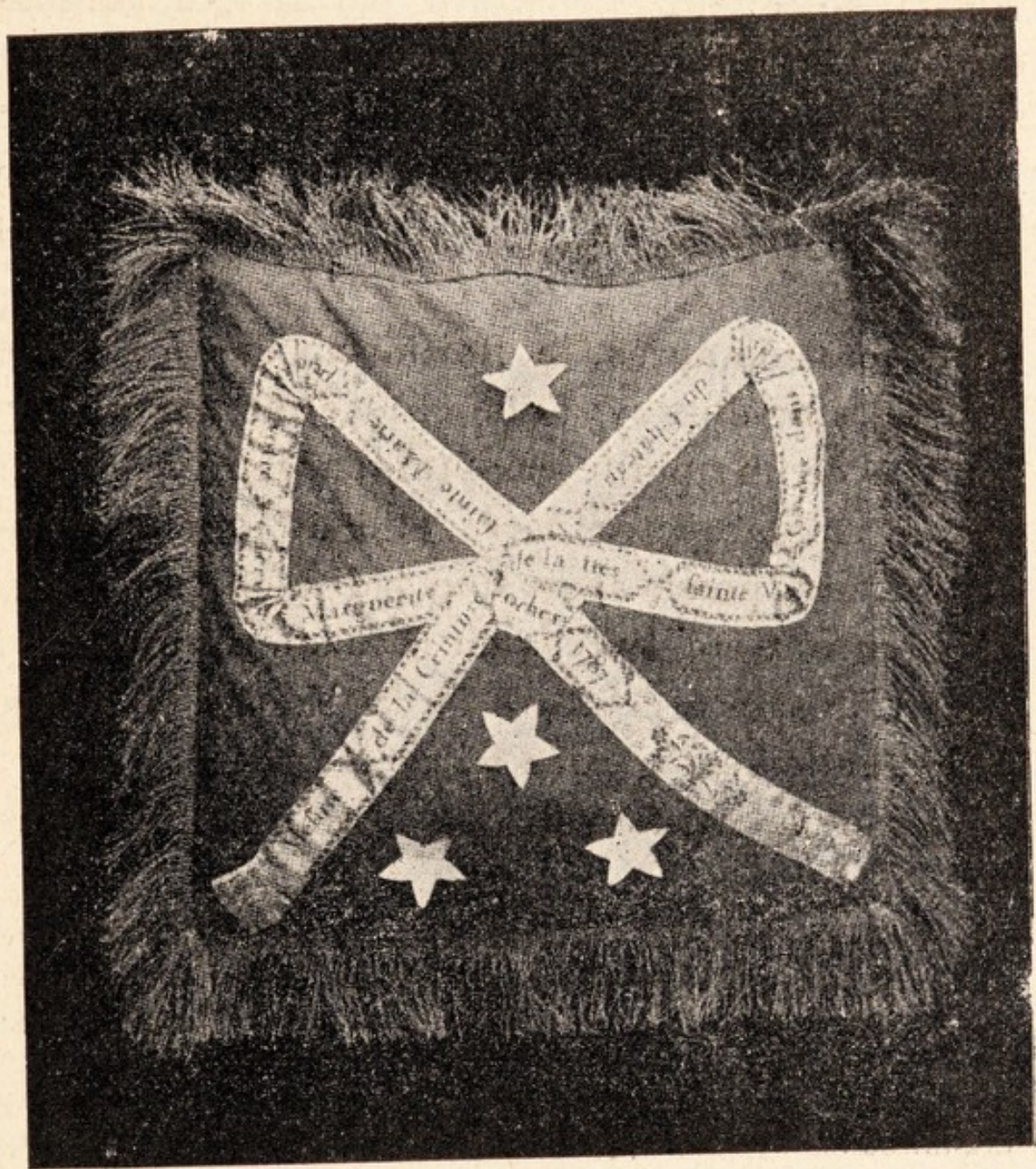
(3) On peut dire que, dans son désespoir de n'avoir pas d'enfants, Anne d'Autriche invoquait sans cesse Dieu et les saints. On conte qu'en 1621, étant de passage à Agen avec Louis XIII, elle n'hésita pas à monter à un ermitage haut situé sur la colline de Saint-Vincent, qui domine le nord de la ville et où demeurait alors le bon frère Eymeric, dont les vertus étaient en grande réputation chez nos ancêtres. Le frère Eymeric aurait prédit à la Reine, alors enceinte pour la première fois, qu'elle donnerait naissance à un dauphin, et la prophétie de l'anachorète se vérifia... dix-sept ans plus tard.

(4) Il s'agit de Puy-Notre-Dame, en Anjou, et non de Puy-en-Velay, comme l'ont prétendu, par erreur, certains historiens,

du Roi fut chargé, de la part de Louis XIII, de solliciter du chapitre qu'il voulut bien lui confier, pour l'apporter à la reine, la sainte ceinture, afin qu'il plût à Dieu de lui faire la grâce d'accoucher heureusement d'un Dauphin. « A cette fin, une neuvaine fut commencée le même jour, par une messe solennelle, chantée au grand autel dédié à Marie. Le chantre, portant son bâton, la sainte

d'ordinaire mieux informés. C'est au sanctuaire du Puy-Notre-Dame que Louis XI, lors de la naissance du dauphin Charles, envoya « huit vingt miles écus d'or », en attendant qu'il pût s'acquitter du vœu, qu'il avait fait à la Vierge, de lui offrir un enfant d'argent de la taille du prince, quand il aurait dix ans (*Louis XI en pèlerinage*, auct. cit., 107 ; 129, note 2 ; 156, 168, 169). « A Rome, Louis XI fit réparer avec soin la chapelle de *sainte Pétronille*, que les rois de France, ses prédécesseurs, jadis avaient fondée, et qu'il transforma encore quelques années après en l'institution actuelle de Saint-Louis-des-Français : dès le début de sa grossesse, la reine s'était vouée à sainte Pétronille, et c'était un bruit, maintenant public, qu'en ouvrant la chasse des reliques pour leur rendre plus d'honneur, on y avait découvert la peinture encore fraîche d'un dauphin, heureux présage qu'un événement heureux justifiait. En même temps, le roi n'omettait pas d'envoyer un calice d'or à Saint-Pierre-de-Rome. » DE MAULDE, *Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry*, 29. Lors de ses deuxièmes couches, Anne de Bretagne, « se sentant près de son terme et redoutant un malheur », envoyait, le 5 septembre 1495, de Tours à Puy-Notre-Dame, en Anjou, un héraut, du nom d'Etampes, afin d'y « querir la Saincture Notre-Dame pour servir à l'enfantement de lad. dame Royne. » Le messenger reçut 50 s. t. pour sa peine ; il était resté quatre jours en route ; entre temps, Anne avait mis au monde le second fils de Charles VIII, qui ne vécut que 24 jours (*Dict. critique de biographie et d'histoire*, de JAL, édition de 1867, 435).

ceinture étant exposée sur l'autel, dans son vase ordinaire, avec les ceintures et un rosaire de la



CEINTURE DE LA VIERGE, conservée à Notre-Dame du Puy-en-Velay

Vierge, qui ont touché des deux côtés la vraie ceinture, depuis un bout jusqu'à l'autre, la couverture de satin ayant été décousue pour cet

effet, par le sacristain-chanoine de Saint-Georges, en présence de tout le chapitre », le représentant du Roi se ceignit la ceinture par la tête, au nom et à l'intention de la Reine ; puis la ceinture fut portée à la Reine, à Saint-Germain-en-Laye, et M. de Saint-Christophe, qui eut l'honneur de la lui ceindre autour des reins, la rapporta en Anjou (1).

Deux mois après, le Roi faisait don à l'église Notre-Dame-du-Puy d'une châsse en argent vermeil, avec une petite cassette d'argent, « le tout pesant trente quatre marcs, et dans un étui garni de velours, pour, après que ladite châsse et cassette auront été livrées en la manière requise, y mettre la sainte ceinture de la Vierge et y être perpétuellement gardée à l'avenir (2). »

Pleine de confiance dans la relique (3), Anne

(1) Célestin PORT, de son vivant archiviste du Maine-et-Loire, a fait de la fameuse ceinture la description qui suit : « C'est une bande de tissu de lin et de soie, longue de 1 m. 60, large de 4 centimètres, dans un filet à mailles serrées qu'on entrevoit par deux ouvertures munies de chatons convexes en cristal, sous une enveloppe d'étoffes et de moire d'argent à galon d'or. Aux extrémités, deux ferrets plats en vermeil, et d'un travail très délicat de la fin du xv^e siècle, portent gravées d'un côté les armes de France et celles du chapitre ; de l'autre, la *Salutation de la Vierge* et la *Nativité du Christ*. » *Chr. méd.*, 1912, 607.

(2) WITKOWSKI, *les Accouchements à la Cour*, 172.

(3) Ce qui ne l'empêchait point, la même année, de dépêcher un envoyé spécial à Madrid, chargé d'en rapporter les reliques de saint Isidore, patron de la capitale espagnole (cf. le *Cabine*

d'Autriche, sentant le terme approcher, écrivit au chanoine du Puy, de lui envoyer de nouveau la ceinture, qu'elle désirait avoir sur elle au moment de sa délivrance. Le chapitre s'empressa d'accéder au désir de la Reine qui, le 5 septembre (1638), vers les 11 heures du matin, mettait au jour l'enfant qu'elle avait si longtemps espéré (1).

secret de l'histoire, I, 117). Une autre fois, Anne d'Autriche se faisait apporter les reliques de sainte Madeleine, espérant être exaucée par l'intercession de la sainte ; à cet effet, elle fit venir à Compiègne, où elle se trouvait (1624), deux fragments de la main, « n'excédant un oss let ou deux », et quelques cheveux de sainte Marie-Madeleine, conservés au couvent des Jacobins, de saint Maximin en Provence. Le procès-verbal de l'ouverture de la châsse a été naguère publié dans la revue *l'Amateur d'Autographes*, de mars 1914. La reine-mère donna, de ces reliques, très exactement décharge, déclarant qu'elles avaient été partagées, par moitié, avec sa « très chère et très honorée » fille. L'effet se fit assez longtemps attendre, Louis XIV n'étant né que quatorze ans plus tard.

(1) D'aucuns ont prétendu que la naissance de Louis XIV devait être attribuée à un séjour que firent Louis XIII et Anne d'Autriche aux eaux de Forges, en Normandie, à 9 lieues de Rouen. « Cette princesse, disent les historiens, trouva moyen d'y réparer tous les inconvénients d'une santé frêle et délicate : après vingt trois ans d'une stérilité présumée, elle devint enceinte de Louis XIV, événement heureux que toute la France attribua aux eaux minérales dont elle avait fait usage. » D'autres ont raconté que la mère de Louis XIV, en même temps qu'elle invoquait la Vierge, avait eu recours à un saint révérend dans le Limousin, et que les femmes en gésine n'implorèrent jamais en vain, saint Léonard. En 1638, l'archiconsul de la ville de Saint-Léonard, le sieur Nicard, s'étant rendu à Saint-Germain-en-Laye, avait vanté, devant la princesse de Guéméné, les vertus miraculeuses des reliques du saint ermite. La princesse fit part à la reine de ce qu'elle venait d'apprendre, et

A la grossesse suivante, Anne d'Autriche revêtit à nouveau la ceinture de la Vierge ; elle l'avait sur elle, quand naquit son second fils, Philippe, duc d'Anjou, depuis duc d'Orléans (1).

Anne d'Autriche mandait, sans tarder, « à ses chers et bien amés consuls de la ville de Saint-Léonard de Noblac », qu'ils lui feraient « chose très agréable », en lui envoyant, par des ecclésiastiques à ce désignés, les reliques en question. Pour donner satisfaction à une aussi puissante reine, dès le mois suivant, le prieur de Saint-Léonard, accompagné de deux chanoines et du sieur Nicard, le zélé archiconsul, arrivaient à Saint-Germain-en-Laye et présentaient à la reine une partie des mâchoires du saint, « qu'elle accepta avec la plus évidente satisfaction ». Si cette histoire ne vous paraît pas offrir de suffisants caractères d'authenticité, tenez-en pour responsable celui de qui nous la tenons, et qui l'a publiée dans le numéro du 15 mai 1901 de la revue *Limoges illustré*. Ultérieurement, il a paru, dans la revue médico-littéraire, *Æsculape* (n° de janvier 1913), un article sur saint Léonard accoucheur, signé : Septime Gorceix. Il n'ajoute rien à ce que nous venons de rapporter. Ajoutons que saint Léonard fut naguère invoqué par le couple impérial de Russie dans l'attente d'un tsarevitch. Nous reconnaissons que le saint n'a guère porté bonheur au dernier des Romanov !

(1) Lorsque fut annoncée officiellement la grossesse de l'impératrice Eugénie, un banquier, maire de Saumur et député, adressait à Napoléon III une missive, le 17 novembre 1855, pour lui rappeler qu'il existait à l'église du Puy-Notre-Dame, près Saumur, « une des plus précieuses reliques de la chrétienté : une ceinture de la Sainte Vierge, donnée par Guillaume VI, duc d'Aquitaine, qui l'avait rapportée des Croisades. » La tradition, ajoutait ce fidèle sujet de l'Empereur, dit qu'elle fut tissée par Marie elle-même... Les rois de France, poursuivait-il, ont eu de tout temps, une grande foi en cette ceinture. Anne d'Autriche la portait à Saint-Germain-en-Laye, quand elle accoucha d'un prince qui fut Louis XIV. » Et il terminait par cette suggestion : « S'il vous plaisait, Sire, de placer Sa Majesté l'Impératrice

Une sainte a partagé avec la Vierge (1) le privilège de mener à heureuse fin les grossesses plus ou moins laborieuses : sainte Marguerite a été invoquée, entre autres, par Marie de Médicis et par l'épouse de Louis XIV, la reine Marie-Thérèse. Une cérémonie, dont l'historiographe de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés, dom Jacques Bouillard, nous a pieusement conservé le souvenir, fut célébrée le vingtième de juillet de 1661, jour de la fête de la sainte en l'honneur de cette reine.

Celle-ci, qui était pour lors enceinte, donna des marques sous la protection de cette relique, pendant le grand événement qui va couronner votre bonheur domestique et consolider le repos de la France, je ne doute pas que le curé et Mgr l'Evêque ne s'empressassent de déférer au désir de V. M. » Nous ignorons quel accueil reçut cette supplique, découverte dans les *Papiers et Correspondances de la famille impériale* (a), trouvés aux Tuileries en 1870. L'Impératrice, qui professait, comme on sait, des sentiments d'une piété exaltée, a-t-elle endossé la ceinture virginale ? Rien ne nous autorise à l'affirmer, mais il n'est nullement invraisemblable de le supposer.

(1) Une autre ceinture de la Vierge serait conservée au Trésor de la Collégiale Notre-Dame de Loches. Cette ceinture, nous écrit un archéologue local, pourrait bien être « un ruban du VII^e siècle, venu de Constantinople en France, ou l'un des rubans offerts à notre pays par l'un des derniers maîtres de Byzance. » Il est encore de tradition, dans la région, que le port de ces rubans — car il en existe des *fac-similés* — active la venue de l'enfant et aide à la délivrance de la mère. Au Puy-Notre-Dame, la tradition serait identique. (Communication de M. Jacques Rougé, de Ligueil.)

(a) Paris, Imprimerie nationale, MDCCCLXX, 187.

de sa piété et de sa dévotion envers sainte Marguerite, par l'offrande qu'elle fit du pain béni le jour de sa fête. Elle ne put le présenter elle-même, parce qu'elle était à Fontainebleau ; mais elle y suppléa par trois de ses aumôniers, qui vinrent le présenter à l'église au son des trompettes et des tambours du Roy.

Les aumôniers furent reçus à la porte de l'église, conduits dans le sanctuaire, où ils restèrent jusqu'à l'Offertoire. Ils descendirent pour lors au bas de la nef, où l'on avait préparé six grands pains ornés de banderoles de taffetas rouge aux armes du Roy et de la Reine. Lorsqu'il fallut aller à l'offrande, les trois aumôniers, précédés de quelques suisses, marchèrent les premiers ; puis quatre tambours et quatre trompettes, et, en dernier lieu, douze suisses, portant six brancards, sur lesquels étaient les pains bénis.

Le premier aumônier présenta le cierge, baisa la paix (*la patène*) avant les autres, et la bénédiction des pains étant finie, ils s'en retournèrent avec les mêmes cérémonies.

Le seizième octobre suivant, le P. Prieur de Saint-Germain eut ordre du Roy de porter à Fontainebleau les reliques de sainte Marguerite, pour satisfaire à la dévotion de la Reine, qui les demandoit et étoit proche de son terme. Le P. Prieur obéit aussitôt ; mais, avant son départ, il ordonna, par un mandement, des prières publiques pour Sa Majesté, avec l'exposition du Saint-Sacrement dans toutes les églises du faubourg, ce qui dura jusques au premier de novembre, que la Reine mit au monde un Dauphin, qui fut ondoyé aussitôt. La nouvelle n'en fut pas plutôt répandue dans Paris, que chacun fut dans des transports de joye. L'abbé et les religieux de Saint-Germain témoignèrent la part qu'ils y prenaient par une

procession générale en actions de grâces, qu'ils indiquèrent pour le dimanche suivant, à laquelle tout le clergé, séculier et régulier, assista.

La dévotion de sainte Marguerite était à la mode déjà au temps de Marie de Médicis, qui faisait lire, dit-on, autour d'elle, la vie de la sainte en laquelle elle avait placé sa confiance.

Quand elle fut près d'accoucher, Marie de Médicis fit demander au prieur de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés de lui envoyer à Fontainebleau la ceinture de la Bienheureuse, qui passait pour rendre fécondes les femmes stériles et pour faciliter le travail de celles qui ne l'étaient pas. Deux moines furent désignés pour l'apporter à la Reine dans un de ses carrosses. On installa la relique dans la chambre ovale, sur une table recouverte d'un tapis ; et pendant que la Reine souffrait, pieusement agenouillés dans une pièce voisine, les deux religieux priaient (1). Il ne semble pas que la vertu de la relique se soit montrée bien efficace, car « le mal de la Royne », si nous nous en rapportons au récit de la sage-

(1) « Les reliques de Mme Sainte Marguerite estoient sur une table dans la chambre et deux religieux de Saint-Germain-des-Prez, qui prioient sans cesse. » *Les Six Couches de Marie de Médicis, Reine de France et de Navarre*, racontées par Louise BOURGEOIS, dite BOURSIER, sa sage-femme. Étude biographique, etc., par le Dr Achille CHEREAU. Paris, 1875.

femme qui l'assistait, « dura vingt et deux heures et un quart (1). » Malgré ce succès relatif, sainte Marguerite continua et notre confrère Brémond assure qu'elle n'a pas cessé de collaborer aux naissances.

La fête annuelle de la sainte était très populaire au xvi^e siècle (2), en dépit des objurgations de maître François. L'auteur de *Pantagruel*, à la fois prêtre et médecin, recommandait à ses ouailles de ne pas mêler médecine et religion, remèdes et oraisons. Quand Gargamelle commence « à se porter mal du bas », Grandgousier, qui ne se méprend pas sur la nature de son mal, lui dit, pour lui donner du réconfort, « qu'il luy convenoit prendre courage nouveau au nouvel advènement de son poupon, et encore que la douleur luy fut quelque peu en fascherie, toutefois que icelle seroit brève; et la joye qui tost succéderoit, lui tolliroit tout cette ennuy; en sorte que seulement

(1) Un an plus tard, Marie de Médicis faisait cadeau, aux moines de Saint-Germain-des-Prés, d'une magnifique statue de sainte Marguerite, en argent fin, du poids de trente-huit marcs, et qui lui avait coûté cinq cents écus. A ses pieds, on plaça le maxillaire inférieur de la sainte, qu'on tira pour la circonstance du reliquaire qui le contenait. Comme l'écrit Mme Louise Toussaint, Marie de Médicis n'avait vraiment pas de rancune, et ses déceptions obstétricales n'empêchèrent nullement les Bourbons de continuer à placer leur confiance en sainte Marguerite.

(2) Thomas PLATTER, *Description de Paris*, dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*, 1896.



Voicy le vray Portraict d'une Roynne Pudique,
 De laquelle L'honneur charme tout L'univers:
 Voicy la douce mer, ou le Dauphin pratique
 Pour resjouyr la France, Apollon, et Ses vers:

Thomas de
 Leu fecit.

G. pinxit

V. I. E. N.

HUYOT.

MARIE DE MÉDICIS.

ne lui en resteroit la souvenance. » Notre Sauveur n'a-t-il pas dit en l'évangile de Jean : « La femme qui est à l'heure de son enfantement a tristesse, mais lorsqu'elle a enfanté, elle n'a souvenir aucun de son angoisse ? » A quoi réplique Gargamelle : « Vous dictes bien, et aime beaucoup mieulx ouïr tel propos que l'Évangile et beaucoup mieulx m'en trouve que de ouïr la vie de sainte Marguerite ou quelque autre capharderie (1). » Rabelais parlait en philosophe, qui combat les préjugés dont lui apparaît l'absurdité, mais il était venu au monde deux siècles trop tôt : sainte Marguerite eut, pendant longtemps encore, ses fervents, et beaucoup de gens, même d'humble extraction, avaient recours à la sainte (2).

Dans un livre (3) publié en 1621, le poète-médecin Courval-Sonnet nous renseigne très congrument sur ce qui se passait sous ses yeux ; décrivant un accouchement laborieux, il dit :

Le mari tout fâché, faisant la chate-mite,
Lit la vie et la mort de sainte Marguerite.

Une quarantaine d'années plus tard, Gui Patin,

(1) *Rabelais médecin (Gargantua)*, avec Notes et commentaires par le Dr Félix BREMOND ; Paris, 1879, 46-7 ; t. II (*Pantagruel*), 1888, 4.

(2) TALLEMANT des RÉAUX, *Historielles*, I, 94 ; II, 530 ; L'ESTOILE, *Journal*, t. IX, 298.

(3) *Exercices de ce temps* (1621), cité par BREMOND, dans *Rabelais médecin*.

mandant les nouvelles de Paris à son ami lyonnais, l'antiquaire Spon, lui écrivait : « Je prie le Dieu



Le médecin-poète COUAL-SYRONNET.

des gens de bien... qu'il envoie à Mlle Spon un bon et heureux accouchement de quelque beau garçon... S'il n'y avait que vingt-cinq lieues d'ici à Lyon. j'irais dire la *Vie de sainte Marguerite*

pour Mlle Spon et prendre ma part du gâteau de baptême de cet enfant qui viendra, de la naissance duquel je tâcherois de me réjouir avec vous (1). »

Ce dont nous assure Gui Patin se trouve confirmé par des faits historiques (2). Lorsque la Dauphine Anne-Marie-Victoire de Bavière, épouse du Grand Dauphin, fils de Louis XIV, fut près d'accoucher, la Cour fut tout en émoi. Comme la future maman était d'une santé délicate, et que près de deux ans s'étaient écoulés sans qu'elle donnât un espoir de maternité, on n'était pas sans inquiétude sur le sort de la mère, et aussi de l'enfant qui allait naître. On conçoit la joie qui éclata dans le peuple, lorsque l'annonce de la grossesse fut officiellement proclamée. Ce fut un déluge de chansons et de bouts-rimés, d'élucubrations poétiques où la flatterie se mêlait plus ou moins adroitement à l'épigramme.

A en juger par celles qui sont parvenues jusqu'à nous, leurs auteurs firent preuve de plus de bonne volonté que de goût, témoin la pièce sui-

(1) *Lettres de Gui Patin*, édition REVEILLÉ-PARISE, t. II, 365-6 (lettre de Paris, du 28 décembre 1657).

(2) Le culte de la sainte était encore pratiqué en 1815, au moins en Italie. Dans ses *Souvenirs de Voyage*, PETIT-RADEL consigne qu'à Naples, on colportait encore, de maison en maison, la ceinture de sainte Marguerite, « pour faciliter l'accouchement et le rendre heureux pour la mère comme pour l'enfant ».



MARIE ANNE CHRISTINE VICTOIRE DE BAVIERE D'AUPHINE DE FRANCE
 Née le 8^e 9^{bre} 1660. Sœur unique du
 Duc de Bavière & Fille de Ferdinand -
 Henriette Adelaïde de Savoie, Son Ma
 Dauphin de France à Esté Célébre dans
 des Ducs de Bavière le 28^e Janvier 1680, &
 le Mariage fut renouvelé en France, à la Ville de Châlons, dans la Chapelle de l'Esche, Par M^r,
 le Cardinal de Bouillon Grand Aumônier de France le 7^e de Mars Ensuivant, 8^e &c.

Paris Chez J. L'Armesin Rue S^t Jacques à la Pâme d'Or Pres S^t Severin Avec Priv. du Roy

MARIE-ANNE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIÈRE, Dauphine de France,
 Épouse du Grand Dauphin.

vante, dont le début promet plus de rimes que de raison :

Peuples, venez, dansant au son du *flageolet*,
Voir l'effet d'un amour conforme au *Décatalogue*.
Bénissez l'heureux flanc qui porte un *roitelet*,
Bergers, en son honneur entonnez une *églogue*.
Pour neuf mois de prison l'aimable *Châtelet*!
Tout en parle : avocat, écolier, *pédagogue*,
Médecin qui n'en sait pas plus que son *mulet*,
Sur son pauvre malade acharné comme un *dogue*... (1).

On aurait été surpris que les poètes, en veine de flagornerie, eussent oublié l'hommage obligatoire au plus majestueux des monarques,

Louis, le plus grand des humains;

Louis qui, « grand partout », ne pouvait manquer d'être à son tour grand-père ; et, comme le respect n'exclut pas, dans de telles circonstances, la familiarité, s'adressant au jeune couple, le poëtereau badin ajoutait :

On crut bien que ce titre aux autres seroit joint,
Dès lors que de vous deux dépendoit cette affaire (2).

Dans l'entourage de la princesse, les préoccupations et les angoisses augmentaient, à mesure qu'approchait la date de la délivrance.

La tradition voulait que jusque-là les reines

(1) *Mercur de France*, décembre 1681.

(2) *Id.*, mars 1682.

Pour servir de quittance à Monsieur le Dileur conseiller
du Roy Trésorier général ancien de la maison de la Somme de
doulx cent Livres pour les gages attribués à ma charge
d'accoucheur de feüe Madame la Dauphine pendant l'année
mil six cent quatre vingt quatorze

21. xxix

Clément

Reçu, avec signature autographe, de CLÉMENT, accoucheur de la Dauphine et de Mme de Montespan,

fussent accouchées par des sages-femmes : il en avait été ainsi pour Marie de Médicis, Anne d'Autriche et Marie-Thérèse ; mais, pour Mme de Montespan, on avait fait appel à un accoucheur de profession. Louis XIV qui avait pu juger de son habileté et de son sang-froid, décida que celui qui avait prêté assistance à son opulente maîtresse, serait appelé à donner ses bons offices à sa belle-fille. Clément reçut, en conséquence, l'ordre de venir s'établir dans les appartements du château, à partir du huitième mois de grossesse.

Quelque confiance qu'on eût dans l'accoucheur, une maladresse de l'opérateur ou une malchance imprévue pouvait mettre en péril la parturiente. Afin de conjurer toute éventualité (1), la

(1) Le Dauphin avait entendu parler des prodiges opérés par un Capucin, dont le renom de sainteté devait bientôt remplir toute l'Allemagne : le père Marc d'Aviano avait, dit-on, obtenu des guérisons et des conversions remarquables. Marie-Anne Christine étant tombée malade, sollicita du capucin des prières pour son prompt rétablissement. Un mieux sensible s'étant produit, on ne manqua pas de l'attribuer au religieux. Un peu plus tard, devenue enceinte, elle demanda au moine de lui obtenir de Dieu une heureuse grossesse et surtout une heureuse délivrance, et qu'il lui donnât un Prince qui ne fût « pas difforme, mais bien fait et sain. » Les cérémonies officielles terminées, la princesse remerciait avec effusion le révérend Père d'avoir coopéré à son bonheur par son intercession auprès de la divinité et l'assurait de son éternelle obligation. (Pour les détails, v. l'opuscule du P. EDOUARD, d'Alençon, Archiviste général des Frères Mineurs Capucins, sur « les Petit-Fils du Grand Roi ». Paris, 1900).



Le Veritable *Portrait du*
REVEREND PERE **MARC AVIANO,**
Religieux Capucin et *tres Zele' Predicateur*
Orne des Sublimes Vertus. qui Eslevent l'homme a la bien.
heureuse Eternite', il est age' de 49 ans, en 1681,

Paris chez la Veuve Bertrand Rue S. Jacques a la Pome d'Or pres S. Severin, Avec Privilege du Roy

Le R. P. Marc d'AVIANO.

(Tiré de l'opuscule du P. EDOUARD V, d'Alençon.)

Dauphine fit dire au prieur de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés qu'elle souhaitait d'avoir auprès d'elle les reliques de sainte Marguerite, dont il était le détenteur. Elle voulut faire plus : elle consentit à rendre le pain bénit par l'entremise d'un de ses aumôniers. Toutes ces pratiques pieuses aboutirent.

... Le sixième août, elle mit au monde le Prince Monseigneur Louis, duc de Bourgogne. Le vingt-sixième novembre suivant, Madame la Dauphine vint à l'église, pour faire ses dévotions à la chapelle de Sainte-Marguerite. Elle fut reçue à la porte de l'église par toute la communauté revêtue en chapes ; le Père général Dom Benoît Brachet portant la parole, et après luy avoir présenté la vraie croix à baiser et donné de l'eau benite, les religieux chantèrent un répons, pendant lequel Elle fut conduite sous un dais dans le sanctuaire, où la châsse de saint Germain étoit exposée. Elle se mit à genoux sur l'oratoire, et après ses prières, elle alla faire ses dévotions à la chapelle de Sainte-Marguerite, dont elle baisa les reliques, puis elle remonta en carrosse (1).

Peu confiante dans sainte Marguerite, Marie de Modène, femme de Jacques II, préféra invoquer *Notre-Dame de Lorette*, pour concevoir un fils. Afin de la rendre propice à ses vœux, elle offrit à la Vierge un ange en argent, et à l'instant où l'*ex-voto* fut présenté, la reine mettait au monde

(1) *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés*, par Dom Jacques BOUILLARD.



FRANCOIS DE PAULE.

Né à Paule en Calabre en 1416.

Mort au Couvent du Plessis lèz Tour le 2 Avril 1507.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Jacques III, qui vécut et mourut en Prétendant.

On a parlé, à propos de cette naissance, de grossesse simulée, d'accouchement supposé : « l'enfant aurait été apporté dans la chambre et introduit dans le lit au moyen d'une bassinoire ; les grands officiers présents auraient été dupes de ce stratagème (1). » N'ayant pas les moyens de poursuivre une enquête qui n'aurait aucune chance d'aboutir, nous laissons à d'autres le soin d'éclaircir ce problème, dont la solution ne tente pas au surplus notre curiosité.

Puisque nous faisons la revue des saints obstétricaux, nous n'aurions garde d'oublier *saint François de Paule*, qui jouit, de son vivant, d'une si grande réputation (2) que Louis XI, dans l'espoir d'obtenir, par les prières de ce saint, la prolongation de ses jours, le fit venir auprès de lui, non sans faire violence à la modestie du bon moine (3).

(1) WITKOWSKI, *op. cit.*, 14 et 16.

(2) Saint François de Paule aurait encore, de nos jours, ses fervents, si nous en croyons M. Jacques Rougé, de Ligueil (*Folk-lore de la Touraine* ; Paris, 1911 ; 59) : le saint « est invoqué treize vendredis de suite, pour avoir un enfant mâle ; dans cette intention, on fait dire treize messes sur le tombeau de saint François, près Tours. »

(3) La reine Marie de Médicis ne cachait pas la confiance qu'elle avait en saint François. Lors de l'accouchement de Madame, troisième fille de France, elle avait fait venir un tourneur dans son cabinet, constamment occupé à faire des cha-



LOUISE DE SAVOIE et FABRI.

(D'après une miniature exécutée vers 1519 : *Bibliothèque de l'Arsenal*)

Louise de Savoie y mit plus de forme : elle se rendit auprès du saint, peu après son arrivée au couvent de Jésus-Maria, de Plessis-les-Tours, et lui demanda son intercession « pour obtenir lignée », lui promettant, au cas où Dieu lui ferait cette grâce, qu'elle ferait nommer *François* le fils qui lui adviendrait. Par la suite, la reine Claude fit vœu, à son tour, que si elle obtenait pareille faveur, elle s'engageait non seulement à nommer son fils *François*, mais encore à poursuivre, avec l'aide de son mari, la canonisation de François de Paule, déjà promu Bienheureux. Elle accoucha d'un Dauphin, qui fut prénommé François, le dernier jour de février 1517. La légende attribue au même saint la grossesse d'Anne de Bourbon, qui, après plusieurs années de stérilité, devint grosse de Suzanne de Bourbon, « la maladive créature qui épousa le Connétable (1). »

Le vénérable Frère Fiacre, Augustin dé-

pelets de bois de Saint-François, dont elle gratifiait les Princesses et quelques dames de son choix.

(1) La naissance de Louis-le-Gros serait due, d'après son biographe, Achille LUCHAIRE, à l'intercession et aux prières du pieux Arnoul, abbé de Saint-Médard de Soissons. Les père et mère de l'enfant, tous les deux obèses (Brachet a noté l'infécondité de ce mariage entre obèses), avaient vainement attendu dix ans la cessation de leur stérilité. L'épouse de saint Louis n'aurait donné un héritier à la couronne de France qu'à la suite d'un pèlerinage à la fontaine Saint-Thibault, de l'abbaye des Vaux-de-Cernay, qui passait pour posséder des vertus procréatrices.

chaussé, mérite de prendre place dans cette litanie. A en croire son biographe (1), c'est aux prières ferventes de ce saint qu'Anne d'Autriche dut la faveur du Ciel qui lui accorda un fils. Après un pèlerinage à Notre-Dame de Grâce, en Provence, pendant que le frère Fiacre et son compagnon « faisaient leur voyage à pied dans le cœur de l'hiver, n'ayant d'autre équipage qu'un bâton, le bréviaire et le rosaire », la Reine sentit remuer en elle le fruit de ses entrailles. Le samedi 4 septembre 1638, dès les 2 heures du matin, la Reine était en travail; à 11 heures 22 minutes, le Roi était à table; on vint l'avertir que la Reine accouchait; peu d'instants après, circulait en tous lieux l'heureuse nouvelle : *C'est un Dauphin! c'est un Dauphin!* Le bon frère Fiacre venait d'intervenir avec le même succès pour la duchesse de Lorraine, épouse de Gaston de France, frère unique de Louis XIII, qui accoucha, le 17 août 1650, d'un prince nommé le duc de Valois. Marie-Thérèse fut également redevable au précieux frère Fiacre du Grand Dauphin qu'elle porta dans ses flancs et dont elle accoucha, jour pour jour, au temps que le religieux l'avait prédit. En signe de gratitude, la Reine et la Reine-mère donnèrent ordre « qu'on fît la figure de

(1) *La Vie du vénérable Frère Fiacre*, etc.; à Paris, MDCCXXII

sainte Thérèse en relief d'argent doré, tenant le jeune Dauphin entre ses bras et le présentant à la Sainte Vierge; elles donnèrent cent marcs d'argent pour faire cette figure, qui fut travaillée par les plus habiles orfèvres du royaume. On fit aux pieds de cette figure un petit reliquaire ovale, où elles mirent des reliques de cette sainte, que Philippe IV, roi d'Espagne, leur avait envoyées. » Enfin, le frère Fiacre aurait eu, par ses prières, quelque part dans la naissance du duc de Bourgogne, un des petits-fils du grand Roi. En manière de cadeau, le dauphin, pour marquer au frère Fiacre sa reconnaissance, lui « envoya un riche parement d'autel de brocart d'or et d'argent, accompagné de deux ciboires et d'une chasuble de même, le tout chargé de ses armoiries, brodées en bosse d'or et d'argent, miparties de France et de Bavière. » Ce riche ornement ayant été volé, la princesse en fit travailler un second d'une aussi grande valeur que le premier et qu'on ne mit pas moins de deux ans à confectionner.

On connaît la réponse que fit Montesquieu à une jeune femme, tant soit peu galante, qui lui demandait la définition du bonheur : « Le bonheur, lui répondit le philosophe, c'est la fécondité pour les reines et la stérilité pour les filles. » Cette opinion a été, on l'a vu, partagée par la plupart

des reines de France, qui ont, à l'envi, demandé à Dieu ou à ses saints de rendre féconde leur union. Il n'est point jusqu'à l'énigmatique androgyne, Henri III, qui n'ait condescendu, à deux reprises, à faire le pèlerinage de Chartres (1), pour y prendre deux *chemises de Notre-Dame* (2) : une pour lui et l'autre pour la Reine. « Ce qu'ayant fait, il revint à Paris coucher avec elle, en espérance de lui faire un enfant », par la grâce de la Vierge et de ses chemises. Ceci se passait en 1579 ; trois années plus tard, le jeudi 1^{er} décembre

(1) En juin 1756, le Dauphin et la Dauphine firent un pèlerinage à Chartres. Le Dauphin, le 21 novembre de l'année précédente, avait fait le vœu d'accomplir ce pèlerinage, lors de la naissance du comte de Provence, qui avait donné de grosses inquiétudes. Le couple princier était convaincu qu'il devait à la Vierge, et aussi à saint Joseph et à saint Xavier, le bonheur d'avoir échappé aux mains des médecins. (Cf. *La Mère des trois derniers Bourbons*, par C. STRYIENSKI ; Paris, 1902, 173 et s.)

(2) La légende veut que la Sainte Chemise de Chartres ait été revêtue par Marie, lors de la Salutation Angélique, et qu'elle l'ait scrupuleusement gardée jusqu'au terme de sa grossesse. « Selon Nicéphore Calixte, écrit l'abbé HAMON (*Notre-Dame de France*, I, 205), ce vêtement, doublement vénérable, et parce qu'il a touché la chair virginale de Marie, et parce que, d'après la tradition, elle l'a porté pendant tout le temps que le fils de Dieu demeura renfermé dans ses chastes entrailles, fut laissé, comme un souvenir, par la Vierge mourante, à une personne de ses amies (*sic*). » L'Impératrice Irène l'aurait adressé à Charlemagne, en même temps que d'autres reliques, et le grand empereur à la barbe fleurie l'aurait déposé à Aix-la-Chapelle, d'où Charles-le-Chauve l'aurait tiré, pour l'offrir à la cathédrale de Chartres, « vers l'an 876 », au dire de l'abbé Hamon. (Cf. *La Foire aux Reliques*, de Paul PARFAIT. Paris. s. d.)

1582, le Roi faisait faire à Paris une procession générale, où furent portées en grande solennité la châsse de sainte Geneviève et les reliques de la Sainte-Chapelle, et à laquelle assistèrent, outre Henri III, les trois reines, sa mère, sa femme et sa sœur de Navarre. Le Parlement, la Ville y figurèrent en corps et en robes rouges ; en même temps, il avait été prescrit, dans toutes les paroisses, des services, pour qu'il plût à Dieu d'accorder à la Reine la mâle lignée dont le couple royal « avait singulier désir. » Le 11 avril suivant, qui était le lendemain de Pâques, le Roi et la Reine, son épouse, partaient de Paris à pied, pour se rendre à Chartres, et de Chartres à Cléry, faire leurs offrandes et prières « à la Belle Dame, révéree ès-églises desdits lieux. » Ils ne furent de retour à Paris que « le 24^e dudit mois, tous deux bien las et ayant les plantes des pieds bien ampoullées d'avoir fait tant de chemin à pied (1). »

A partir de ce jour, le clergé du chapitre de Notre-Dame de Chartres, voulant éviter aux souverains d'entreprendre un pèlerinage aussi pénible, envoyait, dès que lui était notifiée la grossesse d'une reine de France, une chemise de satin ou de taffetas blanc ayant approché celle la Vierge, et l'on assure que cette coutume fut

(1) *Journal de l'Estoile*, cf. t. I^{er}, 306 ; t. II, 95, 121 (avril 1583).



HENRI III, Roi de France.

encore observée en 1811 quand la grossesse de l'impératrice Marie-Louise eût été officiellement reconnue (1).

Napoléon n'en éprouva pas moins des craintes pour l'accouchement. Le soir du 25 février 1810, l'Impératrice avait eu une syncope. Corvisart, qui avait son franc parler, avait dû rassurer l'Empereur, raillant, en homme au cœur endurci, les « terreurs du guerrier pour une chose si ordinaire ; » quant à l'Impératrice, le rude médecin, dans un cercle d'intimes, la traita tout crûment de « chiffe. » Elle fit montre, cependant, de plus de fermeté que son impérial époux qui, dans la nuit précédant l'événement, necessait de marcher, d'importuner de questions les dignitaires et le médecin lui-même. Dubois avait à accomplir une tâche particulièrement laborieuse ; nous avons conté ailleurs comment un bain d'eau tiède parvint à ranimer le nouveau-né venu en état de mort apparente.

On avait eu les mêmes émotions à la naissance du futur Louis XIII. La sage-femme, le voyant « en grande foiblesse de la peine qu'il avoit endurée », ne cacha pas au roi son inquiétude.

— Sire, lui dit-elle, si c'était un autre enfant, je mettrais du vin dans sa bouche et lui en donnerais, de peur que la faiblesse durât trop.

(1) Alf. FRANKLIN, *Dic. hist. des Arts, Métiers et Professions*, art *Chemisiers*. Paris, 1906.

Henri IV lui répondit sans hésitation : « Faites comme à un autre. » La sage-femme emplit sa bouche de vin et le souffla dans celle de l'enfant : sur l'heure il revint à lui.

Dans une circonstance analogue, Napoléon avait dit à l'accoucheur, qui témoignait de quelque appréhension : « Faites comme pour une bourgeoise de la rue Saint-Denis. »

Il ne nous déplaît pas de surprendre les autocrates dans un des rares moments où ils consent à se dépouiller de leur majesté pour redevenir simplement des hommes.



MARIE DE MÉDICIS et LOUIS XIII.

CHAPITRE II

COMMENT ACCOUCHAIENT LES REINES DE FRANCE

I

LE CÉRÉMONIAL

Il était d'usage, sous l'ancienne monarchie, d'observer, à la naissance d'un prince ou d'une princesse, un cérémonial dont une étiquette rigoureuse ne permettait pas de transgresser les rites. Les principaux corps de l'État, les ambassadeurs des princes étrangers venaient présenter leurs compliments au Roi, qui les écoutait avec gravité et y répondait avec affabilité.

Ce cérémonial, Napoléon le fit revivre, lors de la naissance du Roi de Rome. Il chargea son ministre des Cultes d'adresser à tous les évêques de France la lettre-circulaire suivante :

Monsieur l'Évêque,

C'est avec une satisfaction infinie que je puis vous an-



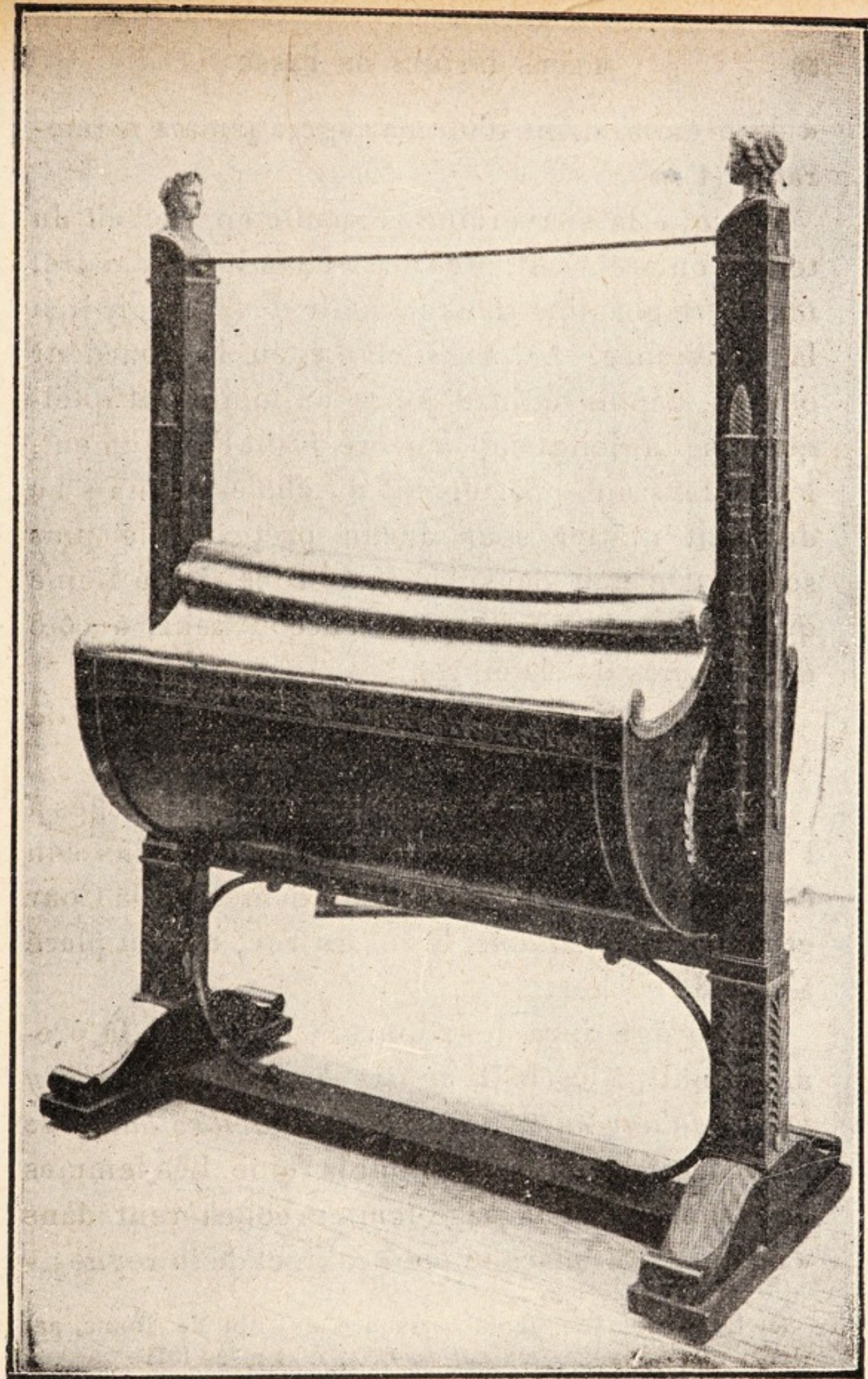
LE ROI DE ROME.
(D'après GÉRARD.)

noncer l'heureuse grossesse de S. M. l'Impératrice, ma très chère épouse et compagne. Cette preuve de la bénédiction que Dieu répand sur ma famille et qui importe tant au bonheur de mes peuples m'engage à vous faire cette lettre, pour vous dire qu'il me sera agréable que vous ordonniez des prières particulières pour la conservation de sa Personne. Sur ce, je prie Dieu, monsieur l'Évêque, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

Se conformant au désir de Sa Majesté, les évêques prescrivirent aux curés de chanter, à toutes les messes, l'oraison *Pro muliere gravida*, en y ajoutant ces mots : *Pro famula tua, Maria Ludovica, Imperatrice nostra*. A Paris, le cardinal Maury apporta une légère variante au programme : dès que les signes de l'accouchement seraient officiellement annoncés, on devait sonner le bourdon de Notre-Dame et commencer les prières des quarante heures par l'oraison *Pro Imperatrice prægnante* ; après la délivrance, un *Te Deum* (1) célébrerait avec éclat

(1) Cette coutume remontait haut ; car, déjà au temps de Louis XI, et sans doute, bien antérieurement, on chantait le *Te Deum* pour célébrer une naissance princière. Lorsque naquit le Dauphin Charles, fils du monarque précité, « de ladite nativité, dit le chroniqueur JEAN DE TROYES, fut grand joye faite et espondue par tout le royaume de France et en fut chanté en divers lieux le *Te Deum laudamus*, les jeux faits parmi les rues, tables rondes dressées et autres esbattements. » *Panthéon Français*, de BUCHON, 290 (cité par Marcel NAVARRE, *Louis XI en pèlerinage*, 107).



BERCEAU-BARCELONNETTE DU ROI DE ROME,

« le premier fruit d'un mariage à jamais mémorable (1). »

Lorsque la souveraine régnante approchait du terme, on préparait, près de sa chambre ordinaire, une autre chambre dans laquelle devait avoir lieu la délivrance. La sage-femme ou l'accoucheur étaient, depuis quinze jours au moins, et quelquefois plus longtemps encore avant l'événement, logés dans un appartement du château, qu'ils ne devaient quitter sous aucun prétexte; le plus souvent, c'était dans la garde-robe de la Reine qu'on dressait un lit pour l'accoucheur, à côté des femmes de chambre.

C'est ce qui se passa lors de l'accouchement de Marie de Médicis.

L'épouse de Henri IV devait faire ses couches à Fontainebleau. Elle partit, emmenant dans son carrosse la sage-femme, deux dames de la Cour et *maistre Guillaume*, le fol du roy, qui fut placé à côté du cocher.

Le voyage dura deux jours. On coucha, la première nuit, à Corbeil, *en une hostellerie où il n'y avoist qu'une meschante petite chambre basse de plancher, bien estouffée*, pour la reine. Les femmes de chambre et la sage-femme couchèrent dans « ce qui estoit marqué pour cabinet de la royne ; »

(1) Le Centenaire de la naissance du Roi de Rome, par Henri WELSCHINGER (*Journal des Débats*, 21 mars 1911).

il n'y avait entre le lit de la reine et celui de la « ventrière » qu'une petite cloison de torchis.

A Fontainebleau, Marie de Médicis s'inquiéta



Médaille frappée à l'occasion de la naissance du roi de Rome.

de savoir si elle aurait un fils ou une fille. La sage-femme annonça un fils :

Je la voyais si belle, écrit Mme Boursier, et avec un si bon teint, l'œil si bon et si clair, que selon les préceptes que tiennent les femmes, ce devait être un fils.

A Melun, où l'on se rendit de Fontainebleau,

survint un incident que n'a pas manqué de faire connaître la sage-femme dont nous suivons la pittoresque narration. La reine et sa suite étaient logées chez un monsieur de la Grange-le-Roy, où les pièces étaient dépourvues de tout mobilier, et où il n'y avait que de grosses pierres en guise de chenêts.

Bien qu'on fût à la fin du mois d'août, on avait fait du feu ; trois grosses bûches avaient été placées dans le foyer ; la reine se tenait debout, le dos tourné, quand tout à coup les bûches s'écroulant, l'une d'elles vint tomber jusque sur les talons de la reine, qui l'eût infailliblement renversée, sans l'empressement de la sage-femme à lui porter secours. « Voilà, note, non sans quelque fierté, Mme Boursier, le premier service que j'eus l'honneur de luy rendre et au roy qu'elle portoit. »

On attendait le père du futur roi, dont l'arrivée était annoncée. Henri IV arriva, en effet, venant de Calais huit jours avant l'accouchement. Il dit à la sage-femme : « Sage-femme, il faut bien faire... C'est une chose de grande importance que vous avez à manier. » Puis il ajouta *tout plein de mots de gausserie*.

Les femmes de chambre tourmentaient Madame Boursier, impatiente d'être instruites le plus tôt possible du sexe de l'enfant, afin d'avoir l'honneur



En ce parfait tableau le defect de peinture
 Se congnoist aujourdhuy clairement a nos yeux
 Pource qu'on n'y peut veoir que du corps la figure
 Non l'esprit admiré pour chef d'œuvre des Cieux
 S. Hacquin. Thomas de Leu fecit

Madame BOURSIER, Sage-Femme de MARIE DE MÉDICIS

d'en informer le roi. A l'une elle promet de baisser la tête, si c'était un fils ; à l'autre, elle dirait : « Ma fille, chauffez-moi un linge ! »

Quand Marie de Médicis ressentit les premières douleurs, le roi dut aller réveiller la sage-femme, qui dormait profondément ; il ne lui donna même pas le temps de se lacer, tant il la pressa de se rendre auprès de la royale accouchée. « Venez, venez, sage-femme, lui dit-il sans autre préambule, ma femme est malade ; reconnaissez si c'est pour accoucher. »

Un grand lit de velours cramoisi rouge, accommodé d'or, avait été préparé à côté du lit de travail (1), où la reine fut couchée au sortir de sa chambre (2). Les dames que le Roi avait désignées

(1) Il existait au garde-meuble royal (qu'est-il devenu depuis ?) le lit de travail sur lequel ont accouché successivement les reines Anne d'Autriche, Marie-Thérèse et Anne de Bavière ; ce lit, de trois pieds de large, était garni de deux matelas, séparés par une planche, pour empêcher le siège de s'enfoncer dans un creux. On étendait sur ces matelas deux draps et une couverture ; un double traversin était placé sous les épaules et la tête ; enfin, le lit était complété par deux chevilles d'un pied de long, fixées l'une à droite et l'autre à gauche, que la princesse pouvait saisir pendant les douleurs ; et à l'extrémité, une barre en bois servait d'appui pendant le travail. (*Les Accouchements à la Cour*, de WITKOWSKI, 54 ; *La Duchesse de Bourgogne*, par le Comte d'HAUSSONVILLE, t. I, 263.)

(2) « Son pavillon, pour la mettre quand elle aura accouché, est déjà pendu et dressé en sa ruelle, et celui de son travail est pendu au haut du plancher, troussé dans une enveloppe d'écarlate, comme l'on pend une lanterne pour être tout prêt

pour assister la Reine furent mandées ; sous le pavillon, « tendu ainsi qu'une tente, par les quatre coings avec gros cordons », avaient été disposés une chaise, des sièges plians et des tabourets, pour asseoir le Roi, Madame sa sœur et Mme de Nemours. » On avait également apporté la chaise pour accoucher, « couverte de velours cramoisy rouge. »

Chez les simples particuliers, l'accouchement est enveloppé d'un certain mystère ; il n'est pas d'usage que la patiente s'offre en spectacle à tout venant ; seuls sont admis dans sa chambre ceux ou celles dont la présence peut lui être un réconfort : le mari, la mère, des parents proches ou des amies très intimes. Mais ce qui dans les milieux bourgeois ou populaires n'est pas reçu, dans les

à laisser choir, quand on s'en voudra servir. » MALHERBE, 'qui nous fournit ces détails, dans une lettre qu'il écrivait à son ami PEIRESC, le 28 octobre 1609, dit, en outre, que Marie de Médicis s'informait de la grossesse et des couches de toutes ses amies, afin de se donner du courage, envoyant à tout moment un garçon de sa chambre pour en avoir des nouvelles. Elle était, aoute le poète, « extrêmement grosse et dit-on qu'elle ne le fut jamais tant. » Elle s'attendait à avoir, cette fois-là, une fille, la chambre où elle devait accoucher y étant fatale : c'est là, en effet, qu'était née Madame Chrestienne, en 1606 ; là que naquit la fille d'Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX. Elle fit « une dévotion de trois jeudis » pour conjurer ce malheur ; ce qui n'empêcha point la naissance, au Louvre, le jeudi 26 novembre 1609, à 10 heures et demie du matin, de « Madame la dernière », baptisée seulement le 15 juin 1614.

cours est non seulement permis, mais prescrit ; la qualité de reine condamnait celle qui était revêtue de cette dignité à lui sacrifier ses pudeurs de femme. Comme Marie de Médicis paraissait y répugner, le roi l'invita, par ces paroles, à se résigner à l'inévitable : « Ma mie, lui dit-il, vous sçavez que je vous ay dit par plusieurs fois le besoin qu'il y a que les princes du sang soient à votre accouchement. Je vous supplie de vous y vouloir résoudre : c'est la grandeur de vous et de votre enfant ; » à quoi la Reine répondit qu'étant toujours prête à se plier à la volonté royale, elle ferait tout ce qui plairait à son seigneur et maître. « Je sçais bien, ma mie, poursuivit Henri, que vous voulès tout ce que je veux, mais je cognois votre naturel, qui est timide et honteux, et je crains que si vous ne prenez une grande résolution, les voyant, cela ne vous empesche d'accoucher ; c'est pourquoy de rechef, je vous prie de ne vous estonner point, puisque c'est la forme que l'on tient au premier accouchement des roy-nes (1). »

Sans doute était-ce un public choisi, princes et princesses du sang, secrétaires d'État, ducs et pairs, maréchaux, ministres, etc., qu'on admettait à défiler devant le lit de l'infortunée princesse.

(1) Relation de Louise Boursier (*Les Six couches de Marie de Médicis*, par le D^r CHEREAU).

Comme il ne devait subsister le plus léger soupçon d'une supposition de part ou d'une substitution d'enfant, lorsqu'il s'agit de l'héritier d'une dynastie royale, l'on comprend que les représentants du gouvernement fussent autorisés à approcher d'assez près, pour s'assurer qu'aucune fraude ne se pût produire ; mais la présence de deux ou trois témoins eût été, semble-t-il, suffisante, pour constater la sortie de l'enfant des flancs maternels et vérifier la nature de son sexe. Au lieu de cela, que se passait-il ? Des relations qui nous ont été conservées vont nous renseigner sur le protocole observé aux différentes époques.

En l'an 1601, le 26 septembre, environ sur les onze heures du soir, Marie de Médicis commence à ressentir les premières douleurs. Une heure après minuit, le roi, « vaincu d'impatience de voir souffrir la Royne et croyant qu'elle accoucherait », envoie quérir les Princes de Conti, de Soissons et de Montpensier, qui arrivent tous les trois, avant que deux heures aient sonné. La sage-femme, ayant assuré que l'accouchement n'était pas imminent, le Roi les renvoie chez eux, leur recommandant de se tenir prêts, quand il les ferait rappeler.

Sur les quatre heures du matin (nous reprenons le

récit de Madame Boursier), une grande colique se mesla parmy le travail de la Royne et lui donna d'extresmes douleurs, sans avancement.

... De fois à autres, le roy faisoit venir les médecins voir la royne et me parler ; auxquels je rendois compte de ce qui se passoit ; et la royne souffroit plus de sa colique que d'autre chose.

Les médecins me demandèrent : *si c'estoit une femme où n'y eust que vous pour la gouverner, que feriez-vous ?*

Je leur proposay des remèdes qu'ils ordonnèrent à l'instant à l'apothicaire.

Lorsque, le moment venu, les princes furent invités par Sa Majesté « à se baisser pour voir l'enfant tenant à l'arrière-faix » avant que la sage-femme eût sectionné le cordon, la sœur du roi, la duchesse de Nemours et la marquise de Guercheville, dame d'honneur de la Reine, étaient présentes. C'est la sœur du Roi qui, considérant « les parties si bien formées de ce beau corps », et jetant les yeux « sur celles qui le faisaient être Dauphin » — ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites ! — s'écria naïvement qu'il en était « bien parti », ce qui fit rire tous les assistants le Roi compris.

Celui-ci ne se possédait pas de joie, au point que « les larmes luy coulaient sur la face aussi grosses que de gros pois. » Il embrassait les princes, il laissait pénétrer tout le monde dans la chambre où gisait l'accouchée. « Il fit entrer, dit



MARIE DE MEDICIS Reine de France et de Navarre fille de François I. du
 Nom grand duc de toscane et de Tanne d'Autriche, elle nasquit l'an 1574 elle w pou
 a Henry le grand Roy de France et de Navarre, la Conclusion de leur mariage fu
 faite a florence le 26 avril 1600. et consommé a Lion le 27. decembre enouuant, son
 couronnement fut différé iusques en l'année 1610. et peu de iours apres le funeste trépas
 du Roy son epoux elle fut declarée regente elle gouverna l'estat pendant la minorité
 du Roy son fils avec toute la prudence mais les ennemis de l'estat l'obligeant de se
 retirer elle mourut a Cologne le 3 uillet 1632 dou son Corps fut apporté a s^t Denys,
 elle a la gloire d'estre fille de soeur tante et niepce d'empereurs et elle fut Niepce d
 vade mere de trois Rois.

M. m. cornet. excudit.

MARIE DE MÉDICIS.

un témoin de la scène, toutes les personnes qu'il trouva dans l'antichambre et le grand cabinet. » On n'en compta pas moins de deux cents, « de sorte que l'on ne pouvoit point se remuer dans la chambre pour porter la Royne dans son lict. » Et comme la sage-femme se récriait sur les inconveniens qui pouvaient en résulter pour la parturiente : « Tais-toy, tais-toy, sage-femme, lui répondit Henri, ne te fasche point. Cet enfant est à tout le monde; il faut que chacun s'en réjouisse. »

Il y eut une telle presse que le Roi lui-même faillit plusieurs fois être renversé; tous ceux qui appartenaient, à quelque titre que ce fût, à la maison du Roi ou de la Reine, et plusieurs seigneurs furent autorisés à s'approcher; l'on défila, chacun à son tour.

Ceux qui se reconnaissaient, voire des inconnus les uns aux autres, s'embrassaient, sans avoir égard à leur situation respective. Il y eut des dames « qui, rencontrant de leurs gens, les embrassèrent, étant si transportées de joye qu'elles ne sçavoient ce qu'elles faisoient. »

Le Roi n'avait pas amené une bande de personnes, qu'il en ramenait une suivante; il n'y avait pas jusqu'aux courriers, chargés d'apporter la nouvelle aux Cours étrangères, et qui étaient demeurés bottés depuis que la Reine avait com-

mencé à se plaindre, qui ne fussent admis « à voir la marque de Dauphin », avant de prendre la poste et accomplir leur mission.

Lorsque vint au monde Mgr le Duc d'Anjou (1), il y eut aussi grande joie à la Cour. Il survint même un incident assez comique : un valet de chambre du Roi « baisa de si bon courage » la première femme de chambre de la Reine, « qu'elle n'avoit plus qu'une dent pour la décoration de sa bouche, qu'il luy mit dedans. » Le Trésorier de la Reine se contenta d'embrasser avec moins d'effusion la sage-femme, la respectable Mme Boursier.

A la naissance de Mgr le Duc de Bourgogne, fils du grand Dauphin, quand approcha le moment de l'accouchement, le Roi, qui ne voyait point, parmi les personnes présentes, le prince de Conti, ordonna de l'aller chercher. Déjà se trouvaient dans la pièce, outre le Roi, la Reine et le Dauphin, Monsieur, Madame, Mademoiselle d'Orléans, âgée de six ans, et tous les princes ou princesses auxquels leur naissance donnait le droit d'être présents à la cérémonie. Il y avait, en outre, plusieurs dames qui avaient, de par leur charge, le privilège d'y assister, ou dont la présence était nécessaire à la princesse : Mme de Montespan,

(1) Il s'agit de Gaston-Jean-Baptiste de France, duc d'Orléans, né en 1608, et fils de Henri IV et de Marie de Médicis.

surintendante de la maison de la Reine et maîtresse déclarée du Roi ; Mme la Marquise de Maintenon, qui n'était encore que dame d'atours ; les dames d'honneur et d'atours de la Reine et de la Dauphine ; les femmes des premiers gentilshommes de la chambre en service, sans compter la première sous-gouvernante et les femmes de chambre.

Malgré cette affluence, on ne percevait qu'« un murmure bas et inquiet... une tristesse mêlée de joie, une attention curieuse étaient peintes sur tous les visages (1). » Seul, l'accoucheur gardait son sang-froid, malgré la présence du Roi qui était pour l'intimider, et la responsabilité qui pesait sur ses épaules.

L'accouchement terminé, « le Roi (2), dans le premier mouvement de sa joie, embrassa la Reine et la Dauphine. Puis, on entr'ouvrit deux portes à la fois, afin de faire connaître la grande nouvelle à ceux qui se trouvaient en dehors de la chambre. Le Roi annonça lui-même aux princesses et aux dames du premier rang, qui se trouvaient dans

(1) Naissance du duc de Bourgogne, épisode détaché d'une chronique de Versailles sous Louis XIV, par M. J.-A. LEROI. (Extrait du 1^{er} volume des *Mémoires de la Société des Sciences morales, des Lettres et Arts de Seine-et-Oise*.)

(2) Louis XIV fut toujours présent, lorsque la Reine, son épouse, et Mme la Dauphine furent sur le point de mettre des princes ou des princesses au monde ; il ne les quittait point pendant leurs plus vives douleurs, de même qu'il assista jusqu'au bout à leurs derniers moments.



F. Jourdan Sculp.

*Naissance de Monseigneur
le Duc de Bourgogne.*

Intaille destinée à commémorer la naissance
de Mgr le DUC de BOURGOGNE.

l'une des antichambres, que c'était un prince ; et la dame d'honneur en dit autant aux hommes qui étaient dans l'autre. »

Ce fut une explosion de joie inconcevable. L'allégresse était générale. Les uns tâchaient de percer la foule, pour aller publier ce qu'ils venaient d'apprendre ; les autres, sans bien savoir où ils allaient ni ce qu'ils faisaient, forcèrent la porte de la chambre de la Dauphine. Il y eut un tel pêle-mêle dans le premier moment, que les domestiques se trouvèrent dans l'antichambre au milieu des princes et des dames de la première qualité, sans que l'on pût savoir comment tout ce monde se trouvait mélangé.

Les valets qui occupaient les escaliers s'écrièrent, comme mûs par la même inspiration : « Victoire ! Victoire ! » Les cris , augmentant de plus en plus, se répandirent au loin. Il semblait que le nom du prince, qui venait d'être prononcé dans la chambre de la Dauphine, eût volé dans l'air jusque dans les endroits les plus reculés du château et aux deux extrémités de Versailles ; car, à peine la princesse venait d'être délivrée, que déjà les feux étaient allumés de toutes parts.

Un des premiers signaux qui furent aperçus fut donné par un des mousquetaires de la garde. Il dormait sur une pailleasse, pendant l'accouchement de la Dauphine. Réveillé en sursaut par le bruit

extraordinaire que la joie venait de produire dans l'intérieur du palais, et comprenant, quoique encore à moitié endormi, qu'il venait de naître un prince, il prit sa paille sur son dos et, sans rien dire à personne, courut le plus vite qu'il lui fut possible jusqu'à la première cour, et mit le feu à cette paille. Il semblait que chacun n'attendit que ce signal, car on vit presque au même instant, un nombre infini d'autres feux s'allumer comme par enchantement.

Tout ce monde courait avec empressement : les uns allaient chercher du bois ; d'autres prirent tout ce qu'ils trouvèrent, bancs, tables, meubles de toute nature et jetèrent au feu tout ce qui pouvait l'alimenter. Les soldats des gardes française et suisse « firent du feu de tout et brûlèrent même quantité de choses dont on ne leur aurait pas permis de disposer dans un autre moment. » — « Pourvu qu'ils ne nous brûlent pas ! », s'écria Louis XIV, dès qu'il apprit ce qui se passait, mais il recommanda qu'on les laissât faire, puisqu'ils témoignaient de si bons sentiments. Un des domestiques du valet du premier valet de chambre et gouverneur de Versailles, entraîné par le mouvement général, jeta ses propres vêtements dans le brasier. Il n'eut pas lieu de le regretter, car le Roi, l'ayant appris, lui fit remettre un habit de rechange, avec cinquante louis en plus.

Durant plusieurs jours, tous les chemins de Versailles furent couverts de peuple, paysans, ouvriers, gens de basse condition, à qui on permettait de contempler un instant le nouveau-né. Des fontaines de vin, établies à plusieurs endroits, distribuaient à profusion le breuvage destiné à rafraîchir les gosiers altérés et à chauffer l'enthousiasme populaire, lorsqu'il menaçait de se refroidir. Et nous passons sur les illuminations, les artifices, les réjouissances de toute sorte et de toutes formes : bals, représentations gratuites, toutes les manifestations, en un mot, qui étaient de nature à mettre le peuple en liesse.

Le 25 juin 1704, l'accouchement de la Duchesse de Bourgogne fut marqué par des incidents qui ne laissèrent pas de produire quelque émotion. Un des valets de chambre ayant entendu l'accoucheur Clément prononcer distinctement ces mots : *Je le tiens !* s'imagina qu'il parlait du prince qu'on espérait ; or, il s'agissait d'un berceau qu'il avait demandé. Entraîné par son zèle, le même serviteur accourut porter l'heureuse nouvelle chez le Duc de Bourgogne, qui avait décidé de demeurer dans ses appartements tant que le travail durerait. Bientôt le bruit se répand que la Duchesse de Bourgogne est accouchée d'un prince. A l'instant, quantité de feux s'allument dans tout

Versailles et on n'arrive pas à temps pour les faire éteindre, pas plus qu'on ne put arrêter les courriers qu'on avait dépêchés à Paris pour annoncer l'événement dont tout le monde déjà se félicitait. On devine le désappointement général quand on apprit que la nouvelle était prématurée ; mais lorsque la Duchesse fut délivrée et que Clément eut dit tout bas à l'oreille du Roi que c'était un garçon, la vérité ne tarda pas à être connue ; le Duc de Berry fut chargé d'annoncer au Duc de Bourgogne la naissance de Mgr le Duc de Bretagne (1).

La première fois qu'accoucha Marie Leczinska, ce fut une déception générale : elle mit au monde deux « bessones », c'est-à-dire deux jumelles, Mme Première et Mme Seconde, comme on les appela au berceau.

La veille de son accouchement, la Reine avait mangé des figues et un melon à la glace ; des vomissements la prirent, les médecins crurent à une indigestion. Cette indigestion ayant amené au monde deux princesses, on pense si le public brocarda la Faculté !

On désirait un Dauphin, mais le père, « fort charmé de son ouvrage », montrait ses filles à

(1) Pour le détail, cf. DUSSIEUX, *le Château de Versailles*, t. I, 183 et s., et le *Mercure galant* de 1704.

tout venant, très fier d'être papa avant d'avoir atteint sa dix-huitième année.

De nouveau grosse (1), la reine eut encore une déconvenue : c'était une fille ! Louis XV s'en consola assez gaiement et se contenta de dire à sa royale compagne : « Prenez parole avec Peyrat — c'était l'accoucheur — pour un garçon. » Son souhait fut enfin exaucé : le 4 septembre 1729, à 3 heures 40 minutes du matin, la reine accouchait d'un dauphin, qui fut prénommé Louis.

« Comme il y avait eu soixante-huit ans qu'il n'y avait eu de Dauphin, écrit le chroniqueur Barbier, il fallut rechercher les cérémonies pratiquées en pareil cas ; » et, comme bien on pense, on pécha par excès plus que par omission dans le texte et l'ordonnance des fêtes et festins.

On envoya, selon l'immuable protocole, avertir les princes et princesses du sang, le premier ministre, alors cardinal de Fleury, le chancelier de

(1) La chambre dans laquelle Marie Leczinska donna le jour à ses dix enfants est la même où étaient nés le duc d'Anjou, qui devint roi d'Espagne et le duc de Berry ; la duchesse de Bourgogne y mit au monde trois princes : un premier duc de Bretagne (1704) ; un second (1707) ; enfin, le duc d'Anjou, qui régna sous le nom de Louis XV. Dans cette pièce naquirent également Marie-Thérèse, devenue plus tard duchesse d'Angoulême ; le premier et le second Dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; enfin, le 9 juillet 1786, Madame Sophie, morte l'année suivante. La reine Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, sa belle-fille la Dauphine de Bavière, la duchesse de Bourgogne et Marie Leczinska sont mortes dans cette même chambre.



LE DAUPHIN, fils de LOUIS XV.

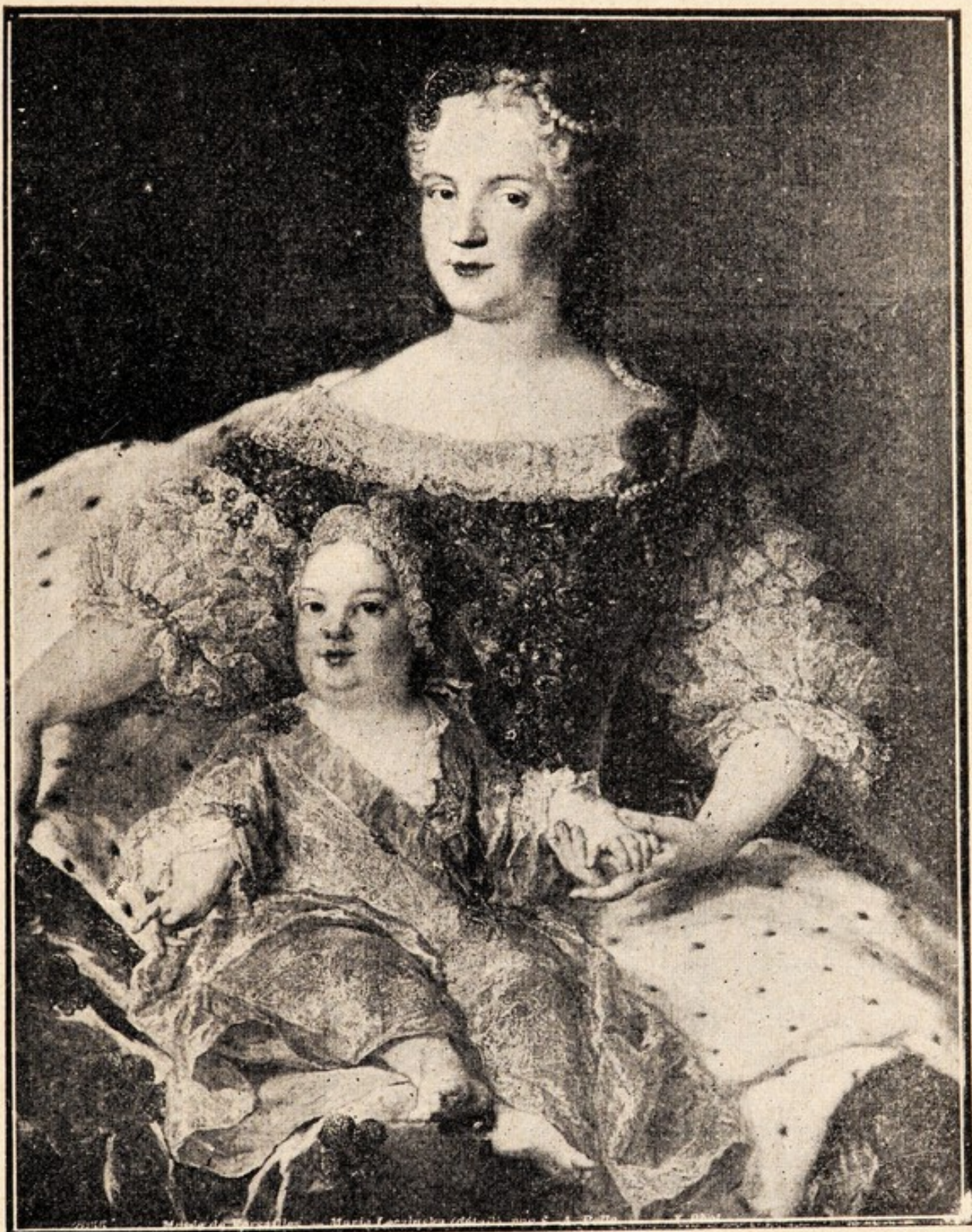
France et le garde des sceaux, qui se rendirent dans la chambre de la Reine, dont l'appartement fut bientôt rempli des seigneurs et dames de la Cour.

A Paris, on connut l'événement dès le matin (1). Le duc de Gesvres avait envoyé à la municipalité son premier page, qui fit le trajet en trente-trois minutes. Comme il chancelait en descendant de cheval, la foule, apprenant la cause de sa fatigue, le porta triomphalement jusque dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, aux cris répétés de : *Vive le Roi !*

Dans les rues et aux fenêtres, les bourgeois paraissaient en chemise, en bonnet de nuit et en cornette ; pendant toute la journée, on n'entendit dans tous les quartiers que des acclamations en l'honneur du souverain, de la Reine et de Mgr le Dauphin.

Ce fut le moment le plus heureux de la vie de la Reine ; un tableau bien connu a fixé le souvenir de cette heure éphémère. Le peintre Belle

(1) Le grand Thomas, célèbre arracheur de dents du Pont-Neuf, voulant célébrer à sa manière la naissance du dauphin, fit annoncer que ce jour-là, il donnerait, sur le Pont-Neuf, un grand repas au peuple. Il avait acheté, à cet effet, un bœuf, des moutons, et fait provision de vin. La police empêcha cette extravagance ; mais le peuple, se croyant trompé par le charlatan, se précipita chez lui et cassa les vitres. On fut obligé d'envoyer la garde pour la sûreté de sa personne. — A. Ch. (Ephémérides médicales de l'*Union médicale*, 1858.)



MARIE LECZINSKA, tenant le Dauphin sur ses genoux.
(D'après le tableau de BELLE, *Musée de Versailles.*)

S. A. R. Madame

éveillé à neuf heures
sans laquais.

S. A. R. Monsieur

continue à bien se porter
Il est dans l'état le plus

portant, A la Cour
Guerra. Mon J. B.

Recommande Bien S^{ur}
nature, elle a été bien

le Duc de Bordeaux
S^{on} de se nourrir,
travaillant.

~~Distil~~ ~~provenant~~
~~et~~ ~~très~~ ~~Baron~~
Deux.

a représenté Marie Leczinska assise dans sa chambre de Versailles, sur un canapé écussonné aux armes de France et de Pologne, enveloppée du grand manteau d'hermine fleurdelysé, tenant sur les genoux le Dauphin en bonnet ruché, avec le cordon du Saint-Esprit (1). Le bonheur de la mère éclate dans tout son épanouissement.

Le Dauphin, fils de Louis XV, devait se marier deux fois et avoir, de ses deux unions, neuf enfants : quatre filles et cinq fils.

Dans la nuit du 13 au 14 septembre 1751, vers une heure un quart, on entendit tout à coup la Dauphine crier : « le Roi ! le Roi ! des témoins ! »

Le Dauphin somnolait, en robe de chambre, sur un fauteuil. Il se lève, tout troublé, se frottant les yeux comme un homme mal éveillé, et court à la porte : personne !

Il se précipite dans l'escalier, se heurte à deux porteurs de chaises, que retenait leur service sur les marches et appelle les gardes : « Mes amis, leur dit-il, entrez là pour voir accoucher ma femme. » Durant ce temps, l'accoucheur procédait à son office, laissant le baby sous les couvertures, jusqu'à ce que les témoins aient pu arriver. « Éloignez-le un peu, lui dit la mère, il me donne des coups de pied. » Enfin, les témoins improvisés furent

(1) A. MICHEL (Article du *Journal des Débats*, cité par E. CAZES, *le Château de Versailles et ses dépendances*, 366).

introduits, par le Dauphin, dans la pièce, « la plupart en négligé de nuit. » L'accoucheur souleva le poupon, le plaça sur un oreiller et l'y laissa exposé pendant une demi-heure, tandis qu'il retournait donner des soins à la mère.

On entra dans la chambre et on en sortait ; c'était un flux et un reflux continuels. On n'entendait qu'un cri : « C'est un garçon ! » Mais on avait été tellement pris au dépourvu que, de tous ceux qui devaient être présents, aucun n'était là : le Roi était en train de jouer au piquet à Trianon et n'apprit l'événement que par un suisse des appartements ; quant à la Reine, elle n'arriva que lorsque tout fut fini.

Quand il sut qu'il était grand-père, Louis XV faillit d'abord se trouver mal, puis il se mit à délirer, comme subitement atteint de folie ; il monta en toute hâte dans une voiture, pour se rendre à Versailles.

Le Dauphin, dans sa joie, embrassait tout le monde, et il avait fort à faire, car c'était une vraie cohue aux abords du palais, au point qu'une des dames y perdit son bonnet !

Le Dauphin avait eu si chaud que son médecin lui fit observer qu'il risquait de s'enrhumer, à passer sans transition de la chaleur des appartements à la fraîcheur de la chapelle, où on allait ondoyer le nouveau-né ; l'heureux père lui

répondit : « J'ai un fils (1), je ne suis plus si cher ! »

La naissance du duc de Berry, qui devait régner sous le nom de Louis XVI, eut lieu un vendredi, jour considéré comme néfaste, au point qu'il avait fallu rendre une ordonnance pour obliger les marins à mettre à la voile un vendredi (2).

La Cour étant à Choisy, aucun prince ne fut présent à l'accouchement. L'enfant, très faible en naissant, ne semblait pas avoir une longue carrière à parcourir. Louis XVI mourut jeune, en effet, mais parce que Sanson abrégea ses jours, car il était d'une constitution robuste, qu'il avait héritée de sa mère, la solide Saxonne. Rappelons, à ce propos, ce joli mot d'un courtisan flatteur : « On ne doit plus prendre de femme qu'en Saxe, dit au roi le marquis de Souvré ; et, quand il n'y en aura point, je les y ferai plutôt faire en porcelaine pour en avoir de ce pays. »

A 16 ans, le Dauphin (le futur Louis XVI) avait épousé une archiduchesse d'Autriche ; on sait que le mariage ne fut consommé qu'au bout de sept années, par suite d'un vice de conformation du mari, *Madame Royale* vint au monde le 19 décembre 1778.

Les douleurs avaient commencé dans la nuit

(1) C. STRYIENSKI, *la Mère des trois derniers Bourbons*, 128.

(2) *Mémoires du Duc de Luynes*, t. V, 405.

du vendredi au samedi 19 décembre ; à 2 heures, on éveilla le Roi ; bientôt tout le monde qui gravitait autour du monarque fut sur pied : princes et princesses du sang, dames de la Cour et courtisans, ceux-ci, groupés dans le salon d'Hercule, où d'ordinaire on jouait, le reste attendant dans la Galerie et dans l'Œil-de-Bœuf (1).

Vers onze heures du matin, la Reine accouchait. On ouvrit les deux battants, et tous ceux qui étaient dans le salon de jeu se trouvèrent poussés, comme par une vague, jusqu'au pied du lit.

L'enfant ne cria pas tout d'abord, ce qui fit craindre qu'il ne fut pas venu vivant ; mais bientôt il se fit entendre, et, suivant l'habitude que la Reine avait établi en tout, on se mit à claquer des mains, ce qui lui fit croire que c'était un garçon ; mais, dès ce moment, elle était suffoquée et perdit connaissance. Quand on sut que c'était une fille, chacun s'éloigna consterné.

L'étiquette de laisser pénétrer tout le monde au moment de l'accouchement des princesses de sang royal, fut observée avec si peu de ménagements pour l'accouchée, que celle-ci faillit en être la victime. On pouvait se croire, dit Madame Cam-

(1) Nous suivons, pour cette relation, le récit d'un témoin, le maréchal duc de Croÿ, dont les Mémoires ont été publiés, en 1895-96, dans la *Nouvelle Revue rétrospective*, par le vicomte de GROUCHY. Nous n'en donnons qu'une analyse, en guillemetant les citations textuelles.

pan, dans une place publique. Il n'était pas possible de se remuer dans la chambre, tellement le flot des curieux l'avait envahie. Si le roi n'avait eu la présence d'esprit d'ouvrir les fenêtres pour donner de l'air, et si on n'avait pratiqué immédiatement une saignée à la Reine, celle-ci aurait certainement succombé. « La Reine revint des portes de la mort ; elle ne s'était pas senti saigner et demanda, après avoir été replacée dans son lit, pourquoi elle avait une bande de linge à la jambe. » Le Roi, après avoir vu débarbouiller sa fille, alla à la messe, selon son habitude, et ne sut pas le danger qu'avait couru sa femme.

Le 17 janvier 1779, qui était un dimanche, la Reine admit, pour la première fois depuis ses couches, toutes les femmes. Le spectacle valait la peine d'être « croqué » ; le personnage dont nous avons déjà emprunté le texte n'a pas failli à le saisir sur le vif. « Il s'y trouvait plus de deux cents personnes, c'est-à-dire de grandes coiffures de trois pieds de haut, avec des voiles de mousseline, de sorte que cela paraissait comme une flotte, vu d'en haut ; ces coiffures offusquaient tout. On s'écrasait dans ces salons, on passait devant Sa Majesté, qui était étendue contre la porte, sur une chaise-longue (1), et de là, en entrant dans le

(1) Après son accouchement, Marie-Louise reçut également les révérences de toute la Cour, étendue sur une chaise lon-



MARIA ANTONIA
ARCHIDUX AUSTRIÆ.
etc. etc.

MARIE-ANTOINETTE, archiduchesse d'Autriche.
(Peinture de WAGENSCHÖNN, 1770, gravée par C. F. FRITSCHÉ.)

salon de jeu, on se trouvait devant un théâtre en forme qu'on y avait installé, car Marie-Antoinette assistait à la comédie, du coin de son feu, avant d'être relevée ; on sortait par la galerie, se trouvant fort aise de respirer... Le 8 février, Leurs Majestés vinrent remercier Dieu de la délivrance de la Reine, à Notre-Dame et à Sainte-Geneviève. »

Le 22 octobre (1781), Marie-Antoinette donnait le jour au premier Dauphin, celui qui mourut, d'un mal de Pott, à Meudon, l'année même où commençait la Révolution. Il régnait un si profond silence dans la chambre, qu'on crut que c'était une fille ; mais après que le garde des sceaux eut constaté le sexe du nouveau-né, le Roi, s'approchant du lit de la Reine, lui dit : « Madame, vous avez comblé mes vœux et ceux de la France : vous êtes mère d'un Dauphin. »

A la naissance du duc de Normandie, plus connu dans l'histoire sous le nom de Louis XVII, l'accoucheur de la Cour, M. de Vermont, étant

gue. Elle avait invité Madame (la mère de Napoléon) et la reine d'Espagne, belle-sœur de l'Empereur, à se trouver alors auprès d'elle. Madame, en arrivant, vit que les sièges préparés étaient des tabourets ; sa dignité maternelle se révolta. Elle dit à sa bru que son âge avancé lui rendait nécessaires des meubles plus commodes ; elle se retira tout offensée et sa fille prit le parti de la suivre. Cette anecdote, relatée par Mme de Chastenay (*Mémoires*, II, 149), montre qu'on était singulièrement chatouilleux à la Cour impériale, sur le chapitre de l'étiquette.



Naissance du premier Dauphin (1781), fils de Louis XVI et de
MARIE-ANTOINETTE.

malade, fut suppléé par Baudelocque. Tout se passa sans incident. L'existence de la Reine avait été si en péril lors de ses premières couches, qu'on résolut d'abolir le cruel usage qui avait failli amener une catastrophe. Mais si les gens de toute condition n'étaient plus admis, il y avait encore les princes et les princesses de la famille, le chancelier, etc., qu'on laissait pénétrer dans la chambre de gésine; toutefois, un paravent environnait le lit de douleur, et seules pouvaient entrer les personnes désignées pour donner des soins à l'accouchée. A part cela, le cérémonial fut toujours, par la suite, rigoureusement observé.

Quand le docteur Deneux (1) fut désigné pour accoucher la duchesse de Berry, il se fit instruire de ses devoirs par des personnes qui, en raison du rang qu'elles occupaient à la Cour de Louis XVIII, avaient assisté aux couches de la reine Marie-Antoinette, et même à l'accouchement de l'impératrice et reine Marie-Louise. Pour plus de sûreté, il sollicita une audience du grand-maître des cérémonies, qui lui remit les instructions suivantes :

1^o L'accoucheur est tenu, lorsque la Princesse éprou-

(1) Le manuscrit sur la *Naissance des Enfants de France*, accouchés par le Dr DENEUX, a été publié par le Dr WITKOWSKI; il avait appartenu auparavant au Dr MATTEI.



Celeberrimo Viro
DD. Carolo-Tussano De Vermont;
Regi a Sanctoribus consiliario
Regiae Chirurgiae Academiae Consiliario,
Reginae Christianissimae,
Pro re obstetricia, Chirurgo sagacissimo, &c. &c.

Sculpsit et incidit L. P. de Vermont

M. de Vermont, Paris

M. de VERMONT, Accoucheur de MARIE-ANTOINETTE.

vera les douleurs de l'enfantement, de prévenir à temps le Prince, pour qu'il ait à faire avertir la famille, les princes, princesses, les témoins, etc. ;

2^o Au moment où l'enfant est sur le point de naître, l'accoucheur doit annoncer, à haute et intelligible voix : « S. A. R. va accoucher » ;

3^o Lorsque la Princesse accouchera, il ne doit pas oublier de dire, encore à haute voix : S. A. R. accouche » ;

4^o Quand l'enfant est né, il dit : « S. A. R. est accouchée » ;

5^o Après avoir coupé le cordon, fait la ligature, s'il le juge nécessaire, l'accoucheur prend l'enfant, et le présente à Sa Majesté, de manière à ce qu'Elle puisse en reconnaître le sexe ;

6^o Après cette présentation, l'accoucheur remet l'enfant entre les mains de Madame la Gouvernante, en lui disant : « Madame, je vous remets un enfant bien portant. Veuillez bien en faire constater l'état de suite par la Faculté de Sa Majesté et en faire dresser procès-verbal. »

Lorsque la duchesse de Berry accoucha de Mlle d'Artois, on prévint les membres de la famille royale dès sept heures et demie du matin ; les douleurs ne devinrent très fortes et très rapprochées que deux heures plus tard. On la mit alors sur le petit lit (1). Les eaux ne s'écoulèrent qu'à

(1) « Le lit qui servit dans cette circonstance, avec ses poignées en fer, ses pantoufles fixées à des courroies, susceptibles d'être rallongées ou raccourcies, était si effrayant, qu'on l'eût plutôt pris pour un de ces sièges sur lesquels on plaçait les malheureux condamnés à subir la torture, que pour un de ces petits lits préférés des accoucheurs français, et que les femmes appellent *lit de douleur*, *lit de misère*. » Relation du D^r DENEUX.



Le docteur DENEUX, Accoucheur de la Duchesse de Berry.

11 heures. L'enfant se présentait par les pieds.

Après avoir exposé longuement sa conduite comme praticien, l'accoucheur n'est pas moins prolix, quand il raconte comment on s'est conformé au cérémonial habituel dans les circonstances où il a été appelé à jouer un rôle.

Tant que la princesse n'est point au moment d'accoucher, un grand paravent environne le lit de douleur ; on peut circuler autour du cercle qu'il décrit, mais il n'y a que les princesses qui lui donnent des soins qui peuvent y entrer.

Au moment où l'accoucheur annonce que S. A. R. va accoucher, ce paravent est enlevé. Le Roi entre dans la chambre, suivi de toutes les personnes de sa famille, avec leur suite, de toutes les personnes qui ont droit d'assistance, et après s'être placé au pied du lit en face de la Princesse, dont le monde prend, à droite et à gauche, le rang que l'étiquette lui assigne, de manière à former un grand demi-cercle.

Sa Majesté n'arriva à l'Élysée-Bourbon qu'à neuf heures quelques minutes. Elle vint accompagnée de Mgr le duc de Berry, de Monsieur, de Mgr le duc et de Mme la duchesse d'Angoulême, dans la chambre de la Princesse, qui les reçut, n'étant point encore sur le petit lit. Au moment de quitter S. A. R. pour se rendre au salon attenant à cette chambre, dont les portes restèrent ouvertes : « Vous m'avertirez, me dit Sa Majesté, quand il sera temps de paraître. » Il était alors neuf heures et demie environ. La princesse qui était très souffrante se mit sur le petit lit.

Vers onze heures et quelques minutes, les eaux s'écou-

lèrent, les pieds de l'enfant se dégagèrent et les fesses furent expulsées ; c'était peut-être le moment de faire prévenir Sa Majesté de ce qui se passait, mais je ne fis rien dire au Prince, et ce n'est qu'après l'expulsion du tronc, après avoir dégagé les bras et appliqué le forceps, que je crus devoir annoncer que S. A. R. allait accoucher. On enleva le paravent, je secondai alors les efforts que faisait la Princesse, Sa Majesté fut annoncée.

Dès qu'elle parut, je dis : « S. A. R. accouche ! » Enfin, quand le Roi arriva avec toute sa suite près du lit, il put encore, comme je l'avais prévu, voir la tête de l'enfant, embrasée par les deux branches du forceps, se dégager des parties externes ; et lorsqu'elles les eurent complètement franchies, je dis, tandis que j'enlevais les deux branches du forceps : « S. A. R. est accouchée. »

Aussitôt sa naissance, l'enfant fit une inspiration et se mit à crier. Comme il était plein de vie, le cordon me le permettant par sa longueur, je le plaçai près de sa mère, de manière que S. M., les Princes, les Princesses avec leur suite et les témoins pussent en constater le sexe. Le cordon ayant été coupé et lié en présence de S. M., je pris l'enfant, que je présentai au Roi, de manière encore à ce qu'il pût vérifier le sexe, et je le remis entre les mains de Mme la Comtesse de Montsoreau, sa gouvernante.

L'enfant ne devait pas tarder à succomber, à la suite d'un accident qu'on eût pu aisément éviter. « Le berceau occupait au rez-de-chaussée une chambre qui avait communication avec celle de S. A. R. Cette chambre était éclairée par plusieurs croisées ; elle avait vue sur le jardin de l'Élysée et était chauffée par une cheminée où,

S. Du

per o

S. A. A. Madame
a dormi depuis 11
3 heures du matin
premier symptôme

S. A. A. Montaigne
est très bien

Guerin

Bar

Mouveau

1820 8 heures du
matin

Duchesse de Berry
du soir jusqu'à
elle éprouve la
la scission latente.
le Duc de Bordeaux

Bon Supplément

Deneux.

malgré la chaleur du jour et un grand concours de personnes à qui on avait permis de voir Mademoiselle, il y avait eu beaucoup trop de feu pour la saison » ; le soir, « cette chambre déjà si chaude et où régnait une odeur si désagréable qu'on y respirait avec peine, (était) encombrée par cinq ou six lits, qu'on y avait placés dans la soirée. » La mauvaise odeur, au dire de l'accoucheur, « provenait des matelas qui sortaient du garde-meuble et dont la laine était remplie d'une si grande quantité de vers, qu'on les ramassait par poignées sur le parquet ». Bien que Deneux ne fût pas chargé de la santé de la princesse, il ne laissa pas de faire observer qu'un pareil encombrement de lits, dans une chambre où il faisait déjà trop chaud, pouvait être très nuisible à l'enfant. Son observation fut assez mal accueillie, et la petite princesse mourait peu après, présentant tous les caractères de l'asphyxie par le charbon, ce qui n'empêcha pas la malignité publique de rendre l'accoucheur responsable de cette mort.

Après une fausse couche de quatre mois et demi (1), la duchesse de Berry accouchait, cette

(1) La naissance de la première Mademoiselle avait eu lieu un dimanche 13 (juillet) ; la fausse couche survint également un 13 (septembre) ; simple coïncidence, évidemment.

fois à neuf mois, d'une princesse. Ainsi que l'exigeait l'étiquette, le roi l'ayant annoncé à la mère, le père s'écria : « Eh bien ! le prince dans un an, Sire ! »

Lorsque l'accoucheur quitta l'Élysée-Bourbon, le 9 octobre 1819, son service terminé, la duchesse lui dit, avant qu'il se fût retiré : « Monseigneur a fort à cœur que je devienne grosse promptement ; j'ai aussi le plus grand désir de remplir une promesse, qui, cette fois, je l'espère, doublera vos actions (1) ; vous viendrez donc me voir tous les jours jusqu'après mon retour de couches, et ensuite tous les dimanches, moins pour me faire votre cour que pour surveiller ma santé. »

Le retour de couches ayant eu lieu dans les derniers jours d'octobre, était complètement terminé le 3 novembre ; il s'était bien passé ; après le 4, l'accoucheur cessa ses visites journalières et ne se rendit au palais que tous les huit jours.

Le dimanche gras, il fit sa visite comme à l'ordinaire à la princesse, et confirma qu'elle était grosse à nouveau. Il renouvela ses prescriptions ou plutôt ses proscriptions, interdisant « la danse, les efforts, les visites aux Tuileries, dont les esca-

(1) Deneux avait reçu 12.000 francs à l'accouchement de la seconde Mademoiselle ; on l'avait prévenu, alors, qu'à l'avenir, la naissance d'un prince lui serait payée le double.

liers ne devaient être montés ni descendus à pied, les *spectacles*, etc. » Aussi, lorsque le prince royal demanda à sa femme, en présence du médecin, où il lui plairait de passer la soirée, la princesse répondit, d'un air où il entraît un peu de préoccupation : « *Bah ! mon ami, c'est aujourd'hui 13 ; les dimanches 13 ne sont point heureux pour nous ; nous passerons la soirée ici.* »

— En ce cas, répliqua le prince, en sortant de chez le Roi nous reviendrons ici et nous y passerons la soirée (1). »

Pour quel motif renoncèrent-ils à ce projet, par quelle fâcheuse inspiration le duc et la duchesse de Berry se rendirent-ils, ce soir-là, au théâtre ? Un mauvais destin, sans doute, les poussait ; avons-nous besoin de rappeler que c'est dans cette fatale soirée que le duc recevait le coup de poignard qui devait terminer si tragiquement ses jours.

On a trop souvent conté les incidents qui ont marqué la naissance du duc de Bordeaux (2) pour

(1) *Quatrième grossesse de la duchesse de Berry ; naissance du duc de Bordeaux*, par le D^r DENEUX, accoucheur de la duchesse ; manuscrit inédit, publié par M. le D^r A. MATTEI. Paris, 1881.

(2) On peut consulter, sur cet événement, un très curieux article du baron André de Maricourt, paru dans le *Correspondant* du 25 septembre 1920 ; un autre, de M. le vicomte de Reiset, publié par la *Revue de Paris* du 15 mars 1902, etc. Nous y reviendrons, d'ailleurs, à une autre place.

que nous soyons tenté d'en refaire le récit. Nous ne consignerons, à cette place, que quelques détails, plus ou moins pittoresques, qui se rapportent à notre sujet.

La princesse était délivrée et pansée, lorsqu'on annonça Sa Majesté (1). L'accouchée, qui avait repris sa gaieté naturelle, se mit à dire, en riant :

« Je n'ai pas fait la carpe pâmée, mais peu s'en est fallu ! »

A mesure que le Roi approchait du lit de S. A. R., tous ceux qui l'entouraient purent remarquer qu'elle pâlisait, et qu'elle faisait manifestement



LE DUC DE BORDEAUX.

(1) La duchesse de Berry accouchait généralement presque sans douleur, et c'est à peine si l'accoucheur avait le temps d'arriver avant que tout fût fini. Rappelons, à cette occasion, que nombre de personnages sont venus au monde précipitamment, « avec un sans-gêne regrettable pour le cérémonial des cours » : on cite, entre autres, CICÉRON, CHARLES-QUINT, HENRI IV et NAPOLEON I^{er}.

des efforts pour conserver une attitude grave et respectueuse. C'est alors que l'enfant fut présenté au Roi, qui, aussitôt, remit à la Princesse un magnifique bouquet de diamants, avec un superbe portefeuille, fortement garni de billets de banque, en lui disant : « Ceci est pour vous (1) ; et ceci — en désignant le poupon — pour moi. » Après cette scène, qui rappelait ce qui s'était passé à la naissance du roi Henri, il s'en passa une autre, des plus inattendues, et dont la narration nous a été conservée; afin de n'en pas diminuer la saveur, nous passerons la plume au brave accoucheur qui en fut le héros.

On venait de remettre le petit Prince à la garde, qui alla aussitôt rejoindre le médecin des enfants de France. La garde et le médecin étaient encore peu au courant des usages de la Cour, et ignoraient qu'en présence de S. M. il fallait savoir se

(1) A l'occasion de la naissance du duc d'Anjou, à Saint-Germain, le 11 juin 1672, la dame Robinet, sage-femme de la Reine, reçut, pour l'avoir assistée dans ses couches, la somme de 6.600 livres. La Reine reçut, dans cette circonstance, une paire de pendants d'oreilles, composés de 14 diamants à jour, dont 12 à facettes, les deux autres carrés et bas de bizeaux, livrés par le sieur Poyer contre une somme de 15.000 livres, que lui versa le trésorier de l'argenterie. Il fut délivré à la blanchisseuse du Corps de la Reine, à titre de gratification « en considération des services qu'elle a rendus à la couche de la Reine », 300 livres; 435 livres aux valets de chambre, « pour leur droit en la garniture du lit de couche lors de la naissance de Mgr le duc d'Anjou ».

taire jusqu'à ce qu'Elle daignât vous adresser la parole ; ils se disputaient le droit de frotter les



La DUCHESSE DE BERRY et son fils.

lèvres du nouveau-né avec une gousse d'ail et de lui faire boire du vin de Jurançon, toujours en souvenir d'Henri IV. La garde prétendait que c'était son droit, le médecin soutenait que ce droit lui appartenait, et comme ils parlaient assez haut pour que le Roi entendît quel était le motif de

leur querelle, S. M. dit d'un ton impératif : « Je suis le Roi de Navarre ici ! »

Placé à la gauche de Sa Majesté, l'accoucheur avait, près de lui et à sa gauche, la table de nuit sur laquelle se trouvait l'énorme tête d'ail, envoyée de Pau. Pendant que la gouvernante allait prendre le Prince, le Dr Deneux détacha de la tête d'ail une gousse, qu'il dépouilla promptement d'une



Médaille frappée à l'occasion de la naissance du Duc de Bordeaux.

partie de son enveloppe, et dès que le Prince fut placé sur les genoux du Roi, il présenta à S. M. la gousse qu'il venait de préparer. Le Roi la prit, en frotta assez maladroitement les lèvres de l'enfant, abandonnant ensuite au médecin ou à la garde le soin de lui faire boire le vin de Jurançon, conformément à la tradition ; l'accoucheur, qui

en voulut goûter, convient qu'il ne l'a « pas trouvé supérieur au vin de Suresnes. »

Terminons par une anecdote trop plaisante pour que nous la passions sous silence.

Le bon M. Deneux rentrait chez lui, après l'accouchement de la duchesse, la conscience tranquille comme après un devoir laborieusement accompli, lorsque sa belle-mère lui dit : « Vous savez, mon catarrhe, qui vous a donné tant et si souvent des inquiétudes ? il n'existe plus ; et voulez-vous connaître le remède ? C'est le canon des Invalides qui m'a guérie ! Depuis ce moment, je me sens à merveille, je respire librement et facilement ; le canon des Invalides a plus de vertus que toutes vos drogues ; c'est le meilleur des médecins. »

Le canon guérisseur aura désormais sa place dans l'arsenal de la thérapeutique obstétricale.

II

LA DÉCORATION DE LA CHAMBRE DE GÉSINE

La naissance d'un enfant royal était l'occasion de largesses dont le trésor royal soldait les frais. Par mandement du roi Charles V, dit *le Sage*, une somme de onze cent quatre-vingts francs d'or fut donnée en présent à la Reine, sa femme, en considération de la naissance de Charles VI, né le 3 décembre 1368 ; cette somme devait servir à acheter 320 perles de 3 carats la pièce et 450 tuyaux (?) d'or pour 300 pierres vermeilles et pour façon d'une coiffe en la manière de vustressons (?). Ces présents ne se donnaient qu'en cas de naissance d'enfants mâles.

Pour être digne de recevoir le nouveau-né princier, la *chambre de gésine* était décorée d'une manière appropriée, et si les ressources du Trésor ne permettaient pas de grosses dé-

penses (1), on y suppléait par un luxe d'apparat (2).

Nous ne possédons aucune information précise à cet égard avant le ^{xv}^e siècle. On a bien publié un document de 1386, par lequel la reine (Isabeau de Bavière) annonce aux maire, échevins, bour-

(1) « Les dépenses des couches royales étaient très considérables, parce que la royne profitait de cette occasion d'augmenter sa garde-robe, en se faisant faire une quantité de vêtements d'étiquette qui, étant très larges, lui servaient plus tard à d'autres usages, et ne lui coûtaient rien, se trouvant portés dans les comptes de la gésine. » *Notice des Emaux du Musée du Louvre*, par de LABORDE, 328.

(2) Le compte de la gésine de 1391, publié par CHAMPOLLION-FIGEAC (*Louis et Charles, ducs d'Orléans*, 64-8), fournit les mêmes détails que donne une dame de la cour de Bourgogne, ALIENOR DE POITIERS, dans *les Honneurs de la cour* ; d'après celle-ci, « les accouchées royales gisaient en chambre verte, à deux grands lits de parement, tout tendus d'un ciel de verdure et recouverts de courtines ; à côté de ces pièces de cendal et de drap vert, destinées aux couvertures des dames et à celles de l'enfant, le compte précité signale des draps d'or et des velours doublés de cendal vermeil ; le lit de parement de la princesse était d'écarlate rose, et son manteau de chapelle, d'écarlate vermeille. Sur un dressoir haut de plusieurs degrés, étincelaient la vaisselle de cristal, garnie d'or et de pierreries et les précieux drageoirs. De grands flambeaux ardents éclairaient la salle, jusqu'au moment où l'on ouvrait les verrières. La chambre de l'enfant était, de même, garnie de deux grands lits. Mais, en fait, quand la ventrière, que l'on nommait aussi sage-femme, l'avait reçu, lavé, frotté de sel et de miel, enveloppé de langes, il couchait dans un berceau à roulettes, placé devant le feu de la chambre maternelle. » BARTHELEMY l'ANGLAIS, *Le Propriétaire des choses*, § *De la ventrière* ; ALIENOR DE POITIERS, op. cit. ; *Vie de Charles d'Orléans (1394-1465)*, par Pierre CHAMPION. Paris, H. Champion, 1911.

geois et habitants d'Abbeville, la naissance du premier enfant de Charles VI (1); nous savons que le messager, porteur de la nouvelle, fut gratifié de la somme, relativement forte pour l'époque, de dix francs, mais sans autres détails concernant le sujet que nous traitons. Nous sommes mieux renseigné pour les règnes suivants.

Lorsque naquit le premier fils de Charles VII et de Marie d'Anjou (2), le 3 juillet 1423, maître Jehan de Villebresme, secrétaire et homme de confiance du Roi, fut dépêché à Orléans auprès de Guillaume Cousinot, chancelier du duc, et de Jacquet Colin, garde des tapisseries, pour se faire livrer les tentures qui lui paraîtraient les mieux conservées, destinées à orner la pièce où devait accoucher la Reine (3). A défaut des tapis de haulte lice des manufactures de la Marche et

(1) *Les lois et les mœurs à Abbeville*, par E. PRAROND, 169, 170.

(2) Parmi les médecins attachés au service de Marie d'Anjou il en est un, Pierre BECHEBIEN, qui était à la fois docteur de la Faculté de Paris et archevêque de Chartres; il fut, en outre, chanoine de Laon, trésorier de la Sainte-Chapelle, archidiacre de Dreux, prévôt de Normandie (*Éphémérides médicales*, par Ach. CHEREAU, in *Union médicale*, 1868, 420).

(3) Un mois avant l'accouchement de « Madame Isabelle », première femme de Charles d'Orléans (1409), on avait commandé, moyennant la somme de 32 livres tournois, à André de la Salle, brodeur demeurant à Paris, une tenture représentant les « quatre Évangélistes, tissés d'or fin sur un ciel de taffetas vert, pour le pavillon carré qui devait orner le lit de sa gésine. » P. CHAMPION, *op. cit.*, 66.



MARIE D'ANJOU, épouse du roi CHARLES VII.

d'Aubusson, des somptueux mobiliers dont Charles V avait orné l'hôtel Saint-Pol et les châteaux royaux du Louvre et de Vincennes ; des dressoirs et des coffres de bois rares et de métaux précieux, exécutés par les ébénistes et les orfèvres de Paris pour les résidences de la Reine Isabeau, tous objets passés aux mains des Anglais ; faute d'argent pour se procurer des meubles et des étoffes de prix, force fut de se contenter de ce que de fidèles sujets voulurent bien généreusement offrir à leurs souverains. Ainsi la Reine, au lieu de cette merveille qu'était la « chambre aux coulombes », offerte à Isabeau de Bavière dans des circonstances analogues, la Reine reçut « une chambre d'or de chypre vermeille garnie de ciel, dossier et couvertures à lit de même drap, et trois courtines de tiercelin (1) vermeil. Six tapis furent étendus sur le plancher ; et pour abriter le berceau du nouveau-né, on disposa « un grand dez de drap d'or et de veloux ciel et de couleur vermeille, semé aux bords de grands écussons aux armes de Monseigneur le duc d'Orléans. » Luxe purement de façade, car à y regarder de près, on s'apercevait qu'on avait « coupé une pièce du dossier et une de la couverture », et que « le dez de drap d'or était dommagié à l'ung des

(1) Etoffe tissée de trois espèces de fils.

bouts, et au milieu (il y avait) un perthuis (1). »

Il existait, cependant, dès cette époque, d'habiles « rentraiteurs », qui excellaient à la réparation des tapisseries ; on s'étonne que leur habileté n'ait pas été mise à contribution.

La chambre de la mère ne fut pas seule ornée ; on tendit aussi la chapelle, ainsi que les « retraits » où devaient habiter l'enfant et la reine de Sicile, qui arrivait de Provence pour assister sa fille.

Lorsque, le 10 octobre 1492, Anne de Bretagne, qui comptait à peine quinze ans, mit au monde un fils, du mobilier, du linge, des approvisionnements de toute espèce furent dirigés sur le château de Plessis. On avait envoyé, de Moulins à Paris, puis de Paris à Tours, un artiste en renom, qui faisait partie de la maison de l'ex-régente, la dame de Beaujeu, afin de « fabriquer certaine vaisselle et autres choses d'or », qui devaient servir en cette occasion (2).

La lecture des comptes royaux apporte parfois de curieuses révélations : parmi les objets d'ameublement, portés au « compte des frais faits par le roi Louis XII pour la gésine, le baptême et l'aménagement de sa très chère et très aimée

(1) *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1846, 136-7 (cité par Marcel THIBAUT, *La jeunesse de Louis XI*, 66-7).

(2) Extrait des *Comptes royaux (Vie de la reine Anne de Bretagne)*, par LE ROUX DE LINCY, t. 1^{er}, 114.)

filles Renée (1), » que voit-on figurer ? « Deux chaises de retraict, couvertes de drap vert » : l'une, pour servir à la gouvernante, l'autre à la nourrice de la princesse (2) ; il fut payé, en outre, 31 livres pour « un chaslit de camp, garni de toutes serrures et sangles pour servir à Mme du Bouchage, ayant la charge et gouvernement de ladite dame Renée (3). » Ces menus détails sont autant de traits de mœurs que l'historien se doit d'enregistrer.

(1) BIBL. NAT., Ms., Supplément français, n° 1.632. (E. RODOCANACHI, *Renée de France; Duchesse de Ferrare*. Paris, 1896.)

(2) Anne de Bretagne n'oubliait pas non plus ses sages-femmes : dans le compte de la trésorerie de la Reine, pour l'année 1493-1494, on a relevé « la somme de mil livres tournoys », accordée au « premier valet de chambre et maistre de la garde-robe d'icelle dame... pour le mariage naguères consommé et fait entre luy et la fille de Thomine Boudeville, sage-femme de ladite dame. » Nous connaissons ainsi le nom de la sage-femme qui assistait la reine, au moment de la naissance du dauphin Charles-Orland (JAL, *Dict. critique*, 1099.)

(3) La naissance, tout à fait inopinée, de cette fille de Louis XII et Anne de Bretagne, dans la matinée du 25 octobre 1510, « produisit un véritable effarement. » On dut « improviser des tentures vertes et blanches, acheter à la hâte quelques meubles indispensables, jusqu'à un lit pour Mme du Bouchage, qui devait coucher dans la chambre avec la nourrice et les demoiselles. Mme de Soubise se chargea de la fabrication du trousseau. On prit une nourrice, qu'on habilla de fourrures blanches. Mme de Bourbon, architecte improvisée, garnit d'un baldaquin de damas à fleur de lys les fonts baptismaux de l'église Saint Calais et, le soir même, à la lueur de deux cents torches, on put y porter l'enfant, enveloppée dans une couverture d'hermine. Par suite d'un vœu à saint René, évêque d'Angers, patron spécial des femmes en quête d'enfants, cette fille s'appela Renée. » *Louise de Savoie et François I^{er}*, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE, 309-310. Paris, 1895.



ANNE DE BRETAGNE.

III

L'HYGIÈNE DU NOUVEAU-NÉ ET LE RÉGIME DE L'ACCOUCHÉE

Les précautions étaient-elles aussi bien prise au point de vue de l'hygiène du nouveau-né, que pour la décoration de la chambre où il faisait entendre ses premiers vagissements ? Nous ne savons guère, sur ce point, que ce qui se passa à la naissance de Louis XIII, et à l'accouchement de la duchesse de Bourgogne, l'épouse du petit-fils de Louis XIV.

Lorsque Marie de Médicis fut entièrement délivrée, « l'enfant se trouvant faible, pour avoir longtemps séjourné en attendant l'arrière-faix, il lui fut donné un peu de vin par M. Guillemeau, chirurgien ordinaire du Roi » ; puis, sa gouvernante le prit et le porta devant le feu, où il fut assez longtemps, tandis que la sage-femme pansait la Reine, « qui alla sur ses pieds, depuis sa

chaise d'où elle venait d'accoucher, jusque dedans son lit, sans l'aide presque de personne (1). »

Henri IV avait raison de dire que sa seconde épouse était « d'un naturel terriblement robuste et fort (2). »

Revenant à l'enfant, on lui administra, « dans sa cuiller, un peu de mithridate détrempé avec du vin blanc, qu'il avala fort bien et en suçà ses lèvres comme si c'était du lait. »

Après l'avoir examiné sous toutes ses faces et constaté qu'il était « grand de corps, gros d'ossements, fort musculeux, bien nourri, fort poli, de couleur rougeâtre et *vigoureux tout ce que l'on peut penser pour cette petite âge*; que son col était gros et fort, les épaules larges, la poitrine bien relevée, les bras grands, les mains aussi, et... les parties génitales à l'avenant », on procéda au lavage de tout le corps, avec du « vin vermeil mêlé avec de l'huile rosat. Pendant tout cela, il cria fort peu, mais par son cri fit bien paraître la force de ses poumons, ne criant point en enfant, qui est une des choses les plus remarquables en lui. »

Après qu'il eut été emmaillotté, il fut porté sur le lit de la Reine et couché à sa droite. Un quart

(1) *Journal de Jean Héroard*, édition Eud. SOULIÉ et Ed. DE BARTHÉLEMY, t. I^{er}, 4 (1868).

(2) *Lettres intimes de Henri IV*, par L. DUSSIEUX ; Paris et Versailles, 1876 ; 29 septembre 1601.

d'heure plus tard, il était remis dans son berceau.

Le lendemain, sa nourrice ayant reconnu qu'il avait peine à téter, il lui fut regardé dans la bouche, et l'on vit que c'était le filet qui en était cause ; à cinq heures du soir, celui-ci fut « coupé à trois fois par M. Guillemeau, chirurgien du Roi. »

La duchesse de Bar, sœur du Roi, lui donna sa première chemise ; la « remueuse », ayant dit à la duchesse qu'il fallait faire le signe de la croix, pour conjurer tout malheur à venir, celle-ci s'excusa de ne pas savoir le faire, mais ne manqua pourtant pas de revêtir l'enfant de la chemise qui n'avait pas encore servi.

Dès le lendemain de sa nativité, le futur Louis XIII « avait le cri, fort et puissant », ne ressemblant aucunement au vagissement des nouveau-nés, et « quand il tétoit, c'étoit à si grandes gorgées, élevant sa mâchoire si haut, qu'il en tiroit plus en une fois que les autres ne font en trois fois ; aussi sa nourrice étoit à tout heure presque à sec (1). »

Nous avons dit combien avaient été laborieuses les couches de la Dauphine, belle-fille de Louis XIV ; tout s'était, cependant, bien passé

(1) HÉROARD, *loc. cit.*



MARIE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIÈRE, belle-fille de LOUIS XIV.

grâce au calme et à la présence d'esprit dont fit preuve l'accoucheur Clément. A la question que le Roi lui adresserait, au moment de la venue au monde de l'enfant, Clément devait répondre : *Je ne sais pas*, si c'était une fille ; *je ne sais point encore*, si c'était un garçon. A dix heures un quart et quelques minutes, après que la Dauphine eût passée par d'affreuses crises de douleur, l'enfant survint. *Qu'est-ce ?* dit le Roi. *Je ne sais point encore*, Sire, répondit Clément.

A la nouvelle, qui circula bientôt de bouche en bouche, qu'un héritier du trône venait de naître, se passèrent les scènes de joie et de désordre que nous avons décrites. Clément, indifférent aux bruits du dehors, continuait à s'occuper de la mère et de l'enfant. Afin de calmer les souffrances dont la Dauphine ne cessait de se plaindre, il eut recours à une médication qui excite aujourd'hui le sourire, et qui cependant peut se justifier (1). Il fit appliquer, sur la partie douloureuse, la peau d'un mouton, qu'il avait fait écorcher vif dans la chambre voisine, au grand effroi de la Dauphine et de ses dames, qui entrevirent, à travers la porte ouverte, la pauvre bête toute sanglante. On couvrit également le sein de l'accouchée de deux petits matelas de laine, et on lui

(1) Cf. *Remèdes d'autrefois* (1910), 96 et suiv.

fit prendre une potion, composée d'huile d'amandes douces, de sirop capillaire et de jus d'orange (1).

On croyait alors, et les médecins partageaient à cet égard l'opinion des commères, qu'il était dangereux, pour la femme venant d'accoucher, de s'abandonner au sommeil ; pour l'en empêcher, le chirurgien Dionis, qui avait assisté Clément, fut chargé de faire la conversation avec la princesse, afin de la tenir éveillée. Ce ne fut qu'au bout de trois heures qu'on lui permit de se reposer.

Neuf jours durant, on tint les volets de la chambre hermétiquement clos, la pièce seulement éclairée par une bougie. Pendant six semaines, un huissier, placé à la porte de l'appartement, avait mission de ne laisser pénétrer quelque personne que ce fût portant des odeurs, persuadé qu'on était que les parfums étaient funestes aux accouchées.

Pour les soins donnés au nouveau-né, la relation que nous venons de mettre à profit nous renseigne non moins exactement. Le jeune Dauphin, aussitôt issu du sein de sa mère, avait été enveloppé d'un linge et porté dans un cabinet où on avait allumé un grand feu, bien qu'on fût à l'un des mois les plus chauds de l'année. On l'avait lavé « avec une éponge, trempée dans du vin lé-

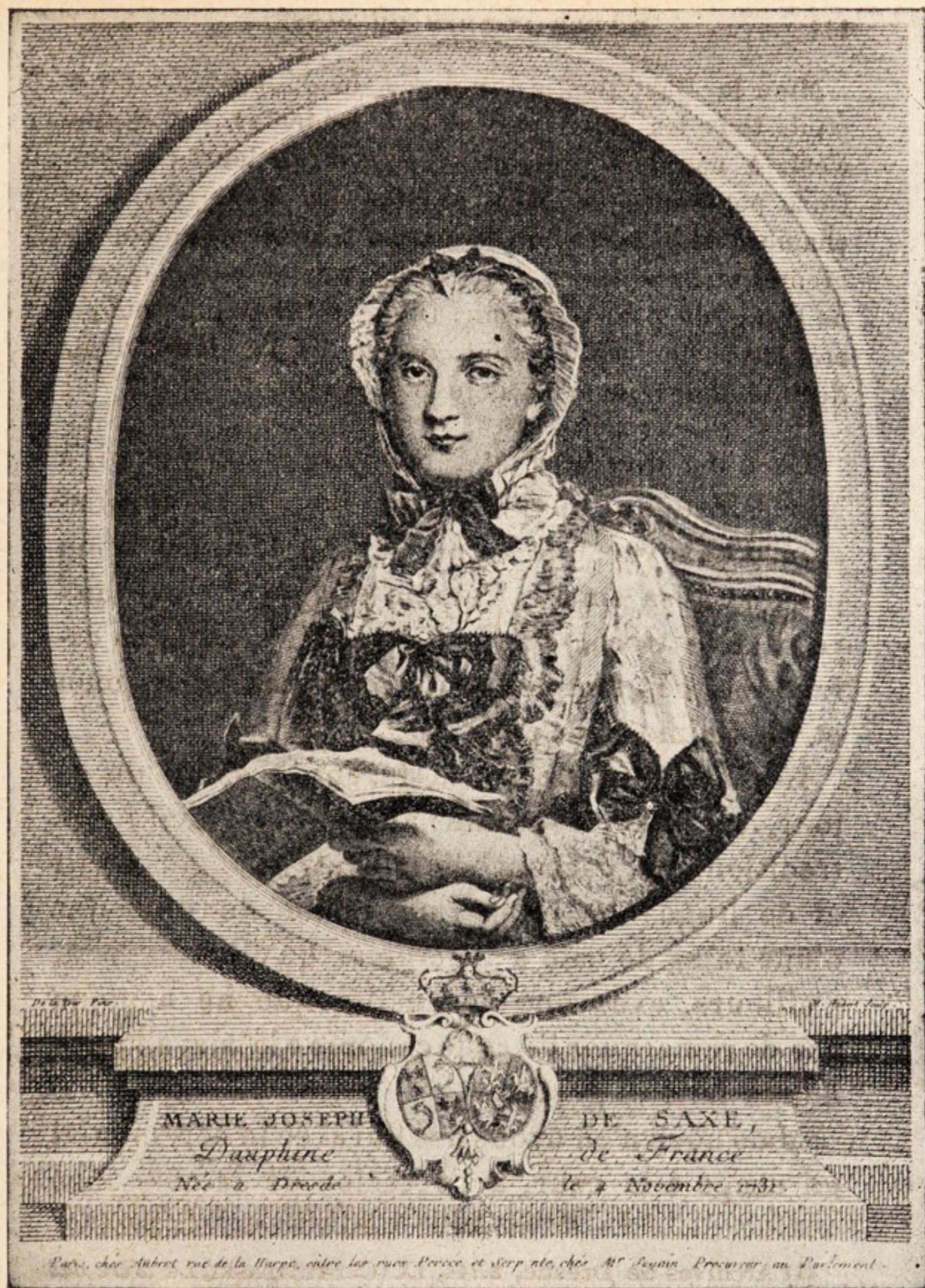
(1) HAUSSEVILLE, *loc. cit.*

gèrement chauffé, dans lequel on avait fait fondre une certaine quantité de beurre. » Clément tint à faire lui-même le bandage du corps, et on ne présenta son fils à la Dauphine que l'emmaillement terminé.

Quel régime faisait-on suivre aux accouchées, pour se conformer aux us et coutumes de la Cour ? C'est ce que va nous apprendre un général, envoyé extraordinaire du royaume de Saxe à la Cour de Louis XV, chargé d'observer ce qui s'y passait et d'en adresser un rapport à son maître.

Le jeudi 3 mai (1764), la Dauphine Marie-Josèphe mettait au monde une fille, qui sera la sainte Madame Elisabeth. Le général de Fontenay mandait l'événement, sans plus tarder, à son souverain et accompagnait la nouvelle d'informations utiles à recueillir.

Ce n'est, écrit-il, que d'avant-hier (7 mai), qu'elle (la Dauphine) a commencé à manger et cette permission s'est réduite à deux bouillons par jour avec deux mouillettes de pain qu'elle y a trempées et deux cuillerées de gelée. Son accoucheur ne mettrait pas le carême si haut et la nourrirait mieux, mais quoique très habile dans le métier, la Faculté se garde bien de déférer à ses avis pour le régime. Je plains bien les princes que quelque incommodité a livrés à sa fêrule.



La Dauphine MARIE-JOSÈPHE DE SAXE, épouse du Dauphin, fils de LOUIS XV.

Mme la Dauphine est obligée de se laisser tâter le pouls tous les jours par quinze médecins, parce que c'est, à ce qu'ils prétendent, le droit de leurs charges. Onze personnes couchent toutes les nuits dans sa chambre de lit (*sic*) : huit femmes, un médecin, un chirurgien et un apothicaire. Tout cela ronfle et heureusement ne l'empêche pas de dormir. Dieu, qui donne à chaque état les vertus qui lui sont nécessaires, l'a douée d'une docilité dont il ne m'a pas jugé digne (1).

Ce n'est que le quatrième jour qu'on permit à Marie-Josèphe, ou plutôt qu'elle prit la permission d'envoyer une ligne de son écriture à son père et à sa sœur. Comme elle avait mal aux yeux, elle traça, du fond de son lit, en gros caractères, ces simples mots : « Je me porte bien et vous aime tous deux. »

Les bulletins de santé furent, à dater de ce jour, des plus rassurants ; au bout des neuf jours traditionnels, l'accouchée pouvait changer de lit et de linge ; on lui permit même de déjeuner d'une tasse de café à la crème, qu'elle dégusta, d'ailleurs, avec une sensualité que ne manqua pas de remarquer l'Argus commis à la surveillance de ses faits et gestes.

Mais nous n'en avons pas fini avec le cérémonial en usage à la cour, à l'occasion de la naissance

(1) Archives de Dresde, 2.744, IX (C. STRYIENSKI, *La Mère des trois derniers Bourbons*, 319).

d'un prince ou d'une princesse ; nous le repre-



CHARLES-ORLAND, premier fils d'ANNE DE BRETAGNE
et de CHARLES VIII.

nous où nous lui avons faussé compagnie

Dès la naissance, l'enfant était voué à Notre-Dame : on agit de la sorte pour la princesse Marie, fille d'Isabeau de Bavière et de Charles VI. De même, on plaça sous la protection de la Vierge le premier-né d'Anne de Bretagne et de Charles VIII, dont le père comptait à peine 21 ans révolus, et dont la mère n'avait pas encore atteint sa seizième année : ce fils est celui auquel on avait donné les prénoms de Charles-Orland ; il était toujours vêtu de blanc et couvert de drap d'argent (1).

Le plus souvent, on se contentait de faire on-doyer l'enfant qui venait de naître par le grand aumônier, dans la chambre même où il avait reçu le jour. Quelques instants après avoir ouvert ses yeux à la lumière, le duc de Bourgogne fut on-doyé (1682) dans la chambre de la Dauphine, par le cardinal de Bouillon, grand-aumônier de France, revêtu en camail et en rochet. Était aussi présent le curé de la paroisse de Versailles qui, comme tous les curés des résidences royales, était admis en étole aux baptêmes, mariages et autres sacrements qui s'administraient à la Cour.

La cérémonie terminée, on alla bercer le prince dans le cabinet de la Dauphine, d'où on le rapporta un peu après, pour le montrer à sa mère. Il fut

(1) *Vie de la reine Anne de Bretagne*, par LE ROUX DE LINCY, t. I, 116.



Louis de FRANCE, duc de Bourgogne, est présenté au roi Louis XIV (août 1682).
(D'après la peinture d'ANTOINE DIEU.)

ensuite confié à la gouvernante des Enfants de France qui, après l'avoir placé sur ses genoux, le transporta, dans une chaise, jusqu'à l'appartement qui lui était réservé.

Aussitôt arrivé, le secrétaire d'État et trésorier de l'ordre du Saint-Esprit vint, de la part du Roi, lui mettre au cou la croix de cet ordre, que les Fils de France avaient le droit de porter dès la naissance. Le Musée de Versailles conserve un délicieux portrait en pied du duc de Bourgogne, peint par Nattier. L'enfant est en robe bleue, garnie de fourrure, et porte en sautoir le cordon du Saint-Esprit et au cou la Toison d'Or. Ce tableau figurait au Salon de 1715.

Lorsque l'ambassadeur d'Espagne présenta au duc de Bourgogne le cordon de la Toison d'Or, au nom du roi son maître, Louis XIV passa lui-même la décoration au cou de son petit-fils, en présence des chevaliers de l'ordre qui se trouvaient à Versailles. La petite Madame ne pouvait se lasser de regarder le ruban, d'un rouge éclatant, de la Toison ; elle montrait, par une gentille moue, son dépit de ne rien recevoir ; son frère, bonne âme, fit mine de lui faire cadeau de son cordon bleu du Saint-Esprit.

Quelques jours après, se présentait, pour le duc de Bourgogne, l'occasion de se montrer en public avec ses nouveaux insignes : on célébrait,

à la cour, le mariage de sa nourrice avec le médecin Poissonnier ; les fiançailles eurent lieu dans la chambre du jeune prince ; sa sœur était de la fête ; comme elle était d'un naturel très craintif, lorsqu'elle vit s'avancer les prêtres, revêtus de leur surplis, se rappelant la cérémonie des cendres, qui avait produit sur elle une violente émotion, elle poussa un cri de frayeur : *Pas de cendres !* s'écria-t-elle, en se sauvant à toutes jambes...

IV

L'ONDOIEMENT ET LE BAPTÊME D'UN ENFANT ROYAL. — LES LANGES BÉNITS

Le clergé avait, nous l'avons dit, sa place marquée dans les solennités de la cour. L'ondoïement (1) était une de ces solennités auxquelles on donnait le plus grand éclat, en attendant le baptême, qui le dépassait, si c'est possible, en magnificence (2).

(1) « L'ondoïement était le baptême proprement dit : c'était le baptême donné à domicile, hors l'église, moins les cérémonies religieuses, qui devaient avoir nécessairement lieu dans l'enceinte paroissiale. Il était généralement admis pour les rois. Les motifs principaux de cette coutume exceptionnelle étaient sans doute les combinaisons politiques diverses que nécessitaient le choix des hauts personnages qui devaient servir de parrain et marraine, ainsi que le choix des noms qui devaient être donnés à l'enfant. Ces motifs n'étaient pas les seuls, il y en avait d'autres parmi lesquels on doit distinguer les suivants : les dangers que la vie de la mère pouvait courir, l'impossibilité où elle se trouvait d'assister au baptême », etc. En fait, l'acte d'ondoïement « était, à proprement parler, le véritable acte d'état civil. » J. N. LOIR, *op. infra cit.*

(2) La cérémonie du baptême du Dauphin, fils de Charles V,

Quand le Roi de Rome fut ondoyé, le 20 mars (1811), dans la chapelle des Tuileries, Napoléon ne manqua pas d'y assister en personne, avec tout ce que la cour comptait de hauts dignitaires. Précédé des princes et princesses, des deux témoins de la naissance, des grands officiers et grands aigles de la Légion d'honneur, de nombreux pages portant des flambeaux, et des hérauts d'armes, l'Empereur prit place sur le trône, surmonté du dais. Le Roi de Rome fit alors son entrée, revêtu d'un long manteau, que portait le duc de Conegliano, et tenu sur les bras de sa gouvernante, Mme de Montesquiou. Suivaient les cardinaux et les évêques, chantant le *Veni Creator* de toute la force de leurs poumons.

Au cardinal Fesch, oncle de Napoléon, était dévolu l'honneur d'ondoyer le jeune roi; la maîtrise de la chapelle entonna le *Te Deum*, et lorsque le fils de l'Empereur eut regagné ses appartements, le grand chancelier de la Légion d'honneur lui apporta le grand collier des Ordres (1).

Pendant que Paris se livrait à la joie, que toutes les rues se pavoisaient, que tous les édifices s'illuminaient, on affichait, sur les murs de la ca-

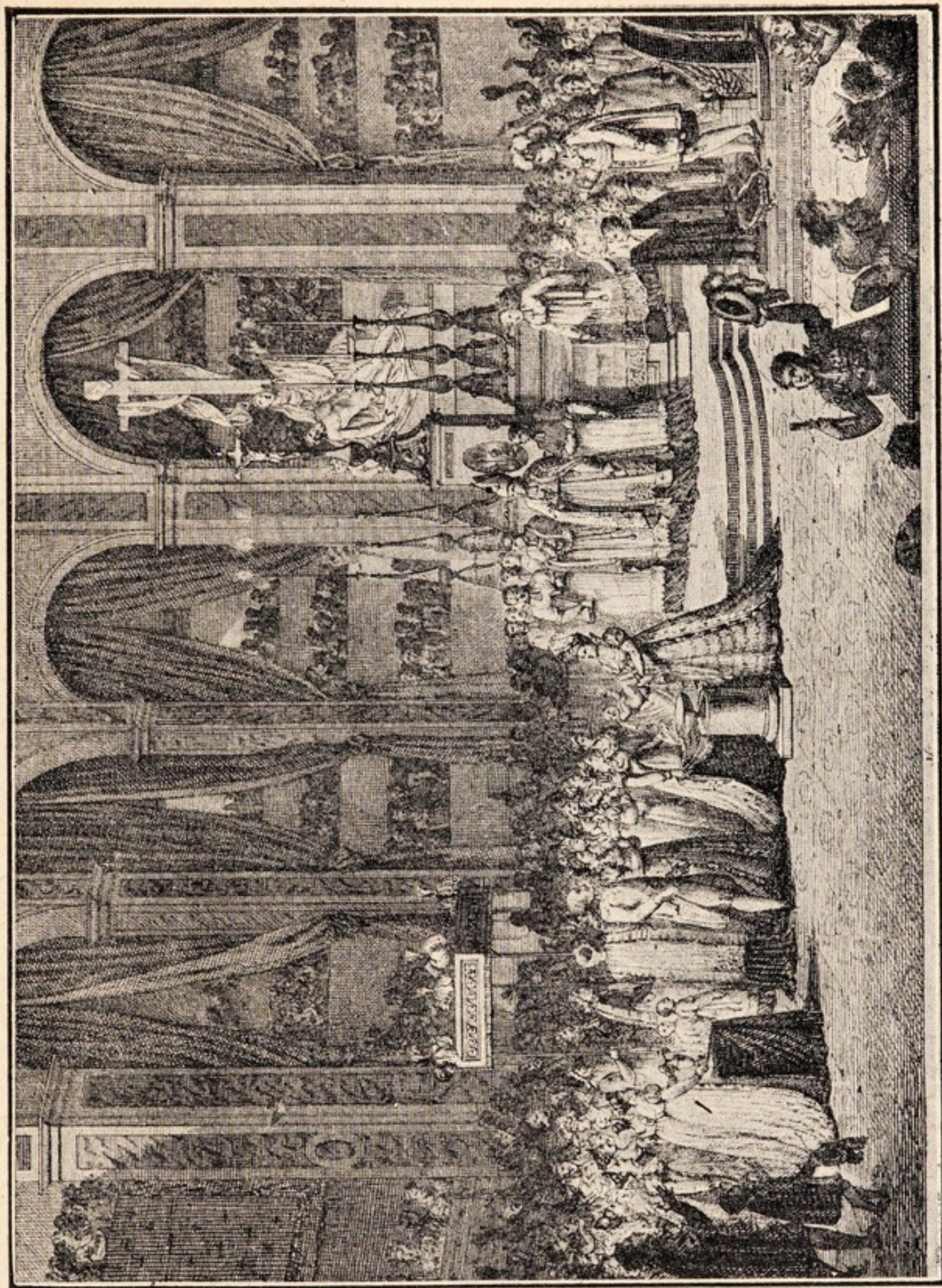
! surnommé *le Sage*, fut particulièrement brillante. On en trouve la description, d'après le *Cérémonial François*, dans les *Nouveaux Essais historiques sur Paris*, t. IV (1783), 58-60.

(1) *Journal des Débats*, 21 mars 1911 (H. WELSCHINGER).

pitale, ce bulletin rassurant : « S. M. le Roi de Rome a pris avec avidité et plusieurs fois dans la journée le sein de sa nourrice, sa santé n'en laisse rien à désirer. » Le bulletin du lendemain était plus explicite ; il apprenait au public anxieux que les tranchées, éprouvées pendant la nuit par l'impérial poupon, s'étaient heureusement dissipées et que la journée s'était passée dans le calme.

L'ondolement (1) n'avait servi que de prélude

(1) Une particularité curieuse, qu'a établie, par ses recherches, un de nos érudits confrères, le Dr J.-N. LOIR (*De l'état civil et religieux des catholiques en France avant 1792* ; Paris, 1849), c'est que, « dans les registres d'état civil antérieurs à 1792, l'acte de naissance des rois et princesses du sang se rencontre confondu au milieu des actes de tous les citoyens sur le registre public d'état civil, alors que, depuis 1803, « on a substitué et maintenu jusqu'à nos jours dans toute sa rigueur le droit le plus opposé à ce principe libéral. » C'est ainsi qu'on a pu découvrir, dans les registres de la paroisse de Saint-Germain-en-Laye et de Versailles, l'acte d'ondolement de Louis XIV, précédé de l'acte de baptême et suivi de l'acte de décès de gens du commun ; l'acte d'ondolement de Louis XV, duc d'Anjou, précédé de l'acte de baptême du fils d'un officier et du fils d'un cabaretier ; d'autres actes d'ondolement de futurs souverains sont également inscrits sur la même feuille que les actes de baptême de simples particuliers : c'est ce qui s'est passé notamment à la naissance du duc d'Alençon (né en 1713) ; de Louis XVI, encore duc de Berry (1754) ; de Louis XVIII, alors comte de Provence, etc. On conte même, à ce propos, que le Dauphin, père de Louis XVI, voulant donner à ses fils, une leçon de morale, et prévenir les sentiments d'orgueil et de fierté auxquels les jeunes princes paraissaient enclins, fit apporter en leur présence les registres de la paroisse, sur lesquels se trouvait leur acte de baptême : « Vous voyez, leur



LE BAPTÊME DU ROI DE ROME.

à une cérémonie plus solennelle : le baptême du Roi de Rome devait être la dernière des grandes fêtes de l'Empire.

Dès le 13 avril (1811), Napoléon en traça le programme. Il prescrivit que le jeune prince serait baptisé dans l'église métropolitaine. Il donnait ainsi à l'archevêque de Paris le pas sur le grand aumônier de la Cour, qui ne pouvait prétendre à exercer sa juridiction, et bien moins encore administrer aucun sacrement ni dans la métropole ni dans aucune paroisse de Paris (1).

Au sortir de Notre-Dame, ajoutait-il (2), avec la précision et la concision qui lui étaient habituelles, « j'irai dîner à l'Hôtel de Ville de ma bonne ville de Paris, et je verrai tirer un feu d'artifice... Mon intention est aussi que vous convoquiez, pour le baptême du Roi de Rome, les maires des bonnes villes, qui seront accompagnés chacun par deux députés, choisis parmi les principaux du Conseil

dit-il, votre nom précédé et suivi d'une foule de noms obscurs ; comme hommes, vous vous trouvez confondus avec une foule d'autres hommes ; vous l'êtes également comme chrétiens ; c'est qu'en effet, sous les deux rapports, qui forment en vous ce qu'il y a de plus grand, *tous les hommes sont vos égaux.* »

(1) Voir à cet égard une très curieuse lettre du cardinal Maury, adressée à l'Empereur dans cette circonstance, et qui fut jadis communiquée à la revue *le Livre* par M. Louis BARBIER, ex-bibliothécaire du Louvre, puis qui fut publiée dans le numéro du 10 février 1888 de cette revue.

(2) Dans une lettre adressée au ministre de l'Intérieur.

général (il voulait dire : municipal). Vous allouerez à chacun les indemnités nécessaires pour les frais de leur voyage, de manière que, pendant leur séjour à Paris, ils puissent y paraître d'une manière convenable et faire porter à leurs gens la livrée des villes qu'ils représenteront (1). »

Les maires des « bonnes villes » de France répondirent tous à la convocation ; il en vint même de contrées lointaines. On conte, à ce propos, que les maires de Rome et de Hambourg, que le hasard avait placés l'un à côté de l'autre, s'accostèrent de ce salut familial : « Bonjour, voisin ! (2). »

Sans nous arrêter à l'intention épigrammatique de cette anecdote, il est certain que la cérémonie fut une des plus brillantes auxquelles le peuple eût été convié (3). Celui-ci se pressa en masses compactes sur le parcours du cortège, qui se déroula des Tuileries à Notre-Dame ; on remarqua, toutefois, que la foule était plus curieuse qu'enthou-

(1) *Correspondance de Napoléon*, n° 17.604 (L. DE LANZAC de LABORIE, *Paris sous Napoléon : La Cour et la Ville, la Vie et la Mort* ; Paris, Plon, 1906 ; 39 et suiv.).

(2) *Mémoires de Bausset*, II, 72.

(3) L'Empereur avait désigné sa sœur Caroline pour être la marraine de son fils. Mais Murat, alors en froid avec son beau-frère, s'opposa à ce qu'elle vint à Paris pour la cérémonie. Le baptême du roi de Rome dut se faire sans la présence de sa marraine, il n'en eut pas moins d'éclat pour cela (Cf. sur cet incident, un article de M. Albert VANDAL, paru dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 février 1910).

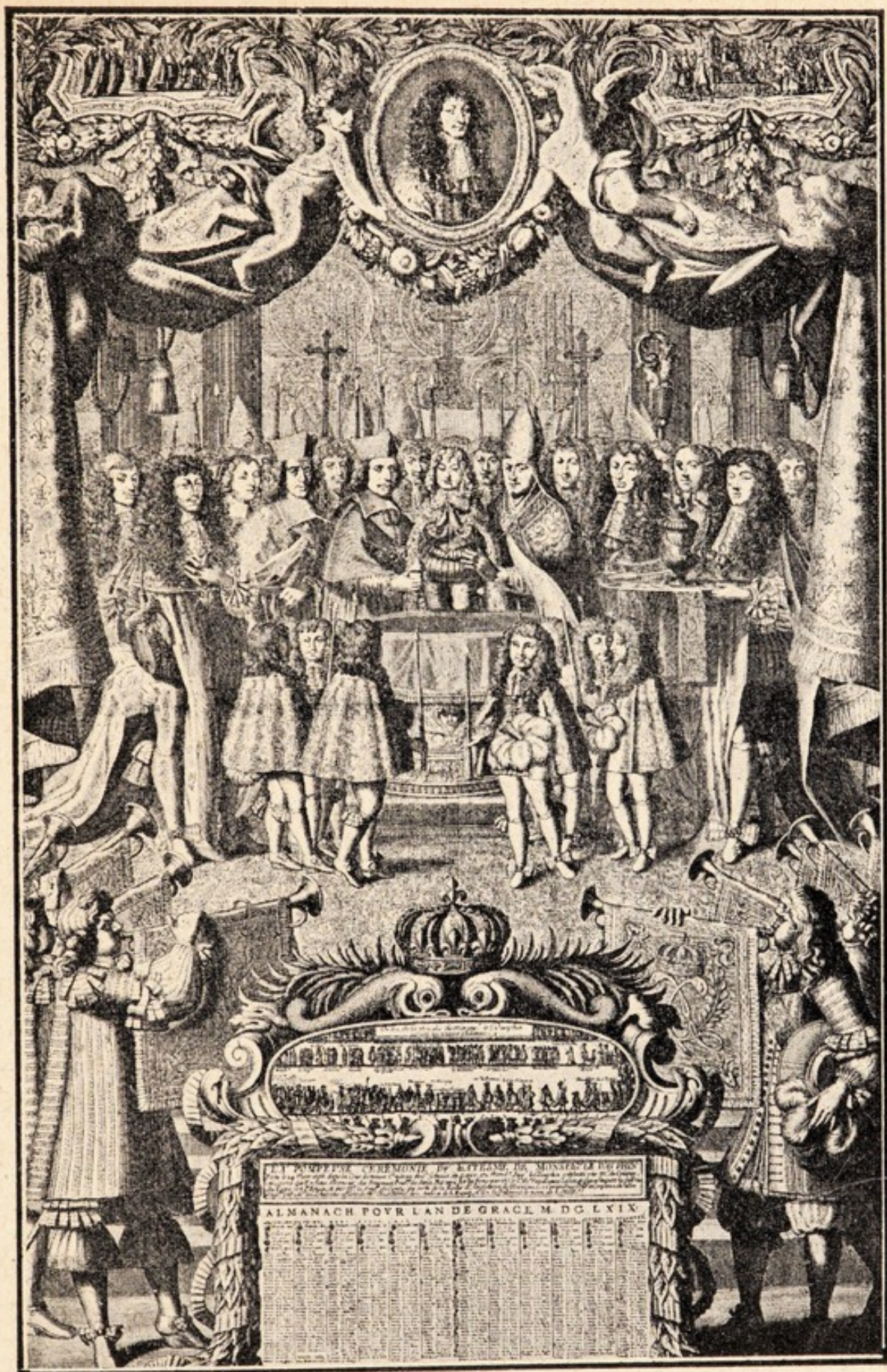
siaste, et même à peu près silencieuse, soit que tant de solennités et de magnificences accumulées eussent blasé les Parisiens, qu'une trop longue attente les eût fatigués (le cortège n'arriva à l'église qu'à sept heures), ou surtout qu'ils fussent mécontents de ce retard apporté à leur dîner (1). Il ne fallut pas moins que les feux d'artifice et les divertissements d'usage, bals à tous les carrefours et sur les places publiques, distribution de comestibles, etc. (2), pour ranimer l'enthousiasme populaire, qui avait grand besoin d'être galvanisé.

Pour le Roi de Rome, le baptême avait eu lieu la même année que sa naissance (3); mais, parfois,

(1) FRÉDÉRIC MASSON, *Napoléon et son fils*.

(2) Les baptêmes de princes ou de princesses étaient l'occasion de présents aux personnes de l'entourage, Napoléon n'eut garde de manquer à la tradition. On dut certainement rappeler à l'Empereur qu'en 1674, pour le baptême du duc de Valois, fils de Monsieur, frère du Roi, S. M. donna à Madame la Maréchale de Clérembault, 3 boîtes à portraits enrichies de diamants, estimés 16.370 livres; à la sous-gouvernante du Prince, 3 boîtes à portrait id., et une bague, le tout montant à 12.250 et 4.400 en argent, pour délivrer aux femmes qui vivaient près du prince. Des cadeaux de même nature furent distribués, à l'occasion du baptême de la princesse, fille du roi de Pologne (1676), de la fille du duc de Chartres (1696), de M. le Prince de Dombes (1697), du duc d'Enghien (1698), etc.

(3) La naissance du roi de Rome fut annoncée, par un page, au Sénat, au Corps législatif, au Conseil d'Etat et à l'Hotel de



LE BAPTÊME DU GRAND DAUPHIN.
(D'après un almanach contemporain.)

le baptême était administré quelques jours après celle-ci, ainsi que cela se passa pour le Dauphin, fils d'Anne de Bretagne et Charles VIII, baptisé le troisième jour de son entrée dans le monde, et où les ducs de Bourbon et d'Orléans, ses *pareins*, se montrèrent tout vêtus de drap d'or, ainsi que la reine de Sicile, sa *mareine* (1). Il arrivait, d'autres fois, que plusieurs frères et sœurs fussent baptisés en même temps : il en fut ainsi pour trois des enfants de Marie de Médicis, pour les trois fils du Grand Dauphin (2), et pour le fils de Louis XV et trois de ses sœurs.

On ne faisait suivre, sans interruption, l'ondolement du baptême, que lorsqu'il y avait péril de mort, comme cela se produisit pour le duc d'Anjou, qui donna tant d'inquiétudes à son entourage et n'en devint pas moins roi sous le nom

Ville; en tous ces lieux, il reçut des cadeaux : au Sénat, une épée ; au Corps législatif, des pistolets ; au Conseil d'Etat, un bijou ; à l'Hôtel de Ville, le brevet d'une pension viagère annuelle de dix mille francs. Cette pension fut exactement payée jusqu'à la Restauration et même rétablie, disent quelques-uns, après 1838. Ce page, ancien attaché du roi Louis de Hollande, se nommait d'Endegest.

(1) LE ROUX DE LINCY, *Vie de la Reine Anne de Bretagne*, I, 115.

(2) Louis XIV avait d'abord prescrit que la cérémonie aurait lieu le 6 janvier, jour de la fête des Trois Rois : « ce qui, écrit un contemporain, aurait donné matière aux poètes de faire beaucoup de méchants vers. » Une indisposition de la Dauphine fit ajourner la cérémonie au 18 janvier (1687). Les parrains et marraines furent tous pris dans la famille royale.

de Louis XV (1); et pour son frère, le duc de Bretagne, dont la courte carrière vérifia le pronostic des archiâtres (2).

Pour une raison analogue, ou pour toute autre, Louis XVI exigea que le baptême de ses enfants eût lieu sans aucun retard.

Nous avons vu que c'était presque toujours un

(1) Le samedi 15 février 1710, au palais de Fontainebleau, le vieux roi Louis XIV fut réveillé à sept heures, contre l'invincible étiquette qui fixait son lever à huit. On lui annonça que sa belle-petite-fille, son enfant gâtée, la charmante duchesse de Bourgogne, allait être mère. Le roi se leva avec une diligence inouïe, se rendit chez la future Dauphine et, à huit heures trois minutes trois secondes, reçut dans ses bras le duc d'Anjou, son prochain successeur Louis XV. Dès qu'il fut ondoyé, on le mit sur les genoux de la duchesse de Ventadour, dans la chaise à porteurs de Louis XIV, qui l'emmena dans ses appartements, sous l'escorte du maréchal de Boufflers, des gardes du corps et des grands officiers. De là, le vieux roi se rendit à la chapelle improvisée du Saint-Esprit, y tint le chapitre de l'ordre, et en fit bénir les insignes éclatants. Puis le duc de la Vrillière, suivi de toute la cour, alla en grande pompe offrir le cordon bleu au nouveau-né, dans sa couchette d'or et de velours, surmontée de la couronne et du dais.

(2) Les deux princes avaient été ondoyés, dès leur naissance, par le cardinal de Janson, grand aumônier de France. Quand on les vit dans un péril aussi pressant, les cérémonies du baptême furent suppléées par l'évêque de Metz, premier aumônier, dans la chambre même où ils étaient près de rendre le dernier soupir. Il fallut tellement se hâter, que Louis XIV laissa à la duchesse de Ventadour, gouvernante des Enfants de France, le soin de choisir, comme elle l'entendrait, les parrains et marraines. Elle les prit dans sa propre famille. Il était temps : le duc de Bretagne mourait aussitôt après ce baptême *in extremis*.

prince de l'église, d'ordinaire un cardinal, qui administrait le sacrement, mais il est arrivé que



LOUIS XV, enfant.

(D'après C. PIRON, *le Costume civil en France*. Flammarion, éditeur.)

des souverains pontifes ont consenti à tenir sur les fonts l'enfant royal; en ce cas, ils se faisaient représenter par des cardinaux *a latere*. Il fut, pour Louis XIII (1) et pour le Grand Dauphin, procédé de la sorte.

(1) Henri IV avait demandé au pape de servir de parrain à son enfant. Il écrivait, à ce sujet, au duc de Montmorency : « Nous avons donné le nom de Louis à mon fils le Dauphin, pour renouveler la mémoire du roi saint Louis, duquel notre maison est issue. » Lettre du 15 septembre 1606. Louis XIV fut tenu sur les fonts par le cardinal Mazarin, qui représentait le pape, et par la princesse de Condé.



La sage-femme présentant au roi (Louis XIII) le Dauphin nouveau né
(futur Louis XIV).

C'était également la coutume que les papes, à la naissance de l'héritier présomptif du fils aîné de l'Église, envoyassent ce qu'on appelait les *langes bénits*. La gracieuse coutume d'envoyer aux premiers-nés des rois des langes bénits, remonte au pape Clément VIII ; le Dauphin, fils de Henri IV et de Marie de Médicis, fut le premier enfant royal honoré de cette faveur.

Lors de la naissance du petit-fils de Louis XIV, le duc de Bourgogne, le pape Innocent XI, dans l'espoir de rétablir la bonne harmonie entre Rome et Paris à un moment où, par suite des prétentions gallicanes, les relations entre les deux gouvernements étaient assez tendues, le pape, disons-nous, qui voulait d'abord y mettre des conditions, y renonça et dépêcha à la Cour de France un Nonce extraordinaire, chargé de porter le présent pontifical au futur héritier du trône. Pendant que l'on travaillait à la confection de ces langes, qu'il était d'usage d'orner de miniatures et d'enrichir de broderies, la politique réglait les conditions de l'envoi du Nonce qui devait les offrir. Celui-ci arriva en France pendant le voyage que fit la Cour au début de l'été de 1683, et il attendit à Orléans le retour du Roi et de sa suite. A peine rentrée à Saint-Cloud, la reine Marie-Thérèse succombait au mal incurable qui, depuis longtemps, la minait; l'entrée solennelle de l'en-

voyé extraordinaire du Souverain Pontife fut encore retardée; il ne fut admis en audience solennelle que trois semaines plus tard, au château de Fontainebleau. Il remit à Louis XIV les lettres dont il était porteur, pendant que les langes bénits étaient exposés dans un cabinet du palais et faisaient l'émerveillement de tous les courtisans et de toutes les personnes admises à les contempler. Tous s'accordèrent à trouver que c'était « de l'ouvrage fort beau et fort magnifique. » La Dauphine déclara au Nonce que les langes étaient les plus admirables qui se pussent voir, et elle se joignit au Dauphin pour témoigner au Pontife leur gratitude, l'assurant de tout leur zèle et de leur dévouement pour les intérêts du Saint-Siège (1).

Nous renvoyons au *Cérémonial françois* (2), pour la description des langes qui furent apportés au fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Ils étaient enfermés dans deux coffres de velours rouge, bordé d'un galon d'argent; quand on les en sortit, on s'émerveilla sur les riches broderies de soie, d'argent et d'or, aux armes du Pape et du Roi, qui représentaient des sujets religieux : la Nativité, saint Louis, etc.

Ces dons étaient remis à la maison de France

(1) *Les Petits-Fils du Grand Roi* (par le Père EDOUARD, d'Alençon), *passim*.

(2) GODEFROY, I, 243-5; cf. *Gazette de France*, 1639, 442.

par un prélat de haute naissance, investi du titre de vice-légat. Il était reçu avec les plus grands honneurs à la Cour, où il faisait son entrée, accompagné non point par un maréchal de France, comme les ambassadeurs, mais par un prince de la maison de Lorraine. Après l'audience royale, il se rendait chez l'enfant, avec les langes que l'on déployait. Deux gentilshommes ordinaires en tenaient les bords, pour les faire admirer au petit prince qui, d'après l'étiquette (1), devait placer ses mains dessus, comme pour en prendre possession. Le vice-légat prononçait alors un compliment et donnait sa bénédiction. Pour ne pas paraître à la cérémonie des langes, ou pour y assister en tenue de deuil, il était nécessaire d'obtenir une permission spéciale (2).

Lorsque naquit, en 1752, le second duc de Bourgogne, fils du Dauphin, père de Louis XVI, le Pape avait envoyé un nonce du nom de Blanciforte, ancien vice-légat à Avignon. Le comte de Cheverny, introducteur des ambassadeurs sous l'ancienne monarchie et, par suite,

(1) « Il paraît assez bizarre, écrit Bachaumont, dans ses *Mémoires secrets*, à la date du 1^{er} janvier 1783, que ces langes arrivent lorsque le prince, prêt à sortir des mains des nourrices, n'en a plus besoin ; mais tout cela est étiquette pure. »

(2) *Mémoires sur les règnes de Louis XV et Louis XVI et sur la Révolution*, par J.-N. DUFORT, comte de CHEVERNY, I, 150 et suiv. Paris, Plon, 1886.

très au courant de toutes les règles de ce forma-



LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE, *second duc de Bourgogne*, né en 1752.

lisme puéril qu'on nomme l'étiquette, après avoir décrit la cérémonie, comme nous l'avons nous-

même décrite, aux termes près, en suivant ses indications, donne un plaisant portrait du nonce qui en fut le principal acteur.

« Il était, dit-il, gros, gras, dodu, dans la force de l'âge et avait l'air, par ses habits, d'un évêque et, par sa tournure, d'un colonel de dragons. » Son séjour à Paris, qui ne devait être que de six semaines, se prolongea six mois, au cours desquels il eut tout loisir de passer en revue les filles de théâtre et d'ailleurs. Le « nonce aux langes », comme l'avait surnommé le prince de Conti, ne craignit pas de se montrer aux bals de l'Opéra, « masqué jusqu'aux dents. » La foule était si grande que, comme il était gros et lourd, en entrant dans la salle, il écrasa par mégarde le pied d'un masque qui, en se retournant, de très méchante humeur, lui lança ces mots : « Ce bougre-là ne prend pas garde à ce qu'il fait ! » Blanciforte, s'entendant appeler ainsi — l'on sait la signification qu'avait, au XVIII^e siècle, le mot « bougre » — n'alla pas plus loin ; il avait décampé, en grognant : « Je suis connu ici ! »

Il fut décidé, pour se débarrasser de ce singulier prestolet, de lui envoyer le présent d'usage : c'était le portrait du roi, entouré d'une garniture de diamants, et qui valait entre 15.000 livres et 1.000 louis. L'introducteur des ambassadeurs lui remit le cadeau selon le protocole habituel. Il

était d'usage que celui qui le recevait donnât, en échange, à l'introducteur, une boîte d'or de 50 louis. Étonnement de ce dernier, en recevant, le lendemain, du joaillier, une reconnaissance de 1.000 livres, pour lui être remises en argent ou en boîte; mais, lorsque, quelques jours après, le donataire se présenta chez le bijoutier pour prendre livraison de celle-ci, quelle ne fut pas sa surprise de voir les diamants qu'il lui avait donnés montés, démontés, avec le portrait du Roi dans son enveloppe de monture!

Blanciforte ne l'avait pas plutôt eue entre les mains, qu'il l'avait vendue 12.000 livres, sans daigner réserver le portrait du Roi. Pour l'honneur du Saint-Siège, il était temps que son représentant quittât la place.

V

L'HOROSCOPE DU NOUVEAU-NÉ PRINCIER

Le rang occupé par l'astrologue dans la maison royale le classait, dans le service de santé, à la suite des barbiers, valets de chambre et chirurgiens de Sa Majesté (1).

Cette institution des astrologues royaux, aussi loin que nous ayons pu en poursuivre l'histoire, ne remonte pas au delà du xiv^e siècle (2).

Charles V, dit *le Sage*, c'est-à dire, dans la langue du temps, *le Savant*, n'aurait jamais pris une détermination sans consulter son « astrologien. » Bien que le bon roi eût pour principal

(1) Sur les rapports de l'astrologie avec la médecine, nous signalerons un travail lu au Collège royal des Médecins de Londres, et inséré dans *The Lancet* du 29 novembre 1913.

(2) Quand Charles d'Orléans naquit à Paris, en l'an 1394, le 24 novembre, à 10 heures du soir, « on tira, suivant la coutume, (ce qui atteste que ce n'était pas la première fois) son horoscope, et l'astrologien estima heureux l'astre présidant à sa naissance (Cf. *Vie de Charles d'Orléans*, par P. CHAMPION, p. 1).

conseiller (1) Maître Gervais Chrestien (2), qui l'avait instruit dans l'astronomie, en lui enseignant cette science, sans en rien conclure par rapport aux événements de la vie, il accordait, d'autre part, créance à un « grant astrologien et médecin », un Italien, nommé Nicolas de Pagnica, qui fit, à la naissance de Mgr le Duc de Bourgogne, des prédictions qui se trouvèrent véritables, ce « dont il fut moult loué et en acquist moult de l'honneur. »

Pagnica semble avoir été un très habile devin; il n'y avait meurtrier, larron ou malfaiteur qu'il ne parvint à découvrir; il dévoila même, en France, plusieurs empoisonneurs, « qui avaient intoxiqué plusieurs grands personnages », et en acquit une véritable réputation de pronostiqueur.

L'épouse de Charles VII, Marie d'Anjou, avait à son service un astrologue, messire Jehan de

(1) On trouve le « Catalogue des principaux astrologues qui ont eu de la réputation en France sous le gouvernement et le règne de Charles V », dans C. LEBER, *Collection des meilleurs dissertations, notices et traités particuliers*, relatifs à l'histoire de France, t. XV (1838), 400 et suiv.

(2) Gervais CHRESTIEN, natif de Vendes (Calvados), doyen de la Faculté de médecine de Paris, premier médecin de Charles V, chanoine de Paris, archidiacre de l'église de Chartres, chancelier de celle de Bayeux, a fondé à Paris, le collège qui porta son nom : *Collège de Maître Gervais*. On peut voir aux Archives nationales, S. 6,475, liasse I, cette pièce importante pour l'histoire de l'Université de Paris (A. CHEREAU, *Ephémérides de l'Union médicale*, 1868, 276).

Lorgemont, qui devait être un personnage important, à en juger par les émoluments qu'il recevait. Dans le compte de l'argenterie de la reine, on le trouve porté pour la somme de « dix livres tournois en un escu d'or, que ladite dame lui a faict bailler comptant » par son trésorier, à valoir sur sa pension de quatre écus par mois qu'elle lui servait, afin de « soy entretenir plus honestement en son service (1). » La pièce est datée de 1454; trente ans auparavant, les astrologues en titre d'office avaient été consultés, par le souverain régnant, sur l'avenir du nouveau-né dont le ciel et son auguste épouse l'avaient gratifié.

Les astrologues prédirent au roi futur une taille et une force qui ne dépasseraient pas la moyenne; il aimerait passionnément la chasse, passerait la mer et courrait de grands dangers: mais s'il réussissait à y échapper, ses richesses s'accroîtraient; dans sa vieillesse, il triompherait de tous ses ennemis et jouirait d'un bonheur et d'une prospérité que les envieux ne pourraient atteindre. Il vivrait soixante et dix années; les jeudis et vendredis lui seraient propices; il devait se tenir sur ses gardes les mardis (2).

(1) A. JAL, *Dict. critique de Biographie et d'Histoire*; Paris, 1867; art. Astrologues du Roi et de la Reine, 77.

(2) *Mém. de la Société d'Hist. de Paris*, IV, 42; DUCLOS, *Hist.*



CHARLES VII, 3^e fils du roi CHARLES VI.

Comme le fait observer un historiographe moderne (1), même pour celles de leurs prédictions qui se sont réalisées, les astrologues ne s'étaient pas mis en frais de divination : de l'affabilité si vantée du père (Charles VII), ils avaient déduit la bonhomie du fils ; de la situation critique de la France, ils avaient tout naturellement inféré que le futur roi aurait à surmonter des obstacles, à vaincre des difficultés. Quant au reste de l'horoscope, les expressions en sont si vagues et si banales, qu'il semble comme un fragment de la plus vulgaire bonne aventure.

Dans une lettre du cardinal de Cambrai, Pierre d'Ailly, adressée à Gerson, il est question du goût que, dès le temps de sa régence, Charles VII a montré pour l'astrologie. Le dignitaire de l'Église s'inquiète des inconvénients qui en pourront résulter : c'étaient, à ses yeux, superstitions dont un souverain devait se tenir éloigné. Gerson, pour mettre le Roi en garde contre les dangers de telles études, composa son *Trilogium Astrologiæ* ; ce qui n'empêcha nullement Charles VII de s'entourer d'astrologues (2). Son

de Louis XI, III, 2 ; LE ROUX DE LINCY, Introduction aux *Cent Nouvelles nouvelles*, XI, cités par M. THIBAUT.

(1) Marcel THIBAUT, *la Jeunesse de Louis XI* (1907), 70.

(2) Le nom de l'un d'eux a été conservé : maître Arnoul des

historien n'en signale pas moins de sept; la reine elle-même eut les siens.

Louis XI en consulta un nombre bien autrement considérable; ils sont mentionnés dans les comptes royaux, tantôt comme « médecins et astrologiens », tantôt comme « astrologiens et chirurgiens » du Roi (1).

Le premier « astrologien » et médecin de Louis XI, nous l'avons nommé : c'était maistre Arnoul de la Palu; il touchait 200 livres de pension par an. Maître Jehan Colleman joignait à ses fonctions d'astrologien celles d'« auditeur des comptes au pays du Dauphiné. » Plus tard, nous relevons les noms de Pierre Chomet, médecin et astrologien, de 1469 à 1480, qui recevait aussi 200 livres annuellement, pour sa pension et « entretenement », sans préjudice de gratifications extraordinaires, quand il était mandé en toute hâte, par un chevaucheur du roi, pour avoir à se rendre sans délai « devant icellui Seigneur »; ou « pour récompense d'un voyage fait tant aux forges près Chinon (Indre-et-Loire), Saint-Florent-sur-Cher, qu'autres lieux. » Maître Jacques Lhoste, qui était honoré,

Marets, dit de la Palu, à qui le roi accorda, pour ses étrennes du 1^{er} janvier 1458, la somme de trente-huit livres tournois. Nous le retrouverons au service de Louis XI.

(1) *Archives historiques, artistiques et littéraires* (1889-90), I, 362 et suiv.

dans le même temps, de la confiance royale, recevait 240 livres de pension.

Le « rooole et estat de partie des officiers de l'hostel du roy », pour les années 1480-1483, mentionne trois autres astrologiens, ceux-là désignés comme « astrologiens et chirurgiens » : Jehan d'Orléans, François Patenostre et Jacques Cadot.

L'astrologue de Louis XII, maître Anthoine de Hamelet, reçut pour ses gages, en 1499, la somme de dix-vingt (120) livres tournois; celui de François I^{er} était le célèbre Akakia, qui s'appelait en réalité *Sans Malice*, nom qu'il traduisit en grec pour échapper aux quolibets. Akakia était d'un rang déjà plus relevé que les précédents astrologues; il est probable que le roi ne l'employait pas à la besogne vile qu'acceptaient un Nostradamus ou un Luc Gauric, devins de profession, à qui Catherine de Médécis demanda de tirer l'horoscope de Henri II.

Toute avisée, toute intelligente qu'elle était, Catherine de Médicis se montrait fort superstitieuse et accordait une confiance sans limites aux pratiques de l'astrologie. Il est vrai qu'Henri IV lui-même, dont la finesse est légendaire, sacrifia pareillement à la coutume et, lors de la naissance de son fils, chargea le docteur Roch Le Baillif, sieur de la Rivière, de tirer l'horoscope de son



La mere de nos Roys: mere encor' puis ie dire
 De la sainte union. & du bien de la Paix:
 Jamais ce bel esprit na fleschy sous le faix
 Digne Atlas de ce sceptre & l'heur de nre Empire

Bourdelle Escriut. J. Granthome sc. An. 1588.

CATHERINE DE MÉDICIS.

descendant et successeur. Le devin fut si effrayé de ce qu'il entrevoyait dans les limbes, de l'avenir, qu'il se refusa d'en rien révéler au roi. Celui-ci, prenant Sully par la main, l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre et là, ils s'entretenrent tous deux pendant un certain temps (1); mais, de cette conversation, rien ne transpira. L'auteur du *Journal de Henri IV* remarque seulement « qu'il y avait eu, en divers endroits de l'Europe, de grands tremblements de terre; d'où les spéculatifs conclurent que, puisque le ciel a fait naître le prince d'un père qui a fait trembler l'Europe par son courage et ses exploits, il fera aussi trembler toutes les nations de la terre sous sa domination (2). »

L'astrologie est alors tellement en honneur à la Cour, que le médecin du Dauphin, Jean Héroard, n'omet pas de noter sur ses tablettes (3), que l'accouchement de Marie de Médicis a eu lieu « quatorze heures dans la lune nouvelle, à dix heures et demie et demi-quart, selon la montre faite à Abbeville par M. Plantard (4) » : on

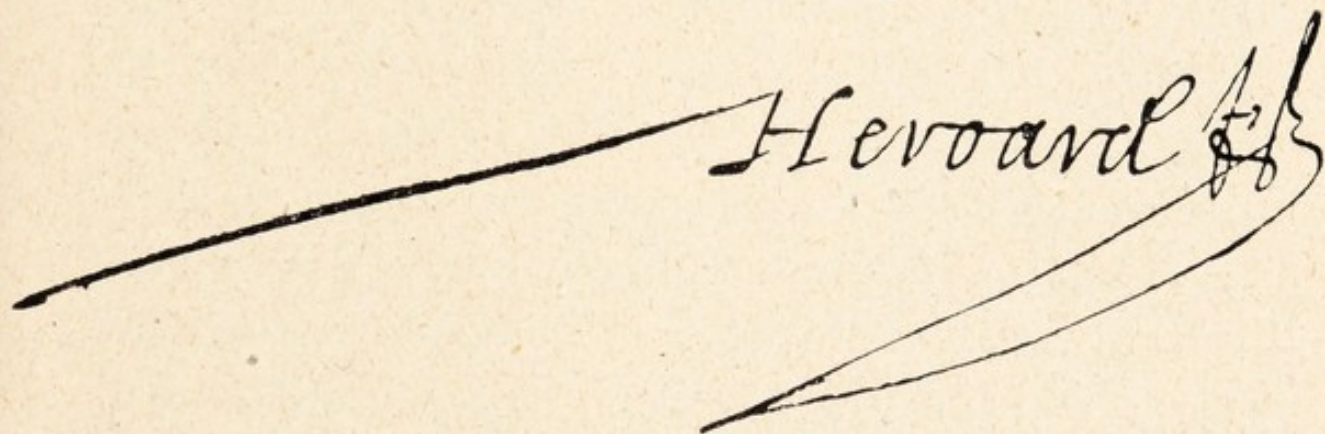
(1) SULLY, *Œconomies royales*, édition MICHAUD, II, 375.

(2) L'ESTOILE, *Journal de Henri IV*, 328.

(3) *Journal de Héroard*, t. I^{er}, pp. 2 et suiv.

(4) Nous avons dit qu'Henri IV avait fait appeler le médecin La Rivière, pour lui demander de tirer l'horoscope du prince qui venait de naître; le malin astrologue fit d'abord une réponse dilatoire, qui mit fort en colère le Roi; La Rivière se décida

ne saurait exiger plus de précision. Il ajoute, plus loin, que la reine, dans les intervalles de ses douleurs, demandait « combien on tenoit de la lune, craignant d'accoucher d'une fille, sur l'opinion vulgaire que les femelles naissent hors le décours, et les mâles sur la nouvelle lune. » Ses alarmes furent dissipées, quand on lui annonça que c'était un mâle. *E maschio?* Est-ce un mâle? avait demandé la reine à deux reprises, et comme on ne

A large, elegant autograph signature in dark ink, reading 'Héroard' followed by a decorative flourish.

Signature autographe de JEAN HÉROARD, médecin du Dauphin qui deviendra Louis XIII.

lui répondait pas, elle s'était levée de la chaise d'où elle venait d'accoucher pour voir ce qui en était.

L'aumônier du roi, Vittorio Piri, rapporte que le futur Louis XIII reçut le surnom de *Juste*, parce qu'il était né sous le signe de la *Balance* (1);

enfin à lui faire sa prédiction (V. dans les *Mémoires de Sully*, t. IV, 167 et s., le curieux dialogue qui s'échangea entre Roch Baillif, dit La Rivière, et Henri IV).

(1) Œuvres de VOLTAIRE : *Essai sur les mœurs*, édition BEUCHOT, t. XIX, 267.

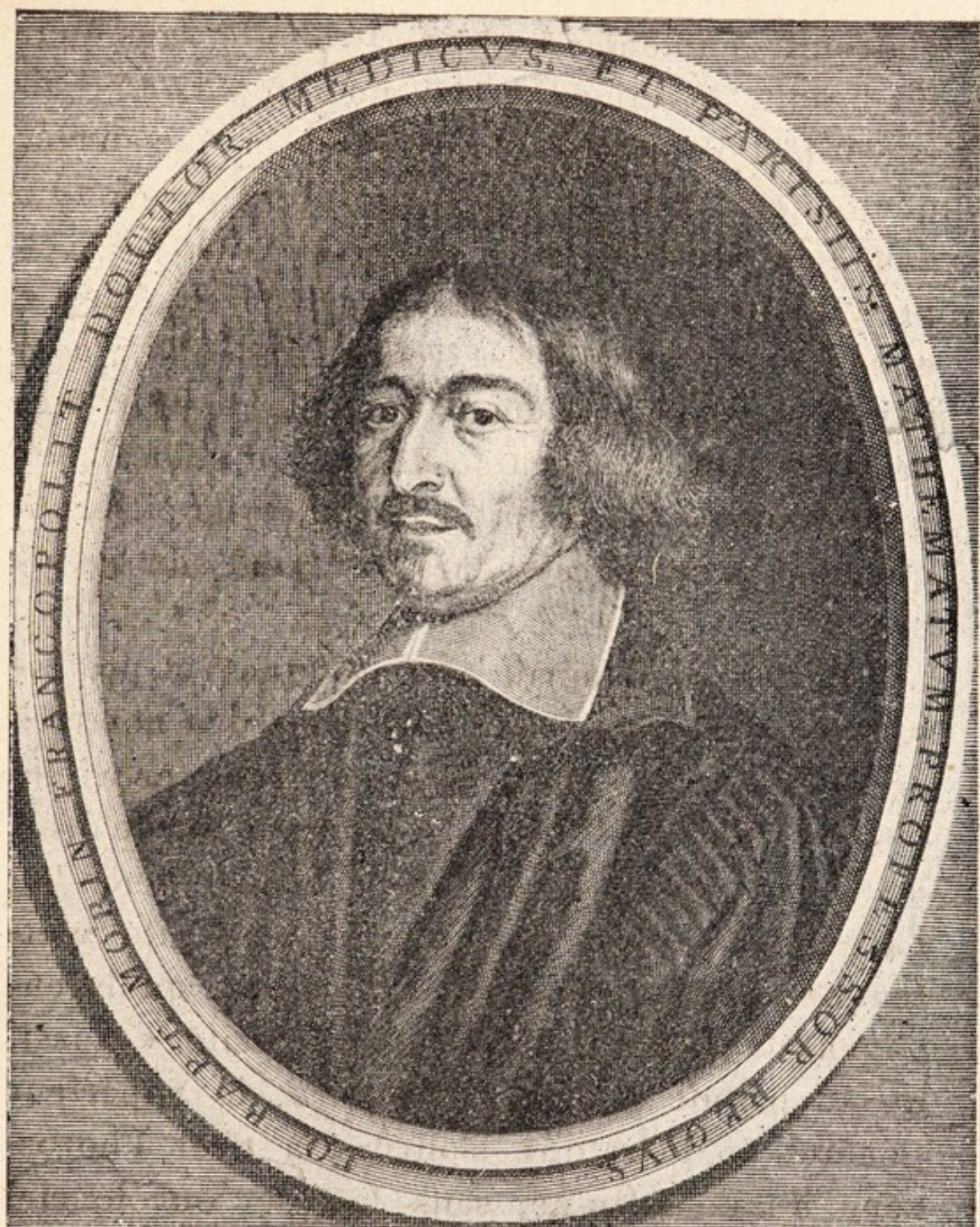
jusque dans les conjonctures graves, nos ancêtres avaient le mot pour rire. Voltaire, qui se porte garant de l'anecdote, dans cette circonstance comme dans tant d'autres a bien pu abuser quelque peu de l'esprit dont la nature l'avait doté en prodigue.

C'est encore Voltaire (1) qui rapporte qu'on appela, dans la chambre même de la reine, lors de la venue au monde de celui qui sera Louis XIV, un astrologue chargé de tirer l'horoscope du nouveau-né. Cet astrologue était J.-B. Morin (2), que Molière a mis en scène dans les *Amans magnifiques*, sous le nom de l'astrologue Anaxarque. Vautier, premier médecin d'Anne d'Autriche, avait voulu faire accorder à Morin la charge d'astrologue de la Cour; ce n'était pas, à tout prendre, une si mauvaise idée, puisque le savant homme, « à qui l'on doit les premières recherches sérieuses sur la détermination des longitudes (3) », occupa plus tard, avec honneur, la chaire de mathématiques au Collège de France; mais Vallot qui avait succédé à Vautier, déclara que lui-même

(1) *Siècle de Louis XIV*, édition BEUCHOT, t. XX, 176.

(2) Jean-Baptiste Morin, né à Villefranche, avait été reçu docteur en médecine à Avignon (1613). Il a publié ses prédictions dans l'ouvrage qui porte ce titre singulier : *Nova mundi sublunaris analomia*, 1619, in-8.

(3) *La vie privée d'autrefois : les Médecins*, par Alfred FRANKLIN (Paris, Plon, 1892), 214.



Quis, qualis, quantus que fuit Morinus habetur
Ex scriptis, cœli themate et effigie

Colletti sculp.

*Illustr. ac nobiliss. D. D. Guill. Tronson Regi ab int. Cons. et Secret. hanc effigiem
dicar cruciatu, in vacuum moruinaq. familiarem, pignus fidelissimum
Ab. P. Tronsoni i. Claudius Mercerus ex uxore naturalis. Romæ. 1660. N. P. 10. Kala.*

L'astrologue J.-B. MORIN, professeur au Collège de France.

était suffisamment expert en astrologie, sans qu'il fût besoin de lui adjoindre un *spécialiste* ; il se faisait fort d'annoncer, au début de chaque année, quelles maladies le jeune roi aurait à redouter dans le cours des douze mois. A l'entendre, ces prédictions étaient fondées « sur son expérience et sa connaissance des astres. » Pendant dix ans, il joua consciencieusement son rôle de prophète, mais les envieux ayant prétendu qu'il faisait ses prédictions après coup, il les interrompit brusquement et ses successeurs imitèrent son exemple.

L'Église condamnait ces pratiques et professait que « ceux qui font l'horoscope des hommes en leur naissance, ne se peuvent exempter ny de blâme ny d'offense. Ils entreprennent sur le droit de Dieu, qui s'est réservé la connaissance de l'avenir, et par une coupable insolence, ils rejettent sur luy les péchez des hommes, qu'ils engagent dans une malheureuse nécessité. » Aussi, quand naquit le *Grand Dauphin*, le Supérieur général de l'Oratoire s'offrit-il à tirer l'horoscope du nouveau-né, sans braquer sur le ciel aucune lunette. Le célèbre oratorien arriva, par de simples inductions, à établir que les meilleurs souverains sont nés en automne, « la plus riche saison de l'année », et il fit l'application de ces principes au personnage qui l'occupait ;



ANTOINE VALLOT, archiâtre de LOUIS XIV.

sa prose est trop savoureuse pour n'être pas goûtée (1).

Si, écrit le digne ecclésiastique, les principes sur lesquels je me suis fondé sont assurez, comme je n'en doute point, il faut que ce jeune homme égale son père et surpasse tous ses ancêtres ; car, outre qu'il est conçu et qu'il est né, comme le Sauveur des hommes, dans le temps et dans le sein de la paix, il est entré dans le monde à une heure qui ne luy présage que d'heureux succès.

Le midy et le minuit sont les deux heures les plus fortunées de toutes celles qui composent nos jours et nos nuits. Le Fils de Dieu voulut naître à l'une de celles-là... Ce mesme Dieu a permis que nostre Dauphin nasquit à l'autre de ces heures, qui n'est guères moins heureuse, et qui nous apprend que ce jeune prince sera quelque jour l'arbitre du monde, le défenseur des chrétiens et la terreur des infidèles.

La saison en laquelle il est né nous présage que la Nature ne travaille que pour sa grandeur, et que luy ayant étalé toutes ses richesses aussi tost qu'il est entré dans le monde, elle a voulu nous apprendre qu'en un âge plus avancé, elle le mettra en possession de tous ses trésors.

Les vœux que l'on a faits pour l'obtenir et cette joie qu'on a témoignée après l'avoir obtenu sont les preuves infaillibles qu'il fera les délices du genre humain, qu'il nous ramènera à l'âge d'or et fera renaistre l'heureux estat d'innocence.

(1) J.-F. SENAULT, *Horoscope de Monseigneur le Dauphin, discours prononcé dans l'Église des Prestres de l'Oratoire, Paris, 1661, in-4°*. (Alfred FRANKLIN, *La vie privée d'autrefois : L'Enfant*, 141-2).



Mgr LE GRAND DAUPHIN, enfant.
 (D'après une estampe de L'ARMESSIN.)

On est tenté de s'écrier *Amen !* et de pousser un soupir de soulagement, comme durent en pousser les personnes qui composaient l'auditoire du lyrique sermonnaire. On avait le droit d'être sceptique à l'endroit de toutes ces prophéties de commande, qui ne se vérifiaient jamais et qui ne divertissaient même plus la galerie.

On se souvient que, lorsque le troisième fils de Henri IV et de Marie de Médicis avait fait son entrée dans le monde, le 25 avril 1608, on avait rappelé que saint Louis était, lui aussi, né le 25 avril ; on avait voulu voir, dans ce rapprochement de dates, un heureux présage : or, la suite démontra que le prince qui avait fait naître de si brillantes espérances n'avait montré en rien le caractère du saint roi, pas plus qu'il ne rappela l'intrépidité de ce valeureux prince de la maison de Foix (1), en souvenir duquel Henri IV avait tenu à nommer son fils Gaston, « comme s'il y avait eu, dans ce nom, une promesse de courage (2). » On l'avait, en outre, prénommé Jean-Baptiste, pour complaire à la Reine, qui croyait mettre ainsi son fils sous la protection du saint patron de Florence.

(1) On se souvient des charmantes pages de TAINÉ (*Voyage aux Pyrénées*) sur ce personnage, si bien dépeint par Froissart.

(2) H. DRUON, *Histoire de l'Education des princes dans la maison des Bourbons de France*, t. I, 93.



PHILIPPES DE BOURBON
de Monseig.^r le Duc d'Orleans
le Grand. et de Charlotte
tesse Palatine du Rhin. Né
fait Chevalier des Ordres
Chateau Royal de Versailles,



Duc de Chartres. seul Fils
Frere unique du Roy Louis
Elisabeth de Baviere. Com:
à Paris le 2^e Aoust. 5/5.
du Roy dans la Chapelle du
le deuxies. Juin. 1686.

se vend à Paris Chez F. Iollain l'aîné, rue Saint Jacques à la ville de Cologne. Duc Priv. du Roy

LE RÉGENT, enfant.

Dix années ne s'étaient pas écoulées depuis l'époque où Madame, femme de Gaston d'Orléans, ayant donné naissance au duc de Valois, on avait noté avec soin les signes célestes, ce qui n'avait pas empêché l'enfant de succomber à peine âgé de deux ans; comme l'écrit non sans humour Witkowski, l'astrologue avait oublié de faire naître le petit prince sous le *cercle de longue vie*.

En dépit de toutes ces déconvenues, on tira encore l'horoscope du fils qui naquit, à Saint-Cloud, de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, uni, par un second mariage, à Charlotte-Élisabeth de Bavière, que l'histoire désigne plus communément sous le nom de *La Palatine*. Dès que ce fils, qui fut plus tard *le Régent*, vint au jour, on s'empressa de tirer son horoscope; mais c'était, apparemment, pour sacrifier à la tradition; car *Madame*, pas plus que *Monsieur*, ne croyait à ce qu'annonçaient les astres. L'horoscope fut des plus inattendus : il annonçait que le bambino qui venait de naître... serait pape! « Moi, je crains bien, écrivait sa mère trois mois plus tard, que ce petit ne soit plutôt l'Antéchrist. » Pourquoi l'Antéchrist? Voici la raison, plus ou moins plausible qui en a été donnée : habituée dans sa jeunesse, par son éducation huguenote, à lire la Bible et à en faire des applications, Madame voyait comme des Antéchrists dans ces mignons de

Monsieur — un chevalier de Lorraine, un marquis d'Effiat! — qu'elle abhorrait non seulement pour leur impiété, mais aussi pour leur scélératesse et pour les crimes dont elle les jugeait capables (1); ne les accusait-elle pas d'avoir empoisonné la première femme de Monsieur (2), ce qui, on l'a reconnu depuis, était calomnie pure? Mais la grossière Allemande n'en était pas à une calomnie près (3).

(1) H. DRUON, II, 152.

(2) Lettres du 13 juillet 1716 et du 24 décembre 1719 (édition JOEGLÉ).

(3) Cf. *Une Allemande à la Cour de France*, par le docteur CABANÈS.

CHAPITRE III

LA « MAISON » D'UN ENFANT DE FRANCE

I

COMMENT ELLE ÉTAIT CONSTITUÉE

Avant de poursuivre notre historique, disons, en quelques lignes, comment était constituée la « maison » d'un Enfant de France ; pour la compréhension de l'état social et des mœurs des temps passés, cette digression ne sera pas sans utilité.

A peine le prince était-il né, qu'il trouvait sa « maison » prête. Dès que le Dauphin, fils de Henri IV, ouvrit ses yeux à la lumière, il fut conduit dans sa chambre par son médecin, sa gouvernante « et toutes les femmes qui devaient être à lui ». Plus tard, sous le grand Roi, on entourait la cérémonie de plus de solennité. « Conduisez M. le duc de Bretagne chez lui », commanda le monarque à la naissance de ce dernier ; et

aussitôt, le capitaine des gardes en quartier abandonnant pour un moment son poste auprès du roi (le seul cas où le capitaine était autorisé à quitter



LA NOURRICE DU DUC DE BOURGOGNE.

le souverain), accompagna l'enfant royal, avec une escorte d'officiers et de gardes du corps.

Quand, au lieu d'un fils, c'était une fille, le capitaine des gardes était suppléé par un officier (1).

(1) *Mém. du duc de Luynes*, VII, 333.

l'occasion de la naissance d'une fille de France (1), un chroniqueur toujours informé de ce qui se passe à la Cour comme à la ville, con-
signe : « La nourrice n'a d'autres fonctions que de donner à téter à l'enfant, quand on le lui apporte, mais elle ne peut pas le toucher. Il y a des *remueuses*, préparées pour cela, qui n'ont point d'ordres à recevoir de la nourrice. Il y a des heures marquées pour remuer l'enfant, trois ou quatre fois dans la journée. Quand l'heure sonne, si l'enfant dort on le réveille pour le remuer. Si, après avoir été changé, il fait dans ses langes, il reste trois ou quatre heures ainsi dans son ordure ; si une épingle le pique, la nourrice ne doit pas l'ôter ; il faut chercher et attendre une autre femme (2). »

Nous pouvons compléter cette information, un peu sommaire, par d'autres renseignements puisés aux meilleures sources (3).

(1) Nulle « fille de France » ne fut plus gâtée, sous le rapport de la domesticité attachée à sa personne, que la Grande Mademoiselle : dès le maillot, elle eut à son service toute une armée d'écuyers, d'huissiers, de valets et de marmitons, sans compter sa gouvernante et... une naine ! Dans le même temps, la haute domesticité de la reine comprenait plus de cent personnes ; quant au petit personnel, il ne s'élevait pas à moins de six ou sept cents personnes.

(2) *Chronique de la Régence*, Journal de Barbier, t. IV (1750), 472.

(3) « Livre écrit en 1708 par Mollière, valet de chambre de

La femme de service qu'on nommait la *remueuse* était tenue de coucher dans la chambre du Prince, à moins qu'elle ne fût incommodée, ou que Ma-



LA BERCEUSE.

dame la Gouvernante lui eût permis de n'y point coucher. « Elle doit habiller, déshabiller le

bagage de Monseigneur le duc de Bretagne » ; manuscrit publié par M. H. DE LA GRIMAUDIÈRE, sous le titre de : *Autour du berceau d'un Enfant de France*. Paris et Rennes, 1907.

Prince, le bien chauffer, quand il est nécessaire, lui faire manger la bouillie, avec un gros oreiller sur ses genoux, où est couché le Prince ; ou assis, s'il est assez fort pour pouvoir l'être. Elle doit avoir soin de le peigner, brosser, nettoyer les oreilles et avertir de tout ce qui pourrait paraître sur son corps, étant plus à portée de le connaître que personne. Elle a l'honneur de suivre le Prince chez le Roy en robe ; aux promenades, elle a la seconde place dans le carrosse de suite ; elle se trouve de même aux visites des ambassadeurs, Envoyés, Députés des Cours souveraines. »

Il est nécessaire d'ouvrir une parenthèse, destinée à expliquer ces dernières lignes.

Lorsque le Prince allait en promenade, ou chez le Roi, la suite se composait, comme il vient d'être dit, de deux carrosses : dans le premier montait la gouvernante et, vis-à-vis, une femme de chambre ; la seconde voiture était occupée par la nourrice, la remueuse, la première femme de chambre et un valet de chambre. L'escorte comprenait un exempt et un brigadier, commandant à quatre gardes pour un Prince, à huit pour un Dauphin. Lorsqu'on se rendait chez le Roi, la Gouvernante était transportée dans une chaise, tenant le Prince sur ses genoux, et suivie des personnes qui l'accompagnaient aux promenades.

Tous les ambassadeurs et envoyés extraordi-

naires qui arrivaient à la Cour devaient, après avoir été reçus par le Roi, aller présenter leurs hommages aux Enfants de France ; les députés



LA PROMENEUSE.

en Cour des pays d'États et des Cours souveraines étaient astreints aux mêmes devoirs.

Durant sa courte vie — il ne vécut que dix mois — le duc de Bretagne ne reçut pas moins de douze visites d'ambassadeurs, sans comprendre,

dans ce chiffre celle des députés en Cour des États de Languedoc et de Bretagne, et la visite, au premier janvier, du Prévôt des marchands de la ville de Paris, qui lui avait apporté des bourses de jetons et des boîtes de confitures.

A sa naissance, le duc de Bretagne, qui devait succomber prématurément, s'était trouvé « grand et si fort, qu'on fut obligé de lui mettre un bonnet du troisième âge et qu'on eut beaucoup de peine à lui enfermer les bras. » C'est assis, maintenu par les cordons que tenait la première femme de chambre, que le Prince reçut les hauts personnages qui lui rendirent visite.

La première femme de chambre (1), si elle était convenablement honorée, n'avait pas, à vrai dire, une sinécure ; ses devoirs et ses privilèges sont parfaitement définis dans le cérémonial de Cour.

« Elle se trouve à toutes remuées du Prince et présente le service à Madame la Gouvernante, le recevant des mains des valets de chambre et des garçons de chambre. Elle doit avoir soin que les langes du Prince soient propres, bien secs, quand on les lui présente... Elle présente les brassières ou chemises à Madame la Gouvernante, les mouchoirs de corps, le bonnet, l'Ordre... et tout ce qui approche le Prince pour son habillement...

(1) La charge de première femme de chambre rapportait à sa titulaire, sous Louis XV, 60.000 livres annuelles.

Quand le Prince mange la bouillie, elle présente, sur une assiette, une cuillère pour faire l'usage (?)



LA TENEUSE.

à Madame la Gouvernante et tient l'assiette pendant qu'il la mange.

« Quand le Prince est sevré, elle se met au bout de la table quand il mange, pour présenter le service à Madame la Gouvernante, comme pain, à boire, fruit et tout ce qui sera sur la

table. On lui tient une serviette ployée, comme aux gentilshommes du Roy, qu'elle met sur son bras. Elle a toute la garde-robe du Prince entre ses mains...

« A trois ans (c'est-à-dire quand le Prince atteint sa troisième année), elle doit coucher dans la chambre du Prince, comme faisait avant la remueuse, et habiller le Prince, le lever, le coucher et ainsi du reste. »

Les autres femmes de chambre servaient deux jours et deux nuits auprès du Prince; elles entraient en garde le matin à 9 heures et étaient relevées par leurs compagnes le lendemain à la même heure.

Les détails qui suivent indiquent à quel point le protocole veillait à ce que tout fût minutieusement réglé par une stricte étiquette (1). C'est toujours des femmes de chambre qu'il est question.

« Elles couchent tout habillées pendant trois ans sur des matelas qu'on leur donne et l'on ne leur donne ces matelas que quand le Prince a trois mois passez... Leur soin doit être de passer les nuits sans dormir, qu'alternativement l'une ou l'autre; de donner le Prince à Madame la nourrice avec son oreiller, soit dans son lit, ou quand elle

(1) Ces détails sont empruntés au très curieux journal du valet de chambre de Monseigneur le duc de Bretagne, qu'un érudit a eu la rare fortune de retrouver.

est debout pour le faire téter ; se tenir auprès de ladite nourrice, de peur que le Prince ne roule de dessus ses genoux, ou que la nourrice ne s'endorme quand elle le tient la nuit dans le lit, ce qui pourrait étouffer le Prince, et prendre garde surtout si le Prince tète bien, ce qui serait très dangereux si cela n'était pas, pour la santé du Prince, ce qui contribuerait infiniment à l'échauffer ; elles doivent en faire leur rapport à Madame la Gouvernante.

« Quand le Prince ne s'endort pas en tétant Madame la nourrice, elles l'endorment en chantant le plus doucement possible, soit dans leurs bras, sur leurs genoux avec un oreiller, ou bien dans son berceau en le remuant doucement. Elles doivent rendre compte à Madame la Gouvernante comme il a passé le jour et la nuit de leur garde, et tel accident qui soit arrivé, sans rien cacher quand cela peut intéresser la santé du Prince. »

Suivent des recommandations sur la façon de porter le Prince, quand il est en maillot, quand il est en robe ; plus tard, quand il marche seul, sur la manière de le conduire.

« Quand il marche seul, Madame la Gouvernante permet à l'huissier et aux valets ou garçons de la chambre de le mener pour les soulager (pour soulager les femmes de chambre), et même de le porter dans les escaliers, de peur que les jupes des

femmes ne le fassent tomber, aussi bien qu'aux promenades dehors, »

Les femmes de chambre étaient au nombre de huit ; le roi en choisissait quatre, la reine deux, la gouvernante deux. En 1736, la reine n'avait pas moins de quatorze femmes de chambre ; la duchesse d'Orléans voulut bien se contenter de douze (1).

En dépit de tant de surveillantes, on n'était pas tout à fait rassuré contre les accidents possibles ; on prenait des précautions, minutieuses jusqu'à l'excès, pour que les nourrissons royaux ne se fissent le moindre mal.

« Jusqu'à ce que les enfants de la famille royale aient atteint douze ans, les pièces qu'ils habitent, telles que les chambres à coucher, le cabinet de travail et le salon, sont étayées. Les étais et les boiseries tout autour sont matelassés à hauteur d'homme, afin qu'en jouant, ils ne puissent se blesser. Ces appartements, garnis de tapis de la Savonnerie ou des Gobelins très épais, les préservent de tout danger (2). »

Les valets de chambre devaient être toujours prêts à obéir aux ordres de la Gouvernante, dont nous aurons à définir les attributions. Il leur incombait « de tenir le berceau proprement... de re-

(1) *Etat de la France*, t. II, 335 et 373 (*Dict. des Métiers et Professions*, de A. FRANKLIN, art. Femmes de chambre).

(2) *Mémoires de Dufort de Cheverny*, I, 309.



LA GOUVERNANTE.
(D'après CHARDIN.)

muer les petits matelas et oreillers du Prince, chaque fois qu'on le lève, et de prendre garde s'ils ne sont pas mouillés ou sales, et si cela était, d'en prendre de propres et secs à la garde-robe. Ils ont soin de tenir les paravents fermés, où est le Prince quand on le remue, pour qu'il ait moins de vent sur lui... et empêcher que personne n'entre en dedans que ceux qui ont le droit d'y être... Ils tiennent le bougeoir aux remuées, pendant que le Prince mange la bouillie et qu'on l'emmaillotte... ils nettoient les peignes du Prince, son miroir, donnent des épingles aux remuées, quand la femme de chambre ne s'y trouve pas. Ils doivent garder la chambre quand le Prince dort et ne laisser approcher personne du lit que d'une certaine distance... »

Les garçons de chambre avaient des fonctions plus subalternes. C'étaient eux, quand le Prince s'était « sali », qui avaient le devoir de le nettoyer « avec de l'eau tiède ou de l'eau de gratin (*sic*). »

Lorsque le Prince était en chausses, ils les lui mettaient ; ils plaçaient les bougies dans les flambeaux et les lustres ; chaque jour, une bouteille de vin était réservée « pour le service du Prince en cas de besoin », et le reste leur appartenait et aux « valets de chambre, pour déjeuner. » De même, si on jouait chez le Prince,

ils fournissaient les cartes, les bougies, et les profits leur appartenaient.

Ils avaient à se pourvoir de tous médicaments, tels que « pommade, huile, esprit de vin, sirop capillaire », qui pouvaient être utiles au Prince.

Quand celui-ci va en promenade, « ils ont soin de mettre dans un sac tout ce qui peut lui être nécessaire, comme pain, eau, biscuits, serviette, tasse, couteaux, cuillères, fourchettes, et dans ces occasions, c'est la première femme de chambre qui se charge du soin de ce sac, ou de la cantine, quand il n'y a pas de sac... Les valets de pied le portent jusqu'au carrosse. »

De minimis non curat praetor... Les garçons de chambre « couchent dans une garde-robe la plus proche du Prince ou dans son antichambre, pour être plus à portée de donner ce qui convient pour le Prince, la nuit, en cas de nécessité. Quand le Prince va à la garde-robe, c'est eux qui ont soin de vider la chaise d'affaires, de la tenir propre et les pots de chambre la même chose »

Au-dessous des garçons de chambre, dans l'échelle hiérarchique des bas serviteurs, nous ne saurions oublier d'accorder au moins une mention au Portefaix. C'est, d'ailleurs, un personnage dans son genre, comme tous ceux qui touchent, de loin ou de près, à la Cour. Il n'est pas, comme semblerait le laisser supposer son titre, chargé de

porter les bagages lourds, sa besogne est autre : il tient du feu dans les chambres et cabinets, suivant le temps, pour que la chambre soit d'une égale chaleur ; les cendres lui appartiennent.

« Il bat les chambres, cabinets et antichambre et range les meubles à leur place. Il couche proche l'appartement du Prince, comme les gens de la chambre, en cas que l'on ait besoin de luy la nuit. Quand le Prince est plus grand, c'est lui qui a soin des coffres de garde-robe, pour les faire transporter partout où va le Prince, après les avoir reçus des valets de chambre et garçons de la chambre. »

A noter une sage précaution, qu'on est agréablement surpris de trouver énoncée il y a déjà deux siècles. La blanchisseuse du Prince, ou sa servante, quand celle-là ne pouvait elle-même se déranger, venait chercher le linge sale ; elle le recevait dans un petit coffre fermant à clef et devait le renvoyer dans le même récipient et avec les mêmes précautions. « Ce coffre, est-il dit dans l'instruction officielle, est donné pour la propreté et la santé que l'on doit observer pour le Prince, pour des choses qui l'approchent d'aussi près que celui du linge. »

A cette prescription nos modernes hygiénistes ne trouveront certainement rien à redire.

II

LE CHOIX DES NOURRICES ET LEURS ATTRIBUTIONS

Parmi les nombreuses femmes attachées au service de l'enfant royal (1), service hors de proportion avec les besoins, il convient de mettre au premier rang, pour l'importance du rôle qu'elle jouait, celle qui était chargée de la « nourriture » du petit prince : la nourrice qui l'allaitait.

Une légende veut que Blanche de Castille ait tenu à nourrir elle-même saint Louis, mais cette légende serait, paraît-il, controuvée (2). Les reines de France se libéraient de cette sujétion, en prenant une nourrice.

(1) Louis XVI et Marie-Antoinette entreprirent, en 1779, de faire des retranchements dans le personnel attaché à « Madame Royale ». Malgré ces suppressions, la maison de leur fille se montait encore à près de 80 personnes destinées au service unique de la jeune princesse (D'ARNETH et GEFFROY, *Correspondance de Mercy-Argenteau et Marie-Thérèse*, III, 292).

(2) Cf. Elie BERGER, *Hist. de Blanche de Castille*, 21.

On n'a que le nom des nourrices de deux des rejetons d'Isabeau de Bavière et de Charles VI, sans autres détails. On est mieux renseigné sur la composition de la maison médicale du couple royal (1).

On comprend facilement que la nourrice occupât un rang supérieur à celui des autres serviteurs. Les souverains se montraient pour elle pleins de sollicitude (2). Avons-nous à rappeler que, la nuit de la Saint-Barthélemy, Charles IX, qui ne cessait de crier : Tuez ! tuez-les tous ! ne demanda grâce de la vie que pour deux de ses « domestiques » : son premier médecin, Ambroise Paré, et sa nourrice (3), « laquelle il aymoît si fort

(1) Cf. Les médecins de la cour d'Isabelle de Bavière, reine de France, par A. CHEREAU (*Union médicale*, 7 avril 1862.)

(2) Dans les Comptes du règne de Charles VI, par DOUET D'ARCO, se trouve une Lettre de rémission en faveur de la nourrice du roi, qui avait commis un larcin entraînant une peine grave.

(3) Le mari de cette nourrice, « une dame Portail », fut anobli, par décret royal de juin 1550. Il reçut les armes « parlantes » dont suit la description : « un écusson semé de France à la vache d'argent, couronnée d'une couronne antique, accornée et clarinée, le tout de gueules. » (*Dict. héraldique*, de GASTELIER DE LA TOUR, 1777.) « Madame la norrisse du Roy », comme elle est désignée dans un acte daté de 1553, possédait une maison située dans le quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, proche le Palais du Louvre, alors habité par les Rois de France. La rue où elle résidait est actuellement dénommée rue de l'Oratoire et, jadis, rue d'Autruche (ou d'Autriche) ; elle prit, vers 1780, le nom de rue de l'Oratoire du Louvre, à cause du temple protestant qui s'y trouvait ; aujourd'hui, c'est la rue de l'Oratoire-



MARGUERITE DE FRANCE, reine de Navarre, première femme de HENRI IV.

qu'il ne luy refusa jamais rien » ? Au cours de cette même nuit, Marguerite, sœur du Roi, et qui était mariée au Béarnais (1) depuis une semaine à peine, s'était réfugiée dans sa chambre avec... son mari, pensez-vous ? non, avec sa nourrice.

Louis XIII fit de multiples dons « à sa chère et bien amée nourrice », Antoinette Jorron (2). Nous avons eu sous les yeux une quittance, sur vélin, des appointements ou gages que recevait, à cette époque la nourrice de Louis XIII, quittance contre-signée par le premier médecin du roi, Jean Héroard. Antoinette Jorron confirme avoir reçu la somme de neuf cents livres « à elle ordonnée pour la pension qu'il plaît au roi de lui donner durant les quartiers de juillet et d'octobre de l'année 1613, à raison de 1800 livres par an. » Les nourrices de princes ont quelque peu élevé leurs prétentions depuis !

Sous Louis XIV, qui avait le privilège d'entrer

Saint-Honoré. (Cf. *les Nourrices et leurs bureaux de placement parisiens* (1184-1792), par E. RIVIÈRE. Paris, 1916).

(1) Il existe, ou il existait, dans le Vieux Château de Bayonne, la copie d'un tableau, dont l'original est à Petit-Bourg, et qui représente la belle Gabrielle, maîtresse du Vert-Galant et sa sœur, nues dans un bain ; auprès du bain, on voit une nourrice toute souriante, qui tient un petit enfant sur ses bras : c'est le duc de Vendôme, César, un des nombreux bâtards, mais celui-là légitimé, du bon roi Henry.

(2) V. la *Collection de Lettres autographes et de Documents historiques sous le règne de Louis XIII*, formée par feu M. A. PÉCARD (Paris, 1873), 10, 11, 14 et *passim*.

dans la chambre royale, le matin, avant tous autres ? Son premier médecin et sa nourrice (1) ; celle-ci, en arrivant, ne manquait pas de l'aller baiser dans son lit (2).

La nourrice et le gouverneur étaient, aussi bien chez les grands seigneurs et dans la haute bourgeoisie qu'à la cour, dans le personnel inférieur, ceux qui recevaient les gages les plus élevés ; aussi se livrait-on à des enquêtes approfondies sur la santé et la moralité des compétiteurs et compétitrices, avant d'arrêter son choix. Le poste était d'autant plus recherché que, outre qu'il comportait des émoluments appréciables, on fournissait à la nourrice le costume, le chaperon de velours et la chaîne d'or au cou, un très beau trousseau, sans préjudice des présents qui lui arrivaient, de tous les côtés, pour ses étrennes, à la venue de la première dent de l'enfant-roi, etc.

Après le sevrage, la nourrice ne quittait pas la Cour ; elle devenait, de droit, première femme de chambre du prince qu'elle avait nourri (3), en

(1) On sait qu'il en changea souvent (Cf. le *Cabinet secret de l'histoire* : les Dents de Louis XIV). Une lettre écrite, le 20 mai 1639, par Jean DE LA BORDE, marquis de Marolles, diplomate et historien du XVII^e siècle, fait allusion à ce changement de nourrices (V. les catalogues de la Veuve Charavay, au nom : LA BORDE).

(2) *Mémoires de Saint-Simon*, t. XII (édition CHÉRUÉL), 72.

(3) Le catalogue Noël CHARAVAY, de novembre 1922, mentionne

attendant qu'elle le devînt de la princesse que celui-ci épouserait. Lorsqu'on formait la maison des jeunes époux, le mari de la première femme de chambre en était, de droit, le contrôleur général. Si, par suite de la mort de son nourrisson, ou de la princesse au service de qui elle était attachée, la nourrice perdait les avantages sur lesquels elle avait cru pouvoir compter, elle recevait une pension, qui s'élevait parfois jusqu'à 6.000 livres.

Comment choisissait-on la nourrice destinée à donner son lait à l'enfant royal ? Ici, les médecins intervenaient et leur avis faisait loi.

Il était d'usage de choisir les nourrices, dès que la reine était dans le septième mois de la grossesse. Il en venait de toutes les régions de la France : de la Bretagne, de la Touraine, du Berry, etc. Anne de Bretagne faisait venir, de son pays d'origine ou des environs, les femmes des officiers de sa maison ou de celle du Roi, pour nourrir ses enfants. Comme elle partageait les superstitions de ses compatriotes, elle avait un coffret rempli d'amulettes, dont elle tirait, pour les donner à la nourrice, avec un chapelet de cassidoine et jaspe, un écu de Guienne, enveloppé

nait un de ces brevets « de retenue de femme de chambre », pour la dame Poissonnier, nourrice du duc de Bourgogne.

dans du papier, un morceau de cire noire, en



Roy de France de France

Louis XI, enfant.

(D'après un crayon du *Recueil d'Arras*.)

fermé dans une bourse de drap noir, six langues

de serpent : une grande, deux moyennes, trois petites (1).

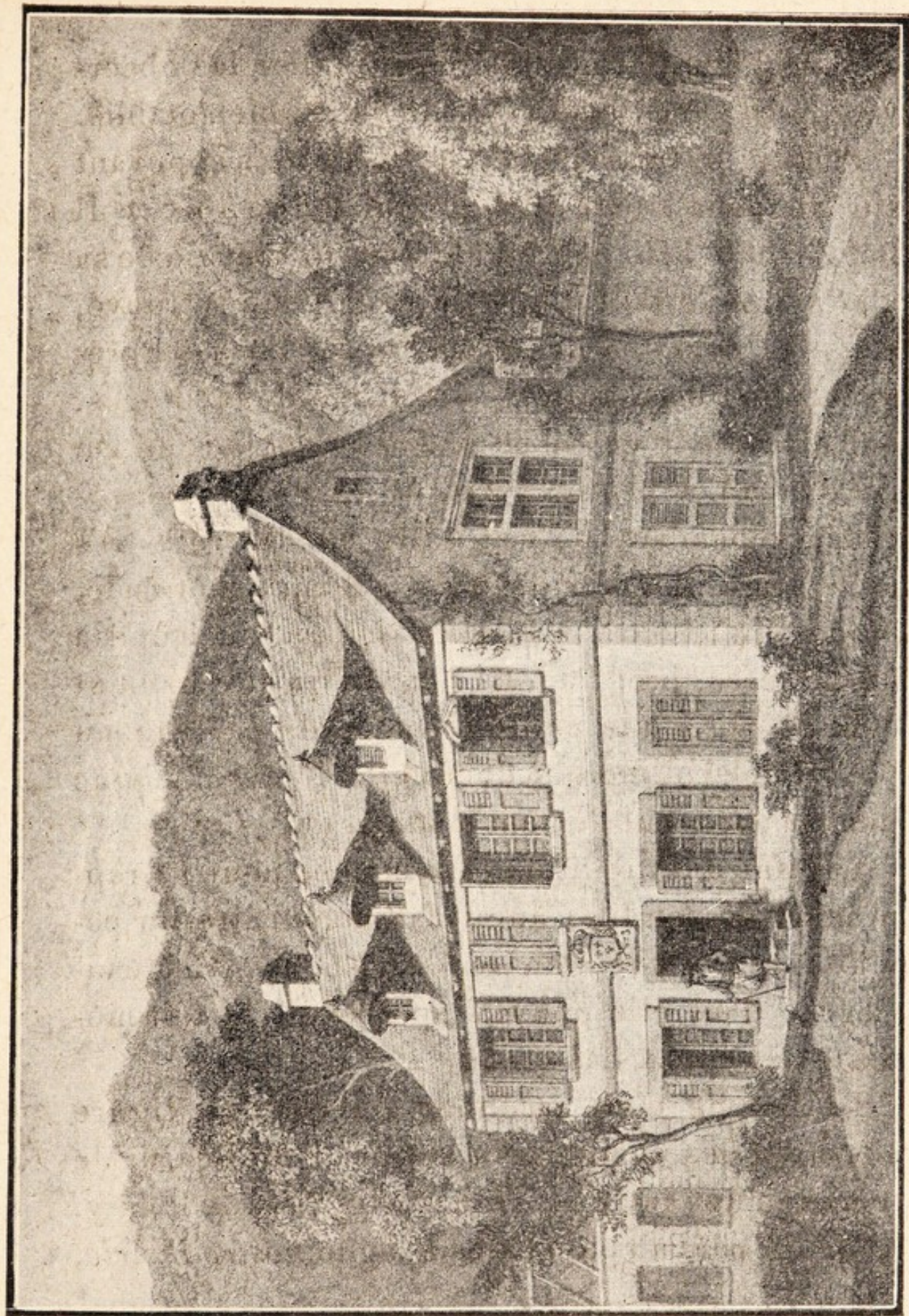
La nourrice du Dauphin qui deviendra Louis XI, était une femme du commun; native de Bourges ou de la campagne avoisinante. L'humble origine de cette nourrice est à remarquer; il était de coutume de s'adresser de préférence à des dames de qualité, pour leur confier le poupon princier. Par dérogation aux usages, on fit choix, pour le dauphin Louis, d'une paysanne; la « barcesse » ou berceuse fut également prise dans les rangs du peuple.

« Si on ne dédaigne pas de s'arrêter aux menues conséquences de cette nouveauté, telles que les naïves chansons populaires qui amusèrent ou endormirent l'enfant, le langage rustique qui le premier frappa ses oreilles, peut-être s'étonnera-t-on moins, plus tard, quand le jeune prince se montrera si différent d'humeur et de manières des rois chevaliers, ses ancêtres (2). »

Cette influence de la nourrice sur le caractère et le tempérament de son nourrisson, est-elle aussi manifeste que le croit l'historiographe dont nous venons de reproduire les réflexions ? Avant

(1) *Vie de la reine Anne de Bretagne*, par LE ROUX DE LINCY, t. I^{er}, 134-5.

(2) *La jeunesse de Louis XI*, par Marcel THIBAUT, 80. On verra plus loin que ces déductions, si ingénieuses soient-elles, sont contestables.



MAISON LASSANSAA, au hameau de Billères, près de Pau, où Henri de Béarn fut mis en nourrice.
(Lithographie de DEROT ; dessin de A. G. HOUBIGANT.)

d'en décider, il convient de multiplier les observations, d'après des faits historiques bien établis.

Parlant d'Henri IV, Michelet écrit, s'appuyant sur un annaliste contemporain de ce roi : « Il but de huit laits différents; ce fut l'image de sa vie, mêlée de tant d'influences. » On a retrouvé, dans les comptes des archives des Basses-Pyrénées, non pas huit, mais six noms de nourrices, qui recevaient entre 50 et 200 livres par an. On ne connaît à peu près rien de leur situation sociale; cependant, on rencontre sur les registres la mention d'une villageoise, Jeanne Fourcade, femme du laboureur Jean Lassansaa, du hameau de Bilhères, près Pau. La maison qu'elle habitait était placée à une petite distance du château, au pied d'une colline qui domine le fleuve. Chaque jour on apportait l'enfant à son grand-père.

Suivant une tradition (1), Jeanne, pour se rapprocher de son fils, aurait fait construire un pavillon, qui prit le nom de *Castel-Besiat* (Château-Chéri), d'où elle pouvait apercevoir le toit modeste des époux Lassansaa.

La femme d'un jardinier du château figure aussi sur les comptes du trésorier de Béarn, de même qu'une autre paysanne, originaire de Poissy. « Fortifié par l'air pur et la campagne, *nostro Henric*,

(1) *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, par le baron Alph. de RUBLE, t. I^{er}, 85.

comme on dit en Béarn, ne se ressentit pas trop



JEANNE D'ALBRET, mère de HENRI IV.

de ce changement fréquent de nourrices ; et il

n'avait pas deux ans, qu'il se faisait déjà remarquer par la robustesse de sa constitution. Lorsqu'il eut conquis le trône de France, le prince de Navarre reçut la visite de son père nourricier, entouré de sa brillante cour, et il ne le laissa partir qu'après l'avoir comblé de présents.

Quand Henri IV dut, à son tour, se préoccuper de trouver une nourrice pour son fils, il fit choix d'une « damoiselle » Marguerite Hotman, qui fut bien vite mise à sec par son nourrisson. Elle avait, dit Héroard dans son naïf langage, « la mamelle petite et le lait clair et chaud. » Afin de suppléer au lait qui lui manquait, « elle mangeait beaucoup et plus qu'elle ne pouvait », au point de rendre un jour tout son dîner. Le jeune dauphin était si glouton, qu'ayant tari les deux seins de sa nourrice, on dut lui donner de la bouillie, dont il prit avec la même avidité.

Selon une coutume encore suivie, ou qui du moins existait il y a quelques années, en Normandie, dans des circonstances analogues, « l'importunité des femmes fit donner au petit prince du lard frais, à frotter ses gencives ; il en tronçonna un morceau qu'il faillit avaler. » Sur le conseil des médecins réunis à cet effet, on décida que la nourrice serait suppléée par sa remplaçante, choisie parmi celles qu'on appelait les « retenues » : au nombre de cinq ou six, celles-



*Prince donne' du Ciel croissez pour ceste France.
 Que le Roy vostre pere a mise hors des dangers,
 Domptant par sa ualeur, gaignant par sa clemence.
 Les trouppes et les Cueurs des uaincus estrangiers. Le Ciel exauce.*

C. de Mallery fecit.

LE DAUPHIN (futur Louis XIII), à sept mois.
 (D'après CH. DE MALLERY ; cabinet des Estampes de la B. N.)

ci étaient bien nourries, bien payées et bien soignées, chez la gouvernante des nourrices, qui les gardait à vue (1).

La « gouvernante de la nourrice du corps » — tel était le titre exact de sa fonction — avait pour devoir de ne pas quitter la nourrice, de la suivre partout (2). Elle était tenue « d'avertir Mme la Gouvernante de tout ce qui porterait préjudice à la santé du Prince »; d'assister au repas de « Mme la nourrice », veillant à ce qu'elle ne mangeât rien de contraire à la santé du Prince; « de chercher à lui faire passer le temps pour en tout ce qui peut contribuer à sa santé; d'être attentive à lui faire changer de linge souvent, pour qu'elle soit propre, comme il convient dans la place qu'elle a l'honneur de remplir; d'être attentive à tout ce qui regarde sa conduite, sa santé et même ses mœurs, cela estant de conséquence pour le Prince (3) ».

(1) *Mémoires de Luyne*, t. X, 346; et t. XIII, 443. (Alfred FRANKLIN, *Dict. des Métiers*, art. RETENUES.)

(2) *Les Mémoires secrets* de Bachaumont (t. XVIII, 130, 8 novembre 1781) confirment que « la gardienne du ventre — ains appelait-on la femme chargée de surveiller la nourrice d'un Enfant de France — ne quittait jamais la nourrice, même quand celle-ci allait à la garde-robe. » Si la nourrice éprouvait la moindre altération de santé, la gardienne avertissait les médecins, afin que la malade pût être remplacée par une des nourrices toujours en réserve pour ces cas éventuels.

(3) Manuscrit du valet de chambre Mollière.

Il était recommandé aux « retenues » de n'être « occupées qu'à chercher à se réjouir et ne point



Naissance de Mgr le DUC DE BRETAGNE (1707), fils aîné
du duc de Bourgogne et d'Adélaïde de Savoie.

prendre d'inquiétude, afin que leur lait fût toujours *frais et tempéré*. »

Les archiâtres n'examinaient-ils pas avec assez de soin les postulantes, ou leur science était-

elle souvent en défaut, toujours est-il qu'il n'était pas rare que l'on passât d'une « retenue » à l'autre, dans un laps de temps assez court.

Marie de Médicis s'inquiète à maintes reprises, et pas toujours à tort, d'*el delphino e la norriza*.

Après Catherine Hotman, qui causait des impatiences au nourrisson royal (1), on confia le dauphin à « Mlle Galand, femme de maître Charles Butel, barbier-chirurgien à Paris ». On s'adressa ensuite à une demoiselle Lemaire, « qui avait beaucoup de lait et fort bon », mais qu'on ne tarda pas à renvoyer, parce qu'elle ne plaisait pas à la Reine.

Un poupon princier qui eut à souffrir bien autrement que Louis XIII du changement de nourrices, fut le duc de Bretagne, un des petits-fils du Grand Dauphin. En huit mois, on lui offrit à téter neuf seins différents. La nourrice du Prince étant tombée malade, on la remplaça par une des nourrices de retenue; le choix n'était pas heureux, car on s'aperçut bien vite qu'elle n'avait pas de lait. On fit alors venir la femme d'un garde de la Porte. Mme Bonnal — c'était le nom de la nouvelle promue — prend la fièvre : on la saigne trois fois, elle ne guérit pas. Une quatrième nourrice, Mme Renoult, est désignée pour

(1) « Il (le Dauphin) n'a jamais tété Hotman qu'il ne se soit mis en colère. » *Journal d'Héroard*, t. I^{er}, 16.

la remplacer. La santé de Mme Bonnal s'améliorant, Mme Renoult est priée de rentrer dans le rang. Mais Mme Bonnal s'enrhume, on recourt de nouveau aux bons offices de la suppléante; ce n'était pas pour longtemps, car Mme Bonnal, pour laquelle les médecins avaient des préférences, demande à reprendre son poste, et bien qu'elle fût retombée malade, et que les gouvernante et sous-gouvernante eussent élevé leurs protestations contre ce chassé-croisé incessant, si funeste à la santé du nourrisson, Fagon prononça, contre la volonté de Mmes de Ventadour et de La Mothe, que Mme Bonnal serait maintenue, envers et contre tous, dans ses fonctions.

Cette fois, l'enfant est gravement indisposé: il est pris d'une toux violente qui inquiète la Faculté; les médecins lui font prendre, sans succès, d'abord du vin français, puis du vin d'Espagne, et frottent ses tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie. Cette médication étant restée sans effet, « on le déshabilla et on lui donna un remède d'eau de poulet, quelque temps après de l'émétique, puis on lui tira une palette de sang et ensuite encore de l'émétique. Sur les trois heures, il paraissait mieux, mais les convulsions reprirent au Prince à cinq heures et il mourut sur les sept heures du soir, sur sa remuette (1)... »

(1) Journal du valet Mollière.

Nouvelle victime à ajouter à combien d'autres victimes de l'incurie, de l'obstination des médecins ! Molière, le grand comique, et non son obscur homonyme, le valet de chambre dont il vient d'être question, n'a que peu exagéré, quand il nous a dépeint en traits inoubliables les mœurs médicales de son temps.

Mais est-ce bien aux seuls médecins qu'il convient d'en faire remonter la responsabilité ; ne devons-nous pas plutôt incriminer la science fort conjecturale de l'époque ? S'il faut reconnaître que l'on s'entourait de toutes les précautions que dictait la raison et le bon sens, n'ayons garde de l'oublier, les moyens qu'on possédait alors pour juger de la nature et de la qualité du lait, étaient, en regard des nôtres, bien imparfaits et, sur ce point du moins, on ne contestera pas que nous ayons réalisé quelques progrès.

Quelles étaient, en effet, les conditions exigées pour être admise à nourrir un prince ? C'est ce que nous allons exposer, en nous appuyant sur les recherches d'un de nos confrères (1), qui nous

(1) J.-A. LEROI, de son vivant conservateur de la Bibliothèque de Versailles, l'éditeur du *Journal de la santé de Louis XIV* et des *Curiosités historiques sur Louis XIII, Louis XIV, Mme de Maintenon*, etc. C'est ce dernier ouvrage qui nous a fourni quelques-uns des renseignements colligés, par l'auteur du volume précité, dans différentes publications de l'époque qu'il a fait si heureusement revivre ; nous les avons contrôlés et complétés par nos recherches personnelles.

a précédé dans la voie d'investigations historiques où nous nous sommes engagé.

La femme appelée à l'honneur d'allaiter un prince devait, avant toute chose, être jeune : de vingt-deux à trente ans était l'âge requis. On exigeait, en outre, qu'elle fût d'une constitution forte et présentât les attributs d'un tempérament robuste ; grosse sans excès, de bon appétit, sans mignarder sur le boire et le manger ; qu'elle fût de préférence, brune, avec les cheveux noirs ou d'un châtain brun, mais la peau blanche ; qu'elle eût les dents saines et la denture bien complète ; qu'elle n'exhalât aucune fâcheuse odeur de la bouche ou d'autres parties du corps ; en un mot, qu'elle présentât tous les signes apparents d'une bonne santé.

On rejetait toute nourrice qui avait déjà fait une nourriture étrangère, qui avait un lait de trois mois, dont la gorge n'était pas bien faite, et dont le sein n'était pas suffisamment gonflé.

A défaut de beauté, on voulait une femme ou fille « assez jolie, gracieuse dans son parler, bien faite dans sa taille ; ni trop grande, ni trop petite ; ni bossue, ni boiteuse ; et qu'elle n'eût aucun accent prononcé. »

Par dessus-tout, on veillait à ce qu'elle eût une conduite régulière. Pour s'assurer si la postulante

était « bien honnête et de gens de bien », on se livrait à une enquête dans son pays d'origine ; on se renseignait auprès des personnes de qualité qui pouvaient la connaître, et dont la recommandation méritait d'être prise en considération ; mais, en dépit de toutes les attestations, de tous les certificats de bonne vie et mœurs, il arrivait parfois qu'on fût trompé. L'accoucheuse de Marie de Médicis a conté comment elle y fut prise, pour sa part.

On attendait dans quelques jours l'accouchement de la Reine : il y avait lieu de procéder à l'élection de la nourrice du prince en espérance. « La femme était bien honnête et de gens de bien, en faveur de quoi il se trouva des plus signalés seigneurs de la Cour qui en parlèrent d'affection aux médecins. » Elle avait une petite fille, « fort délicate et menue », mais qui était habillée à son avantage, « de sorte, comme dit l'avisée sage-femme, que « la hard paraît le fagot. » On ne savait à peu près rien de ses origines quand, un jour, Mme Boursier, la sage-femme de la reine, entendit prononcer son nom. L'accoucheuse se souvint alors que son époux à elle, qui était chirurgien à Paris, avait traité le mari de cette nourrice, d'un mal qui pouvait altérer profondément la santé de sa compagne et celle de son nourrisson : on nous comprend à

demi-mot. Comme il n'avait pas voulu se soi-



MONSEIG^R. PHILIPPES

Second fils de Monseigneur
Et de Madame Marie Anne

Né au Château Royal de
Versailles le vingtième de

Decembre 1683. Et fut baptisé
le 18.^e Janvier 1687. par les

d'Orleans premier Aumonier du Roy, et tenu par Mons^r le Duc d'Orleans
Frere unique du Roy, et par Mademoiselle. et fut nommé Philippes, &c.



DE FRANCE DUC D'ANJOU

Louis Dauphin de France
Christine Victoire de Baviere

Versailles le vingtième de
en la Chapelle dudit Château

main de Monseig^r L'Eveque
mains de Monseig^r le Duc d'Orleans

Frere unique du Roy, et par Mademoiselle. et fut nommé Philippes, &c.

PHILIPPE DE FRANCE, duc d'Anjou, second fils du Grand Dauphin.

gner de son avarie, ou que, du moins, il avait

subi un traitement très imparfait, le risque de contamination était à peu près certain. A cette révélation, la Cour fut en émoi; les médecins appelés à en délibérer firent renvoyer la brebis galeuse, et on la remplaça par une autre... qui n'offrait pas plus de garanties.

Lors de la naissance de Mgr le duc de Bourgogne, un des petits-fils de Louis XIV, on s'y prit de manière à éviter, dans la mesure du possible, d'aussi fâcheux mécomptes.

On fit d'abord choix, parmi les nombreuses nourrices qui s'étaient offertes, des quatre qui remplissaient le mieux les conditions imposées; muni de leurs noms et de l'adresse de leurs demeures, le premier médecin envoya un homme de confiance, chargé de procéder aux informations. L'enquêteur alla tout d'abord trouver les curés des lieux d'origine des nourrices, qui durent attester que les candidates appartenaient à la religion catholique (1), « servaient bien Dieu et fréquentaient

(1) La question de religion était au premier rang des préoccupations de ceux qui avaient à choisir la « nourrice des Enfants de France. » Lorsque Mme Dufour fut proposée pour être nourrice de Mgr le Dauphin, en 1729, le médecin du roi, le nonagénaire Dodart, reçut chaque jour des monceaux de lettres anonymes, qui accusaient de calvinisme le mari de la « remplaçante », et lui reprochaient, en outre, d'être... gâtée. On aurait passé plus facilement sur cette dernière tare que sur la première, « comme s'il eût suffi, écrit M. Paul d'Estrée,



Monsieur le DUC de BOURGOGNE, &c.
 Fils aîné de Monsieur Louis, Dauphin de France, et de Madame Marie Anne Christine Victoire, de Bavière, Et Petit-fils de l'Incomparable Monarque Louis le Grand, Roy de France, Et de Navarre, &c. Nacquit au Chasteau Royal de Versailles, le 6^e d'Aoust 1682, Sa Majesté luy donna en Mesme temps, le tiltre de Duc de Bourgogne, il fut Ondoyé par Mons^r le Cardinal de Bouillon Grand Chancelier de France, En presence de Sa Majesté, des Princes, Et Princesses, Ensuite le Roy, luy Envoya la Croix du S^t Esprit par M^r le Marquis de Seignelay, Secrétaire d'Etat, Et trésorier, de l'Ordre, &c. fut baptisé le 18^e Jan^r 1687, Et tenu Par le Roy, Et Madame la Duchesse d'Orléans, Et fut Nommé par Sa Maj^{te} LOUIS,

Paris, Chez N de Larmessin. Rue S^t Jacques, a la Pomme d'Or, Proche S^t Severin. Avec Privileg. du Roy.

Mgr le DUC DE BOURGOGNE, fils aîné du Grand Dauphin et de Marie-Christine-Victoire de Bavière, petit-fils de Louis XIV.

les sacrements. » Les chirurgiens des villages renseignèrent sur la santé des intéressées, certifièrent qu'elles appartenaient à une famille qui ne comptait parmi ses membres ni épileptiques, ni écrouelleux, ni aucune personne atteinte d'une affection contagieuse, incurable ou héréditaire. Les voisins furent également consultés et on tint compte de leurs dires. Lorsque l'enquête fut terminée, et que les résultats en furent reconnus favorables, on manda les quatre élues à Versailles, on les installa chez la gouvernante des nourrices, où chacune d'elles eut une chambre : elles purent continuer à donner le sein à leur enfant, en attendant la mise au monde de la Dauphine ou du Dauphin espéré. Sitôt l'accouchement terminé, les médecins vinrent visiter les nourrices, choi-

d'être bonne catholique pour être bonne nourrice. » Malgré un avis défavorable du lieutenant de police, la dame Dufour, dont le mari était fortement suspecté d'appartenir à la religion réformée, obtint néanmoins le poste qu'elle convoitait ; et quand le Dauphin fut marié, elle fut nommée, selon l'usage, première femme de chambre de la Dauphine. Elle obtint même de laisser la survivance de sa charge à sa fille, qui venait d'épouser le premier valet de chambre du Dauphin, M. de Boisgiroux. Mme de Boisgiroux eut une triste fin : convaincue d'avoir soustrait à la Dauphine une partie de ses diamants, elle fut envoyée à la Bastille, et de là dans un couvent, où elle eût été détenue pour le reste de ses jours, si elle n'était parvenue à s'évader peu de jours après son internement. (Cf. pour les détails, le feuilleton du *Journal de Médecine de Paris*, du 16 juin 1901.)

sirent celle qui leur parut la meilleure, et les trois autres furent « retenues » chez la gouvernante des nourrices, prêtes à suppléer la défaillante, s'il y avait lieu.

A partir de ce moment, la nourrice entrée en fonctions était soumise à une surveillance étroite ; toute visite lui était interdite, surtout celle de son mari : on voulait éviter de la sorte un rapprochement, d'où pouvaient résulter une grossesse et du mauvais lait pour le nouveau-né princier. Ce n'étaient point précautions vaines, si nous en croyons ce qu'a rapporté le chirurgien Dionis, d'une aventure arrivée à l'une des premières nourrices de Louis XIV.

Cette nourrice, originaire de Poissy, se plaisait, afin de divertir le roi, qui venait tous les jours à Saint-Germain pour voir le Dauphin, à le mettre au fait des intrigues que les mousquetaires, dont la caserne était située en face, entretenaient avec les dames du château royal. Louis XIII, très sévère sur ce chapitre, ne laissa pas de gourmander le capitaine, lui recommandant de veiller mieux à l'avenir sur la conduite de ses hommes. Les mousquetaires résolurent de tirer vengeance de celle qui avait dénoncé leurs manœuvres amoureuses. L'occasion ne s'en fit pas attendre. Le mari de la nourrice étant venu rôder dans les alentours du château, celle-ci eut

l'imprudence de venir lui parler sur une des terrasses du jardin ; c'est ce qui la perdit : le mousquetaire en sentinelle fit son rapport et le renvoi de la nourrice fut décidé.

Le châtimement était rude, lorsqu'on songe aux avantages de toute espèce que ce renvoi lui faisait perdre (1).

La « dignité » de nourrice, pour employer l'expression du marquis de Sourches, équivalait à une des plus hautes charges de l'État. Lorsqu'elle parvenait à plaire, il n'y avait présents ou fonctions dont elle ne fût gratifiée, elle et tous ceux qui lui tenaient de près. Parfois, ses nourrissons, devenus de puissants monarques, faisaient élever, à sa mort, une sépulture dans l'église où on l'avait enterrée. Il y avait, à Notre-Dame de Nantulé, dans la chapelle de Saint-Michel, un tombeau, en forme de socle maçonné, sur le plat duquel était couchée l'effigie peinte d'une nourrice : c'était Tiphaine Magin, qui avait allaité Marie d'Anjou, mariée, à 11 ans, au roi Charles VII, et René, son frère, roi de Sicile. La bonne femme tenait dans ses bras les deux enfants, vêtue d'une robe

(1) D'après l'*État de la France* de 1692, la nourrice de Monseigneur le duc de Bourgogne touchait 1.200 livres de gages et 1.095 livres pour sa nourriture, à raison d'un écu par jour ; le double, quand elle allaitait. La seconde nourrice qui acheva d'allaiter Monseigneur reçut 600 livres de gages et 1.093 livres de nourriture.

bleue fleurdelisée. Contre le mur, se lisait cette épitaphe :

Ci-gist la nourrice Thilphaine
 La Magine, qui ot grant paine
 A nourrir, de lès en enfance,
 Marie d'Anjou, royne de France,
 Et après son frère René,
 Duc d'Anjou, et depuis nommé
 Comme encore est, roy de Sicille.

.
 Je vous prie tous en bon amour
 Affin qu'elle ait un peu du vostre
 Que luy donnez un patre nostre (1).

Une des nourrices de Louis XIV, madame Ancelin (2), n'était qu'une paysanne ; un de ses fils, qui n'avait qu'un mérite fort ordinaire, et à une époque où la naissance était une condition nécessaire pour parvenir à une situation élevée, n'en fut pas moins nommé à l'évêché de Tulle : sa qualité de frère de lait du roi lui avait tenu lieu de titres.

Cette étrange nomination fit tout de même jaser ; sur les murs du cloître, qui conduisait de la résidence du nouvel évêque à la cathédrale, un mauvais plaisant, qui se garda de se faire connaître,

(1) H. BOUCHOT, *La Famille d'autrefois* ; Paris, 1887, 131.

(2) « Pierrette Dufour, femme Ancelin, dame de Montesson (canton de Saint-Germain-en-Laye), localité dont l'église, devenue caduque au siècle dernier (c'est-à-dire au XVIII^e, ceci étant écrit au XVII^e), fut rebâtie par la nourrice de Louis XIV, qui estoit dame de ce lieu. Aussi voit-on sur la porte, ajoute l'abbé Lebeuf, dont nous reproduisons le texte, des armoiries avec un Dauphin (sic) et des fleurs de Lys. » LEBEUF, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, t. II, 30.



Mme MERCIER, nourrice
(D'après une peinture)



, entourée de sa famille.
MONT, dit *Le Romain*.)

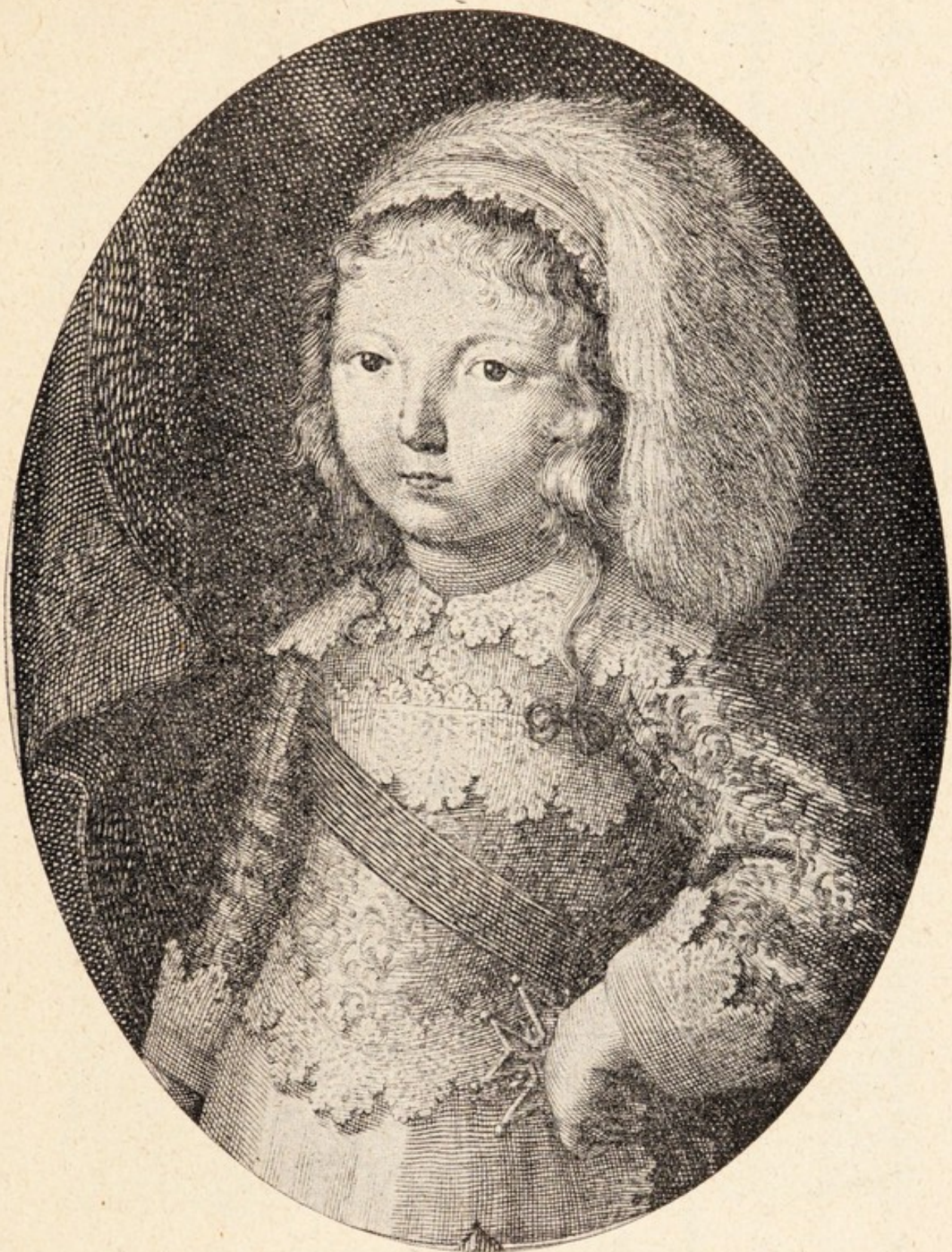
écrivit ces mots : *Vialactea* ! Louis XIV n'en fit pas moins, plus tard, d'un des petits-fils de Mme Ancelin, l'un de ses gentilshommes ordinaires.

Un très beau tableau, dont nous donnons la reproduction (p. 200) représente la nourrice de Louis XV entourée des principaux membres de sa famille.

Madame Mercier n'avait pas eu de son mari, maréchal-ferrant de village, moins de six enfants, qu'elle sut placer très avantageusement : de ses cinq fils, l'aîné, capitaine au régiment du roi, fut maître d'hôtel de la Dauphine et contrôleur général de la bouche de la maison de la Reine ; le second mourut lieutenant général ; le troisième fut chef d'escadre, attaché à la marine de Toulon ; le quatrième, chanoine de la Sainte-Chapelle, pourvu de 50.000 écus en bénéfices ; le cinquième avait daigné se contenter de la direction des fermes, à Toulouse ; il fut guillotiné, comme général, à l'âge de 78 ans.

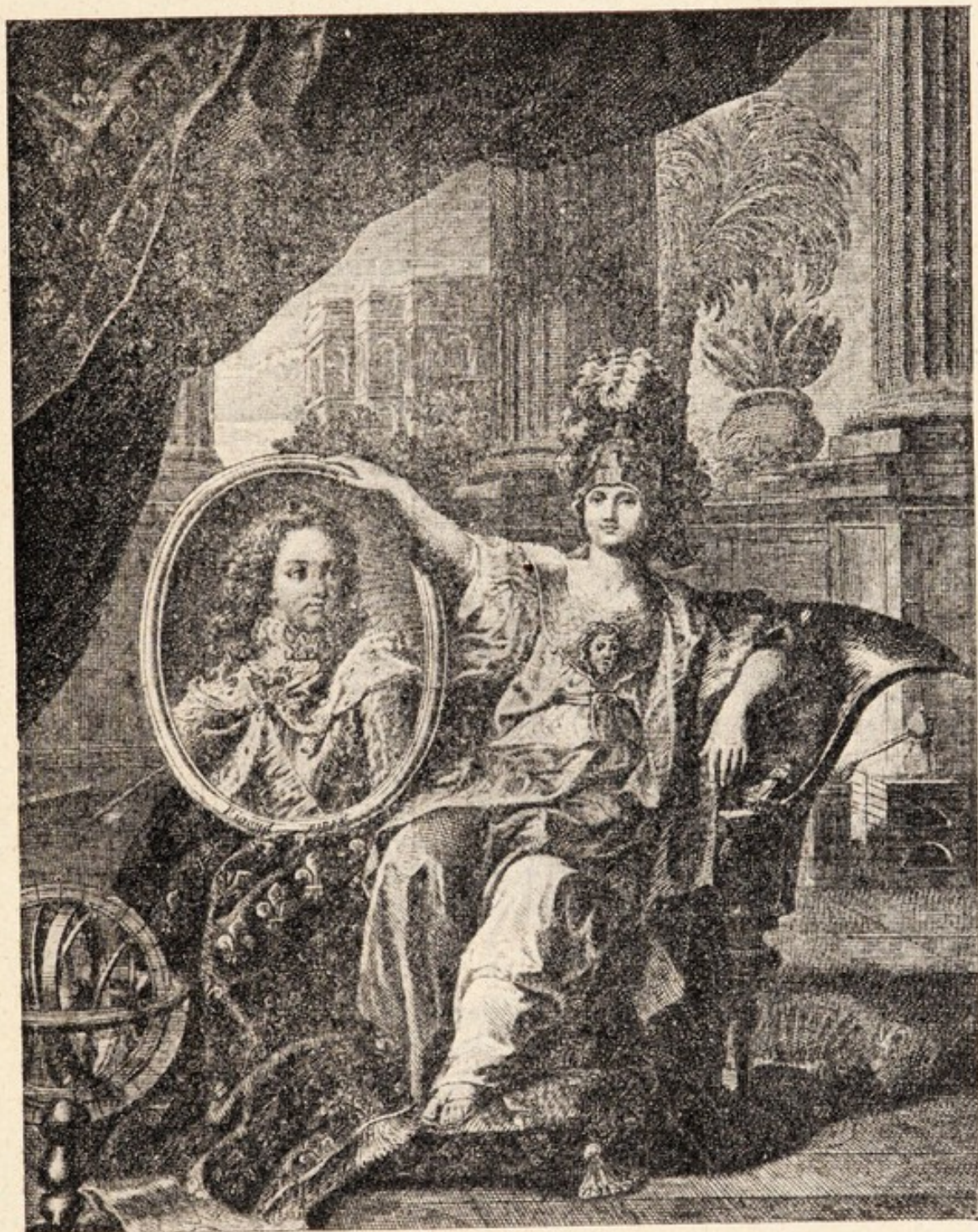
Les trois filles de la nourrice royale n'avaient pas été moins bien partagées : elles furent mariées à un contrôleur général de la maison du Roi, à l'intendant général des postes et directeur du cabinet noir, et au receveur des consignations au Parlement (1).

(1) *Mém. de Luynes*, t. X, 203-4 ; *Mém. de Dufort de Cheverny*, t. I^{er}, 25-26.



LOUIS XIV, enfant.

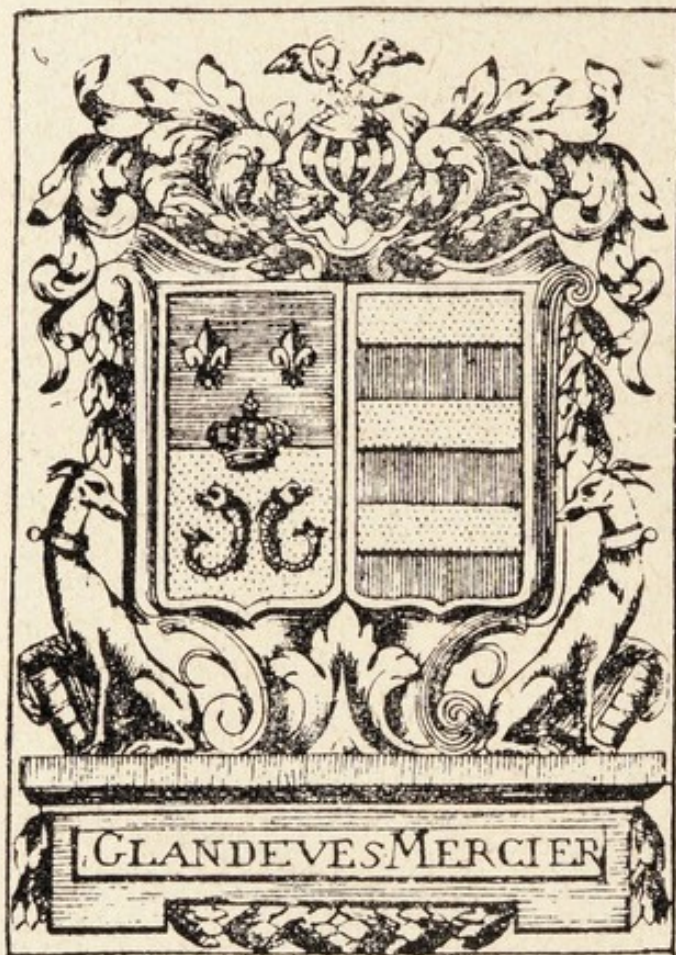
Marie-Madeleine Boquet, femme Mercier, avant



Louis XV, soutenu par Pallas.

de nourrir Louis XV, avait été la nourrice de son

frère, le duc de Bretagne (1); elle devint ensuite première femme de chambre de la Reine; quant à son mari, l'ancien maréchal-ferrant, elle réussit à



Ex-Libris de Mme MERCIER.
(Collection HENRY-ANDRÉ.)

lui faire obtenir la place de contrôleur général de la maison de la Reine, qui passa ensuite à son fils.

Nous avons, précédemment, parlé d'une nourrice de

(1) En mars 1716, Louis XV anoblit sa nourrice, ainsi que sa postérité. Il lui accorda, pour armoiries, « un écu coupé d'or et d'argent, chargé de deux fleurs de lys d'or, de deux dauphins adossés avec une couronne

royale posée sur le coupé, en considération de ce que ladite dame eut le bonheur d'allaiter successivement deux fils de France qui furent tous deux Dauphins. » CHASSANT, *Nobilia*, Paris (1868), 56; *Magasin encyclopéd.*, de MILLIN, t. II (1809); *Nouvelle Revue héraldique*, janvier-février 1920. M. Henry-André, dont le nom fait autorité en matière d'*ex-libris*, nous a signalé un *ex-libris* MERCIER, à ses armes, « qui furent concédées, en 1715, à Simon Mercier, grand-père de Charles-Magloire-Dieudonné », pour le motif énoncé plus haut. Mme Mercier était née de Glandevès, famille originaire de Provence.



Mme POITRINE, nourrice du premier Dauphin, fils de LOUIS XVI
et de MARIE-ANTOINETTE.

la Cour mariée à un médecin. Mme Poissonnier méritait mieux que cette brève mention.

Compatriote et amie d'enfance de Cazotte, l'auteur du *Diable amoureux* qui s'était déjà fait connaître par quelques productions littéraires, Mme Poissonnier lui demanda de composer des couplets pour son nourrisson, le duc de Bourgogne ; cédant à ses instances, Cazotte composa une chanson, à la vérité un peu grivoise (*Commère, il faut chauffer le lit*), qui fit dire que la censure n'avait pas ses entrées à Versailles. On lui doit également une ballade, qui devint promptement populaire, *le Vieux Château des Ardennes*, d'où Cazotte tira plus tard l'idée de son *Olivier*, l'un des ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation (1).

La nourrice du Dauphin, premier fils de Louis XVI, s'appelait de son nom Geneviève Barbier, femme Poitrine. Mme Poitrine fut la bien nommée (2) ; car elle avait, dit quelqu'un qui l'a

(1) H. DRUON, *Hist. de l'Education des Princes*, t. II, 312.

(2) Mme Campan a conté (*De l'Education*, t. I^{er}, 1828, 11-12) avoir vu la nourrice du premier dauphin, fils de Louis XVI, devenue tellement grosse, qu'« on la faisait descendre de sa chambre pour la promener sur la terrasse : cet exercice était insuffisant pour une femme du peuple, et la mauvaise santé de ce jeune prince fut généralement attribuée à l'embonpoint de sa nourrice. »

connue, une poitrine énorme et un lait excellent.

Cette franche paysanne avait « le ton d'un grenadier », jurant à tout propos et ne s'émouvant de rien. « Les dentelles, le linge qu'on lui a donnés, ne l'ont pas surprise; elle a trouvé cela tout simple et a seulement demandé qu'on ne lui fit pas mettre de poudre, parce qu'elle ne s'en était jamais servie. Elle voulait mettre son bonnet de six cents livres sur ses cheveux, comme les autres cornettes. Son ton amuse tout le monde, parce qu'elle dit quelquefois des choses fort plaisantes (1). » Mme Poitrine n'avait besoin de recourir à personne pour endormir le petit prince dont elle avait la garde. Elle avait tout un répertoire de chansons et de refrains avec lesquels elle le berçait. Un jour, Marie-Antoinette lui entendit fredonner un air qui n'était pas encore parvenu à ses oreilles : c'était la chanson de *Marlborough*, que la nourrice, fille d'un jardinier des environs de Sceaux (2), avait apportée de son village; l'air plut à la reine, qui le chanta en s'accompagnant sur le clavecin. Le caprice royal mit tout de suite la chanson en vogue : en 1783, tout fut à la *Marlborough*, rubans,

(1) De BEAUCHESNE, cité par G. DESJARDINS, *le Petit Trianon*, 247.

(2) *Mercure de France*, novembre 1681; cité par Alfred FRANKLIN, *Dict. des Métiers*, 505

gilets, coiffures, etc. Au carnaval suivant, on ne voyait que chars représentant le *Convoi de l'invincible Marlborough*, avec des musiciens exécutant l'hymne funèbre. Beaumarchais composa, sur cet air devenu populaire, une romance, qu'il intercala dans son *Mariage de Figaro*, et qui obtint le plus franc succès.

Mme Poitrine avait, à cette époque, 33 ans; on lui donna sa retraite avec une pension de 6.000 livres, dont 500 livres reversibles sur la tête de chacune de ses deux filles, et 800 sur celle de son fils.

On sait le soin qu'avait apporté Napoléon à faire revivre l'étiquette des cours. Son maître des cérémonies, M. de Ségur, de même que Mme Campan, qu'il avait mise à la tête de la maison d'éducation des filles de la Légion d'honneur, avaient appartenu à l'ancien régime et en avaient transmis les traditions au nouveau. Il y eut donc, à la Cour impériale, une « Maison des Enfants de France », comme sous l'ancienne monarchie (1) et, pour di-

(1) Dans le budget de la Maison du roi de Rome pour l'année 1812, on voit figurer, outre la gouvernante, deux sous-gouvernantes; un secrétaire des commandements; un secrétaire de la gouvernante; trois femmes de chambre; les nourrices, la surveillante, les berceuses, les femmes de garde-robe; les huissiers et valets de chambre, le maître d'hôtel, et nous ne devons pas oublier le médecin et le chirurgien. Tout

riger ce service, une gouvernante, qui recevait en gages 40.000 francs par an, même rémunération que pour la Dame d'honneur. La gouvernante avait, seule, le droit d'accorder des brevets de Fournisseur du Roi de Rome.

Hors du palais, la Gouvernante des Enfants de France, la Dame d'honneur, la Dame d'atours et les Dames du Palais avaient expressément le pas sur toutes les Dames de l'Empire. Si, au temps de Louis XVI, la surintendante de la maison de la Reine a eu le pas sur la gouvernante, c'est parce que Mme de Lamballe était princesse du sang.

Napoléon, quelque traditionnel qu'il fût, avait tenu à introduire quelques modifications dans le protocole monarchique. « Les Enfants de France, avait-il décrété, marcheront immédiatement après l'Empereur, et la gouvernante ne cède alors le pas à personne, *pas même aux princesses*. Sans les enfants, elle a le pas sur toutes les Dames de la Cour, mais elle ne prend pas la place assignée à la Dame d'honneur par son service. Si elle accompagne le cortège de Leurs Majestés à la chapelle, elle marche immédiatement après les princesses. Aux spectacles de la Cour, elle se place dans la

cela réuni arrivait à faire une somme fort coquette (Cf. la *Gazette anecdotique*, 1887, I, 348-9, et les *Fournisseurs de Napoléon I^{er}*, par A. MAZE-SENCIER, chap. VI, p. 351, pour savoir ce que touchait chacune des personnes inscrites sur les états.)

loge des grands-officiers ; à la table de l'Empereur, à la droite de Sa Majesté ; aux grands Cercles, sur le premier pliant du rang placé à la droite de l'Empereur. » Pour le surplus, on était tenu de se conformer aux us et coutumes de l'ancien régime.

On devait prendre pour modèle la *Maison des Enfants* telle qu'elle était constituée en 1789. On rattacha seulement, pour l'exercice de 1811, au budget de la Maison des Enfants, « un chirurgien-accoucheur », appointé à 15.000 francs. On avait prévu, en outre, 100.000 francs pour la layette, 30.000 francs pour la garde-robe, toilette et atours des Enfants, que l'Empereur réduisit à 20.000 francs. Au total, Napoléon admit, sur ce chapitre de dépenses, une somme de 357.260 francs, qui fut, d'ailleurs, largement dépassée (1).

A mesure que l'Impératrice approchait du terme de sa grossesse, ses appréhensions augmentaient ; elle demandait à son entourage féminin des détails sur la première délivrance que subit une femme, et on dut, pour la rassurer, lui citer l'exemple des reines qui avaient, sans trop souffrir, donné naissance à des dauphins ou à des dauphines. Fidèlement elle observait les

(1) Frédéric MASSON, *Napoléon et son fils*. Paris, 1907.

prescriptions de ses docteurs (1), gardant plu-



NAPOLÉON, présentant son fils aux Dignitaires de l'Empire.

sieurs heures chaque jour la chaise-longue et

(1) D'après le règlement en vigueur à la Cour, lors de la naissance d'un Enfant de France, le droit de choisir le médecin du

cherchant des distractions dans des lectures frivoles. Le théâtre la fatiguait; elle s'y rendit une seule fois, le 10 janvier 1811, pour voir jouer *Cléopâtre*.

Dès qu'on avait appris l'état de Marie-Louise, de tous les côtés avaient afflué les demandes de nourrices. L'Intendant général de la couronne fit envoyer, uniformément, aux aspirantes les instructions suivantes :

Madame, vous m'avez fait l'honneur de m'adresser une lettre pour Sa Majesté l'Empereur et Roi. Vous m'annoncez qu'elle a pour objet d'obtenir la place de nourrice des Enfants de France. J'ai l'honneur de vous transmettre une copie du règlement qui a été pris à cet égard par Sa Majesté.

futur prince était dévolu à la gouvernante. Mme de Montesquiou, la gouvernante du Roi de Rome, fit valoir ses privilèges. Elle voulait bien admettre Corvisart, mais elle entendait que celui-ci n'empiétât pas sur ses attributions. Elle rappela qu'aux termes du règlement, le médecin et le chirurgien « doivent visiter l'Enfant tous les jours et rendre compte de leur visite à la gouvernante, ne jamais s'écarter du lieu qu'il habite, le suivre dans toutes ses résidences et, en cas de maladie, prévenir le premier médecin de l'Empereur. » Corvisart fit nommer, comme médecin de la Maison des Enfants, Bourdois de La Motte, qui avait été avant la Révolution médecin ordinaire de Monsieur et médecin de Mesdames; il devait recevoir un traitement de 15.000 francs. Auvity, médecin de l'hôpital des Enfants-Trouvés, fut agréé comme chirurgien, aux appointements de 12.000 francs. Il fut, en outre, créé une place de médecin-vaccinateur, en dépit de l'avis contraire exprimé par Mme de Montesquiou, qui estimait la charge superflue.

Six semaines avant l'accouchement de l'Impératrice, le premier médecin, celui de l'Impératrice, celui des Enfants, en un mot la Faculté de la Cour s'assemble pour procéder au choix des nourrices qui se proposent. On en choisit trois ; on les place dans une maison disposée à cet effet et que l'on appelait autrefois MAISON DE RETENUE (1). Elles y restent sous l'inspection d'une gouvernante. Les médecins les visitent de temps en temps. Quand l'Impératrice est accouchée, ils les examinent avec une nouvelle attention et en choisissent une. Personne n'exerce la moindre influence sur ce choix. La Faculté seule en décide souverainement.

C'est à vous, Madame, de voir, d'après ce règlement, les démarches qui vous restent à faire, si vous voulez concourir pour ce choix. J'ai fait remettre votre lettre au Cabinet de Sa Majesté.

Recevez, Madame, mes respectueux hommages. Signé :
DARU.

Entre autres pétitions qui parvinrent aux Tuileries, il en est une dont le texte a été conservé (2), et qui accuse une naïveté et un... aplomb peu ordinaires. La voici dans son originale saveur ; l'expéditeur de la missive était un dragon de la Garde, qui l'avait fait écrire par l'écrivain public installé devant Saint Roch ; le billet avait

(1) L'appartement des nourrices avait été loué, le 10 février 1811, à M. Boivin, avoué de première instance, au prix de 2.400 francs ; il occupait tout le troisième étage d'une maison sise 14, rue de Rivoli.

(2) Elle a été reproduite par Edouard GACHOT, *Marie-Louise intime*, t. I^{er}, 1^{er} 6 et suiv.

été remis à l'Impératrice, près de l'Arc du Carrousel.

Madame l'Impératrice et Reine,

Je suis depuis huit années dans les belles troupes de S. M. Napoléon le Grand, qui m'a vu le suivre aux confins de l'Allemagne. Je suis un brave soldat incapable de dire autre chose que la vérité. On m'a dit que Madame l'Impératrice et Reine demandait maintenant une fameuse nourrice. Je la prends (*sic*) bien hardiment cette grande hardiesse de dire que ma sœur Anna Claud, qui a deux enfants bien portants, le dernier au sein, et qui est veuve depuis peu de Claud qui était cordonnier à Dreux, département d'Eure-et-Loir, maison Chevalier, tout proche l'église, remplirait bien cette honorable fonction et qu'elle est si malheureuse par rapport au manque d'argent qu'elle en serait très obligée à Madame l'Impératrice et Reine ainsi que moy. Je place aujourd'huy toute ma grande confiance dans les bontés connues de Madame l'Impératrice et Reine et je lui porte le salut militaire comme étant son très humble et très obéissant serviteur.

Mme de Montebello fut chargée de remettre cette étrange requête (1) à l'Empereur. On fit venir le dragon, pour tenir de sa bouche des infor-

(1) On trouvera reproduite ailleurs la lettre d'une brave femme du Nivernais, qui sollicitait de l'Empereur l'honneur de nourrir le Roi de Rome ; elle faisait valoir qu'elle était mère de deux enfants, dont le dernier âgé de cinq mois, et qu'elle était prête à les quitter, eux et leur père, si on jugeait utile sa présence auprès du nourrisson impérial (*Chr. méd.*, 1913, 598-600).

mations plus complètes; il se trouva que sa sœur



Mme la DUCHESSE DE MONTEBELLO.
(D'après le tableau de P. P. PRUDHON.)

était rousse : c'était un motif d'exclusion. On dédommagea le garde en lui faisant remettre vingt

louis, qu'un aide-de-camp alla lui porter à Dreux.

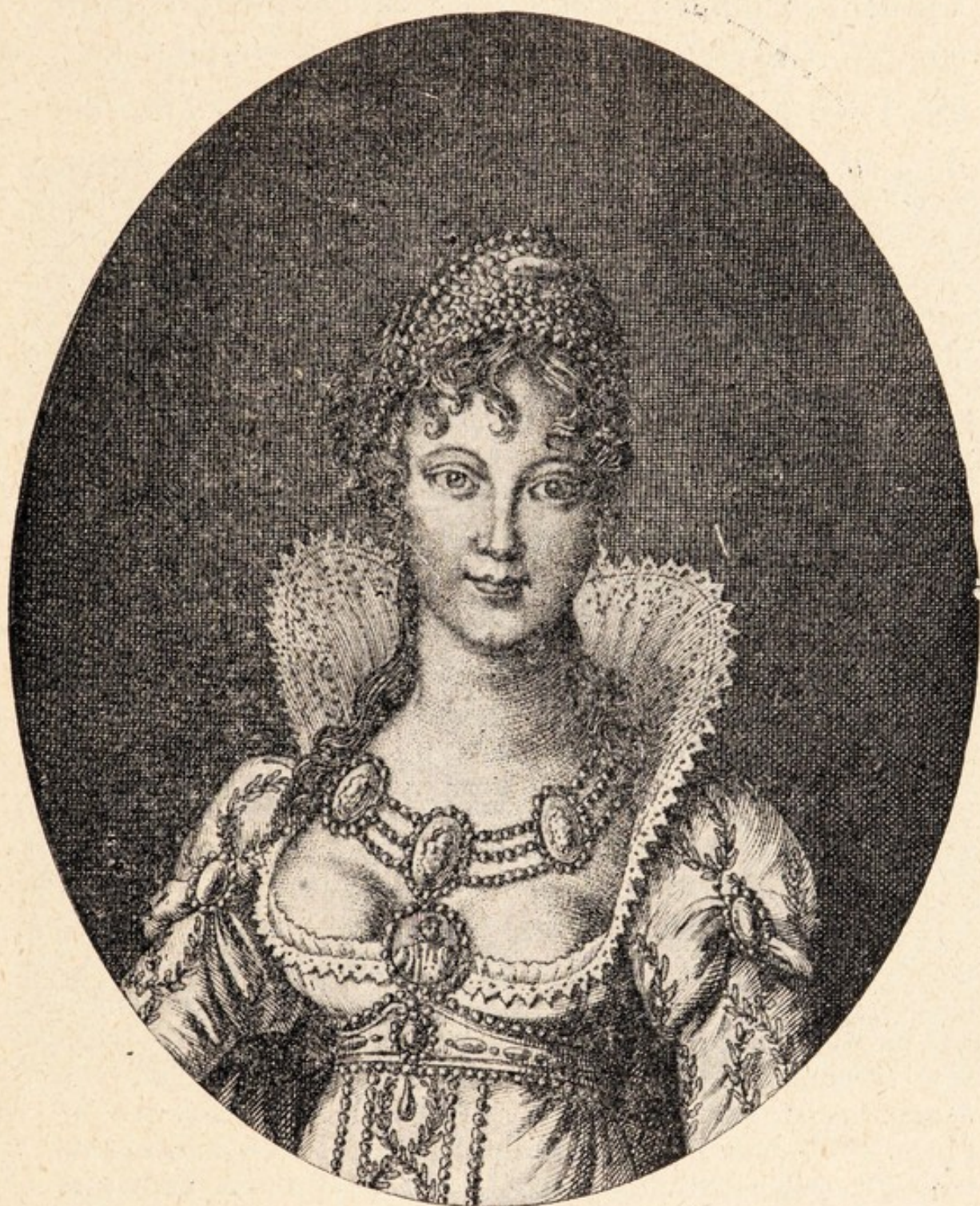
Parmi les demandes les plus inattendues pour le poste de nourrice, nous devons encore signaler celle d'une femme de Gênes, Faustina Poli, petite-fille de Camille Ilari, la nourrice de l'Empereur, qui, avec l'âpreté corse, invoquant à la fois le souvenir de sa grand-mère et son titre personnel de filleule de Sa Majesté, réclamait la place, comme un héritage de famille !

Le 2 janvier 1811, la Faculté de la Course réunit chez Mme de Montesquiou, pour procéder à un premier examen des postulantes ; dans une deuxième séance, elle fixa son choix sur trois femmes du peuple, vigoureuses et bien constituées.

Une surveillante des nourrices fut nommée, puis installée, et on hébergea celles d'entre elles qui avaient été choisies par une commission de trois médecins, dont faisaient, en outre, partie l'accoucheur Antoine Dubois et la sage-femme, Mme La Chapelle.

Dès le 15 février, Marie-Louise avait demandé à voir cette dernière, pour connaître à l'avance le sexe de l'enfant à naître ; on prétend que Mme La Chapelle osa lui répondre « que cet art douteux était réservé à Mme Lenormand (la tireuse de cartes). » L'Impératrice comprit la leçon et n'insista pas.

La première nourrice du roi de Rome était la



MARIE-LOUISE, Impératrice.

filles d'un marchand de vins (1); elle avait épousé

(1) Celle qui avait nourri le futur vainqueur d'Austerlitz était

un originaire du département de l'Aisne, Pierre-Vincent Auchard, qui ouvrit lui-même un débit rue Montmartre. Mme Auchard avait été engagée, dès le 10 janvier 1810, aux appointements annuels de 2.400 francs, mais il y avait les revenants-bons.

l'épouse d'un marinier. Napoléon lui avait voué une sorte de culte. Lorsqu'il débarqua, au retour de la campagne d'Egypte, une vieille femme vint à sa rencontre, en s'écriant : *Caro figlio !* C'était sa nourrice. L'Empereur la reçut fréquemment aux Tuileries, où il l'embrassait *coram populo*. Joséphine lui donna des diamants et Napoléon la combla de présents, sans préjudice d'une pension de 4.600 francs, inscrite au Grand Livre de la Dette publique. (Communication de M. Arthur CHUQUET, à l'Académie des Sciences morales, le 6 août 1912.) Ajoutons que la nourrice de Napoléon reçut, en outre, sous forme de donation, une maison à Ajaccio et deux vignes situées au terroir dit Vitullo (*Corresp. de Napoléon I^{er}*, t. XX, citée par A. MAZESSENCIER, *op. cit.*, 170). D'après M. de Rebuel-Berville, auteur d'un ouvrage portant pour titre : « *Mes Souvenirs de 1814 et 1815* (Paris, 1824), la nourrice de Napoléon était une femme Corse, nommée Coli, qui vivait à Gavi, d'une pension de 3.000 francs, que lui avait donnée Napoléon; elle vécut plus qu'octogénaire. Napoléon, au sortir de l'Ecole militaire, avait tenu sur les fonts baptismaux la petite de sa nourrice, à laquelle il avait donné le nom de Faustine. Il la traita toujours avec les plus grands égards. Devenu Empereur, Napoléon ne montra pas moins de sollicitude à l'égard de la nourrice de Louis XVI : le 2 septembre 1810, il rendit, en son palais de Saint-Cloud, un décret, accordant « à la dame veuve Mallard, nourrice de Louis XVI », une pension annuelle et viagère de douze cents francs, payable par semestre et, rétroactivement, depuis le 1^{er} juillet ; et, par une autre décision, prise le même jour, il était accordé à la dame veuve Laurent, nourrice de la fille de Louis XVI, une pension de douze cents francs, pour en jouir sa vie durant. » Cf. *Journal de médecine de Paris*, feuilleton du 28 juillet 1901.

On ne lui imposa pas de costume spécial ; on voulut bien lui laisser son bonnet à la Parisienne et ses robes taillées à la paysanne ; mais, un jour,



Mme ALCHARD, nourrice du roi de Rome, au second plan.
(On voit, sur le même tableau, au premier plan, Napoléon et son fils,
la gouvernante et l'Impératrice.)

le docteur Auvity, ayant découvert deux boutons dans la chevelure de la nourrice de l'impérial poupon, décida le sacrifice de ses cheveux ; en

vain Mme Auchard supplia-t-elle le baron Dubois, écrivit-elle à l'Impératrice pour que la mesure fût rapportée. Marie-Louise se contenta de faire répondre que les médecins l'ayant ordonné, elle ne pouvait rien contre leur décision. En conséquence, le coiffeur Hippolyte fut mandé au palais, coupa les cheveux courts à la nounou, et ceux-ci, « une fois désinfectés, formèrent une perruque (1). »

Chaque séance de coiffure, pour la nourrice, était fixée à 12 francs ; un louis, quand il s'agissait, aux grands jours, de faire à Mme Auchard « une frisure en milliers de petites boucles qui, sous son bonnet rond, donne à son visage poupin un air très drôle (2). »

La nourrice du fils de César ne saurait être trop parée : sous ce rapport, elle est comblée ; il n'est pas de cérémonie importante à la Cour, dont elle ne retire quelque profit. Lors du baptême du Roi de Rome, elle reçoit un collier de brillants et de perles, « composé d'une grande plaque, de trois rosaces, dont une formant cadenas, le tout suspendu par des perles (3) », avec le médaillon

(1) Ed. GACHOT, *op. cit.*, 137.

(2) Fréd. MASSON, *loc. cit.*, 116. Dans les comptes de Fournitures on relève, pour les nourrices, « deux bonnets en Angleterre et quatre bonnets en malines brodée », estimés pas moins de 900 francs.

(3) MAZE-SENCIER, 353.

du roi peint par Isabey ; en plus, des anneaux d'oreilles en brillants, le tout estimé 12.000 francs.

La surveillante des nourrices est, de beaucoup, moins bien partagée : il lui est alloué une somme de quinze cents francs, et à chaque nourrice de retenue on remet mille francs ; mais il y a les gratifications supplémentaires, que Marie-Louise prend sur sa cassette.

On a pu déjà soupçonner de combien d'intrigues, de combien de compétitions la Cour était le foyer, lorsqu'il s'agissait de fixer son choix sur la nourrice du nouveau-né princier ; mais ce qui s'observa, lors des couches de la première duchesse de Berry, dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer. L'accoucheur de la princesse, le docteur Deneux, dont le journal est rempli de détails, des plus pittoresques et des plus vivants, nous a laissé le récit de ses tribulations dans cette circonstance, et elles ne furent pas des moindres.

La nouvelle à peine connue, une nuée de nourrices s'abattit chez le docteur des quatre coins de Paris, et plus tard, des diverses provinces de France. A les entendre, elles ont toutes les qualités qu'on pouvait exiger : celles-ci alléguant leur bonne santé ou celle de leur enfant ; celles-là affirmant qu'elles n'ont jamais été malades, qu'elles sont saines, de bonnes mœurs et de conduite

exemplaire : ce qui est attesté par une liasse de certificats, qu'elles ont quêtés de porte en porte et qui sont revêtus des noms les plus honorables, appartenant à toutes les classes de la société.

A l'ennui de lire toutes ces attestations et recommandations venait s'ajouter celui de prendre connaissance des lettres anonymes, de recevoir les visites des quémandeurs, de les écouter avec patience, de prendre note du nom, de l'adresse des nourrices, afin de les prévenir du jour, de l'heure et du lieu où se ferait l'examen de chacune d'elles, examen qui devait être pratiqué par les médecins et chirurgiens du Roi.

Il y eut encore, pendant les six semaines qui précédèrent la visite nécessaire pour déterminer le choix, un autre genre de solliciteurs qui, ceux-là, ne s'adressèrent pas à l'accoucheur, mais à sa femme, espérant en recevoir un accueil plus engageant.

Leur démarche était, en effet, délicate. La plupart arrivaient les mains garnies de pièces d'argenterie, de porcelaines, de bijoux ou de différents colifichets; d'autres se bornaient à faire des promesses ou des offres, capables de tenter tout autre que l'honnête couple auquel elles s'adressaient (1). « Il ne s'agissait de rien moins que

(1) Le médecin de Marie de Médicis fut moins scrupuleux que celui de la duchesse de Berry. « La Reine étant devenue

d'un très beau service en vaisselle plate, d'une parure de la valeur de cinq à six mille francs, d'une bourse de cinquante, de cent louis, d'un cachemire de grande valeur, de très belles robes, etc., etc. » Il fut répondu à tous ceux qui avaient osé recourir à de pareilles manœuvres, que les nourrices ainsi recommandées ne seraient pas admises à la visite, ou que si on les y admettait, un bulletin, faisant mention de ce qu'elles avaient offert, serait joint à leur dossier. Ce n'était

grosse, il fallut chercher une nourrice pour le Dauphin ou la Princesse future. LA RIVIÈRE, alors premier médecin, homme fort intéressé et vilain, en produisit une qui lui avait fait présent d'une tapisserie de quatre cents écus. Le Roi en fut informé : il témoigna que cette nourrice ne lui plaisoit pas, et il inclinoit pour une autre, qui prouvoit, par diverses attestations de plusieurs médecins, que son lait étoit excellent ; mais La Rivière dit au Roi : *Sire, malgré toutes ces attestations, elle ne vaut pas mieux que l'autre ; j'en ferai faire autant pour une couple d'écus, à tel médecin de Paris que je voudrai.* Le roi lui répliqua : *Pourquoi ne prendroient-ils pas bien deux écus pour celle-là ? Vous avez bien reçu, pour celle que vous présentez, une tapisserie de quatre cents écus !* Je ne sais si La Rivière eut la force de répondre ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la nourrice fut renvoyée, et qu'il garda la tapisserie. » C'est, sans doute, ajoute le confrère qui rapporte l'anecdote, l'accoucheur SUE, la conduite de ce médecin qui inspira à J.-J. Rousseau sa boutade contre les accoucheurs : « S'agit-il de chercher une nourrice, écrit le philosophe genevois, on la fait choisir par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de là ? Que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas consulter un accoucheur pour celle d'Emile ; j'aurai soin de la choisir moi-même ; je ne raisonnerai peut-être pas là-dessus si disertement qu'un chirurgien, mais à coup sûr je serai de meilleure foi et mon zèle me trompera moins que son avarice. »

pas une vaine menace et on sut s'en souvenir, le moment arrivé.

Cent vingt-neuf nourrices s'étaient mises sur les rangs, cent dix-huit furent convoquées ; onze furent exclues, pour le motif que nous venons d'exposer ; finalement, il n'en fut retenu que trois ; par une heureuse coïncidence, la nourrice choisie fut une Mme Lemoine, dont la mère avait été la garde de l'Impératrice Marie-Louise.

Lorsque la duchesse de Berry eut sa quatrième grossesse, il y eut une véritable recrudescence de nourrices : plus de cinq cents se firent inscrire. Celle qui remporta la palme, contrairement à ce qui avait été longtemps observé, n'était pas d'origine roturière : Mme Bayart fut désignée à l'unanimité, pour donner le sein à Mgr le Duc de Bordeaux ; elle fut installée sur-le-champ près du berceau où reposait le dernier rejeton de la branche aînée des Bourbons ; comme elle avait trop de lait pour le nouveau né, on retint son enfant auprès d'elle (1).

(1) C'est ce qui serait arrivé à Louis XI. M. Boucheny de Grandval écrit (V. *Le Journal* du 8 janvier 1914), que Louis XI eut « pour nourrice » la duchesse de Boisréal, *qui ne cessa pas d'allaiter sa fille*, plus âgée de seize jours que le futur roi de France ; nous ne savons où notre confrère a puisé ce renseignement : si nous nous en rapportons à une savante et substantielle étude, publiée par M. Antoine Thomas, membre de l'Institut,

Le Berceau Miraculeux.



S. A. R. le duc de Bordeaux né le 29 7^{bre} 1820 à 2 heures 1/2 du matin.
Le jeune prince est représenté dans les bras de sa nourrice M^{me} Bayart épouse de M^r le chevalier Bayard, notaire Roy.
Armentières, P^{re} du nord. Parmi les attributs Royaux dont son berceau est orné, sont dans le bas, des reliefs Représentant
la Seine et la Garonne, au haut de l'appartement est une colombe tenant à son bec une branche d'olivier symbole de la paix et de
l'union qui doit rapprocher tous les français et faire de tous les étrangers des peuples d'amis.

A Paris chez M^{me} V^e Chereau M^{re} d'Estimpar Rue St Jacques N^o 10, une des Colonnes près la Fontaine d'Arvergne.

Déposé à la B^{ib}.

Mme BAYART, Nourrice de S. A. R. le duc de Bordeaux.
 (Communiquée par M. A. GEOFFROY).

Ce qu'elle devint par la suite, l'accoucheur De-neux nous en instruit très minutieusement. Après une tentative d'empoisonnement, dont on ne mit aucun empressement à rechercher le coupable, Mme Bayart fut remplacée dans ses fonctions de nourrice de Mgr le Duc de Bordeaux et renvoyée dans son pays. Celle qui prit sa place avait, au dire de l'accoucheur de la duchesse, un teint qui annonçait une affection organique des voies digestives ; « son lait devait être abondant et peu nourrissant ; quant à ses facultés, physiques et morales, elles étaient engourdies sous une grande

dans la *Correspondance historique et archéologique*, de juillet août 1907, la nourrice de Louis XI n'était pas, comme l'a prétendu son plus récent historiographe, M. Marcel Thibault, Jeanne Pourponne, pauvre femme, demeurant à Bourges, mais bien Clémence Sillonne (et non Fillonne), que M. Thibault croit avoir été la « barceresse » du dauphin Louis. Clémence Sillonne, en récompense de ses soins, reçut les revenus de la prévôté de Bourges, ordinairement affermés au profit du Trésor royal. Quand Louis XI monta sur le trône, à la mort de son père, il tripla la pension que son prédécesseur avait servie à la nourrice de son fils. Il faut, d'autre part, renoncer à la légende de Louis XI, « nourri par une paysanne », car « damoiselle » Clémence Sillonne était une honnête bourgeoise. Quant à Jeanne Poupon ou Pompon, c'était une suppléante, une « nourrice de retenue », qui eut peut-être à suppléer Clémence Sillonne, pendant une indisposition temporaire de celle-ci. De son nom de famille, elle s'appelait Jehanne Bourmy ; son mari est appelé tantôt Poupon, tantôt Pourpon, d'autres fois Poimpon. M. Antoine Thomas penche pour la première de ces formes, dont les deux autres ne seraient que des altérations.

quantité de graisse de mauvaise nature. » Cette femme, qui s'appelait Mme Cotty (1), donna raison au sévère pronostic du docteur Deneux : elle succomba, deux ans environ après avoir quitté les Tuileries, à une « hydropisie enkystée », d'un volume aussi considérable que celui d'un gros melon. Deneux, qui avait assisté à l'ouverture du corps de la nourrice, enregistre la nouvelle avec une satisfaction visible, comme s'il s'applaudissait d'une revanche du Destin.

(1) Cf. Une amie de Mme de Chateaubriand (Mme Bayart), d'après les Souvenirs de Mme Auguste Jouhanet, par Edmond BIRÉ (1901), et un article sur Madame Bayart, signé T. G. initiales qui désignent notre érudit confrère G. LENOTRE), dans le *Temps* du 8 déc. 1909.

CHAPITRE IV

COMMENT ON ÉLEVAIT PRINCES ET PRINCESSES

I

DE CHARLES VI AUX VALOIS

A première vue, il semblerait que l'éducation d'un enfant en bas âge n'offre qu'un intérêt très restreint; comme le disait, en un langage trivial, Mlle de Montpensier (1), c'est surtout une question de nourrices et de bouillie. Mais, outre que ces besoins, purement matériels, ne sont pas indifférents à la croissance et au développement du petit être, en quelque milieu que le hasard l'ait fait naître, on comprend, sans qu'il y ait lieu d'insister, de quelle sollicitude inquiète le personnel

(1) Cité par le comte d'HAUSSONVILLE, *la Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV* (Paris, 1901), tome I, 284.



Mlle de MONTPENSIER, dite la *Grande Mademoiselle*, fille
de Gaston d'Orléans, frère de LOUIS XIII.

attaché au futur héritier de la couronne devait l'entourer, avec quelle attention il surveillait les moindres indispositions de ces frêles créatures que les médecins eurent si souvent à disputer à une fin prématurée (1).

Les historiens ne se sont généralement pas souciés de nous présenter les princes et les princesses dans leur intimité familiale ; pour les y surprendre, il nous a fallu parcourir les comptes de l'hôtel et les comptes de l'argenterie, révélateurs de tant de détails ignorés, et dont la connaissance n'est pas indifférente pour éclairer la psychologie des personnages auxquels ils se rapportent.

De l'enfance de Charles VI — nos informations ne remontent pas au delà — nous savons peu de chose : de caractère faible, « bon et doux », mais « mou et crédule », à 15 ans il faisait encore des bâtons, pour s'apprendre à écrire ; son principal amusement consistait à jouer au maçon et à souffler des vessies ! Plus tard, il se montrait

(1) Il fut longtemps de coutume que l'Hôtel-Dieu fournit, moyennant une redevance, les berceaux destinés aux Enfants de France. Ces berceaux revenaient de droit à cet hôpital, si l'enfant princier succombait. On trouve mention, dans les textes royaux, de la dépense faite « pour deux berseuls prins à l'ostel de Céans pour Mme Jehanne de France, pour lesquels le Roi fit bailler XL francs, valant XXXII livres parisis (1364). Ces renseignements sont puisés dans l'excellente monographie du Dr DOIGNY, l'« Histoire de l'Hôpital St-Louis, depuis sa fondation jusqu'au XIX^e siècle », thèse de Paris, 1911.

adroit à tirer de l'arc et à lancer le javelot, pas-

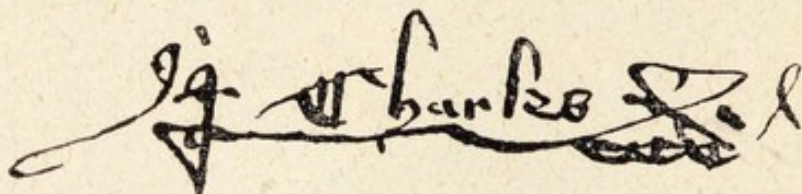


CHARLES VI, roi de France

sionné pour la guerre, habile dans tous les exer-

cices militaires : à 13 ans, il chassait déjà le sanglier. Il prenait part à tous les tournois et se tenait admirablement à cheval. Dans ses antécédents pathologiques, on n'a pas manqué de signaler son infantilisme et ses manies puériles (1).

Est-il reine qui ait été plus décriée qu'Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI? Vainement on chercherait, chez les annalistes de son règne,



Signature du roi CHARLES VI.

des témoignages de son amour maternel; et cependant, à se fier aux comptes, ses enfants furent entourés de tous les soins et de tout le luxe que comportait leur rang (2).

Le 24 octobre 1398, Isabeau, alors à l'hôtel

(1) Aug. BRACHET, *Pathologie mentale des rois de France*.

(2) En 1398, treize ans après son mariage avec Charles VI, Isabeau ou Isabelle de Bavière était mère de quatre enfants. Pour veiller sur la santé de toute cette lignée, il n'y avait pas moins de trois *berceresses*, deux nourrices, des femmes de chambre, deux physiciens, et pour préparer les drogues prescrites par ces derniers, quatre épiciers-apothicaires. (Cf. *les Médecins de la Cour d'Isabelle de Bavière, reine de France* (1398-1431), par A. CHEREAU, dans l'*Union médicale*, du 17 avril 1862).

Saint-Pol, s'enquiert de la santé du Dauphin qui lui donne des inquiétudes ; l'année suivante, elle lui envoie porter des messages à Vernon-sur-Seine, puis à Gaillon, par des « chevaucheurs » ou courriers spéciaux, qui devaient lui en rapporter des nouvelles (1). « Messeigneurs et dames », les autres enfants, qui sont à Évreux, pendant que leur mère est à Mantes, ne sont pas oubliés ; quand celle-ci ne les a pas vus depuis longtemps, elle leur rend visite et leur apporte des jouets (2).

Au printemps de l'année suivante, l'abondance excessive des pluies avait fait déborder les rivières ; la Seine avait inondé les campagnes riveraines, pourrissant jusques aux semences. Les vieilles gens assuraient qu'ils avaient vu jadis pareilles inondations suivies de grandes calamités, et ils redoutaient les mêmes malheurs. Leurs craintes ne tardaient pas à se réaliser : l'auteur de la *Chronique de Charles VI* (3) relate qu' « une

(1) Lorsque la reine Isabeau avait eu son premier enfant, de Charles VI, elle annonça la nouvelle aux maire et échevins d'Abbeville, par un messenger auquel il fut donné X francs « car la ville n'avoit pour lors point de chevauche ». *Les Loix et les Mœurs à Abbeville*, par E. PRAROND, 169-170 ; et M^{re} DE BELLEVAL, *Nos Pères*, 355-356.

(2) *Archives Nationales*, KK 41-46. Sur les princes et princesses nés de l'union de Charles VI avec Isabeau de Bavière, cf. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 19^e année, t. IV, 4^e série, 473.

(3) T. II, 693 et suiv.

épidémie et un mal qui se manifestaient par des abcès, affligèrent la Bourgogne, la Champagne, la Brie et tout le territoire de Meaux et de Paris, depuis la fin de mai ; le nombre des morts était si grand que, pour ne point jeter l'épouvante parmi les vivants, on défendit de publier les noms de ceux qui succombaient, et de faire pour eux les processions ordinaires. Des litanies, des prières particulières furent récitées pendant la célébration de l'office divin, des sermons prêchés en plein air, pour engager les pécheurs à réformer leur conduite.

Afin de dérober ses enfants à la contagion, Isabeau envoya un de ses valets à Melun et à Crez-sur-Loing, pour s'enquérir si la maladie sévissait dans ces villes ou dans les environs.

Sur un rapport défavorable, elle dépêcha un autre de ses serviteurs à Vernon, avec mission de rapporter des certificats sur la situation sanitaire de la contrée, signés des curés de l'endroit ; à la suite de cette enquête, les Enfants royaux furent conduits à Vernon, sauf le dernier-né, qu'on fit transporter, un peu plus tard, dans une litière que, pour la circonstance, on avait empruntée chez Mme Dammartin, « pour mener, Mgr Jehan de France à Maule-sur-Mandre (1). »

(1) *Chronique de Charles VI*, par le Religieux de Saint-Denis, citée par Marcel THIBAUT, *Isabeau de Bavière, reine de France*, 283.

La peste continuant ses ravages, la Cour quittait Paris et se retirait dans le duché de Normandie, que le fléau avait jusqu'alors épargné. Isabeau se fixait à l'abbaye de Maubuisson, d'où elle se rendit bientôt à Vernon, auprès de sa famille. Ce n'est que quelques années plus tard (le 22 février 1402), que vint au monde le onzième des enfants et le cinquième des fils donnés par Isabeau à Charles VI.

Le « grand berceul » à parer », qui avait servi à ses frères, fut remis à neuf pour l'usage de l'enfant qui devait naître, et l'on refit les quatre « pommeaux de fin cuivre doré », émaillés aux armes de la Reine.

On avait commandé à un huchier réputé, pour le futur Dauphin, un autre berceau en bois de sapin d'Irlande, avec un écran au chevet et une grande « bersouere » peinte, comme le berceau, « de fin or bruny. » « La couste et coussin » étaient garnis d'un duvet d'une finesse particulière et de vingt-quatre livres d'une plume non moins fine, nommée « fleurin ».

Au lendemain de la naissance, on avait fait acheter, par les maîtres d'hôtel, à « huit sous la pièce », deux écrans neufs, nécessaires pour mettre l'enfançon à l'abri du froid, dont le garantissaient mal des fenêtres plus ou moins « feutrées ».

« Fils d'un père imbécile et d'une mère débauchée », le futur Charles VII, « l'enfant de la démence », comme un historien l'a marqué d'un trait ineffaçable, eut d'abord pour nourrice une dame de qualité, sœur d'un des écuyers de la reine, et une « berceuse ».

La nourrice ayant manqué de lait, on dut élever l'enfant royal au petit pot : les comptes de la maison du Roi parlent du « pot d'argent à mettre lait », de la « paielle » (poëlon) et de la cullier d'argent blanc », pour faire la bouillie à Mgr Messire Charles de France, et des serviettes délivrées à ses femmes, « pour mettre devant lui quand on lui donne sa bouilliye (1). » Ces mêmes comptes nous initient à bien d'autres détails, qui, malgré leur minutie, ne sont pas dépourvus d'intérêt. Ils nous apprennent, par exemple, que les bonnets et « brasseroles » du principicule sont en « écarlate vermeille » de Bruxelles ; ses béguins, ses bavettes et ses couvre-chefs, en toile de Reims.

Le comte de Ponthieu (ainsi sera-t-il désigné jusqu'à sa quatorzième année) reçut comme premiers jouets un hochet d'argent doré et une chaise d'argent, « pesant deux onces et demie ». Pour « l'esbattre », quand il était « mal disposé », on

(1) DU FRESNE DE BEAUCOURT, *Histoire de Charles VII*, t. I.

lui mettait entre les mains un petit chaudron de laiton, sur lequel il pouvait taper à satiété.

A partir du second semestre de 1403, il avait part aux distributions d'anis et de noix confites, de sucre rosat, d'orengat, de citron, de coriende (coriandre), etc., qui se faisaient chaque mois, pour la bouche des enfants royaux.

Les chroniqueurs nous renseignent moins sur l'enfance de Louis XI que sur celle de Charles VII, mais les comptes et les sources diplomatiques suppléent à cette indigence d'informations. Grâce à eux nous savons qu'au lendemain de la naissance de Louis, des officiers furent attachés à sa personne, « aux despens de la Royne » ; un peu plus tard, il était ordonné, par lettres patentes du roi son père, de délivrer dorénavant, « par chacun mois, la somme de trois cents livres tournois, pour convertir et employer en la despense ordinaire de l'ostel de Monseigneur le Dauphin (1) ».

Louis grandit loin de son père, presque toujours en déplacements, et privé des caresses de sa mère, Marie d'Anjou. On présume qu'il passa la plus grande partie de son enfance au château de Loches, où eut occasion de le voir un jeune chevalier breton, accouru avec son frère pour

(1) *Arch. Nat.*, KK. 56, f° 49 v° (*La Jeunesse de Louis XI*, par Marcel THIBAUT, 81).

combattre les Anglais, sous les ordres de Jeanne d'Arc. Écrivant à son aïeul, pour lui narrer les incidents de son voyage, le chevalier raconte, qu'arrivé un mardi à Loches, il est allé voir Mgr le Dauphin au château, à l'issue de vêpres, en l'église collégiale; il le dépeint « très bel et gracieux seigneur et très bien formé et bien agile et habile, de l'âge d'environ sept ans qu'il doit avoir (1). » Ce croquis n'est pas très poussé; à défaut d'un meilleur, force est de s'en contenter.

De Loches, le Dauphin fut conduit au château d'Amboise, résidence aussi sûre, mais beaucoup plus agréable que celle de Loches. De la terrasse du château, où il jouait à la paume ou s'exerçait au tir de l'arc, Louis pouvait contempler le magnifique panorama qui se déroulait sous ses yeux; il garda toute sa vie un souvenir attendri de ce « chastel », où s'était passée une partie de son enfance. Il séjourna ensuite à Tours jusqu'à sa treizième année.

Ses études ne furent pas prolongées au delà de quatorze ans. Son éducation physique avait été celle des meilleurs chevaliers. Tout enfant, il avait appris à monter à cheval, à grimper, tirer de l'arc, lancer le javelot, se servir du bouclier,

(1) QUICHERAT, *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, t. V, 105-112; cf. Comte Bertrand de BROUSSILLON *la Maison de Laval* (1020-1605), t. III, 75-79.

puis des maîtres spéciaux lui enseignèrent le maniement de l'épée et de la lance.

Ces jeux et exercices avaient lieu sous la surveillance de son gouverneur, Guillaume d'Avau-gour, seigneur de la Roche-Mabille et bailli de Touraine (1). Constamment veillait sur le jeune prince le médecin Guillaume Léothier, à qui Charles VII allouait, le 5 mars 1426, un don de 200 l. t. en une fois, « pour la considération des bons et signalés services qu'il a fait jà longuement à icelui nostre filz », ainsi que l'énonce la lettre royale. Sans doute, les gages n'étaient-ils pas très régulièrement payés à ce « physicien », car le roi ajoute : « ... pour lui aider à supporter son état et dépense jusques à ce que autrement lui ayons sur ce pourveu (2). »

Louis XI n'était encore que Dauphin, quand il épousa, âgé seulement de dix-neuf ans, et malgré l'opposition paternelle, Charlotte de Savoie, dont il eut trois enfants : un d'eux mourut au berceau ; les deux qui lui restaient étaient deux filles. On sait dans quel éloignement elles furent tenues de leur père (3), qui n'en prenait qu'un médiocre souci : elles étaient, il est vrai, l'une d'elles sur-

(1) FRESNE DE BEAUCOURT, *Hist. de Charles VII*, t. II, 303.

(2) *Bibl. Nat.*, Ms. fr. 20.593, f° 62. (M. THIBAUT, *la Jeunesse de Louis XI*, 122).

(3) Cf. de MAULDE, *Jeanne de France*.

tout, Jeanne de France, d'une laideur repoussante, sans compter ses autres disgrâces physiques ; le père rougissait de tels enfants, et il n'en aspirait que davantage à la venue d'un héritier.

Louis demandait instamment à Dieu de lui en donner un ; afin d'obtenir cette faveur divine, il fit de fréquents pèlerinages. Son désir fut exaucé : le 30 juin 1470, naissait le fils tant désiré !

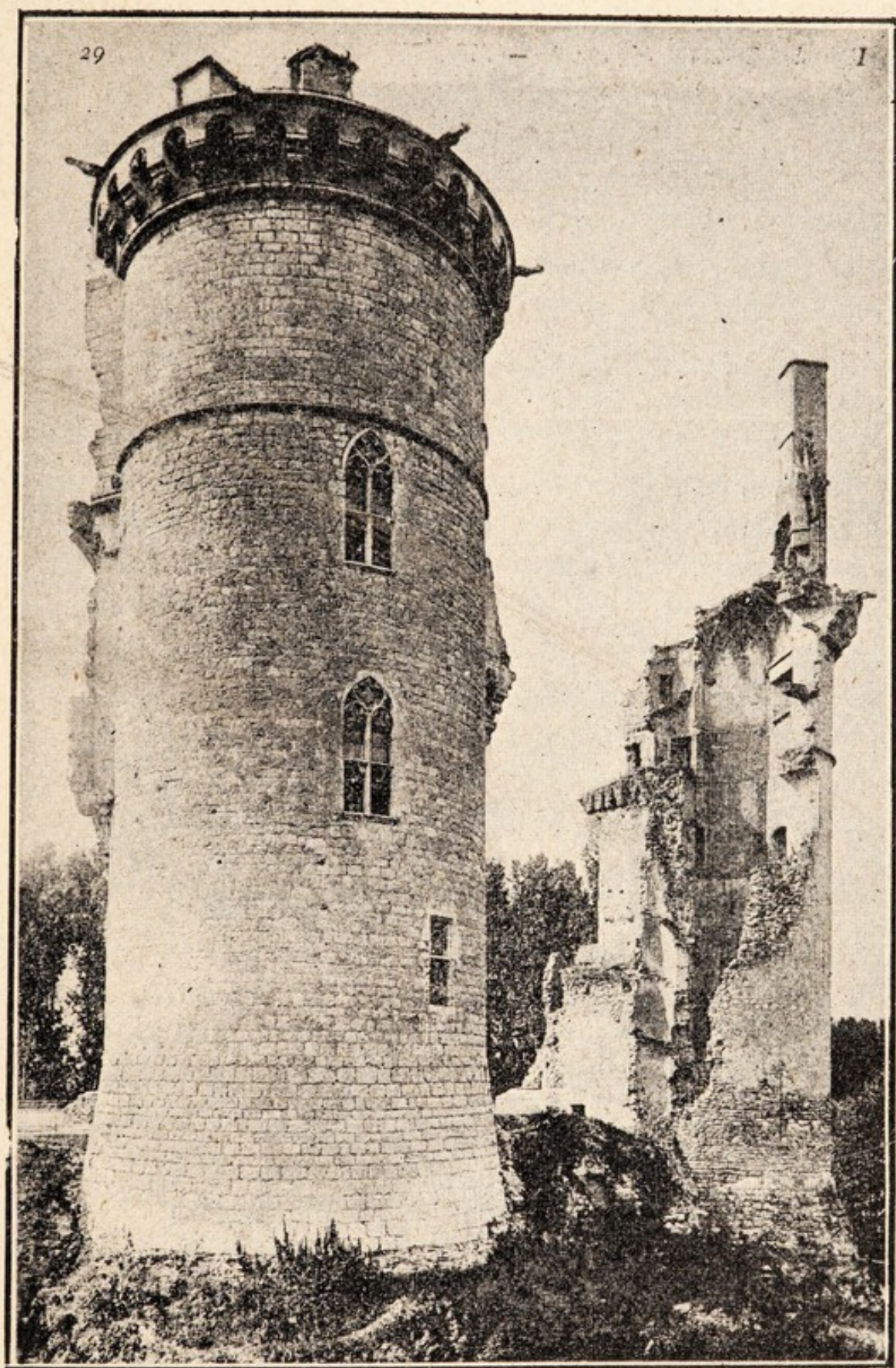
Voici en quels termes le chroniqueur Jean de Troyes (1) annonçait l'événement :

Audit temps et le samedi dernier jour de juing 1470, environ entre deux et trois heures du matin, la royne accoucha au chasteau d'Amboise de ung beau fils, qui illec fut baptisé et nommé *Charles*, par monsieur l'archevesque de Lyon ; avecques le prince de Galles, fils de Henry jadis roy d'Angleterre... la commère fut Mme Jehanne de France, duchesse de Bourbon. Et de ladicte nativité fut grant joye faicte et espondue par tout le royaulme de France, et en fut chanté en divers lieux *Te Deum laudamus* et autres belles loüanges à Dieu, les feux faicts parmy les rues, tables rondes et aultres grans joye et esbatemens.

Des lettres, d'une charmante naïveté de style, publiées il y a quelques années dans un recueil où une heureuse rencontre nous les fit découvrir (2), fournissent de précieuses indications sur

(1) T. IV, 293 (Collection MICHAUD et POUJOLAT).

(2) Dans la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou*, 25 juin 1868, 326 et suiv.



Château de Mehun-sur-Yèvre, dans lequel est mort CHARLES VII.

la santé de Charles VIII enfant et sur le personnel de sa maison.

Élevé au château du Plessis-lez-Tours, un médecin (1), deux nourrices (2), une berceuse et cinq ou six autres femmes furent chargés de le soigner, sous la surveillance du gouverneur et de trois officiers.

On tenait Louis XI au courant des moindres indispositions de son héritier.

Monseigneur votre fils a, cette nuyt passée, bien dormy à deux reposées l'espace de cinq heures, par dedans son bers (berceau), ce qu'il n'avoit fait les nuyts d'avant. Il a ce matin vomi après avoir tecté (télé), et avecques son vomyssement, avoit du fleume gros et eppès puy s'est rendormy quelque heur et demye et à son réveil a fait bonne chère et a bien pris du just de ses poules ; et est sa fièvre fort diminuée, et est de beaucoup sa chaleur remise ; et prant maintenant bien le tetyn de sa nourrice,

(1) Le médecin à qui Louis avait confié la santé de sa progéniture s'appelait Jean Martin. Quand Charles VIII montera sur le trône, il conservera celui qui lui avait donné des soins assidus dans son enfance à la tête de son service de santé ; il lui accordera, en outre, les charges de trésorier de l'église Saint-Hilaire de Poitiers, maître de la Chambre des Comptes de Paris, sans préjudice de dons immenses et de lettres d'ánoblissement : d'où l'on peut inférer que le fameux Coictier, archiâtre de Louis XI, ne fut pas unique en son genre. (Jean-Michel de Pierrevive, premier médecin de Charles VIII, roi de France, et le mystère de la Passion, par le D^r CHEREAU, in *Bulletin du Bibliophile*, mars-avril 1864, 776 et suiv.)

(2) Chereau a donné le nom de cinq d'entre elles : Michelle Adveniate, Guizon de Montagne, Renée de Combes, Jehanne la Béguignolle et Jehanne Rigotte (*Bulletin du Bibliophile*, loc. cit.).



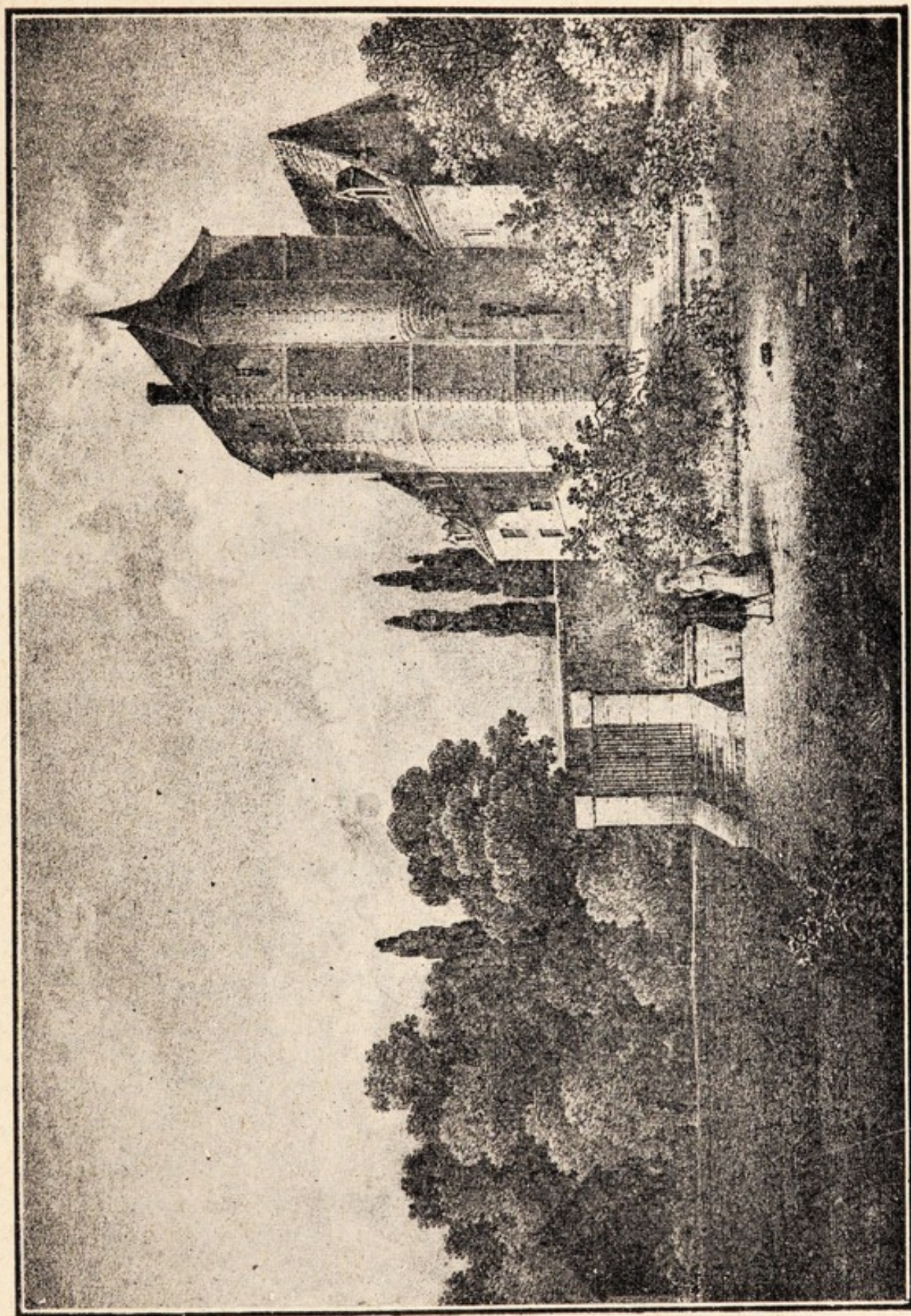
CHARLOTTE DE SAVOIE, épouse du Dauphin (le futur Louis XI).

et espérons tous que, au plaisir de Dieu, l'enfant se portera bien. Et tousjours, Sire, serez adverty d'heure a aultre de ce qui surviendra.

On n'avait pas tardé à constater que la nourrice avait du mauvais lait : vite on en chercha une autre, qui eut « le laict plus fraiz que la première, pour ce que cettuy (celui-ci) faisoit vomir son laict tout caillé. »

Une nouvelle alerte se produit : la seconde nourrice a trop peu de lait, il devient nécessaire d'en prendre une troisième, qui « s'est trouvée fort bonne et telle que les médecins (la demandaient), et il y paroît bien, car mondict seigneur la tecte de bonne saveur et monstre qu'il prent plaisir en son laict, car il la tecte de meilleur appétit que point il (avait fait jamais). Depuis qu'il l'a allaictée, qui fut hier après dîner, il s'est incontinent endormy et a très bien reposé..., mieux qu'il ne fit depuy le commencement de son mal. » L'accalmie n'était que passagère : Monseigneur fut bientôt pris « d'ung coullement de ventre... très mauvais et de très mauvaïse matière; et avecques ce, vomyst très fort. »

On avait cru d'abord à une rougeole rentrée, mais l'éruption avait reparu et les accidents persistaient. La médecine ayant épuisé ses ressources, on s'adressa aux empiriques, et on chercha si, dans quelque coin de France, n'existe-



CHATEAU DE PLE-SIS-LEZ-TOURS.
(Lithographie de l'époque romantique.)



Vue ancienne de la
 (Extrait de la Cosmographie)

rait pas une personne « qui sceut donner remède pour ung enfant blessé par bas. » Guillaume Bertaud, receveur de la seigneurie d'Oiron, proposa l'essai d'une plante, dont il avait eu les semences « du jardin du roy de Sicille à Angers. » Pour un enfant, « il ne lui fauldroit guères bailler, car elle est fort aspre au goust et dure ce goust longuement, et la faut bailler en vin blanc... s'il est grant pour en boire ; et s'il est petit, lui en bailler en sa bouillie. »

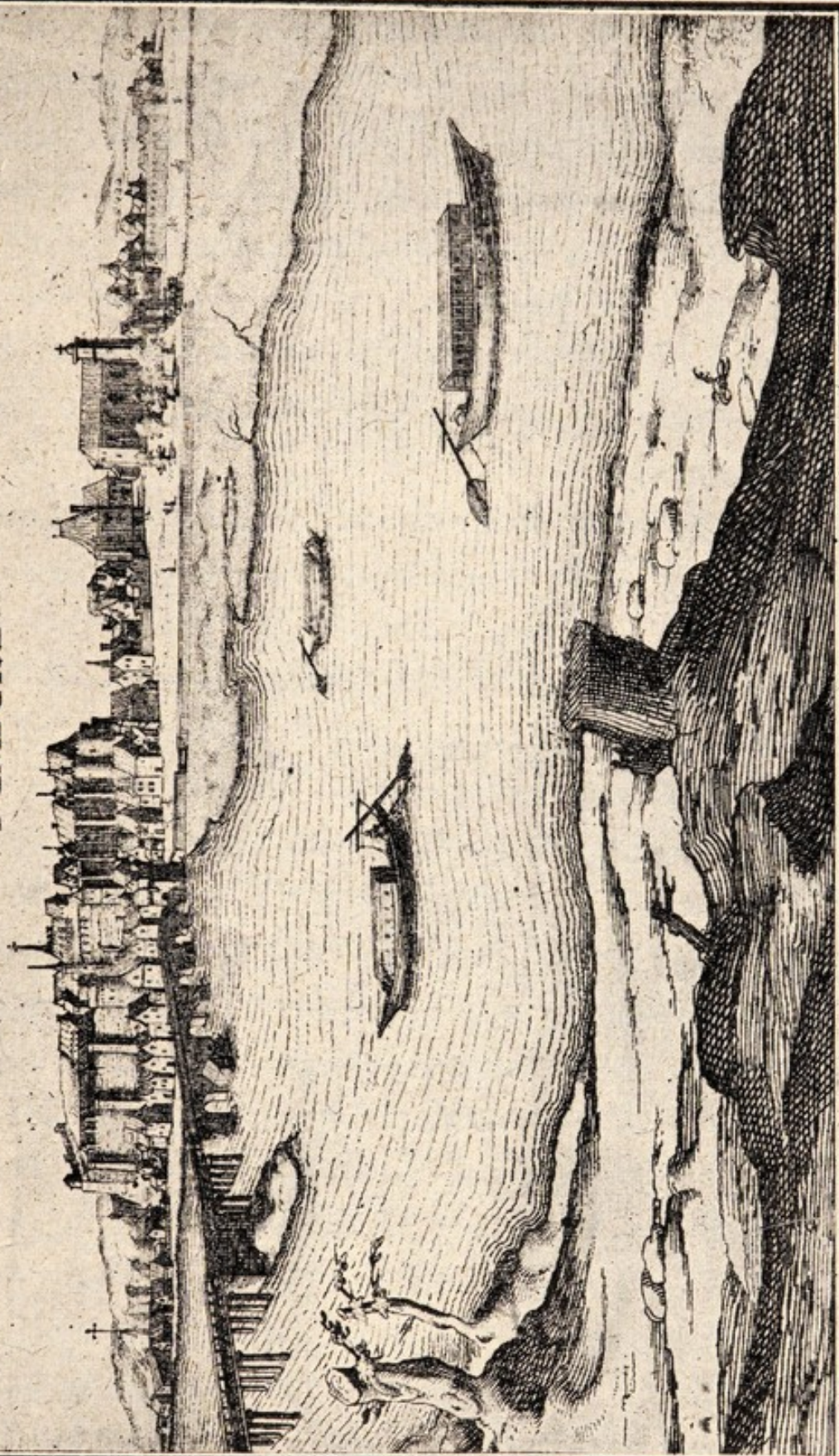
Il fut décidé, dans le conseil des médecins du Dauphin, que « le temps et l'aage est venu qu'on lui peut dorez en avant (dorénavant) donner peu à peu de la bouillye... le plus tost sera le myeulx. »

Le moment approchait où ses dents allaient sortir, et « il ne seroyt pas temps, quand les dens luy commenceront à mal faire, de luy en commencer à donner. » Peu de temps après, en effet, « ses dents luy veulent saillir, et lui apparaît la forme de ses dens en la gensive... Au surplus, il dort et tecte et mange sa bouillye et fait aussi grant chère qu'il fit jamès. »

Que Louis XI ait éprouvé beaucoup de plaisir à apprendre que son fils était désormais hors de péril, nous n'oserions l'assurer ; comme le dit un de nos meilleurs historiens (1), le souvenir des

(1) *Histoire de Charles VIII, roi de France*, par C. DE CHERRIER, Paris (1870), 21.

AMBOISE.



VUE ANCIENNE DE LA VILLE ET DU CHATEAU D'AMBOISE.

luttés avec son père lui revenait souvent à l'esprit ; et il se demandait si cet enfant, que la Providence avait accordé à ses vœux, ne remplirait pas sa vieillesse d'amertume ; il s'habitua, dès lors, à voir, dans le Dauphin, moins un fils à entourer de tendresse, qu'un successeur impatient de recueillir son héritage ; aussi, pour éviter le sort funeste de Charles VII, Louis résolut de le tenir loin de la Cour et de le faire élever par des gens à sa dévotion.

De grandes précautions furent prises à cet effet, Amboise, d'où le Dauphin ne sortit plus, devint un lieu presque inabordable. Plusieurs compagnies d'archers y tenaient garnison. A mesure que l'enfant grandissait, ses gardiens redoublaient de surveillance.

Prenant pour prétexte sa faible santé, et afin d'empêcher que quelque mal contagieux ne gagnât la ville, les habitants furent tenus de faire, jour et nuit, bonne garde aux portes, et de ne permettre à aucun étranger ou voyageur de traverser Amboise. Nul ne voyait le Dauphin sans l'expresse autorisation du roi et si, malgré la défense, un prince du sang ou quelque grand personnage voulait pénétrer dans le château, le soupçonneux monarque entraînait en une colère telle que chacun en redoutait les effets. Le jeune prince était tenu dans un isolement si complet, qu'on se deman-

dait dans les provinces s'il était encore vivant.

Certaines gens voulaient qu'il fût un enfant supposé; tous s'accordaient à dire que le roi n'avait point pour lui la tendresse d'un père. En réalité, il ne le voyait jamais et semblait ne point se soucier de ce que cet unique fils devenait.

Louis XI ne se montra pas moins rude à l'égard des princes de la maison d'Orléans que de son propre fils, prévoyant bien qu'un jour l'héritier du trône pourrait être pris dans cette maison; par contre, l'épouse de Louis XI, l'effacée Charlotte de Savoie, ne manquait aucune occasion de témoigner sa sympathie par l'envoi de quelque souvenir à la duchesse d'Orléans (1).

Les goûts fastueux de Marie de Clèves étaient bien faits pour choquer l'austérité de Louis XI. La femme de Charles d'Orléans aimait la chasse, les chevaux, les chiens, les animaux, les fleurs. Elle avait toujours autour d'elle une « singesse » et une « folle », pour lesquelles un serrurier de Blois fabriqua deux colliers de fer : un, « pour attacher Belon la Folle », et l'autre « pour mettre au cog de la singesse de Mme la Duchesse. » Sa meute, ses veneurs, ses oiseaux comptaient parmi ses

(1) La duchesse remettait, de son côté, deux écus à une des « nourrices de l'ostel du Roy », qui lui avait apporté, au nom de la reine, un chaperon de velours; la reine lui avait, dans une autre circonstance, dépêché un messenger exprès, pour lui annoncer qu'elle était accouchée d'un fils.

plus graves préoccupations. Elle aimait monter à cheval avec ses demoiselles, faisait émailler de sa devise l'arçon de sa selle personnelle et peindre, toujours avec sa devise, les chariots à deux chevaux dont elle se servait.

Elle entretenait deux « tabourins », décorés comme insigne d'une plaque d'argent doré, ornée pareillement de sa devise, et qui avaient ordre de jouer, pendant ses couches, dans une chambre contiguë à la sienne. Il convient de dire, à sa louange, qu'elle avait organisé un service régulier d'envoi de viande aux accouchées pauvres, sans compter des secours de toute sorte, en nature et en argent. Elle veillait à ce que l'Hôtel-Dieu de Blois possédât une baignoire, des étuves à chauffer les lits pendant l'hiver; elle avait même fondé à Blois un ouvroir, où elle allait travailler de ses mains et qui distribuait tous les ans aux pauvres cinq cents chemises et cinq cents robes (1).

Mariée, à l'âge de 14 ans, à un « barbon » de 47 ans, Marie de Clèves était devenue mère, pour la première fois, au bout de vingt ans de mariage; en fallait-il plus pour donner cours à des rumeurs fâcheuses? On s'explique que, dans ces conditions, sa vertu ait couru quelques risques.

(1) DE MAULDE LA CLAVIÈRE, *Histoire de Louis XII*, t. I^{er}, *passim*.



CHARLES D'ORLÉANS, siégeant parmi les Pairs.
(Reproduit dans P. CHAMPION, *Vie de Charles d'Orléans.*)

Louis XI se gaussait des grossesses de la duchesse et, non sans ironie, il en félicitait le duc.

Le roi, du vivant même de Charles d'Orléans, blâmait en termes sévères l'inconduite de Marie de Clèves, et le fils même de celle-ci témoignait à sa mère peu d'égards. Cela se comprend, quand on sait que la duchesse avait confié la garde de son enfant à son propre amant, « le beau Mornac », qui conserva, jusqu'à sa mort (1), un réel ascendant sur la veuve de Charles d'Orléans.

Marie de Clèves ressentit vivement cette mort et son état ne fit qu'empirer.

Déjà, du vivant de son époux, elle avait donné à celui-ci des inquiétudes ; elle s'était remise, grâce aux soins d'un chirurgien, nommé Jean de Jodongne ou Jodoigne, que Charles anoblit et gratifia de terres ; plus tard, elle avait été si gravement malade, que le duc de Bourgogne lui avait envoyé, de Flandre, un de ses médecins ; elle avait aussi consulté un médecin lombard, et son époux lui-même se livrait, à son intention, à des

(1) Mornac eut une fin tragique : dans une chasse aux environs de Blois, il fut blessé par un sanglier : on le rapporta mourant au château ; la duchesse envoya quérir à Orléans le médecin de son défunt époux, Jean Caillau, « pour veoir et visiter nos sieur et damoiselles ses enfants (relève-t-on dans les comptes), et penser M. de Mornac. » Caillau s'empressa de se rendre à cet appel, ainsi qu'un autre « physicien », Pierre de Sève, mais ils ne purent, à eux deux, sauver de la mort le « beau Mornac. » Caillau reçut, pour ses honoraires, la somme de 55 livres.

expériences de basme (baume) et de triacle (thériaque). On trouve, dans les comptes, mention de remèdes antispasmodiques, comme ambre gris, musc fin, labdanum ; d'anti-hémorragiques ou astringents, comme nygelle (nielle), écorces de citron, etc.

Marie de Clèves mourut d'un « flux de sang », sans que nous ayons d'autres informations sur la nature de son mal que l'énumération des drogues qui lui furent administrées.

L'éducation de ses enfants s'était ressentie du milieu dans lequel ils avaient vécu. Louis (le futur Louis XII)(1) avait appris de bonne heure à mépriser sa mère ; dès qu'il fut en âge d'être mis entre les mains des hommes, il tint à conserver près de lui sa nourrice, dont les soins lui avaient été précieux. Il eut un précepteur et des maîtres d'école, notamment un médecin, du nom de Jean Thomas, qui, pour emprunter un manuscrit à la biblio-

(1) Né à Blois, le 27 juin 1462. Louis XI avait consenti, bien que de male grâce, à être son parrain. On conte que, la cérémonie du baptême achevée, on vit le roi, l'air très irrité, se hâter d'aller se laver les mains. On en eut bientôt l'explication : l'enfant lui avait... uriné sur la manche de son habit, tandis qu'il le tenait sur les fonts ! Par comble de malechance, ou de maladresse, au moment où le roi prenait congé de la mère du nouveau-né, son pied se prit dans le drap qui traînait jusqu'à terre et il faillit tomber. Ces deux incidents lui parurent de fort mauvais présage, et provoquèrent chez Louis XI un violent accès de colère,

thèque laissée par Charles d'Orléans, le *Lilium medicinæ*, de Bernard de Gordon, dut en demander l'autorisation à la Chambre des Comptes de Blois.

Dans son enfance, le jeune Louis n'aimait qu'à jouer aux billes ou à faire voler des oiseaux. Si sa mère le faisait fouetter, selon les usages du temps, « l'exécuteur se masquait pour éviter sa vengeance. »

De bonne heure il aima l'équitation ; il montait à cheval tout éperonné, avec les enfants d'honneur qui étaient son habituelle compagnie. A seize ans, il passait pour le meilleur sauteur, lutteur et joueur de paume du royaume ; bon archer, et qui plus est, au dire de Saint-Gelais, homme d'armes sans pareil. Cavalier de premier ordre, il chevauchait les montures les plus difficiles. A la chasse, le jeune homme au visage féminin lassait tout le monde. Outre cela, bon marcheur, d'une hardiesse rare, traversant à la nage des fossés pleins d'eau, à la poursuite d'un cerf.

Très sobre, buvant peu, mais mangeant d'un solide appétit, il était peu réservé sur le chapitre des femmes. Il les aimait avec passion, sans trêve ni mesure. « Femmes veuves, femmes mariées... courtisanes, femmes publiques de bas étage », tout lui était bon. « C'était comme une fièvre ». Son mariage, par contrainte, avec une femme



JEANNE DE FRANCE, fille de LOUIS XI, première épouse
de LOUIS XII.

contrefaite, qu'il ne pouvait souffrir, acheva de le plonger dans la débauche. Rappelons qu'il fit casser son union avec la fille de Louis XI, pour épouser la veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne.

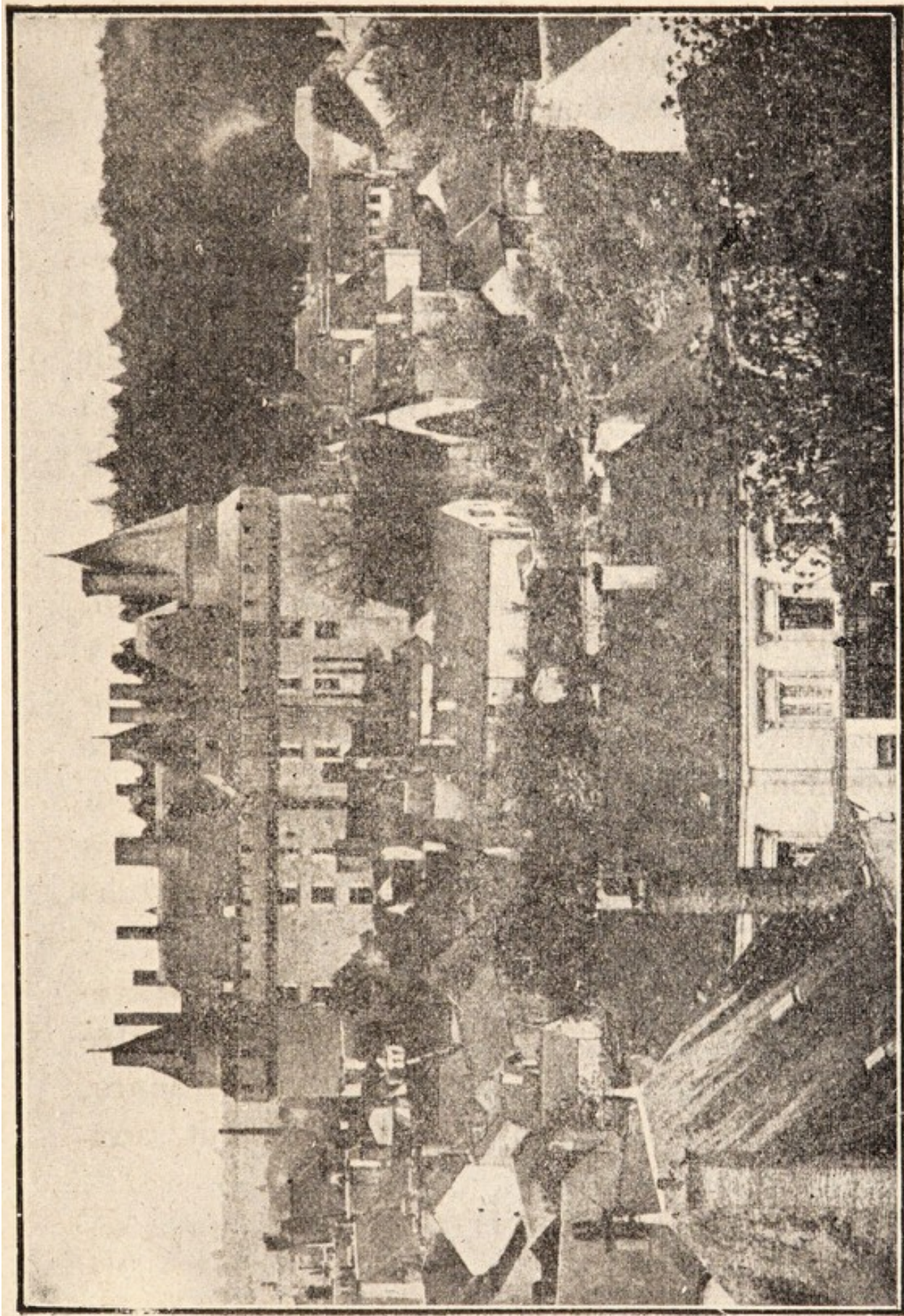
Nous avons dit la sollicitude de Charles VIII et d'Anne de Bretagne pour leur premier-né, les précautions prises pendant la grossesse, la reine marchant à petites journées et le plus souvent se faisant transporter par eau : elle était venue de la sorte depuis Melun jusqu'à Paris, dans son bateau.

Onze mois à peine après la cérémonie des épousailles (10 octobre 1492), Anne avait accouché, au château de Plessis, d'un « beau fils » ; le Roi, tout joyeux, avait fait part, en grande diligence, à ses « amez et féaux », du bonheur qui lui survenait.

Dans des instructions écrites, Charles VIII avait pris soin de prescrire toutes les précautions que les gouverneurs du Dauphin auraient à prendre, plus encore pour la défense de sa personne que pour la conservation de sa santé (1).

Cent hommes de la garde écossaise furent postés pour veiller incessamment aux portes de la ville et du château. La chasse, aux environs, était formellement interdite. A la porte du donjon,

(1) GODEFROY, *Hist. de Charles VIII*, 703.



Château de Langeais (*Indre-et-Loire*), où fut célébré le mariage
de CHARLES VIII avec ANNE DE BRETAGNE (1491).

un des quatre chambellans avait ordre de se tenir en permanence, ainsi que cela avait déjà eu lieu quand le Roi n'était que Dauphin.

Un étranger venait-il prendre logis soit dans la ville, soit dans les faubourgs, son hôte était tenu d'en informer sur-le-champ le capitaine des archers écossais. Sévissait-il quelque maladie dans les environs, aucune personne du dehors n'était autorisée à pénétrer dans la ville où était gardé Monseigneur. Si, par suite d'épidémie, on était obligé d'emmener le Dauphin hors d'Amboise, les gouverneurs avaient mission de choisir en Touraine un château à l'abri de la contagion. Jugeait-on nécessaire de promener Monseigneur en litière, ou d'user d'un autre moyen de locomotion, des archers l'accompagnaient, pourvus de leurs armes. Les gouverneurs ne devaient manquer de mander au Roi, le plus souvent possible, des nouvelles de la santé du prince, au moins tous les quinze jours (1).

La santé du dauphin avait toujours été chancelante. Le 25 juillet 1493 (ou 1494), dans une lettre qu'ils adressaient à la reine, les gouverneurs, Guillaume Gouffier de Boisy, et Guénant, aux-

(1) Instructions de l'ordre qui est à donner et à faire à Amboise pour la garde et sûreté de Mgr le Dauphin, le 27 août 1494. (*Bibl. Nat.*, Ms fr. 8.459, cité par LEROUX DE LINCÿ, *op. cit.*, t. 1^{er}).

quels la nourrice, Françoise Forest, avait tenu à se joindre, instruisaient la reine Anne de l'état de son fils, légèrement indisposé (1).

Quand arriva la période de la dentition, Charles-Orland ne la traversa pas sans accidents. Les chambellans, chargés de veiller sur lui, avisèrent le roi que son fils éprouvait « un peu de malaise de tranchées et coullement de ventre... à cause de la perceure de ses dents de dessoubz, dont l'une est saillie et l'autre commence à saillir ; et toutes les autres de la gensive de dessus, par le devant, appaïrent comme patenostres, qui est ce qui lui a donné des tranchées et coullement de ventre, ainsy qu'il fait à tous petits enfants quand les dents leur perce. » Il y a bien six semaines, ajoutaient les signataires, « que nous avons toujours cuidé de jour en jour que les dents qui apparoissoient formées en la dicte gensive de dessous deussent saillir, ce qu'ils n'ont fait jusques à présent. »

De crainte que l'état du petit malade empirât, on fit appel aux lumières des plus expérimentés médecins « de par de çà » ; mais si le roi voulait bien envoyer quelques-uns de ceux qui étaient attachés à sa personne, il n'en serait que mieux. Ce n'est pas que « ce renfort de médecins » fût

(1) *Bulletin d'autographes Charavay*, avril 1895, n° 37:286.

indispensable, mais la responsabilité de ces zélés serviteurs serait plus à couvert.

Ils continueront, néanmoins, par devoir, d'avertir le souverain de tout ce qui surviendra chez l'enfant confié à leur garde. C'est ainsi qu'ils l'informent que « les premières tranchées » se sont manifestées chez l'enfant royal le dimanche, et qu'elles « furent bien aspres, et luy durèrent bien deux heures, non pas sans repos, mais par hachées... depuis (il) a esté deux jours sans en avoir » ; puis elles lui ont repris « et durèrent bien une heure et demye, en la manière de celles des deux jours de devant. Et à soyr environ neuf heures, s'endormit et a reposé jusques à une heure après minuict, à laquelle a été remis et faict une selle sans avoir tranchées, qui n'a pas esté si mauvaise matière que celles qu'il a laictes quand il avoit les tranchées, car celles des tranchées étoient vertes, et celle-cy a esté jaune. » On excusera ce réalisme, mais on ne saurait appeler certaines choses que par leur nom. Le post-scriptum atteste une délicatesse qu'on est surpris de rencontrer sous la plume de personnages pénétrés à ce point de la gravité de leurs fonctions, et auxquels la note sentimentale est généralement étrangère. La missive avait été mise sous double enveloppe, afin que le roi pût, *s'il lui plaisait*, la montrer à la reine, « qui se pourroit



Charles viij^e de ce
nom, filz de Louis
xi^e fut le iij^e Roy
de France, Regna
xiiij. ans et tresp
assa. 1497

CHARLES VIII, roi de France.

mélancholier » à connaître « la vraie vérité » ; cela d'autant plus, qu'Anne de Bretagne était enceinte (elle était grosse, pour la seconde fois, d'un autre fils, qui n'eut pas un meilleur sort que le premier).

Au mois d'août de l'année suivante, Charles VIII, alors à Turin, était informé que la petite vérole régnait à Amboise; le 17 août 1495, il mandait à ses chambellans les instructions les plus détaillées :

A Messieurs les Chambellans de Monseigneur
le Dauphin,

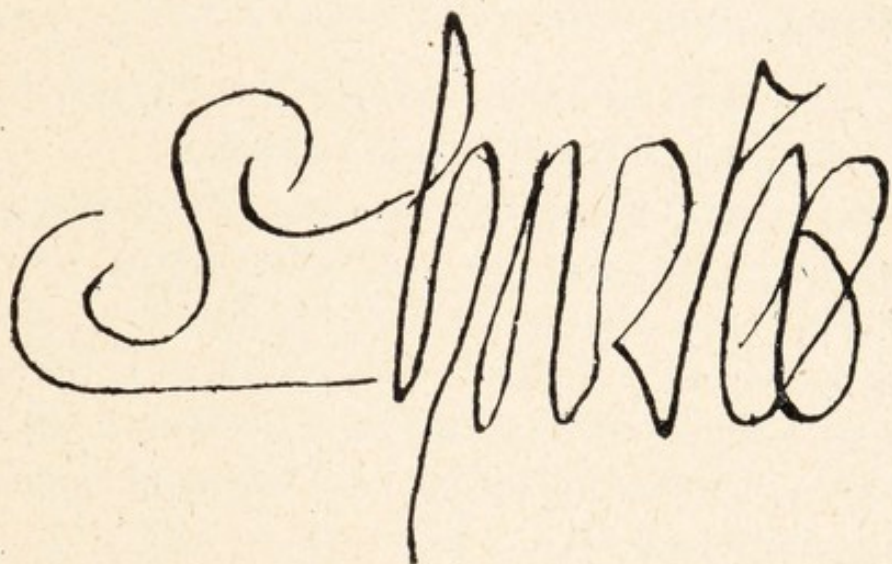
Messieurs, j'ai receu vos lettres parlesquelles me faictes savoir que Monsieur l'Escuier (1) fait bonne chère, dont je suis très joyeux. Et m'escripvez que en la ville d'Amboyse, il y a plusieurs petits enfants malades de petite vérolle, qui est une maladie fort à craindre, comme m'ont dict mes médecins, auxquels j'ay parlé de ceste matière. Et sont d'avis que bon seroit que feissiez assembler maistres Ollivier Laurens (2), Bernard Chaussade (3), Jehan Michel et autres médecins tels que verrez estre à faire, pour scavoir si la dicte malladie de petite vérolle procède par contagion ou influence de mauvais air; et

(1) Nom que Charles VIII donnait à son fils.

(2) Olivier LAURENS était particulièrement attaché à Anne de Bretagne, qui l'avait fait venir de Bretagne. Il mourut en 1498. Les registres K. K. 83 et 85 des Archives en font souvent mention.

(3) Bernard CHAUSSADE fut médecin de Charlotte de Savoie et de Marguerite d'Autriche. Il appartenait à l'Ecole de Paris, où il fut reçu docteur le 6 avril 1470. Il est l'auteur d'un ouvrage de médecine, conservé à la Bibl. Nat. sous le n° 7.064, du fonds latin.

s'ilz trouvoient qu'il y eust infection d'air, serois d'opinion qu'on transportast mondict sieur l'Escuier à Montrichart, Chisse, Moncontour, ou aultres lieux propices, telz que advisez. Aussi, s'il n'y avoit fort grand dangier, je ne voudrois pas qu'il feust mis hors du dict chasteau d'Amboyse : et si voiez qu'il n'en doive bouger, vous



Signature autographe de CHARLES VIII.

pourrez faire faire deffense que nulz petits enfans, ne aultres de la dicte vil e n'entrent audict chasteau, et que ceulx qui sont autour de sa personne ne conversent avec ceulx de ladicte ville. J'ay chargé mes dicts médecins en escrire aux dicts médecins de par là. Communiquez avec eulx pour le tout, et y pourvoyez en manière qu'il n'en adviengne inconvenient, et me faictes savoir par Martin Péginneau que j'envoye pour cette cause par delà, ce que avez faict. Et adieu, Messieurs.

Escryct à Thurin, le XXII^e jour d'aoust (1495) (1).

Une assemblée de médecins fut convoquée, afin de rechercher si l'enfant courait quelque dan-

(1) *Bibl. Nat.*, Ms. Fr. 2.922, fol. 25.

ger ; après une longue délibération, les membres de la Faculté opinèrent que bonne garde fût faite pour empêcher les gens de la ville de communiquer avec le château, mais ils n'étaient pas d'avis que l'enfant changeât de résidence. Voici le texte de leur consultation :

L'opinion des médecins faicte à Amboyse, le XXIX^e jour d'aoust, mil IIII c IIII xx XV (1495).

Combien que il y ayt en ceste vil e d'Amboyse, pour le présent, plusieurs maladies, et mesme enfans, de rogolles (rougeoles), qui sont maladies contagieuses, fièvres et aultres maladies; toutesfoyz, nous n'y avons point congneu ne apperçu accidens de air pestilentiel ou infect, ne dangier de mort, maiz ont esté et sont lesdictes maladies de bonne terminaison.

Pour quoy lesdictes choses par nous considérées, et aussi veuez les lettres du roy qui mande s'il n'y a infection de air ou fort grand dangier que Monseigneur ne soit point remüé d'icy pour le présent.

Maiz pour obvier aux dangiers qui se pourroyent ensuyvre des dictes maladies, sommes d'oppinion que toute provi-ion soit donnée tant à la communication de gens de la ville et du chasteau que ez aultres choses nécessaires et requises à la conservation de la santé de mondiet seigneur.

Ainsy que vous, Messeigneurs, le scaurès très bien faire et ordonner.

Faict au chasteau d'Amboyse, le XXIX^e jour d'aoust, l'an mil CCCC IIII xx et quinze (1).

(1) *Bibl. Nat., Fonds Béthune*, 8.459. (*Bulletin de la Soc. de l'hist. de France*, mars 1853, p. 35.)

Les consultants durent regretter de s'être prononcés avec tant d'assurance, et d'avoir surtout conseillé de ne pas « remuer le Dauphin » du château d'Amboise ; le dénouement allait donner tort à leur trop favorable pronostic.

Anne de Bretagne venait à peine de remercier la gouvernante pour les nouvelles rassurantes qu'elle lui donnait, que lui parvenait l'annonce de la mort, au commencement de sa quatrième année, du fils qu'elle avait toujours entouré de sa sollicitude.

Charles-Orland était âgé de trois ans, deux mois et six jours ; la maladie à laquelle il succomba semble avoir été une rougeole épidémique et maligne, qui avait envahi la campagne aux environs du château d'Amboise. Le roi ressentit une telle secousse de ce coup inattendu, que sa santé en fut ébranlée « au point que les médecins recommandèrent aux princes et aux seigneurs qui l'entouraient d'inventer des passe-temps nouveaux, des jeux, des *momeries*, afin de le distraire de sa douleur. »

La mort accidentelle de Charles VIII, succédant à celle des trois enfants (1) qui avaient suivi

(1) Un fils, né le 8 septembre 1496, mort le 3 octobre ; un autre, né en 1497, et qui ne vécut que quelques jours ; enfin, l'année suivante, une fille enlevée 48 heures après sa naissance.

le premier, et dont l'existence fut si courte, mit le comble à l'infortune de la reine, qui resta pendant deux jours renfermée dans sa chambre, « gisant à terre en un coin, se tordant les mains de désespoir. »

Avec le temps, la violence de sa peine s'atténua, et elle s'unit, en secondes noces, le 8 janvier 1499, avec Louis XII, sur lequel elle conquit un réel ascendant.

Elle eut avec Louis XII deux fils et deux filles (1).

Elle était restée à Romorantin pendant tout le temps de sa première grossesse, à cause d'un mal épidémique qui frappait la contrée et avait fait des victimes jusque dans sa maison ; ce fut pendant la première expédition du roi en Italie, qu'Anne de Bretagne donna naissance, au château de Blois, à une fille, qui fut nommée Claude.

Bien que chétive d'apparence, la petite princesse n'eut que de rares indispositions, dépourvues de gravité. Serait-ce parce que les médecins avaient été tenus à l'écart de son chevet ?

(1) Le 15 octobre 1499, Anne de Bretagne mettait au monde une fille, Claude, qui devint l'épouse de François I^{er} ; le 21 janvier 1503, elle donnait naissance à un mort-né, au château d'Amboise ; le 25 octobre 1510, naissait une fille « que la sage-femme, Thomyne Boudeville, va chercher sous les couvertures du lit de gésine de la reine » ; et le 21 janvier 1512, encore un mort-né.



Tombeau des enfants de CHARLES VIII et d'ANNE DE BRETAGNE.
(Cathédrale de Tours.)

La reine ne pouvait leur pardonner de n'avoir pas su deviner le danger que courait son premier-né, Charles-Orland, dont le souvenir ne s'effaçait pas de sa mémoire et de son cœur maternel ; sa défiance à l'endroit de leur science n'était que trop justifiée.

Le 18 janvier 1501, étant auprès du roi, à Grenoble, Anne de Bretagne écrivait à la gouvernante de la princesse alors âgée de huit mois, une lettre où se trahissent les appréhensions d'une mère toute à la préoccupation de l'état de son enfant.

J'espère que si la nourrice était un peu malade, lui mandait-elle, ou bien elle-même, vous ne me le cacheriez pas. M^e Albert (un des médecins) la trouve un peu chaude ; il est d'avis qu'on donne à la nourrice quelque casse, ce que je trouve étrange... Je vous prie, voyez incontinent le lait de Catherine, mais ne lui changez pas sa nourrice... Ecrivez-moi longuement au sujet de ma fille et de sa nourrice (1).

A l'âge de 7 ans, cette fille, qui lui donnait tant de soucis, était prise d'une fièvre continue, que la médecine déclara incurable ; elle se trompait, ce qui n'était pas pour faire renaitre la confiance chez la reine. Celle-ci déclare à nouveau qu'elle ne veut plus de médecins autour d'elle ni des

(1) LEROUX de LINCY, t. I, 194.

siens. « Ma commère, écrit-elle à la gouvernante de la jeune princesse, ma petite fille n'a que faire



LOUIS XII.

des médecins (1), et vous en donnez toujours garde comme vous avez fait jusqu'ici » ; sui-

(1) Sur les médecins d'Anne de Bretagne, v. les articles de CHÉREAU, dans l'*Union médicale* (1865), et LE ROUX DE LINCY *op. cit.*, t. II, 149-150.

vant le conseil de l'évêque de Grenoble, « prélat de sainte vie, oncle du chevalier Bayard », elle vouait la princesse au bienheureux François de Paule, qui venait de mourir « en odeur de sainteté ». Anne de Bretagne avait pour *le bon homme*, ainsi qu'on nommait l'ermite, une grande vénération ; elle avait voulu qu'il baptisât son premier-né, le pauvre dauphin Charles-Orland ; lui seul avait le droit de visiter l'enfant hors la vue de ses parents, et quand le moine mourut, au couvent de Plessiz-les-Tours, elle envoya son peintre en titre d'office, Jean Bourdichon, pour qu'il fit le portrait du saint homme.

Louis XII mourut, on le sait, sans postérité masculine, bien qu'il ait eu plusieurs femmes ; celle qu'il avait épousée en troisièmes noces, Marie d'Angleterre, n'ayant que 18 ans, on pouvait espérer qu'il en aurait lignée, mais « la passion du roi pour cette princesse et l'ardeur que lui avait inspirée le désir de donner au trône un héritier de son sang, étaient généralement regardés comme la cause de sa perte ; ce qui a fait dire de lui qu'il s'était sacrifié pour son peuple, « comme le Pélican pour ses petits (1). »

Comme, à défaut d'héritier mâle, la couronne

(1) LEBER, *Cérémonies du sacre*, 174.



MARIE D'ANGLETERRE, 3^e épouse de Louis XII.

devait passer à François d'Angoulême, alors dauphin, celui-ci se présenta chez la reine veuve, quinze jours après le décès de son royal époux, pour lui demander si elle n'était point enceinte et si, par suite, il était autorisé à prendre le titre de roi. Il n'est pas sans exemple qu'on ait eu à constater une grossesse chez les reines après la mort de leur mari, et que le futur roi soit *au ventre*, ce qui exclut, jusqu'à l'accouchement, toute prétention du prince le plus voisin du trône : tel est le cas où s'était trouvé le royaume de France, à la mort de Charles-le-Bel ; mais François I^{er} fut plus favorisé du sort et put succéder à Louis XII, bien qu'appartenant à une branche collatérale.

C'est grâce au récit très circonstancié des derniers moments du père de François I^{er}, récit dû à la plume d'un secrétaire du duc Pierre de Bourbon, que nous allons lier connaissance avec Louise de Savoie, mère du roi-chevalier et de sa sœur Marguerite (1), et nous initier à l'éducation de ces derniers, dès leur première enfance.

(1) Puisqu'il est question, incidemment, de Marguerite, sœur de François I^{er}, notons ici quelques observations laissées sur elle par son médecin, d'ESCURANIS, un des interlocuteurs de la princesse dans les Dialogues qu'elle a laissés. C'est, dit-on, ce médecin qui aurait fait naître, dans l'esprit de cette reine, « la curiosité qu'elle montra, de voir mourir une de ses femmes pour pouvoir raisonner sur cette matière. » La même reine fut

Mgr le Comte d'Angoulême, père des deux enfants, était parti de Cognac, pour se rendre à la Cour. « Le jour de son départ, il fit le plus grand



FRANÇOIS, duc de Valois et comte d'Angoulême (FRANÇOIS I^{er}).

froid qu'on a veu guères faire et qu'on eût pu endurer. » Il arriva le soir même à Châteauneuf, où la maladie le saisit.

Cette maladie s'empira et se convertit en fièvre tierce, dont madame sa femme fut tant esbahie que personne ne

secourue par d'Escuranis dans sa dernière maladie, une attaque d'apoplexie, dont elle fut saisie au moment où elle observait une comète. Ajoutons que le médecin de Marguerite, qui était aussi celui de Jeanne d'Albret, déclara toujours que la mort de cette dernière n'avait pas été entourée de circonstances mystérieuses et que sa fin avait été naturelle. Trait piquant à ne pas omettre : Marguerite avait demandé, aux habitants de la Vallée d'Ossau, le franc pacage pour les vaches et les juments de son médecin ! Ces curieux détails ont été rapportés, par BORDEU, dans ses *Recherches sur l'histoire de la médecine* et nous en devons la connaissance à notre érudit confrère, le D^r R. MOLINÉRY.

le pourroit estre plus... Elle envoya quérir en toute diligence tous les bons et experts médecins que l'on pût trouver de tous costez... Aussy fust envoyé quérir un Catalan, nommé Robert, avec le sien ordinaire; laquelle quantité de médecins l'on dit depuis luy avoir esté fort préjudiciable.

La maladie luy dura un mois, durant lequel temps ladite dame ne bougea de sa chambre, et ne découchoit point d'avec luy (tant malade fust-1) estant le plus souvent vestue, et le servoit jour et nuit aussi doucement et humainement qu'eût pu faire la plus pauvre femme son mary. Elle ne dormoit quasi ny nuit ny jour. Pour abrégger, quand la maladie fut extrêmement augmentée, il fallut qu'on emmenât ladite dame hors de la chambre, car aultrement elle n'en fust point sortie en vie, paroissant desjà plus morte que vive... Il rendit à Dieu son esprit le premier jour de l'an mil quatre cent quatre-vingt-quinze (1496, en style romain).

Il ne restait, pour consoler son immense chagrin (1), à Louise de Savoie, que « deux beaux enfants... sçavoir un fils et une fille : le

(1) Son chambellan ordinaire, Jean de Saint-Gelin, dit qu'elle pleura beaucoup, et qu'elle disgracia le médecin coupable de n'avoir su traiter convenablement la fluxion de poitrine à laquelle avait succombé son mari. L'historien Jaligny rapporte le bruit, répandu à Moulins, que sans la présence de ses enfants, la jeune veuve serait morte de son affreux désespoir; et cependant... Louise de Savoie consignait, dans son *Journal*, la mort de son époux, sous cette forme brutalement concise : « Le premier jour de l'an 1496, je perdis mon mari. » Quand, six ans plus tard, elle perdra son chien, *Hapeguay*, « de bon amour et loyal à son maître », elle lui consacra une oraison funèbre un peu plus longue.

filis, de l'âge de seize mois, et la fille, d'environ trois ans. »

Tant que vécut Charles VIII, Louise ne parut pas à la cour ; l'avènement de Louis XII, donnant à son fils François les droits d'héritier présomptif, et le nouveau roi l'ayant invité à lui amener ses enfants, elle se rendit de Romorantin à Chinon, où se trouvait le mo-



LOUISE DE SAVOIE, mère de François I^{er}.

narque, qui la reçut à bras ouverts et lui donna une chambre au-dessus de la sienne (1).

Un peu plus tard, la résidence d'Amboise fut assignée au jeune prince, et le vieux maréchal de Gyé, Pierre de Rohan, investi des fonctions de gouverneur. Parmi ses autres serviteurs, nous ne devons oublier de citer son médecin, maître Julien (Prunel), son apothicaire, Gilles de Villevert, la nourrice de son fils, Andrée Lignage,

(1) *Louise de Savoie et François I^{er}*, par R. de MAULDE LA CLAYÈRE. Paris (1895), 106.



LES JEUX PRATIQUES
(D'après une peinture de BREUGHEL)



SIÈCLE.
ux, au Musée de Vienne.)

Marguerite Texier, nourrice de sa fille, et plus tard, sa première femme de chambre. Andrée Lignage fut aidée par une autre nourrice ; toutes deux restèrent appointées par François I^{er}, la première à cent livres, la seconde à cinquante.

Un sévère historien déplore l'éducation donnée à François de Valois par sa mère, Louise de Savoie. « François, écrit M. Guizot, fut un brillant enfant gâté. Louise, orgueilleuse, ambitieuse, audacieuse ou souple, selon le besoin, de mœurs violentes et corrompues, avide de plaisirs et d'argent comme de pouvoir, Louise ne donna à son fils ni principes, ni exemples moraux. » Et ailleurs : « François fut celui qui sortit le plus gâté de la société de sa mère et de sa sœur. » Il suffit de s'en référer aux témoignages contemporains, pour en rappeler de ce jugement hasardé.

Au maréchal de Gyé avait succédé, dans la charge de gouverneur du prince, Artus Goufier, sieur de Boisy, qui assistait aux exercices du jeune homme, l'accompagnait dans ses courses, dans ses visites à la Cour, dans ses chasses. Les exercices qui réclamaient l'adresse jointe à la force, eurent toujours la prédilection de cet adolescent fougueux. Vingt fois, dans les jeux violents dont son tempérament robuste sentait le besoin, il reçut des horions, dont quelques-uns mirent sa vie en péril. On a conté là-dessus des

anecdotes à faire frémir, et l'on s'explique la popularité légendaire qu'avait conquise, dès sa jeunesse, un prince aussi aventureux.

Il n'avait que huit ans quand il fut emporté, d'un

ÉCRIVAINS FRANÇAIS



MARGUERITE, sœur de François I^{er}.

galop furibond, par une haquenée que lui avait donnée son gouverneur. « Et fut le danger si grand, note sa mère dans son *Journal* (1), que ceux

(1) *Journal de Louise de Savoie*, édition MICHAUD et POUJOLAT.

qui estoient présents l'estimèrent irréparable. »

Louise de Savoie parle encore de ce coup de pierre, lancée avec une fronde par-dessus les murs et qui vint l'atteindre au front, lui laissant une cicatrice longtemps apparente. C'était là un accident involontaire auquel il ne s'était pas exposé ; dans d'autres circonstances, il fut le propre artisan de son malheur.

Un jour, courant en lice aux Tournelles, il fut blessé à la main, « entre les deux premières jointes du petit doigt. » Un autre jour, étant allé à la chasse à la Chapelle-Vendomoise, près de Blois, il « se frappa d'une branche d'arbre dedans les yeux. »

La cour étant à Romorantin le jour des Rois, on imagina, pour se divertir, de faire un roi de la fève : au comte de Saint-Pol, frère du duc de Vendôme, échut cet honneur temporaire. François se mit en tête de détrôner l'usurpateur. Saint-Pol avait entassé, dans son hôtel, des munitions de toute sorte ; celles que lui fournissait la nature, auxquelles s'ajouta l'arsenal imprévu des provisions de l'office ; pommes, œufs, boules de neige, tels étaient les projectiles que, seuls, on devait employer. Le siège se prolongeant, le combat s'anima, les munitions s'épuisèrent ; les assiégés, se voyant réduits à capituler, eurent recours à un moyen de trahison : l'un d'eux, saisissant un

tison enflammé, le lança par la fenêtre ; la bûche s'abattit lourdement sur la tête du jeune François, lui faisant une large blessure, « de manière qu'il fut quelques jours que les chirurgiens ne pouvoient assurer de sa santé ; mais le gentil prince ne voulut jamais qu'on informast qui estoit celu qui avoit jetté ledict tison, disant que s'il avoit faict de la folie, il falloit qu'il en heust sa part. »

On sait que le xvi^e siècle fut la grande époque de la chasse ; François I^{er} fut un amateur passionné de cet exercice, qui avait déjà ses poètes, ses historiens, ses classiques. Le savant Budé, à qui François avait commandé un traité de chasse, pouvait dire, sans trop de flatterie, à son royal protecteur : « Sire, vous avez tellement dressé et poli l'exercice de la vénerie, qu'elle semble estre parvenue à sa perfection. »

Un ambassadeur vénitien évaluait les dépenses de chasse de François I^{er} à 150.000 écus, en y comprenant, il est vrai, « les provisions, chars, filets, chiens, faucons et autres bagatelles. » Et ces « bagatelles », c'étaient les bâtiments, écuries, chenils, fauconneries, héronnières. Le personnel était composé de cent pages, deux cents écuyers, seigneurs ou chevaucheurs, sans compter les quatre ou cinq cents gentilshommes, les dames d'honneur et filles d'honneur, qui galopaient à la suite du roi. C'est de Louis XII que François avait reçu les pre-

mières leçons de vénerie. « Le bon roi faisoit prendre des bêtes dans les forêts voisines de Chinon et les faisoit apporter dedans le parc pour désennui à son jeune neveu qui tant y prenoit plaisir » La chasse à courre, la chasse au cerf, fut celle que François I^{er} aima jusqu'à son dernier jour. On ne compte pas les prouesses de ce chasseur intrépide, intrépide jusqu'à la témérité.

Il avait été audacieux, hardi dès sa prime enfance, jouant avec ses petits camarades à l'*escaigne*, sorte de *lawn-tennis* qui venait d'Italie, tirant de l'arc comme le plus adroit des archers, ou jouant à la *grosse boule*, « aussi grosse qu'un tonneau et pleine de vent, » qui se jouait avec un bracelet d'étain, doublé de feutre, s'étendant depuis le coude jusqu'au bout du poing. Ces jeunes seigneurs jouaient aussi à construire des petits châteaux ou *bastillons*, qu'ils s'efforçaient de prendre ou de défendre à coups d'épées, « tellement qu'il y en avoit souvent de bien battus, frottés... » En grandissant, il leur vint d'autres goûts ; ils se plaisaient à jouter, à caracoler à *poil* sur de simples couvertures, ou sur des selles non sanglées, à exécuter des tournois en miniature.

A ce régime on comprend que la santé du jeune prince se soit fortifiée, ce qui n'empêche qu'elle ait été parfois très éprouvée : au mois de septembre 1508, il tomba sérieusement malade à

Blois, « pour des causes vraisemblablement intimes. » Sa mère se hâta d'accourir (1) et les habitants d'Amboise purent la voir s'acheminer en toute hâte vers la résidence de son fils, à la lueur des torches. François se remit vite, non sans avoir donné quelque inquiétude aux médecins et à ses proches. Trois années plus tard, il eut plusieurs accès d'une sorte de fièvre intermittente, qui ne causa que de légères alarmes.

Devenu roi, François I^{er} ne s'occupa pas, avec moins de sollicitude que ses prédécesseurs de tout ce qui regardait la santé de ses enfants (2).

(1) S'il est un reproche qu'on puisse faire à Louise de Savoie, ce n'est pas celui de n'avoir pas eu l'amour de la famille; elle le manifesta non seulement par sa sollicitude pour les moindres troubles de santé de son fils, mais encore pour ses petits-enfants, dont les moindres bobos rendaient inquiète leur grand'maman (Cf. les lettres publiées dans le *Bulletin de la Société de l'Hist. de France* (1853), pp. 36-37).

(2) La sœur du roi, Marguerite, qui, toute sa vie, a témoigné d'une affection passionnée pour son frère, lui mandait de temps à autre des nouvelles de ses enfants; on a d'elle une lettre, écrite à son frère, prisonnier à Madrid (janvier ou février 1526), qui est des plus précieuses pour le sujet que nous traitons; nous en donnons le texte ci-après : « M. d'Angoulesme (*le futur Henri II, alors âgé de 8 ans*) a eu la rougeole et forte fièvre et longue; puis, M. d'Orléans (*Charles, troisième fils de François I^{er}, alors âgé de 4 ans*), l'a prise avecques peu de fièvre, et puis madame Madelaine (*filles aînée du roi*), sans fièvre ni douleur et par compaignie M. le Dauphin (*François, fils aîné du roi, alors âgé de 9 ans*), sans peine ny fièvre. Et maintenant sont tous entièrement guéris et bien sains, et fait merveille M. le

et il n'en eut pas moins de sept. L'un d'eux succomba d'une manière si brusque et avec des symptômes si étranges, qu'on crut à une attaque de peste.

C'est que le fléau sévissait à cette époque, dépeuplant les chaumières, se glissant jusque dans les palais ; on avait beau renouveler les ordonnances, prescrire des mesures d'isolement, jusqu'à la séquestration des « infects », expulser pour un an les gens qui communiquaient avec les malades (1), pratiquer la désinfection des logis contaminés, interdire les agglomérations et faire des processions pour obtenir de Dieu la cessation du mal redouté, celui-ci continuait, presque sans interruption, à exercer ses ravages.

Le xvi^e siècle a été, dès ses premières années, visité par l'épidémie qui avait régné au cours de celles qui ont terminé le précédent. Lorsque, le 22 septembre 1515, la duchesse « Loyse d'Angoulême », régente, mère de François I^{er}, écrit d'Amboise aux maire et échevins de Dijon, pour leur annoncer la glorieuse victoire de Marignan, Dauphin d'estudier, meslant avecques l'école cent mille aultres mestiers... La petite Margot (*seconde fille du roi, filleule de la reine de Navarre*) me ressemble qui ne veult estre malade... » Ces documents sont malheureusement trop rares, qui nous ont pénétrer dans l'intimité des familles royales, aussi est-ce une bonne fortune de les pouvoir recueillir à l'occasion.

(1) Cf. *Essai historique sur les Epidémies en Bourgogne*, thèse de Lyon, par Henri Bon. Dijon, 1912.

*Mons^r d'Angoulême fils du roi
françois*



M^r D'ANGOULÊME, 3^e fils de FRANÇOIS I^{er}.

elle leur demande d'ordonner des processions en actions de grâces, sous cette réserve qu'il n'y aura aucun inconvénient à des rassemblements populaires, « parce que, en plusieurs lieux, y a bruit de peste. » Celle-ci éclatait, en effet, trois années plus tard ; elle reparaissait en 1524, puis en 1529, sous forme de « fièvres subites ».

En 1535, eut lieu, à Avallon, la translation des reliques de saint Lazare ; plus de cent mille personnes se rendirent à la cérémonie. On y vint de toutes les provinces de France, voire même d'Allemagne ; le résultat fut que cette réunion de peuples, de conditions et d'origines si diverses, laissa le germe d'une maladie, à la fois contagieuse et épidémique, qui provoqua une mortalité considérable.

La peste éclate de nouveau à Dijon en 1542-1543. On renouvelle la défense de jeter de l'urine dans les rues, et d'y faire brûler les paillasses des lits ; les désinfections et les quarantaines d'usage sont pratiquées avec rigueur : le danger est, une fois de plus, conjuré. L'année 1545 ne se signale point par une offensive nouvelle du mal, qui, peu à peu, passe à l'état endémique, les intermittences en étant de plus en plus rares.

Ces menaces continuelles tenaient dans une inquiétude permanente une population souvent visitée par le fléau, qui ne ménageait pas plus les bien portants que les débiles, les person-

nages de condition élevée que les gens du commun.

Le mauvais air de « pestilence » circulait autour des résidences royales, comme dans le voisinage de l'humble chaumière du paysan : au mois de septembre 1531, « Mme la mère du Roy de France » (François I^{er}), malade d'une longue maladie qui, dès longtemps, la tenait, quittait précipitamment Fontainebleau, « où il y avait grant dangier de peste », pour aller à Romorantin, et ce déplacement, elle ne l'entreprenait que « pour muer d'air (1) ».

Nombre d'historiens ont rapporté que le troisième fils de François I^{er} aurait succombé à la peste ; en réalité, il eut une fin plus prosaïque. Le duc était, au dire de Brantôme, « prompt, bouillant et aimant à faire toujours quelque petit mal... Le roi l'aimait parce qu'il était actif, et telle humeur active lui plaisait fort en ses enfants et aux gentilshommes français aussi, ne les estimant point s'ils étaient songeurs et lourdauds et endormis. »

Encouragé par l'indulgence paternelle, le jeune prince, se trouvant à Amboise, eut le cerveau traversé par une idée bizarre. « Le roi couché et tout le monde retiré, ne voulant point encore dor-

(1) *Chronique du Roy François premier de ce nom*, publiée par Georges GUIFFREY (Paris, 1860, 93.

mir », il engagea quelques-uns de ses habituels compagnons à l'accompagner, pour aller livrer bataille, sur le pont de la Loire, aux laquais de son père, qui, dans la nuit, ne pourraient les reconnaître. Sans le seigneur de Castelnau, qui reçut le coup pour lui et trouva la mort dans cette sottise aventure, le duc serait resté sur le terrain ; il y eut, outre cette mort, de nombreux blessés.

Apprenant l'esclandre, le roi tança vertement l'écervelé, qui ne succomba que plus tard, dans une circonstance beaucoup moins tragique (1).

L'année même où succombait son fils, François I^{er}, instruit de l'incommodité du logis occupé par ses petits-fils à Romorantin, mandait à leur gouverneur, qu'il l'approuvait pleinement de les transporter dans un endroit plus sain. « Vous me ferez plaisir, lui écrivait-il, de faire visiter les lieux prochains de là, qui vous sembleront plus à propos pour les loger cest yver, comme La Bourdezière et autres, qui sont en bel air et loing de ceulx qui sont infectez de la peste (2). » Le destinataire de cette épître était Jean d'Humières, d'une noble famille de l'Artois, auquel avaient été confiés les enfants de Henri II dauphin, qui lui

(1) Cf. *Les Morts mystérieuses de l'histoire*, du D^r CABANÈS, première série, 252.

(2) Ms. fs. 3.018, f^o 193 (*Lettres inédites de Diane de Poitiers*, édition Georges GUIFFREY, note de la page 9).

Le feu Roy Henry



LE ROI HENRI II.

conservera sa charge quand, à son tour, il accèdera au rang suprême.

Sur les premières années de Henri II nous sommes assez imparfaitement renseigné.

Il avait 32 ans, quand le Vénitien Contarini traçait de lui ce portrait : « Il est de complexion très robuste, très adonné aux exercices du corps ; chaque jour après son dîner, il joue jusqu'au soir à la paume ou au ballon, ou tire de l'arc.

« A l'exemple de son frère, il se complait à la chasse de tous les animaux, et de préférence à celle du cerf ; il y va deux fois par semaine, et six ou sept heures durant, il suit la bête à travers les bois, ne tenant compte ni de la fatigue, ni de sa vie, son cheval souvent roulant sur lui. » Il prenait plaisir à jouer au ballon, à la paume, au pail-mail, etc. Ronsard, Brantôme, tous les contemporains sont unanimes à vanter son adresse à tous les jeux. « S'il ne jouoit à la paume, il jouoit à la balle à emporter ou au ballon ou au palle maille, qu'il avoit fort bien en main ; car il estoit fort et adroict, et en faisoit de très belles et longues bottes ou coups. » Henri II avait fait construire au Louvre une magnifique salle pour le jeu de paume. « Il jouoit à la paume et très bien, nous renseigne encore Brantôme ; il se plaisoit

fort quand la reine sa femme, madame sa sœur et les dames le venoient voir jouer, comme souvent elles y venoient et qu'elles en donnassent leur sentence, comme les autres, des fenêtres en haut. »

Charles IX aima aussi passionnément que son père le jeu de paume et l'exercice du cheval, malgré que la moindre fatigue le condamnât à de longs repos. Henri III fut le moins sportif des fils de Henri II; il se rendait rarement au jeu de paume, bien qu'on comptât à Paris, sous son règne, plus de 1.800 jeux de cette espèce, et que la seule dépense des paumes s'élevât à mille écus au moins par jour, au dire d'un envoyé de la République de Venise. L'efféminé qui se plaisait à rester au lit, non parce qu'il était malade, « non pour poltronner », mais pour se retrouver « frais comme la rose », on ne pouvait s'attendre à ce qu'il aimât la chasse, ou le manège, ou tout autre exercice fatigant. Il avait pourtant une vénerie très coûteuse, dont il ne profitait guère. Toutefois, il passait, en son temps, pour être un excellent cavalier, et l'on citait, comme exemple de son endurance, cet extraordinaire raid que fut sa fuite, à cheval, de Cracovie. Plus âgé, il se tenait encore très bien en selle.

Quant à Catherine de Médicis, on est assez fixé sur son compte pour qu'il n'y ait lieu d'insister.

Elle n'avait point sa pareille pour se tenir sur sa haquenée, « ayant esté la première qui avoit mis la jambe dans l'arçon, d'autant que la grâce y estoit bien plus belle et apparoissante que sur la planchette. » Le désir de montrer sa jambe devait être pour quelque chose dans cette innovation ; car, s'il faut en croire Brantôme, bien placé pour en juger « elle l'avoit très belle... et prenoit plaisir à la bien chausser et à en voir la chausse bien tirée et tendue. »

S'il est une légende bien accréditée, c'est celle de l'insensibilité de Catherine de Médicis et de la froideur de son époux, Henri II. A la lumière des faits, cette légende ne tarde pas à se dissiper en fumée. Il suffit de parcourir la correspondance de Henri II et celle de Catherine de Médicis, pour revenir de l'opinion qui a généralement cours à leur sujet.

Henri, ayant su qu' « audict Romorantin, les crues y sont grandes en yver, et que, au moyen de ce, le lieu est fort aquatique », écrit au gouverneur, M. d'Humières, de chercher « un lieu propre et commode », afin d'y amener ses enfants, dès que besoin serait. Comme, dans beaucoup de parties de la Sologne, il régnait des fièvres, vraisemblablement de nature palustre, il était prudent de s'éloigner des émanations miasmatiques de la rivière de Sauldre et du petit ruisseau, le Morantin,



CHARLES-MAXIMILIEN, Duc d'Orléans, à l'âge de 14 mois et demi
(sept. 1552).

Musée des Offices, à Florence.)

qui rendaient le séjour de Romorantin si malsain.

Le 16 janvier 1547, Catherine assurait le gentilhomme chargé de veiller sur sa progéniture de son « entière confiance » et de celle de Monsieur (son mari) ; le même jour, le roi s'abaissant aux plus infimes détails, écrivait au même gentilhomme : « Mon fils ne veult plus aller en femme (c'est-à-dire : être habillé en fille)... je lui en scay bon gré et est bien raison qu'il ait des *chausses à cul* (lisez : culottes), puisqu'il en demande (1). »

Le 31 juillet, Catherine exprime à M. d'Humières son désir d'avoir, le plus souvent qu'il se pourra, des nouvelles de son petit monde. Henri II venait de faire conduire ses enfants au palais de Saint-Germain, lorsque tout à coup on crut reconnaître quelques symptômes de peste (2) ; aussitôt on envoyait toute la bande infantine à Carrières-Saint-Denis (3), puis à l'Isle-Adam, ensuite

(1) *Les Fils de Henri II*, par le marquis de BELLEVAL, Paris, (1898), 16 et s.

(2) Ms. fr. 1320, f° 34 (*Lettres inédites de Diane de Poitiers*, éd. G. GUIFFREY, 20).

(3) Henri II ne laissait à personne le soin du logis de ses enfants et, comme le prouve sa correspondance, il s'en préoccupait d'une manière toute spéciale. Voici, à ce sujet, une de ses lettres à M. d'Humières, qui nous fournit de précieux renseignements : « Mon cousin, pour ce que ma fille la royne d'Ecosse pourra arriver à Saint-Germain-en-Laye environ le XVIII^e de ce mois, et moy bien tost après, vous envoiezz incontinent, la présente receue, faire accoustrer le logis de Carrières pour, icellui estant accoustré et en ordre, y mener



HERCULE DE FRANCE, fils de HENRI II et de CATHERINE DE MÉDICIS.
(Peint vers 1556 ou 1557.)

à Mouchy, dans un domaine appartenant à M. d'Humières, auprès duquel Henri s'excusait de le gratifier « de tels hostes (1). »

Entre temps, on apprenait que la femme, que l'on avait soupçonnée de peste à Saint-Germain, était guérie : on avait pu constater que « sa maladie n'estoit aucunement contagieuse. » Ordre fut donné par Henri de ramener « incontinent » son fils et sa fille « Hélisabel » (*sic*) audit lieu, où ne tardait pas à les rejoindre la petite Claude, alors âgée de quatre mois, mise depuis peu au régime de la panade, » plus saine que la bouillie (2) ».

mes enfants, avecques lesquelz ma dicte fille la royne d'Es-cosse y logera jusques à ce que je soye par delà, et cependant l'on nectoiera le chasteau dudict Saint-Germain-en-Laye, pareillement la basse-court et le villaige et fera-t-on audict chasteau ce que scavez que j'ay ordonné y estre faict, beaucoup mieulx et plus aisément que si mesdictz enfans y estoient, lesquelz aussi ne se trouveront que mieux de changer ung peu d'air. Au demeurant, mon cousin, vous donnerez charge à La Salle que suivant ce que je luy escriptz présentement, il donne ordre de ne laisser venir audict St-Germain et principalement au chasteau, personne, soit maçon, manouvrier ou autre, de lieu suspect de maladie contagieuse, et tiendrez main que le semblable se face à Poissy et aux villaiges d'alentour, affin que quant je y seray il n'y puisse avoir danger... A la Bresle, 11^e jour d'octobre 1548. » BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, Ms fr. 3.120, f^o 69 ; cf. *Lettres inédites de Diane de Poitiers*, édition Georges GUIFFREY, 35-36.

(1) Ms fr. 3120, f^o 145 (*op. cit.*)

(2) Cf. le chapitre « Catherine de Médicis, épouse et mère », dans nos *Légendes et Curiosités de l'Histoire*, t. III, 76 et s.

Dès le début de l'année 1547, Saint-Germain-en-



HENRY III, enfant.

Laye avait paru présenter des inconvénients qui avaient déterminé Henri II et Catherine de Mé-

dicis à défendre de laisser approcher de leurs enfants qui que ce fût venant de la capitale (1). Ils avaient prescrit, d'autre part, de « faire bien nettoyer et visiter » la résidence de Villiers-le-Bel, afin d'y pouvoir loger, s'il était nécessaire, la marmaille princière.

Espérant l'aller voir sous dix ou douze jours, ils ne manquaient pas de prévenir le gouverneur de leur arrivée deux jours au moins à l'avance, afin qu'il pût envoyer les enfans à Ecouen, si leurs parents ne pouvaient se rendre jusqu'à Villiers. C'est ce même mois qu'on avait dû sevrer la petite Claude, « à cause de la maladie de sa nourrice, laquelle oultre cela avoit perdu le tétyn; néanmoins elle ne laissoit de faire bonne chère (2). » Quant au « manger de son fils d'Angoulême », Catherine était d'avis que l'on ne l'en « efforce point trop », ses enfants étant « plutôt malades d'être trop gras que maigres. »

(1) Plusieurs cas de peste ayant été signalés à Paris, Catherine écrivait la lettre suivante à M. d'Humières : « Il m'a esté dict qu'il y a à présent fort grand dangier à Paris et que l'on s'i meurt bien fort, pour ceste cause je vous pryé de vous en enquérir et le sçavoir à la vérité, affin de donner ordre que ceulx qui viendront de Paris n'entrent où seront mes dicts enfans, et que l'on s'en preigne bien garde... De Lyon, le III^e jour de septembre. » *Bibl. Nat.*, Mf. 3.120, f^o 41 ; cf. GUIFFREY, *op. cit.*, 34.

(2) Lettre du 4 février 1547 (Mf. 3120, f^o 10 ; *Lettres inédites de Diane de Poitiers*, 19-20).

le roi Charles IX *estant*
duc d'Orléans



LE ROI CHARLES IX, estant duc d'Orléans.
(Collection STIRLING, d'après MOREAU-NÉLATON)

Les médecins, aussitôt leur assistance requise, s'empressaient d'accourir ; le 25 juillet 1548, l'archiâtre Christophe Chrestien était invité à se rendre auprès d'un des enfants malades, que soignait déjà le réputé Jean Goevrot (1).

Le gouverneur d'Humières, ayant perdu sa belle-mère, reçoit les condoléances du couple royal, mais le roi l'engage à ne pas prolonger la permission qui lui a été accordée, en raison des circonstances. et à ne pas rester plus longtemps éloigné de ses pupilles.

A la mort d'Humières, madame d'Humières est chargée de la garde des enfants ; les mêmes recommandations lui sont faites qu'à défunt son mari :

J'ay entendu, lui écrit le roi, le 3 avril 1551, ce que m'escripvez de la bonne santé et disposition de mes enfants, et l'entière convalescence de ma fille Claude, dont j'ay esté très aise; pour ce que j'ay sceu qu'il est survenu quelque inconvenient de peste aux faubourgs de Blois, j'escriptz présentement au seigneur de Montpippeau, si ce mal venoit à croistre, regarder s'il sera besoing de les transporter à Burg (?) ou à Madon (?), ainsi que l'un desditz lieux sera plus sain et à propos (2).

Finalement, les enfants furent conduits à Am-

(1) Sur ce personnage, v. Dr Louis PORQUET, *la Peste en Normandie, du XIV^e au XVII^e siècle* (Paris, 1898), 153.

(2) Ms fr. 3.133, f^o 3 (GUIFFREY cit.).



DIANE DE POITIERS à sa toilette.
(Château d'Anet.)

boise, ainsi qu'en témoigne une lettre du connetable de Montmorency, portant la date du 9 mai (1).

L'existence vagabonde de ces frêles rejetons d'une race épuisée, leurs pérégrinations incessantes et en toutes saisons, ne pouvaient convenir à ces faibles tempéraments, que le moindre souffle délétère suffisait à étioier (2).

Tantôt, c'est François qui, à peine âgé de quatre ans, est atteint de la petite vérole, et dont la convalescence se prolonge plusieurs mois durant ; sa sœur Elisabeth, guère plus solide, est prise de la rougeole au moment où elle « fait ses dents », et reste une fillette « entoussée » et malingre. Les courriers et chevaucheurs ne sont occupés, pendant six années (de 1546 à 1552), qu'à tenir les chemins, à porter à M. d'Humières, puis à sa femme, les instructions de la reine et du roi, et à leur rapporter des nouvelles de leurs enfants.

Ils ne sont pas les seuls à en prendre souci : Diane, la maîtresse déclarée de Henri, Diane, qui vit en tiers auprès du couple princier, non seulement choisissait les nourrices, mais elle « les prenait chez elle à l'engrais, afin qu'elles fussent à la hauteur de leur mission (3). »

(1) GUIFFREY, 98.

(2) *Les Le Mannier, peintres officiels de la Cour de Valois au XVI^e siècle*, par Etienne MOREAU-NÉLATON, 10 et s.

(3) *Lettres inédites* (éd. GUIFFREY), 50.

Tous les deux ans, avec une régularité presque invariable, la famille s'accroissait et, à chaque nouveau rejeton, correspondaient de nouvelles alarmes.

Dès le berceau, le dauphin François (1) avait été frappé du mal auquel il succombera prématurément, et qui a dérouté les praticiens groupés à son chevet. Quelle était, au juste, cette maladie ? Il est aisé, aujourd'hui, de la diagnostiquer, d'après les informations qui nous en sont parvenues.

Le Dauphin, au dire même de ses médecins, qui savaient observer les manifestations morbides sans réussir à en donner toujours une interprétation satisfaisante, le Dauphin « se trouvoit mal d'un flux de ventre, procédé... des humeurs cuittes et accumulées dedans son corps pour ne se moucher point la pluspart du temps » : en conséquence, son père recommandait au gouverneur de l'« admonester, par douceur, de se moucher », en lui faisant entendre que sa maladie provenait de sa négligence. On comprend que le malheu-

(1) Il ne faut pas le confondre avec le fils aîné de François I^{er}, connu sous le nom de *François Dauphin*, mort en 1536, d'une façon assez mystérieuse (Cf. nos *Morts mystérieuses de l'histoire*) : Le jeune prince était un fort joueur de paume ; le jeu qu'il fréquentait à Lyon, où il fit sa dernière partie, était situé au bout d'une impasse qui partait de la rue de la Charité et a porté longtemps le nom d'*Impasse de François-Dauphin* (P. ST-OLIVE *Vieux Souvenirs*, 299).

reux n'en pût mais, et que Fernel, comme Akakia et toute la Faculté réunie, n'aient eu le moyen, à cette époque, de déceler les végétations adénoïdes, qui ne seront reconnues que beaucoup plus tard par une science plus éclairée.

A l'exemple de toutes les reines de France, Catherine de Médicis n'avait pas nourri François, pas plus qu'aucun autre de ses frères ou sœurs. Le Dauphin fut allaité par une femme du nom de Claude Gobelin, que le nourrisson jamais n'oublia : en 1559, il fit présent à celle qui l'avait nourri de son lait, de 150 peaux de petit-gris, pour faire une bordure à une robe ; en 1560, il la gratifia de 230 livres, « pour luy aider à se faire guérir et panser d'une maladie dont elle était retenue en la ville de Paris (1). »

François II fut, jusqu'à l'adolescence, sujet à de fréquentes indispositions, toutes ou presque toutes provenant d'un incomplet développement de son être physique et de son intelligence, lié à la même cause : l'adénoïdisme. Lorsqu'il épousa Marie Stuart, quelques médecins avertirent secrètement MM. de Guise de pourvoir à leurs affaires, « d'autant que ce Prince n'estoit pour la faire longue. » Et ils les avisaient, en outre, qu'ils ne s'attendissent pas à ce que leur nièce eût des en-

(1) Marquis de BELLEVAL, *op. cit.*, 18.



FRANÇOIS, DAUPHIN DE FRANCE, en l'aasge de huict ans et cinq mois,
au mois de juillet de l'an 1552.

fants, à moins qu'ils ne fussent d'un autre que de son mari, « tant par les causes susdites que pour ce qu'il avoit les parties génératrices du tout (entièrement) constipées et empeschées sans faire aucune action. » Cette opinion était si générale, que l'historiographe Pierre Mathieu, qui a consacré maintes pages aux règnes des Rois de France, de François I^{er} à Louis XIII, ne craint pas d'écrire que François II parlait du nez et que « les taches qui paraissaient sur sa face, rouges et livides, estoient signes évidents d'une mauvaise habitude et d'une courte vie. »

Les ambassadeurs qui se sont succédé à la cour de Henri II s'accordent à déclarer que le jeune François est « taciturne, bilieux, obstiné, moins enjoué que ne le comportait son âge. » Il ne fit fête qu'à l'ambassadeur d'Angleterre, le marquis de Northampton, envoyé extraordinaire d'Édouard VI, qui, ravi de cet accueil, ne put s'empêcher de mander à son souverain qu'il n'avait jamais rien vu de plus aimable que cette jeune Cour (1).

Ce n'était pas seulement François II, mais toute la descendance de Henri II et de Catherine, qui

(1) *Le XVI^e siècle et les Valois*, d'après les documents inédits du *British Museum* et du *Record Office*, par M. le comte de la FERRIÈRE. Paris (1879), 12-13.



M^{re} D'ALENÇON, frère du roy, estant petit.)
(D'après l'ouvrage de MOREAU-NÉLATON.

appelait la sollicitude constante des médecins (1).

Un des enfants mâles, Louis, était mort avant d'avoir atteint sa deuxième année, d'une fièvre éruptive, croit-on. Claude, la seconde fille, eut une existence un peu plus longue, sinon moins tourmentée : son épine dorsale s'étant déviée, on fut obligé de lui commander des *corps*, pour maintenir son buste chancelant.

Dès sa naissance, le futur Charles IX annonçait la constitution délicate, le tempérament fragile qu'il ne cessera point d'avoir (2). Catherine dut

(1) Le cinquième fils de Henri II et de Catherine, François, duc d'Alençon, ne fut pas le moins débile de la lignée. Après des vicissitudes de toute nature, il succomba, le dimanche 10 juin 1584, à Château-Thierry, « d'un flux de sang, accompagné de fièvre lente qui l'avoit petit à petit atténué et rendu sec et éthique. » Des contemporains crurent au poison, la critique moderne a établi que François d'Alençon mourut, à peine âgé de 30 ans, tuberculeux, comme ses frères François II, Charles IX, pour ne citer que deux des enfants d'Henri II. (Cf. la Mort du duc d'Alençon, par le docteur CORLIEU, in *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*, 1872, pp. 121 et s.)

(2) « Le fragile François II, le maladif Charles IX, hâtèrent leur mort par le surmenage physique qu'ils s'imposèrent à la chasse », écrit M. Jusserand, dans son beau livre sur les *Sports dans l'ancienne France*. Rien de plus exact, au témoignage même des ambassadeurs étrangers, qui constatent qu'ils se brûlent le sang à cet exercice, tant ils s'y livrent avec une passion désordonnée. Catherine avait transmis ses goûts de chasseresse non seulement à ses fils, mais à ses filles. Comme sa mère, Elisabeth de Valois, mariée à Philippe II, tirait les daims à l'arbalète ; comme son frère et son aïeul, François II s'épuisait à poursuivre le gibier de toute espèce. « On l'a accous-



LE ROI CHARLES IX.

se fâcher et gourmander ses gens de ne l'avoir pas prévenue que sa nourrice avait un lait insuffisant ; le prince se ressentit, toute la vie, de cette nourriture imparfaite.

Pour avoir et conserver comme « un procès-verbal fidèle de ces santés débiles », la reine-mère avait demandé aux peintres attachés à son service de reproduire leurs traits sur la toile ; à défaut de photographies, elle aurait sous les yeux des « instantanés », qui reproduiraient au naturel les êtres qu'elle chérissait. Il y avait, à la Cour, un homme de beaucoup de talent, François Clouet, qui était à la mode, que les plus grands

tumé à estre journellement à cheval, ou à la volerie, ou après les lièvres, ou au jeu de paulme ou aux grandes chasses.... tout cela lui a fait un sang brûlé qui lui allume le foye... » Et il continue « par chault et par froid », et les remontrances n'y font rien. Brantôme dit, de même, de Charles IX, qu' « il y estoit si affectionné (à la chasse) qu'il en perdoit le dormir, estant à cheval avant jour pour y aller ; et se peinoit aussy fort à appeler les chiens, fust de la voix, fust de la trompe. » L'ambassadeur Cavalli confirme les dires du biographe des Dames galantes. « S'il n'eut point détruit sa complexion par les exercices violents auxquels il se livrait, peut-être eut-il vécu davantage. C'est une chose à ne point croire que les insupportables fatigues qu'il prend à la chasse. » Atteint du mal qui devait l'emporter, il continuait à s'y livrer avec plus de fougue encore, s'attaquant avec une sorte de rage aux sangliers de la forêt de Fontainebleau, seul, à pied, et l'épieu à la main. Sa belle-sœur, Marie Stuart, annonçait, elle aussi, dès le jeune âge, l'intrépide amazone qu'elle devait être plus tard.



CHARLES IX chez son armurier.
(D'après une peinture d'Eug. ISABEY.)

seigneurs se disputaient; la reine lui préféra néanmoins un artiste plus modeste, Germain Le Mannier, qui fut spécialement attaché à la maison des Enfants de France et que Catherine chargea de faire leur « pourtraicture ». Le peintre avait donné les preuves de son habileté à traduire la physionomie des chers absents, à reproduire les nuances révélatrices de leur état de santé ou de maladie.

Le Mannier avait fait un premier portrait de François Dauphin, au printemps de 1547; il l'avait peint dès son arrivée à Romorantin, avant que la fièvre le tint alité; un an plus tard, il recevait l'ordre de fournir l'image du jeune prince, afin que la mère anxieuse pût juger de la mine de l'enfant rétabli. Sans doute, l'épreuve fut-elle satisfaisante, car Henri II écrivait, le 25 octobre 1548, à M. d'Humières : « A ce que j'ay veu par leurs pourtraictures, mes enffans sont en très bon estat, Dieu mercy », et Catherine manifestait, à son tour, son contentement en ces termes : « J'ay receu les painctures de mes enfans que vous m'avez faict faire, lesquelles j'ay trouvées fort belles et fort bien faictes; et me semble advis par là que mesdicts enffans sont bien amendez depuis que je ne les ay veuz. »

Cette application de l'art à la pathologie, à une époque où on n'eût guère soupçonné de la ren-

contrer, méritait d'être remarquée ; et nous ne pouvons que savoir gré à l'homme érudit, aimable et distingué (1), qui, le premier, eut l'obligeance de nous signaler cette très intéressante particularité.

Une autre particularité, non moins attachante, nous fut dévoilée ces dernières années (2) : par une innovation assez hardie pour l'époque, Catherine de Médicis a tenté, dans sa propre famille, un essai de coéducation des sexes, dont il ne sera pas indifférent d'apprécier les résultats.

Les Enfants de France avaient été, par une heureuse inspiration, logés au Château de Saint-Germain-en-Laye, en bon air, « sur un plateau élevé, entouré de jardins et de parcs, à la lisière de la forêt, et où abondaient l'air pur et la lumière. » La reine-mère, aidée de sa belle-sœur, Marguerite de France, avait tenu à régler elle-même les exercices de la « petite Cour », à fixer le programme d'études et les jeux auxquels devaient se livrer les jeunes princes et princesses. En même temps qu'on apprenait à ces dernières la

(1) M. Et. Moreau-Nélaton, auquel nous faisons allusion, est le gendre de l'illustre chirurgien Nélaton : il est donc presque des nôtres.

(2) Cf. Un essai de coéducation des sexes au xvi^e siècle, par JEAN LE PELLETIER (*Revue bleue*, à une date que nous ne saurions déterminer, ayant omis de la marquer sur notre coupure).

peinture et la musique, on les initiait aux soins du ménage, sans pour cela négliger l'enseignement des langues, les leçons d'histoire, de géographie, d'astronomie et de mathématiques. Quand elles ne montaient pas à cheval, pour suivre les chasses à courre et au faucon, elles faisaient des compositions latines ou dissertaient de graves sujets de philosophie et de morale. Quant aux garçons, ils n'étaient pas uniquement dressés à être de parfaits cavaliers, habiles à manier l'épée ou autres armes, ils n'occupaient pas leur temps qu'à danser ou à jouer du luth, on les instruisait comme des futurs savants, à qui aucune des sciences humaines ne devait être étrangère.

Cette existence en commun des Enfants de France des deux sexes ne pouvait que faire naître des passionnettes, dont quelques-unes se terminèrent par un mariage. Claude de Valois, et son fiancé, le duc de Lorraine, s'étaient connus et fréquentés dans la *Petite Cour*. Marguerite de Valois avait vu pour la première fois son futur mari, Henri le Béarnais, à Saint-Germain. Marie Stuart, « la reinette d'Écosse », était à peine âgée de 10 ans, lorsqu'on la fiança au Dauphin François ; parmi les royales écolières, elle occupa, sans conteste, le premier rang (1).

(1) La Bibliothèque Nationale (*Fonds latin*, n° 8660) conserve un manuscrit des devoirs de latin faits par Marie Stuart, vers

Si on n'en jugeait que par les exemples de Marie Stuart et de Marguerite de Valois, on aurait tout droit de juger sévèrement, d'après les résultats, cette tentative de coéducation. Au contact de tant de jeunesses frémissantes, il n'est pas douteux que les jeunes princes se soient énervés et dévirilisés. On peut donc raisonnablement conclure que l'essai d'un pareil régime était, pour le moins, prématuré, sans pour cela prétendre que l'heure soit venue d'en tenter à nouveau l'application.

l'âge de 12 ans. On pourra lire, à ce sujet, un article paru dans l'*Athenæum français* de 1853, p. 775, sous la signature de L. LALANNE. Nous savions, par Brantôme, que la jolie écolière « s'estoit faicte fort savante en latin », et qu'à l'âge de 13 à 14 ans, « elle déclama devant le roy Henry, la Reyne et toute la Court, publiquement en la salle du Louvre, une oraison en latin qu'elle avoit faicte, soubtenant et deffendant, contre l'opinion commune, qu'il estoit bien séant aux femmes de sçavoir les lettres et arts libéraux ». BRANTÔME t. VII.

II

L'ÉDUCATION DE HENRI IV

On ne peut qu'être frappé du contraste qui apparaît entre les enfances malades de la race épuisée des Valois, et celle du fils du roi de Navarre qui occupera le trône de France sous le nom d'Henri IV.

Celui-ci dut surtout à sa constitution native de traverser les vicissitudes de son premier âge sans en éprouver de trop graves inconvénients. Il avait eu, cependant, à souffrir d'un changement fréquent de nourrices, et ce ne fut pas sans dommage pour l'état de sa santé. Le maréchal de Vieilleville a conté, dans ses *Mémoires* (1), qu'il dut avertir les parents d'Henri de Bourbon, « de prendre garde de plus près à la nourriture de l'enfant », s'ils tenaient à le conserver ; il les en-

(1) Livre III, ch. xvii.

Maréchal de Vieilleville

1566

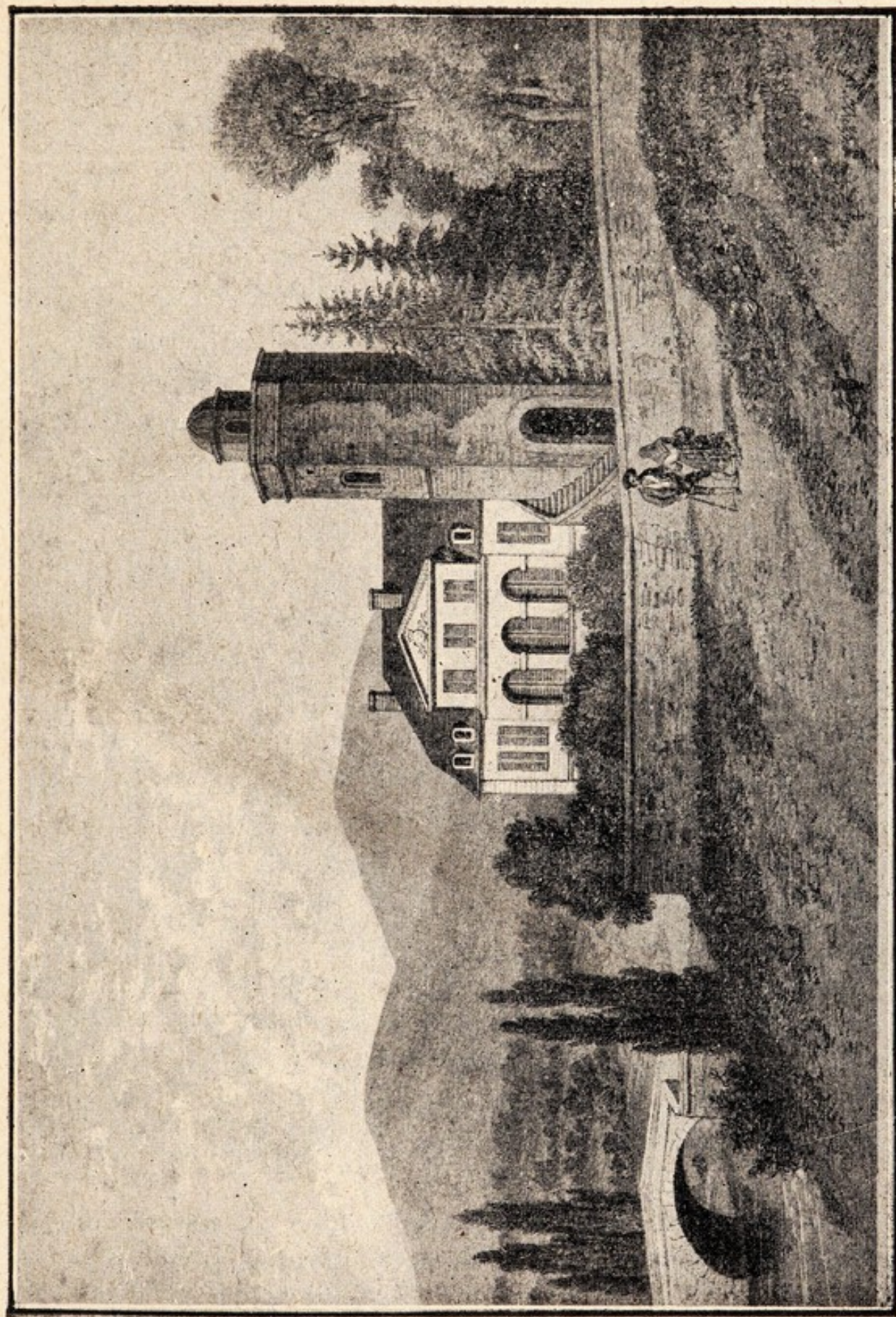


Le Maréchal de VIEILLEVILLE (1566).
(Crayon français de Chantilly, reproduit
par Étienne MOREAU-NÉLATON).

gageait à ne pas garder une « nourrice... âgée, maigre et mélancolique » ; d'autre part, à mettre leur dernier-né dans une chambre suffisamment aérée et, au lieu de tenir toujours les fenêtres closes, de les laisser grandes ouvertes.

Pour nourrice, il conseilla de choisir une robuste fille des champs et de la « traicter de grosses viandes à sa mode rustique » ; surtout « deffendre sa chambre au médecin et à l'appotiquaire. » On suivit ces conseils, et bien l'on s'en trouva. « On fit oster de dessus le berceau de l'enfant des ciels, poiles et daix dedans lesquels il estoit comme étouffé, on lui rendit le jour et le soleil à souhait et à toutes heures, avec une nourrice de l'âge de vingt et deux ans et fort saine ; si bien que l'on congneust en moins de huict jours l'amendement de l'enfant. »

Une fois sevré, on le remit aux mains de Suzanne de Bourbon-Busset, femme de Jean d'Albert, baron de Miossens. La nouvelle gouvernante possédait, à cinq lieues environ de Pau, au pied des montagnes, dans la vallée arrosée par le Gave, un château situé en bon air. C'est à Coaraze, « en lieux fort rudes et pierreux, le plus souvent tête nue et pieds nuds », mangeant comme les petits paysans, ses compagnons de jeux, du pain noir, du fromage et de l'ail, luttant avec les plus forts d'agilité et de vigueur, que



ANCIEN CHATEAU DE COARRAZE, où HENRI IV passa ses premières années, en sortant de nourrice.

fut élevé « à la béarnaise, et non mollement à la française », le garçonnet qui, de prince de Béarn, deviendra roi de France.

Jeanne d'Albret accoutuma de bonne heure son fils aux exercices physiques et à la fatigue. Un contemporain de Louis XIII (1) assure tenir d'un vieil officier, « qui l'avait hanté familièrement durant sa première jeunesse », que le jeune Henri, « pendant les plus grandes rigueurs de l'yver ou pendant les plus grands orages, qui sont extraordinairement fréquens et rudes dans les montagnes de Béar où il avait été nourry, Jeanne d'Albret, sa mère, lui donoit à entendre que quelques Seigneurs de leurs sujets s'alloient battre en duel, et lui commandoit de monter incontinent à cheval pour les aller séparer. » Le prince obéissait docilement à sa mère, et « après avoir rôdé trois ou quatre lieues autour de sa maison de Pau ou de Navarrin, s'en revenoit au chasteau, tout degoustant de pluye et de sueur, sans avoir rencontré personne. » Sa mère usait de ce subterfuge pour mieux l'endurcir à la fatigue, et elle y réussit très bien par ce moyen.

Elle tint à ce que son fils reçût une éducation

(1) *Les Lauriers de la maison de Bourbon, ou Recherches curieuses des actions héroïques de ses princes*, par M. Jean COLLIN, docteur en théologie, conseiller et aumônier de Sa Majesté. A Paris, MDC. XLI, 314.



HENRI IV, enfant.

(Peint par F. JANET : gravé par P^{re} Al^{re} TARDIEU.)

toute spartiate, couchant habillé sur une simple paille, ne prolongeant pas son sommeil au delà de cinq ou six heures, et quelque temps qu'il fit, marchant par les sentiers et les routes, ou faisant à bride abattue des courses à cheval, jusqu'à tomber épuisé de lassitude. Il en garda, pour la vie, le goût du voyage et de l'aventure, mais il y acquit un tempérament d'une solidité à toute épreuve.

La tradition populaire aime à répéter qu'Henri, dans son enfance, se livrait avec ardeur aux divertissements en usage dans le pays : il prenait plaisir, notamment, à jouer « à la barincole et à tastoures (1). » Il conserva longtemps du goût pour le jeu de paume, alors répandu dans toute la France, et pour la chasse, à laquelle, de bonne heure, on l'avait accoutumé.

Nous rappellerons brièvement les épisodes principaux de la vie de notre héros, jusqu'au jour où il nous apparaîtra sous les traits d'un bon père de famille.

Après avoir été, durant plusieurs années, le mari de la « reine Margot », sœur de Henri III, Henri IV avait fait consentir cette dernière à la dissolution de son mariage, à la condition que le roi épouserait une princesse. Mais Henri, tant

(1) *Le Château de Pau*, par G. BASCLE de LAGRÈZE. Paris, 1854.

que vécut la belle Gabrielle, ne voulait se démarier que pour épouser sa maîtresse. Marguerite écrivit, à ce sujet, à Sully, « qu'étant née fille de France, ayant été fille, femme et sœur de rois, et seule restée de toute la royale race des Valois qui respirât l'air de cette vie, elle aimoit si chèrement sa patrie, affectionnoit tellement la personne et les contentements du roi, et désiroit si ardemment de lui voir des enfants légitimes..., que n'étant pas en état de lui faire trouver le bonheur en sa personne, elle le désiroit et le souhaitoit en une autre qui fût digne de lui... mais que, si c'étoit pour mettre en sa place une femme de si basse extraction et qui avoit démené une vie si sale et si vilaine, comme étoit celle dont on faisoit courir le bruit, elle feroit tout le contraire, et ne quitteroit rien du sien, pour le voir si mal colloquer. » Il ne fallut pas moins que la mort de Gabrielle, pour que le roi se décidât à renoncer à cette mésalliance.

Ce fut ensuite à la marquise de Verneuil qu'Henri renouvela la même promesse. Mais la Providence veillait : un coup de tonnerre vint dégager le roi de ses engagements. La marquise était grosse, lorsque la foudre tombant dans sa chambre, à Saint-Germain, elle accoucha, au commencement de juillet 1600, avant terme, d'un garçon mort en naissant,



HENRI IV, 3
(Peinture d'Inc



ENFANTS.
RICHOMME.

Dès le mois de mai de cette même année, Henri engageait avec la princesse de Toscane une correspondance suivie, déployant toutes les séductions de son esprit, toutes les grâces de sa joyeuse humeur. « Je ne vous aime pas seulement, lui écrivait-il, comme un mari doit aimer sa femme, mais comme un serviteur passionné une maîtresse. » Et un autre jour, dans un de ces accès de galanterie qui lui étaient habituels, il lui disait : « Comme vous désirez la conservation de ma santé, j'en fais ainsin (pareillement) de vous et vous recommande la vostre, afin que, à vostre arrivée, *nous puissions faire un bel enfant qui face rire nos amys et pleurer nos ennemis.* »

A mesure que l'époque du mariage approchait, la galanterie du roi se muait en tendresses qui ressemblaient fort à des gaillardises. « S'il estoit bien séant de dire qu'on est amoureux de sa femme, lui mandait-il le 3 septembre (1600), je vous dirois que je le suis extrêmement de vous ; mais j'aime mieux le vous tesmoigner en lieu où il n'y aura tesmoing que vous et moy. »

C'est à Lyon qu'eut lieu la première rencontre des époux. Le bon chanoine qui en a laissé la relation conte qu'Henri prit sa femme dans ses bras, la souleva de terre et la baisa trois ou quatre fois, *da tutti i latti della facia* ; à son tour la reine l'embrassa sans y mettre plus de façons. Après un

repas rapidement expédié, où il se contenta de *bere un poco* (il était de bon appétit, mais il était très sobre), le nouveau marié congédia les assistants et se retira dans la chambre de la reine.

Le lendemain, un des Italiens qui avaient accompagné Marie de Médicis en France, ayant pris ses informations auprès de Mme de Nemours, qu'on avait attachée au service de la reine, et du médecin de Marie, le seigneur Guidi, déclarait à tout venant *che le cose erano passato finalmente benissimo*; en bon français, que tout s'était très bien passé. Peu de temps après, le roi se réjouissait avec la reine « d'avoir, en un même jour, conclu la paix et acquis la certitude d'avoir des enfants (1). »

A partir de ce moment, mille précautions sont prises pour que la grossesse de la reine arrive à terme; son état rend nécessaire l'usage de la litière, que portent des estaffiers italiens qui, pour le soin et la peine qu'ils prennent à éviter à la reine le moindre heurt, ne reçoivent jamais la moindre gratification, « et ils n'auraient même pas un verre de vin pour les restaurer, n'était la pitié de quelque gentilhomme ou dame qui leur donne parfois un écu pour se rafraîchir. »

Afin d'avoir d'aussi beaux enfants que ceux qu'il

1) Dépêche de l'ambassadeur italien Belisario Vinta (Berthold ZELLER, *Henri IV et Marie de Médicis*. Paris, 1877, 73).

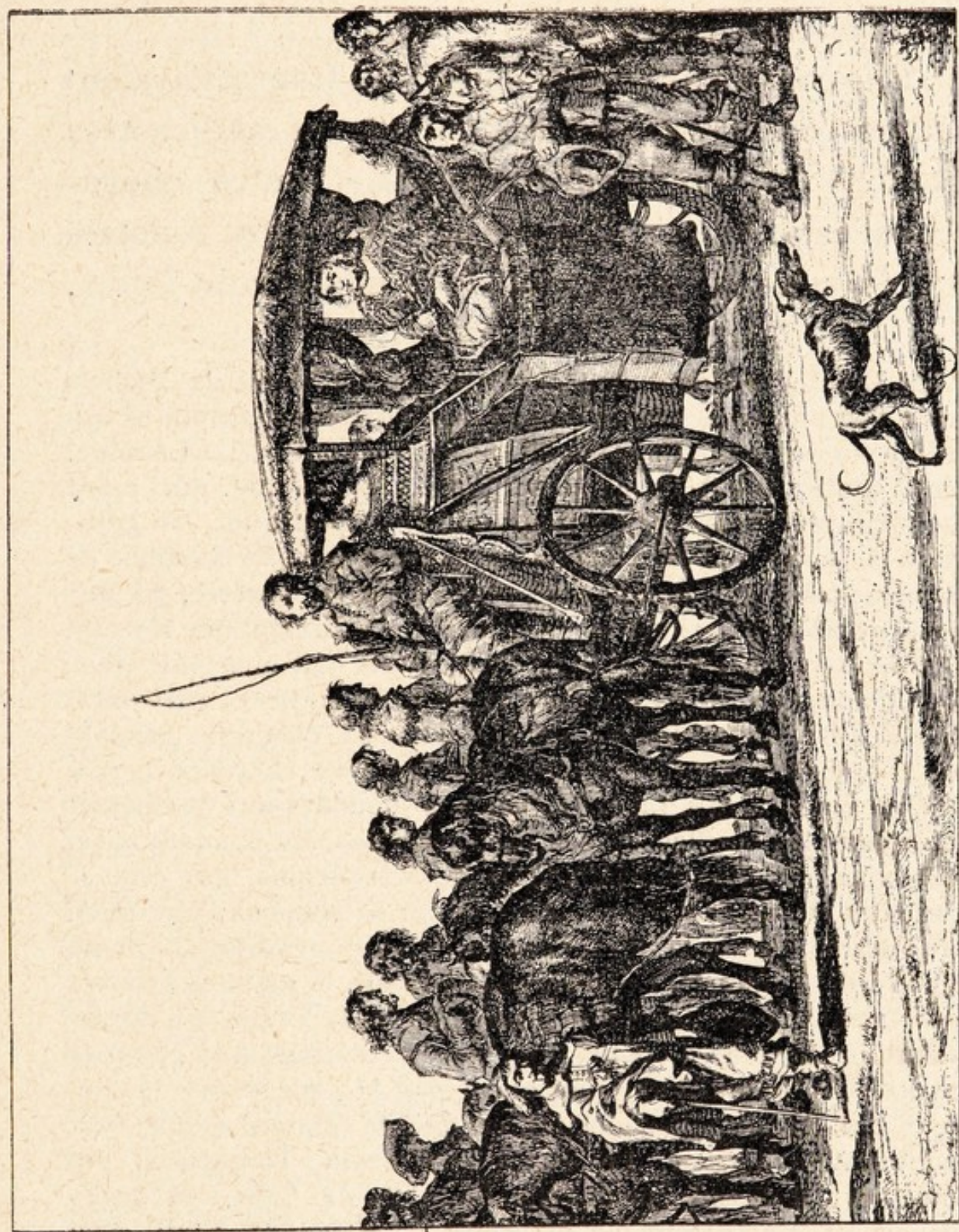
avait eus de Gabrielle d'Estrées, le roi soumit la reine à une hygiène spéciale, qui était d'ailleurs la thérapeutique usuelle : *purger, saigner, baigner* étaient, en effet, les trois remèdes qu'un grand médecin, le célèbre Turquet de Mayerne, prescrivait couramment (1). Un chirurgien, désigné pour piquer la veine à Marie de Médicis, recevait la somme de 150 livres par séance; elle se prêtait à l'opération d'assez bonne grâce, même si l'opérateur était quelque peu maladroit (2).

Comme purgatif, on administrait à la royale parturiente « des pilules (3) », quand elle ne se contentait pas de boire des eaux de Spa, « plutôt pour faire provision de santé que pour maladie. » En quelques heures, elle en buvait jusqu'à neuf

(1) BEAUVAIS-NANGIS, *Mémoires*, édition MONMERQUÉ, 118.

(2) Malherbe écrivait à Peiresc, le 8 octobre 1614 : « Je vous avois écrit dimanche que l'on saignoit la Reine, mais il n'en fut rien : le chirurgien, qui s'appelle Boudot, que M. de Bassompierre lui avoit baillé, et qui l'avoit autrefois saignée fort bien et fort à son gré, a piqua deux fois sans avoir trouvé la veine. Lundi et hier, on regarda encore s'il y avoit moyen de la saigner ; mais on n'osa s'y hasarder, de peur de lui accroître la douleur qu'on lui avoit faite au premier état, qui avoit été telle qu'elle s'en étoit mise au lit. » Les meilleurs et les plus qualifiés des chirurgiens-barbiers n'étaient pas à l'abri de ces mécomptes ; le fâcheux, c'est que les patients souffraient plus qu'eux-mêmes de leur maladresse, bien que celle-ci fit encourir parfois aux opérateurs une disgrâce qu'on ne pouvait dire imméritée.

(3) Elle mangeait seule lorsqu'elle avait pris un bain, ou avalé des pilules. » *Lettres de Malherbe*, t. III, 400, 507.



La reine MARIE DE MÉDICIS, en carrosse.

(Bibl. Nat., ESTAMPES.)

verres, qu'elle « rendait fort bien et par les deux côtés » ; et pendant toute une semaine elle suivait cette médication.

Elle convenait que les médecins français avaient mieux connu son tempérament que les médicastres italiens (1), qui lui ordonnaient « toutes choses chaudes », alors qu'en France on avait constaté que « son mal provenant de la chaleur du foie »,

(1) Il est cependant une circonstance où Marie de Médicis recourut aux bons offices de ses compatriotes : témoin ce qui se passa au : ouvre, vers la fin du mois d'août 1610. « La reine, écrit Cioli, voulait, ce matin, se faire ôter une dent, qui l'a fait souffrir plusieurs fois ces jours-ci. C'est pourquoi, me trouvant là, je dis à la Forzona (la première femme de chambre de la reine-mère), qu'avant de se résoudre à ce martyre, Sa Majesté ne risquerait rien d'essayer un remède du capitaine Horatio Tornabuoni, lequel, en un clin d'œil, avait fait merveille pour quelqu'un d'autre. La Forzona le dit à Sa Majesté, qui voulut m'entendre et me manda exprès dans sa chambre, pendant qu'elle se faisait coiffer. L'on envoya aussitôt chercher Tornabuoni, qui se mit à lui appliquer son onguent aux tempes et puis dans les oreilles, de ses propres mains, lui donnant aussi des soins, au grand scandale de deux médecins, qui comparurent à ce moment. Et ainsi est restée en suspens l'opération de l'extraction de la dent, pour laquelle on avait fait venir un maître de Toulouse. Celui-ci, pour se faire la main et prouver son talent, en avait ôté une à un valet de la Cour, qui s'évanouit presque de douleur. Pour rendre courage à la reine, le maître de Toulouse affirmait que c'était la peur et non la douleur qui l'avait ainsi anéanti, ce que le pauvre diable était contraint d'affirmer. Le succès d'Horatio Tornabuoni fut complet ; il devint un des familiers de la Cour, au grand désespoir de l'arracheur de dents. (Lettres de Cioli, 4 et 8 septembre 1610, dans E. ZELLER, *la Minorité de Louis XIII ; Marie de Médicis et Sully* (1610-1612). Paris, 1892, 114-5).

Il ne lui fallait « que des choses froides et rafraîchissantes. » Elle avait cependant demandé à ce qu'on lui laissât son médecin. Elle avait amené également d'Italie un cuisinier, un apothicaire, un sommelier, un officier de bouche, un tailleur et quelques femmes pour le service de sa chambre (1).

En dépit d'un régime rigoureusement suivi, les grossesses de Marie de Médicis furent presque toutes pénibles. Si la première fut assez bien supportée, quoique au moment de l'accouchement elle eût été « tenue quelque temps en grand péril », pour avoir, croyait-elle, mangé trop de fruits, celles qui suivirent furent plus mouvementées.

Elle était surtout sujette à des « flux de ventre », accompagnés de coliques violentes, qui l'obligeaient à garder le lit des dix et douze jours ; quand il s'y joignait des soucis et des préoccupations de la nature de ceux que lui occasionnaient les « nargues » des maîtresses de son royal époux (2), elle en éprouvait une secousse qui eut, parfois, le plus déplorable effet sur sa santé et sur celle de l'enfant qu'elle portait dans son

(1) B. ZELLER, 78.

(2) V. surtout le livre de B. ZELLER, *Henri IV et Marie de Médicis*, pour les rapports, presque toujours tendus, entre la reine et la favorite du roi ; et la note de la page 355 du livre de DUSSIEUX, *Lettres intimes de Henri IV*.

sein (1). Henriette d'Entraigues, entre autres, se plaisait à lui prodiguer ses insolences, à la braver jusque dans son palais.

Comme la reine, la marquise de Verneuil, qui était devenue grosse dans le même temps que Marie de Médicis, se faisait porter en litière ou en carrosse, prenant comme un malicieux plaisir à lui rendre visite, cherchant à saisir sur sa physionomie les marques de sa jalousie.

« Elle aime beaucoup le roi, écrit un ambassadeur vénitien, jusqu'à en être jalouse », ce qui est propre, ajoute-t-il, aux femmes du commun, « *che sono piu propria di donne private.* » De plus, elle se tourmentait pour des riens et, sous une froideur apparente, montrait une nervosité extrême. La maîtresse avait beau jeu !

Quant à Henri IV, il se réjouissait à l'espérance d'être doublement père, disant qu'allaient bientôt lui naître « un maître et un valet ».

En attendant, il passait gaiement son temps, faisant de fréquents séjours à Verneuil auprès de son amie, prenant les eaux de Pougues, ou chassant et jouant à la paume. On portait les eaux au roi là où il avait fixé sa résidence provisoire, soit

(1) « Pour le second fils, un duc d'Orléans, les fatigues extrêmes de la grossesse, jointes aux soucis causés par Henriette d'Entraigues, eurent pour effet que l'enfant vint dans le plus pitoyable état, hydrocéphale, sujet aux convulsions, peu viable. » (L. BATIFFOL, *loc. cit.*).

à Fontainebleau (1), soit à Montceau, dans un endroit tranquille, loin des importuns (2).

Le roi, « occupé à battre les buissons entre Fontainebleau et Verneuil », n'avait guère le loisir de penser à la reine ; aussi, quand elle fut près d'accoucher de son second enfant, chargea-t-il son fidèle Rosny (Sully) de pourvoir à ces nouvelles couches. Il s'était montré plus attentionné, lorsque Marie de Médicis l'avait gratifié d'un Dauphin.

Un des historiens de sa vie intime (3) déclare qu'Henri IV est l'homme de tous les contrastes ; il serait plus juste de dire qu'il est tout d'une pièce, bien de sa race et de son temps. Ne lui demandez aucune délicatesse : il ne songe ni à se déguiser ni à se contraindre ; son langage, son attitude envers le Dauphin, le système d'éducation qu'il tolère, s'il ne l'encourage, cette pro-

(1) « Je suis arrivé ici (écrivait Henri à sa maîtresse) sauf et sain, fors le mal d'amour qui m'est doux à supporter pour m'être si agréable, que si je faisais élection d'une mort, je choisirais cette-là... » Lettre du 4 octobre 1601.

(2) On le voit cependant en prendre à Saint-Germain, où il n'était pas à l'abri des sollicitateurs. « Au temps que le Roi séjournoit à Saint Germain-en-Laye, écrit Héroard, en tête de son livre *De l'institution du Prince*, publié en 1609 et dédié au Dauphin, y prenant quelques jours de ceux là qu'il employa continuellement aux plus grandes affaires de son Etat pour les donner à sa santé, buvant, à cet effet, par l'avis de ses médecins, des eaux portées des fontaines de Pougues... »

(3) DUSSIEUX, *op. cit.*

miscuité des deux reines légitimes (Marguerite de Valois ne cessa jamais de venir à la Cour et de vivre dans une grande intimité avec la seconde épouse du roi) et des maîtresses reconnues, les propos bas et sales, les divertissements vulgaires et sans distinction, tout cela indique une corruption profonde, et le scandale partant de haut, la moralité générale ne pouvait que s'en ressentir.

Faut-il en trouver l'explication dans ce fait qu'« au commencement du xvii^e siècle, les mœurs, qui avaient conservé la rudesse gauloise, s'étaient, en outre, viciées par la corruption de l'Italie en décadence et par cette licence propre aux temps de violences et de guerres civiles (1) ? » Il y a de cela, mais sa propension naturelle inclinait Henri IV à cette dépravation ; sa réputation était si bien établie à ce sujet, que la nourrice de son enfant demandait un jour à celui-ci : « Serez-vous aussi ribaud que le Roi ? » A quoi, après un moment de réflexion, le Dauphin répondait résolument : Non ! Combien l'enfant dut-il avoir à lutter contre ses instincts, lorsqu'il put observer et raisonner, pour résister à un contagieux entraînement ? Mais, « d'un goût naturellement pur et sain, d'un esprit juste et droit, il discerna bien vite et condamna la perversité de son entourage. »

(1) *Louis XIII et Richelieu. Etude historique*, par Marius TOPIN
Paris, 1877.

III

LOUIS XIII, ENFANT

Henri IV se montra, sous d'autres rapports, un père excellent, mais qui adora, sans distinction, tous ses enfants, les légitimes comme les illégitimes (1), réunis à Saint-Germain sous la férule de leur gouvernante, Françoise de Longuejume, épouse de Robert de Harlay, baron du Montglat (2), premier maître d'hôtel du roi. Mme de Montglat avait été choisie pour « gouverner » le Dauphin huit jours avant que celui-ci vînt au monde (3).

Parlant des époux Montglat, l'Estoile dit que l'homme était « violent et fâcheux, et sa femme encore plus ». Mme de Montglat, avant d'être

(1) De 1593 à 1609, il eut huit enfants de ses maîtresses déclarées, en même temps que sa femme lui en donnait six (Alfred FRANKLIN, *la Cour de France*, 89).

(2) Sur la place qu'occupait Mme de Montglat à la Cour, v. l'ouvrage de GRISELLE, cité plus loin, à l'article MONGLAS.

(3) Lettre de Henri IV à madame de Montglat, du 19 septembre 1601 (*Correspondance de Henri IV*, édition DUSSIEUX).

chargée de l'éducation du Dauphin, avait élevé les enfants que Henri IV avait eus de Gabrielle d'Estrées, et elle resta leur gouvernante, même en prenant ses nouvelles fonctions. Henri IV lui



• Médaille frappée en Italie, pour célébrer la naissance de Louis XIII.

(A remarquer, au premier plan à droite, le coq déjà emblématique.)

confiant, à mesure qu'ils naissaient, tous les rejetons de ses maîtresses, elle finira par avoir sous sa garde jusqu'à neuf pupilles, provenant de cinq mères différentes!

A côté de la gouvernante, le médecin jouait un rôle actif. Celui qui avait été désigné pour veiller sur la santé de Louis XIII nous est connu : Jean Héroard —

on prononçait Hérouard (1) — avait été successivement attaché à la personne des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, en qualité de médecin ordinaire. Pendant plus de vingt-six années, il restera auprès de Louis XIII, tenant jour pour jour registre de ses moindres incommodités ; c'est lui qui nous renseignera sur les diverses péripéties de l'existence infantine du jeune prince.

(1) *Etat de la maison du roi Louis XIII*, par Eug. GRISELLE. Paris, 1912 (art. HÉROARD).



Louis XIII, enfant.
 (Gravure communiquée par M. G. Mas.)

La percée de sa première dent avait été un événement. M. Guérin, son apothicaire, était parti, d'une traite, pour en porter la nouvelle au Roi, à Fontainebleau (1). Celui-ci ne faisait à son fils que de rares visites; la reine, plus cérémonieuse, « le baisait à côté du front » et « devenait soudain fort rouge » à sa vue. Timidité ou éreutophobie; en tout cas, Marie de Médicis paraît avoir été assez indifférente à l'égard de son rejeton.

Plus familier, Henri se laissait tirer la barbe à deux mains; l'enfant la tirait jusqu'à lui faire mal; c'était une de ses façons de caresser, comme de tirer la moustache à M. le Grand, ou d'empoigner la joue à la fille de chambre de sa nourrice.

Le 17 juillet 1602, « il lui a été mis des lisières à sa robe, pour l'apprendre à marcher »; le 22, « vêtu d'une cotte neuve », on le porte au roi, dans les jardins, où il se promène après avoir pris ses eaux. La reine veut le prendre, il pleure tant qu'il le faut emporter.

Un détail, qui atteste la grossièreté de mœurs et dépeint l'extraordinaire milieu dans lequel vivait l'enfant royal, nous est donné par Héroard, qui le consigne, sans laisser paraître la moindre surprise : « Vêtu à sept heures, il prend plaisir et

(1) Lettre du roi à Madame de Montglat, 16 avril 1602.



ALEX. DE BOURBON, CHEVALIER DE VENIÔME, un des bâtards
de HENRI IV et GABRIELLE D'ESTRÉES.

se rit à plein poumon, quand la remueuse lui branle du bout du doigt sa guillery. » Comment l'enfant n'aurait-il pas contracté des habitudes d'amusement solitaire, ou d'exhibitionnisme malsain (1)?

Le 21 novembre, on transportait le Dauphin au château neuf : ce changement avait été imposé par la situation sanitaire de Saint-Germain ; depuis le mois de mars, il y régnait une épidémie de variole qui avait d'abord atteint les enfants de Henri IV et de Gabrielle, *Alexandre Monsieur* et Mlle de Vendôme ; plus tard, le fils de M. de Frontenac en fut frappé : il convenait d'éloigner l'enfant royal de ce foyer de contagion.

Le 27 janvier de l'année suivante (1603), « le Roi lui donne à tâter du vin » pour la première fois ; quelques jours après, on lui laisse manger du canard, la « première viande qu'il a mangée », puis du chapon : « il trouve tout bon ».

Pour lui faire son portrait, on mande le peintre du roi, « Charles Martin, demeurant à Paris, sur le Pont Notre-Dame, près Saint-Denis-de-la-Chartre. » On amuse le Dauphin dans sa petite chaise, afin qu'il se tienne tranquille pendant la pose.

De nouveau on parle de petite vérole ; quelques cas ont été signalés dans la région parisienne. Le roi écrit, de Villers-Cotterets, à Mme de Montglat

(1) Cf. le *Journal d'Héroard*, I, 34-35, et le *Cabinet secret de l'Histoire*, nouvelle édition.

(18 juillet), lui recommandant de ne plus laisser visiter ses enfants et de les isoler de tous ceux qui pourraient leur apporter le mauvais germe. La gouvernante, rendons-lui cette justice, comprend la nécessité de cet isolement et n'hésite pas à se conformer aux ordres reçus, quand les circonstances le lui commandent; le roi s'empresse de l'en remercier et l'approuve, quand sa fille de Verneuil a eu l'éruption caractéristique, de l'avoir séparée de son fils et de ses autres enfants. S'il autorise Mme de Verneuil à aller « voir sa fille et la secourir », il reste entendu qu'elle aura « une chambre au château et qui soit commode », mais le reste de la famille sera logé au logis neuf, loin de la contaminée.

Henri IV s'inquiète de savoir si celle-ci « a force vérole au visage, et où elle l'a, si elle en est fort mal (1) », et il réclame sur ce point tous les éclaircissements possibles.

Comme nous l'avons indiqué, Henri IV ne fait nulle distinction entre ses enfants légitimes et ses bâtards. Un jour, le roi s'inquiète de savoir si son fils Verneuil a été purgé (2) ; un autre jour, son fils d'Orléans est « fort malade d'un fort violent accès de fièvre (3) », et il s'en tourmente; pas

(1) Lettre à Madame de Montglat, 9 juillet 1606.

(2) Lettre à la marquise, 10 avril 1608.

(3) Lettre du 18 avril.

très longtemps, car il va courre le cerf, afin de se distraire de ses soucis. Mais où l'on voit qu'il met toute « la petite troupe de Saint-Germain » sur le pied d'égalité, qu'il entoure tous ses enfants d'une même sollicitude, c'est dans une lettre qu'il écrivait à Sully, le 16 mai 1608 :

Mon ami, je ne suis pas sans peine, ayant ici tous mes enfants malades. Ma fille de Verneuil a la rougeole, mais elle s'en va éteinte avec peu de fièvre, si bien que dans deux ou trois jours, je pense qu'elle sera guérie. Mon fils le Dauphin eut hier deux vomissements avec un peu de fièvre et un assoupissement avec mal à la gorge qui fait croire aux médecins qu'il couve la rougeole ; toutefois elle n'a laissé de reposer cette nuit. Mon fils d'Orléans a toujours la fièvre continue, mais un jour plus forte que l'autre, et il semble qu'elle soit une double tierce. Vous devez croire si avec tout cela je suis sans peine...

Beaucoup plus froide se montre Marie de Médicis, pour la « chair de sa chair ». Richelieu rapporte, dans ses *Mémoires*, qu'il avait « ouï dire au sieur de Béthune, qu'en un autre temps, elle fut si peu touchée d'une extrême maladie qu'eut le duc d'Orléans, que le feu roi (Henri IV), qui vivoit alors, le trouva fort étrange. »

Partait-elle pour une longue absence, la reine recevait les nouvelles que lui envoyait Mme de Montglat (1), mais ne faisait « point de réponse,

(1) Nous avons eu la bonne fortune d'avoir communication,

M^{re} de Montglat
à la Reine

— 1^{re} Germain 7. Juin 1602

Madame

Monsieur le Dauphyn continue a ce bien porter
graces a dieu, Il ny a que les galler de son visage
quy importunent un peu, pour ce que cete lux
demenze fort, Il nen auit point au front cu il
lux en est revenue depuis huit jours, Je tremas
bien qu'a l'arrivée de vos Magesté, Il aura un
masque. cest lors quil en a davantage quy le
porte le mieux, quant Il herit la fièvre, Il nen
auit plus par vne, Je mestime bien heronse de
lux en voir revenir, depuis, criant quil son
porterait bien, comme graces a dieu Il a tenu
faict, cest ce quy me fait croyre que vos Magesté
apporteront mieux le voir samy et qu'alleux, qu'ostent
Il ne laise d'estre fort guay, et nous fait voir les
jours reconnoistre des nouveaux fruis de son familie
par l'accroissement de sa congnoissance, et nouveaux
effet de son jugement et de son esprit, quy sont
admirable pour un enfant de son age, Je prie
que vos Magesté en aient bien tout le plaisir dont
Je supplie dieu, et quil en ressentent autant de
scontentement, que le desire

Madame.

de it germain en l'ayc le
7. Juin

J'este her humble
obeyssante et fidele et her
obliget en feste et serment
M^{re} de Montglat

à l'occasion (à cause) de l'incommodité des lieux » ; si elle répondait, c'étaient de simples billets « secs, laconiques, purement de forme : pendant le voyage de Metz, qui dura plus d'un mois, elle n'adressa qu'une lettre courte et insignifiante (1). »

Un contemporain de Louis XIII (2) va jusqu'à par l'entremise de M. Noël Charavay, dont l'obligeance n'a jamais été vainement invoquée par nous, d'une des lettres adressées par Madame de Montglat à la reine. En voici le texte intégral.

Madame de Montglat à la Reine.

Saint-Germain, 7 juin 1602.

Madame,

Monseigneur le Daulphin continue à ce bien porter graces a dieu, il n'y a que les galles de son visage qui l'importunent un peu pour ce que cela luy demange fort, il n'en avoit point au front ou il luy en est revenu depuis huit jours, je crains bien qu'à l'arrivée de vos Majestés, il aura un masque, c'est lors qu'il en a davantage quy se porte le mieux, quant il heut la fièvre, il nen avoit plus pas une, je mestime bien heureuse de luy en voir revenir depuis, croiant quil sen porteroit bien comme graces a dieu il a toujours faict, c'est ce quy me faict croyre que vos Majestes aymeront mieux le voir sain et gualleux qu'ostrement. Il ne laise destre fort guay, et nous faic tous les jours recongnoistre des nouveaux fruis de son jardin par l'acroissement de sa cognoissance, et nouveaux effes de son jugement et de son esprit quy sont admirable pour un enfant de son aage, j'espere que vos Majestes en auront bien tost le plesir dont je suplie Dieu, et quils en resoivent autant de contentement que le desire, Madame, Vostre très humble tres obeisante très fidelle et tres obligee subjest et servante.

MONTGLAT.

De Saint Germain-en-Laye, le 7^e juin (1602).

(1) BIBL. NAT., Cinq-Cents Colbert 86, f^o 88 r^o. (L. BATIFFOL *op. cit.*, 256).

(2) BALZAC, *Entretiens*. Paris, 1658, in-12, 374.

prétendra que, durant les quatre années de sa re-



ANDRÉ DU LAURENS, conseiller et médecin ordinaire de HENRI IV.

gence, elle n'embrassa pas une seule fois son fils.

il tenait le fait « d'un vieux courtisan de ce temps-là, qui se donna la liberté de le lui dire. »

Ce n'est pas que la Reine négligeât complètement ses enfants; elle s'en occupait, mais de loin. Une peste éclatait-elle dans Paris (1), aussitôt la reine d'écrire à la gouvernante, « d'avoir l'œil à ce que cette maladie ne se loge point à Saint-Germain »; et si on l'y signale, de veiller à ce que « personne venant du dehors habite dans le bourg, ni qui que ce soit voir les enfants. » Quant aux « enfants des nourrices et autres, » qu'ils aillent « loger dans Saint-Germain, ailleurs, où bon leur semblera. »

A une autre époque, « il couve force maladies de petite vérole, rougeole et contagion à Paris et aux bourgs et villages des environs de Saint-Germain » : qu'on se hâte de transporter toute la lignée royale « au bâtiment neuf », sur le haut de la colline.

Le Louvre était tenu pour malsain à cause de ses fossés, et quand la reine se décide à faire venir sa petite famille à Paris, elle l'établit dans un faubourg sain, entouré d'arbres; elle loue pour eux le luxueux hôtel de M. de Luxembourg, sur l'emplacement duquel elle construira la fastueuse résidence dont subsistent de si beaux vestiges.

(1) Il y avait la peste à Paris en septembre 1607 (*Mém. de Bassompierre*, I, 190).

Il serait injuste de prétendre que Marie de Médicis fut dépourvue de toute sollicitude maternelle, mais elle n'accomplissait que ses stricts devoirs de mère. Par exemple, s'agissait-il de sevrer tel des siens, ou la sage-femme proposait-elle de retarder le sevrage de tel autre, la reine demandait avis à Héroard ou aux archiâtres, MM. du Laurens et de la Rivière. La nourrice de la petite

A handwritten signature in cursive script, reading 'Du Laurens'. The signature is written in dark ink on a light-colored paper. The 'D' is large and stylized, with a long horizontal stroke that loops under the rest of the name. The 'L' is also large and stylized, with a long horizontal stroke that loops under the 'aurens' part of the name. The 'aurens' part is written in a more fluid, cursive style.

Signature autographe de DU LAURENS

Chrétienne n'ayant plus de lait, elle décide qu'on la sevrera, mais « après les froids, si cela peut se faire sans inconvénient ».

Comme nombre de commères, elle n'était pas loin de croire que toutes les indispositions dont souffraient ses enfants, étaient imputables à l'évolution dentaire. « Ce que ma fille éprouve, écrivait-elle à la gouvernante, ne procède sans doute que de la douleur de ses dents, qui sont prêtes à percer ; cela se passera... » Plus calmement encore prétendait-elle que « l'on ne peut toujours éviter les maladies quand elles ont à venir, principalement aux

enfants de l'âge de ma fille ; il faut prendre le soin de la guérison autant que l'on pourra. »

Elle ne faisait aucun effort pour gagner l'affection de ses enfants : nulle effusion, pas la moindre caresse ; roide et hautaine, elle les glaçait par sa présence, et comme si elle eût voulu les éloigner davantage de son cœur, elle ne leur ménageait pas les corrections.

Le Dauphin montra de bonne heure un entêtement, une opiniâtreté (1) qui lui valut, à maintes reprises, d'être fustigé. Il avait à peine deux ans quand il reçut les verges pour la première fois. Et depuis, les séances se renouvelèrent fréquemment.

Sur le journal d'Héroard, des mentions de ce genre reviennent souvent : « Opiniâtre, fouetté. » Le roi quitte son fils ; il crie, se met en

(1) Un exemple, entre mille, de son indocilité. Un jour, Madame de Montglat fait faire, à son de trompe, par Thomas le Suisse, une proclamation par laquelle « il était enjoint à toutes personnes, de quelque qualité, condition ou nation que ce fut, de n'avoir à faire leurs ordures dans l'enclos du château sinon aux lieux destinés pour ce faire, à peine d'un quart d'écu d'amende, applicable, une moitié aux pauvres et l'autre au dénonciateur des infracteurs ; ou, à faute de ne la pouvoir payer, de tenir prison au pain et à l'eau par l'espace de vingt-quatre heures. Il y avoit en ce temps ici (acût 1606), de la peste à Paris et autres lieux circonvoisins. Après le souper, Mlle d'Agre surprend le Dauphin pissant contre la muraille de la chambre basse où il étoit. « Ha ! Monsieur, dit-elle, je vous y prends ! vous payerez un quart d'écu. » Il se trouve surpris, rougit, ne sait que dire, se reconnoissant avoir contrevenu. » HÉROARD, I, 204.

colère : fouetté ! Une autre fois, on le met de si mauvaise humeur, en le tourmentant sans répit, qu' « il vouloit battre tout le monde, criant à outrance. » De nouveau, il reçoit le fouet (1).

Mme de Montglat, « Mamenga » comme il l'appelait par abréviation, est généralement chargée de cet office (2) ; elle n'y apporte peut-être pas toujours la modération et le tact convenables ; il s'en revanche « en l'égratignant bien fort à la joue de deux grandes raflades », ou en lui enlevant les verges des mains pour la contre-battre.

Il faut être la nourrice pour supporter ses incartades et l'impertinence de ses réponses. Celle-ci lui ayant demandé s'il veut téter, et lui ayant présenté le sein à cet effet, il lui tourne le dos, lui disant froidement : *Faites téter mon c..* (3) ! Un autre jour, la nourrice lui ayant demandé ce qu'il a mangé à souper, « il répond

(1) Le roi le fouetta plusieurs fois « de sa royale main ». Il faut reconnaître que la correction fut parfois des plus méritées, comme lorsque l'enfant avait écrasé la tête d'un moineau vivant ; ou dans cette autre circonstance, où il avait fait tirer un coup de mousquet contre un gentilhomme qui lui déplaisait. Heureusement, l'arme n'était chargée qu'à poudre.

(2) Mme de Montglat le fouettait et le refouettait à tour de bras ; par surcroît, elle l'apaurait, en le menaçant d'invisibles croquemitaines : un jour, ne s'avisait-elle pas de faire descendre par la cheminée, accrochée à une ficelle, une poignée de verges qu'elle dit à l'enfant avoir été apportée par un ange !

(3) *Journal d'Héroard*, I, 74.

en souriant, comme gaussant : « *De la mède!* » Ajoutons, à la justification de l'enfant, que cette nourrice lui tenait un singulier langage (1). « Monsieur, lui disait-elle, ne laissez point toucher vos tétons à personne, ne votre guillery, on la vous couperoit. » La gouvernante n'observait pas plus de décence dans les propos qu'elle tenait à l'enfant, qui en était visiblement choqué. Retenons seulement ce bout de dialogue. Mme de Montglat lui dit : « Je m'en vais chausser : si vous n'êtes peigné quand je reviendrai, vous aurez le fouet. » Elle revient, le Dauphin n'était pas peigné. Elle lui dit alors : « Je m'en vais pisser, si vous n'êtes pas peigné et coiffé quand je reviendrai, vous aurez le fouet. » Il murmure tout bas : *Ha! qu'elle est vilaine! elle dit devant tout le monde qu'elle va pisser; velà qui est bien honnête! fi!* Les personnes présentes étaient, outre le médecin qui a rapporté l'anecdote, le tailleur de Mme de Montglat et un de ses laquais.

C'était à qui s'ingénierait à lui apprendre les mots les plus ordes. M. de la Court lui dit : « Monsieur, avez-vous pas bien entendu que papa vous a

(1) Le médecin lui-même lui tenait cet étrange propos : « Monsieur, vous n'avez plus de guillery. » En se découvrant, il fait apporter et approcher la bougie et dit : *La vela l'i pas?* M. le Grand dit à la nourrice, dont le mari était venu le jour précédent : « Vous fites hier noce, madame-la nourrice. » Par rencontre, il va répondre : *C'est d'un flageolet!* (HÉROARD, I, 94).



*Ce Roy plus grand d'esprit que ne permet son age,
 Rault d'amour son peuple; et comme en vn miroir
 HENRY LE GRAND en luy derechef se fait voir
 Tout plein de Iugement, d'attraictz, et de courage.*

Du Peyrat Aumosnier du Roy

Louis XIII, enfant.

(Gravure communiquée par M. G. Mas.)

a dit qu'il vouloit que vous apprissiez à vous laver les mains tout seul et à vous torcher le c...! — « Oui. » — « Que ne lui disiez-vous qu'il ne le torchoit pas lui-même! » Et l'enfant, plus raisonnable que ce noble dadais, de lui répondre très sensé-ment : « Je n'eusse osé, il m'eût donné le fouet. » Le gentilhomme aurait pu fournir comme excuse, que le Roi lui-même avait le verbe trivial ; n'écrivait-il pas à Sully qu'il avait acheté, à la foire de Saint-Germain, de la « marchandise jusqu'à la somme de trois mille écus » ; et, ajoutait-il, « pour ce que les marchands desquels j'ai eu la dite marchandise me tiennent *au cul et aux chausses*, je vous fais ce mot pour vous dire de faire bailler présentement ladite somme. »

Pas plus que la trop grande liberté de manières, le Dauphin ne pouvait supporter le manque d'égards pour sa petite personne ; sa gouvernante lui ayant, par mégarde, tourné le dos, il lui dit, sur un ton d'autorité : « Il faut pas tourner le c... à Moucheu le Dauphin. »

A son père lui-même il résistait avec vigueur, quand le roi lui faisait quelque niche déplaisante. Il y a, dans Héroard, une scène de dispute entre Henri IV et son fils, qui a tout le relief d'un croquis pris sur le vif.

» Le Roi lui dit : Otez votre chapeau ; il se

trouve embarrassé pour l'ôter ; le Roi le lui ôte, il s'en fâche. Puis le Roi lui ôte son tambour et ses baguettes (1) ; ce fut encore pis : *Mon chapeau ! mon tambour ! mes baguettes !* Le Roi, pour lui faire dépit, met le chapeau sur sa tête : *Je veux mon chapeau !* Le Roi l'en frappe sur la tête, le voilà en colère et le Roi contre lui. Le Roi le prend par les poignets et le soulève en l'air comme étendant ses petit bras en croix : *Hé ! vous me faites mal ! hé ! mon tambour ! mon chapeau !* La Reine lui rend son chapeau, puis ses baguettes, ce fut une petite tragédie. Il est emporté par Mme de Montglat, il crève de colère ; porté à la chambre de Mlle la nourrice, où il crie encore longtemps sans se pouvoir apaiser, il ne veut ne baisers ne accoler Mme de Montglat, ne lui crier merci, sinon quand il se sentoit retrousser ; enfin, fouetté, non châtié... »

(1) Dans une lettre du Dauphin, trouvée dans les manuscrits de Béthune, à la Bibliothèque nationale (alors Bibliothèque du Roi), l'enfant royal manifeste déjà ses goûts belliqueux : « ...J'ay été, écrit-il à son papa, à la guere dans sa chambre (celle de la reine), je sui allé reconète les enemy ; il été tous a un tas en la ruele du lit a maman où il dormé. Je les ay bien éveillé avè mon tambour. J'ay été a vote asena (arsenal), papa, Moucheu de Rony (Sully) m'a monté tou plein de belles ames, et tan tan de gos canons ; puy i m'a donné de bonne confiture è ung beau petit canon d'agen ; i ne me fau qu'un peti cheval pour lè tiré... » Cette lettre a été reproduite dans le *Magasin pittoresque*, t. II (1834), 258, et aussi dans Philomneste (G. PERIGNOT), *Le Livre des Singularités*, 218-219.

D'autres passages d'Héroard portent à croire que, lorsque le Dauphin est fouetté, c'est par-dessus la robe ; lorsqu'il est châtié, c'est à nu (1) : c'était le plus souvent cette dernière méthode qu'employait le Roi (2), et il n'y allait pas de main morte, si nous en croyons cette exclamation du Dauphin, un jour qu'il avait reçu une bonne fessée : *Mamanga ! papa m'a rompu la cuisse ! mettez-moi de l'onguent !* Il ne fallait pas toujours s'y fier, car souvent il feignait d'éprouver une grande souffrance et cette feintise n'était que pour obtenir sa grâce.

On s'étonne, néanmoins, de ces corrections multipliées (3) sur un enfant sensible à l'excès, et dont la sensibilité se manifestait parfois sous forme de crises, dont le caractère morbide était nettement

(1) Note des éditeurs du Journal précité.

(2) Henri IV était convaincu que c'était le meilleur système d'éducation, témoin la lettre suivante, qu'il envoyait à Madame de Montglat, le 14 novembre 1607 : « Je me plains de vous de ce que vous ne m'avez pas mandé que vous aviez fouetté mon fils ; car je veux et vous commande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opiniâtre ou quelque chose de mal ; sachant bien par moi-même qu'il n'y a rien au monde qui lui fasse plus de profit que cela ; ce que je reconnais par expérience m'avoir profité ; car, étant de son âge, j'ai été fort fouetté. C'est pourquoi je veux que vous le fassiez et que vous lui fassiez entendre. » Mais les tempéraments diffèrent, et ce qui avait réussi au père pouvait être nuisible à l'enfant.

(3) Cf. lettre de Malherbe à Peiresc (*Œuvres de Malherbe*, 130-1). Les jeunes seigneurs, amis et camarades du Dauphin, n'étaient pas plus ménagés que lui ; les corrections manuelles

Ludwig der Xiii. König in Frankreich und Navarra, Heinrichs des
iii. ältester Sohn, etc.



<p><i>Non inuenimus, flos uicem hominum subolesq; deorum.</i> <i>In quo ligori spes posita estq; soli.</i> <i>virtutes numerare tuas nihil attinet. unum hoc</i> <i>Sufficit. HENRICVS quod tibi sit genitor.</i></p>	<p><i>Fleur de Lys Sacrez Fils d'Henry quatrième.</i> <i>Dont l'heureux iour natal bienheura les François.</i> <i>En courage et vertu surpasser tous les Roys.</i> <i>Qu'on à nommez Louys etant LOVYS troisiem.</i></p>
--	---

Louis XIII, enfant, à cheval.

accusé (1). Le médecin dut s'interposer. Il prenait à l'enfant des rages telles, qu'il tombait en syncope ; la reine comprit qu'il fallait y apporter plus de douceur. « Qu'on donne le fouet avec tant de circonspection, écrivait-elle à la gouvernante, que la colère qu'il pourroit prendre ne lui engendre aucune maladie. » Croyant, à tort ou à raison, que, dans la saison chaude, les fustigations présentaient plus d'inconvénients, elle recommandait de tout faire avant d'en venir à l'extrémité du fouet. Le Dauphin bénéficiait de ce préjugé, mais pour bien peu de temps !

Il venait d'être proclamé roi qu'on lui donnait encore les verges. Son gouverneur, sur l'ordre

étaient si en honneur qu'un poète du temps faisait chanter par le « chœur des jeunes courtisans » :

Je ne puis loger dans ma tête
Ce méchant latin étranger,
Qui met mes fesses en danger !

(1) Son irritabilité était d'autant plus forte, qu'il ne s'était pas relâché depuis plus longtemps ; la constipation pouvait donc bien être pour quelque chose dans cet état de susceptibilité excessive qui était, du reste, de peu de durée. Un des historio-graphes les plus consciencieux de l'enfance et de la jeunesse de Louis XIII partage notre opinion : « Chez l'enfant, écrit M. Louis BATIFFOL, les phénomènes suivants se produisent : à un moment donné, l'humeur devient sombre, irritable, nerveuse ; il souffre, il traîne plusieurs jours sans entrain, le teint blême. Peu à peu les douleurs de ventre deviennent aiguës, et l'irritabilité s'accroît jusqu'à l'extrême. Puis, brusquement, un dégagement violent se produit, et le malade est guéri. » Dans son entourage, on ne soupçonna jamais, est-il besoin de l'ajouter, que ces colères avaient une cause pathologique.

formel de la régente, l'ayant fouetté, à son corps défendant, la jeune Majesté pénétra dans la pièce où se trouvait sa mère (1); selon l'usage, Marie de Médicis se leva et, s'inclinant, fit à son fils une belle révérence; elle s'attira de Louis XIII cette riposte : « J'aimerais mieux qu'on ne me fit point tant de révérences et qu'on ne me fit point fouetter ! » L'assistance sourit; la reine, bien que gênée, en fit autant (2). Le roi se révélait; la reine-mère n'allait pas tarder à s'en apercevoir.

Lorsqu'on connaît l'entêtement de Marie de Médicis, on comprend le mot prêté par Richelieu à Henri IV, s'adressant à la reine : « D'une chose puis-je vous assurer, qu'étant de l'humeur que je vous connais et prévoyant celle dont il (le Dauphin) sera, vous entière, pour ne

(1) Quand Marie de Médicis fut proclamée régente, on eut ce spectacle étrange, d'un bambin de neuf ans, venant déclarer solennellement qu'il charge sa maman de l'élever et aussi de pourvoir au gouvernement du royaume. Voici comment s'expriment à cet égard les Registres du Parlement : « Le roi, séant en son lit de justice, a déclaré la reine, sa mère, régente en France, pour avoir soin de l'éducation et nourriture de sa personne et de l'administration du royaume pendant son bas âge. » Alf. FRANKLIN, qui reproduit ce texte, ajoute ce commentaire suggestif : « Avant de quitter le Louvre, ce souverain avoit joué avec ses petits canons; au retour, il s'amusa à faire fondre du plomb ». *Journal d'Héroard*, 15 mai 1610; cf. *La Cour de France et l'assassinat du maréchal d'Ancre*, par A. FRANKLIN, 130.

(2) L. BATIFFOL, *Vie intime d'une reine de France*.

pas dire têtue, vous aurez absolument maille à départir ensemble (1). »

Son deuxième fils devait causer à Marie de Médicis moins de soucis; il eut pour cela de bonnes raisons : il succomba de très bonne heure, en dépit des heureux présages qu'on avait tirés de sa « nativité ».

Il était né dans la nuit du 19 au 20 mars (1607), environ sur les 2 heures du matin. Des prodiges accompagnèrent sa naissance : on conta qu'il avait été « vu, venant comme de dessus la chambre de la Reine, la forme d'un aiglon, environné d'une grande lumière, qui passa sur le jardin, près de l'horloge, avec un grand éclat, comme d'un coup de tonnerre ou de canon (2) ». Le rapport en fut fait le lendemain au roi par deux sentinelles, l'une Française et l'autre Suisse, qui

(1) *Mémoires*, t. I^{er}, 11.

(2) Malherbe écrivait à Peiresc, le 26 avril 1607 : « Il fut vu par les gardes un certain feu en forme d'oiseau, qui s'éleva du jardin des Canaux, passa par-dessus le Court du Cheval et par dessus le château, alla crever en le Court du Donjon, à l'endroit de l'horloge, avec un grandissime bruit, on dit comme d'un pétard ; mais s'il eût été aussi grand, il eût réveillé tout le monde, ce qu'il ne fit pas. Le Roi, comme cela lui fut récité, s'en réjouit fort et dit que souvent, devant des batailles et en des sièges de villes et autres entreprises, il avoit vu de semblables choses, mais toujours avec bonne issue, et qu'il espéroit que s'il avoit la guerre, il feroit bien ses affaires. » *Œuvres de Malherbe*, 1862, in-8°, t. III, 33.

étoient alors en faction et jurèrent avoir vu la chose ainsi. On ne manqua pas d'en tirer des inductions avantageuses : les uns prétendaient que « cet aigle étoit un présage de la future grandeur de ce petit prince auquel le ciel sembloit pronostiquer l'Empire, et que son nom, comme un coup de tonnerre, éclateroit par tout l'univers ; les autres en faisoient diverses prédictions, non moins favorables. » Mais, conclut, non sans une pointe de raillerie, celui qui rapporte ces prédictions (1), « la fin a montré assez qu'il ne faut rien s'assurer sur tels et semblables signes et météores, car le quatrième an et six mois de son âge, mourut le petit duc d'Orléans à Saint-Germain-en-Laye. Et s'il y avoit lieu de faire jugement sur tel signe, il y avoit plus d'apparence de dire que, comme un éclair et un coup de tonnerre, cet aiglon royal passeroit promptement de cette vie en l'autre. »

Sa brève existence avait donné des alarmes continuelles ; les médecins ne savaient quels remèdes tenter : aux cautères succédaient les bains ; le lait de chèvre avait été essayé : le tout sans résultat.

Au mois de novembre 1611, l'état du malade s'aggravait. Le 14, il étoit dans un assoupissement

(1) Le P. DANIEL, *Le Trésor des merveilles de Fontainebleau*, 275.

quasi comateux, avec quelques légères convulsions. » Il se souleva de sa couche, pour répondre à son petit frère, qui était venu lui rendre visite : « Bonsoir, mon frère », lui dit le Roi. — Bonsoir, mon petit papa (ainsi l'appelait-il), répliqua le malade, tout endolori ; vous me faites trop d'honneur de prendre la peine de me venir voir. » Le roi se prit à pleurer, s'en alla et depuis on ne le vit plus (1).

Le lendemain, Louis XIII demandait des nouvelles à son gouverneur : « N'y a-t-il pas moyen de le sauver ? — Sire, répliqua M. de Souvré, les médecins y font ce qu'ils peuvent (2), mais il faut que vous priiez Dieu pour lui. — Je le veux bien, riposta l'enfant-roi ; ne faut-il point faire autre chose ? — Sire, il le faut vouer à Notre-Dame-de-Lorette. — Je le veux bien ; que faut-il faire ? Où est mon aumônier ? » L'aumônier vint et dit au Roi : « Il faut faire une image d'argent de sa hauteur. — Qu'on envoie à Paris tout à cette heure, qu'on se dépêche », dit Louis avec vivacité. » Et puis « il prie Dieu, la larme à l'œil. »

Le lendemain, il s'éveille à minuit, pour s'en-

(1) Cf. HEROARD, t. II, 88.

(2) Les médecins, à la visite, n'y connurent rien, et ils furent à cette occasion violemment attaqués (Cf. *Mercure françois*, 1611, 158).

quérir de l'état de Monsieur son frère; ensuite, il se rendort. Presque au même instant, le duc d'Orléans décédait, « entre minuit et une heure, précise Héroard, d'un endormissement joint à quelques convulsions. »

Tous ces symptômes ressemblent assez à du méningisme, d'autant qu'on nous représente l'enfant « doué d'une tête énorme sur un corps de squelette. » L'autopsie n'est point pour infirmer cette hypothèse : le 18, « fut ouvert le corps de feu M. le duc d'Orléans, en présence de M. Antoine Petit, premier médecin du feu Roi, et M. Jean Houltin, médecin de Paris, par Élie Bardin, chirurgien à Paris, et Simon Berthelot, son chirurgien » : on trouva le cerveau « rempli de catarrhes et tout gâté, plein d'eau noire, et le cervelet s'esmioit aux doigts en le maniant. » Quelques jours plus tard, la dépouille mortelle de l'enfant royal était transportée à Saint-Denis (1).

Que Marie de Médicis ait éprouvé un chagrin violent, dans les premiers temps peut-être (2), mais son affliction ne fut pas de longue durée. Il lui

(1) *Mémoires de Pontchartrain*, 317.

(2) Elle conte longuement la mort de son enfant, dans une lettre qu'elle adressait au duc d'Epemon (*Bib. Nat.*, Ms. fr. 6644, f° 11 r°). Son chagrin paraît avoir été réel, si l'on s'en rapporte aux relations contemporaines (*Mém. du maréchal d'Estrées*, édit. Michaud, 392; *Mém. de Richelieu*, 1, 45; *Mercure françois*, précité).

restait, pour la consoler, le second duc d'Orléans, né un an après le prince qu'elle venait de perdre.

Comme il était venu au monde un 25 avril, on fut à délibérer si on l'appellerait Louis, comme saint Louis, né le 25 avril ; on s'inclina devant la volonté de son père, qui proposa de l'appeler Gaston, en souvenir du valeureux prince de la maison de Foix. On joignit au prénom de Gaston celui de Jean-Baptiste, pour complaire à la reine, qui croyait mettre ainsi son troisième fils sous la sauvegarde du saint patron de Florence, sa patrie. La reine avait, en outre, exprimé le désir qu'il reçût le titre de prince de Navarre ; mais comme cette qualification pouvait désigner un héritier présomptif du royaume de Navarre et autoriserait, quelque jour, des prétentions nuisibles au bien de l'État (1), on chercha une autre appellation et on convint de choisir celle de duc d'Anjou, « qui rappelait cette célèbre maison dont les princes prenaient la qualité de roi de Jérusalem et de Sicile (2). » Ce n'est que lors de son mariage avec Mlle de Bourbon que Gaston échangea son titre de duc d'Anjou contre celui de duc d'Orléans, le duché d'Orléans lui ayant été donné alors en apanage.

(1) V. la lettre de Malherbe à Peiresc, 25 mai 1608.

(2) DRUON, *op. cit*, t. I^{er}, 94.



*Roy qu'en ses Jeunes ans par miracles on s'admire
Pour auoir vn courage indomptable a l'effroy:
De surcroist on luy peut pour ses louange dire
Qu'il est d'un grand Roy filz et frere d'un bon Roy*

GASTON DE BOURBON, frère unique du roi Louis XIII.
(D'après une estampe contemporaine.)

Marie de Médicis a marqué tout de suite une préférence pour ce fils venu tardivement. Elle s'inquiète d'une bonne nourrice pour cet enfant choyé, insiste pour qu'on sache si son lait est bon, si elle en a en quantité; si elle aime le vin; la qualité et condition de ses parents; s'il ne se trouve rien à redire en elle. Et « si elle est telle qu'on s'y doive arrêter, faites-la », dit-elle à ceux qui en ont mission, « habiller incontinent, afin qu'elle soit nette et propre et toute prête quand je l'enverrai quérir. »

L'enfant grandit, et comme ses frères et sœurs, est sujet aux maladies de la première enfance.

Comme Louis XIII (1), il est atteint de la petite vérole et sa mère s'en montre anxieuse; elle écrit à Mme de Montglat : « Sans doute il faut que cette maladie suive son cours et j'ai espérance que l'enfant sera bientôt guéri »; elle l'engage à y apporter « tout le soin et l'assistance qui s'y pourra. » Le malade a été installé à Saint-Germain, dans la propre chambre du Roi, dont on ouvrira les fenêtres, « afin de l'éventer », et où l'on fera « bon feu », sur lequel on mettra « du

(1) Louis XIII avait présenté les premiers symptômes de la variole à la fin du mois de mars 1612; le 13 avril, il en était complètement guéri. (Cf. *La Minorité de Louis XIII : Marie de Médicis et Villeroy*, par B. ZELLER, 28.) Sa sœur, Mme Chrétienne, son frère légitimé, M. de Vendôme, eurent la même maladie (*Œuvres de Malherbe*, lettre à Peiresc du 17 octobre 1614).

bois de genièvre, afin que la pièce demeure sans soupçon de mauvais air. » Quand le petit prince est tout à fait rétabli, la reine ne s'oppose pas à ce qu'on le montre au peuple de Paris, afin qu'il le voie « sain et gaillard », mais « qu'il ne s'y arrête point, à cause du mauvais air et des maladies qui y courent. » On le fit donc sortir deux fois de Paris ; la seconde fois, il fut pris de fièvre en revenant le soir : pour cette raison, il fut laissé au Louvre.

La reine vint alors de Fontainebleau pour voir le duc d'Anjou, qu'elle trouva moins mal qu'elle n'avait craint. Mais il refusait de prendre les médecines qu'on lui présentait. La reine voulut qu'il prît un clystère en sa présence : ce fut tout un drame. Pour amadouer l'enfant, sa mère lui dit qu'elle était venue à Paris pour le ramener avec elle à Fontainebleau, et qu'il fallait qu'il fût tout à fait « gaillard » pour entreprendre le voyage ; rien ne pouvait mieux y contribuer qu'« un petit bouillon. » Il consentit à le prendre. « Là-dessus, la reine lui dit qu'il le falloir prendre par derrière, et que s'il le prenoit, elle lui donneroit un petit crochetin d'argent, qu'elle lui montra. Il reconnut aussitôt ce que la reine voulait dire et lui dit : « Je vois bien que c'est de votre bouillon à prendre par derrière, c'est un clystère déguisé, je n'en veux point ; je n'ai que faire de Fontai-

nebleau ni de crochetein. » Devant cette résistance inattendue, Marie de Médicis le fit menacer du fouet. « Ces menaces ne servirent de rien, il en fallut venir à la force : elle le fit donc prendre par trois ou quatre, et le rendit immobile. Comme il se vit en cet état, il se disposa à faire ce qu'on voulut. » On lui administra ensuite « un petit sirop », et bientôt après, on le trouvait « courant et jouant, en la meilleure humeur que l'on pouvait désirer (1). »

Plus tard, il eut d'autres incommodités : des vers (2), des calculs, « trois grains comme des têtes d'épingles, jointes ensemble, non lisses, mais raboteuses » ; en outre, des végétations adénoïdes, comme son frère Louis XIII : il avait une bouche constamment ouverte, le regard hébété, la lèvre inférieure pendante ; enfin, des tics du visage accusaient chez lui « un état d'inquiétude perpétuelle. »

Sur les autres « marmots », comme disait Henri IV parlant de sa propre descendance, nous sommes moins informé. Nous savons seulement que, lors de la maladie d'une de ses filles,

(1) Lettre de Malherbe à Peiresc.

(2) « En 1621, il rend des vers, accident qui s'accompagne de troubles : fièvre intense pendant quinze jours, flux de ventre... » *Louis XIII à vingt ans*, par Louis BATIFFOL, 438.

Christine ou Chrétienne, on avait appelé des médecins de Paris, qui ne purent arriver à s'entendre sur la nature du mal ni sur le traitement à prescrire. Il fallut les congédier pour que la dispute prît fin. C'est à Chrétienne que Marie de Médicis témoignait son mécontentement qu'elle allât si souvent à cheval, parce qu'étant jeune comme elle était, cet exercice pouvait, à la longue, lui gâter la taille.

Plus délicate et plus chétive que Chrestienne et Elisabeth, — celle-ci mariée à l'infant d'Espagne, le futur Philippe IV, — Henriette était, au dire de Malherbe, « une des plus gentilles princesses qui soit au monde ». Louis XIII la chérissait d'autant plus qu'elle était plus frêle, et il recommandait à Mme de Montglat de veiller sur elle comme sur lui-même ; il n'y avait que pour ses frères et sœurs naturels qu'il eut une aversion marquée.

Louis était tout enfant, lorsqu'il avait répondu à sa gouvernante, qui le reprenait d'avoir maltraité M. de Vendôme, un des bâtards royaux : « Eh bien ! mais, il n'est pas fils de maman ! » Dans la suite, il n'oubliera pas que ses frères naturels avaient le même père que lui, et qu'à ce titre il leur devait soutien et assistance ; mais s'il établit des distinctions, s'il montra des préférences

pour tel d'entre eux (1), il saura les maintenir à une distance respectueuse et ne permettra jamais qu'ils transgressent les lois ou s'écartent de leur rang. Dans ces circonstances, il montra, comme dans bien d'autres, qu'il avait une volonté, qu'il était et entendait rester LE ROI (2).

(1) « Il n'a abandonné aucun des enfants de son père. Il en est une avec laquelle il a conservé des relations sympathiques : une religieuse de Fontevault, coadjutrice du monastère, Jeanne-Baptiste de Bourbon, fille de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin. Il a soin de sa santé. Une épidémie se déclare-t-elle à Fontevault, il lui recommande de quitter la maison pour se mettre en lieu plus sain. » *Bibl. Nat.*, Ms fr. 3.722, folios 204 r°, 209 r°, 216 v°, cité par L. BATHOL, *Le roi Louis XIII à vingt ans*, 477.

(2) Pour rectifier la fausse idée qu'on se fait généralement de Louis XIII, nous conseillons la lecture des ouvrages de Marius TOPIN, *Louis XIII et Richelieu*, Paris, 1877 ; et celle du livre, plus récent, du comte de BEAUCHAMP, *Louis XIII, d'après sa correspondance avec le cardinal de Richelieu*, Paris, 1902. On y verra un Louis XIII tout différent du Louis XIII des historiens.

IV

LOUIS XIII, DE L'ENFANCE A L'ADOLESCENCE

Tous les historiens ne se sont pas, heureusement, contentés de narrer les exploits des princes qui ont illustré leur règne de hauts faits militaires ; il s'en est trouvé pour reconnaître que la vie familière des monarques offre un intérêt sinon égal à celui que présente leur existence pour ainsi dire d'apparat, au moins un intérêt suffisant pour qu'on ne néglige pas des traits et des épisodes qui servent à mieux éclairer leur intime psychologie. « S'ils ne sont pas l'histoire même, ils en forment l'accompagnement naturel et reposent l'esprit du lecteur au milieu de la trame compliquée des événements politiques et des intrigues de cour (1). » Les grands de la terre sont

(1) *La Minorité de Louis XIII, Marie de Médicis et Sully* (1610-1612), étude nouvelle, d'après les documents florentins et vénitiens, par Berthold ZELLER. Paris 1892, 111.

toujours petits par quelque endroit, et c'est quand ils se rapprochent le plus de l'humanité qu'ils nous deviennent plus accessibles.

Nous savons aujourd'hui que le fils de Marie de Médicis et de Henri IV avait un caractère sensiblement différent de celui que lui prête l'histoire traditionnelle. « Aulieu d'un être passif, médiocre et faible », on est surpris de trouver « une nature sensible, personnelle et volontaire (1). » Nous avons montré, surtout d'après le Journal de son médecin, comment cette individualité s'est de bonne heure révélée; nous allons poursuivre cette démonstration, en puisant à la même source et à d'autres moins fréquentées.

Le roi atteignait à peine sa neuvième année, quand le représentant du grand-duc de Toscane adressait à son gouvernement, sur le compte du jeune roi Louis XIII, une longue dépêche, où celui-ci est peint sur le vif par un pinceau d'une rare maîtrise. « Sa Majesté, en donnant audience à l'ambassadeur florentin, stupéfait (*sic*) tout le monde, tant il s'est remarquablement comporté. On a admiré la gravité de son visage et de ses gestes et l'à-propos de ses paroles. »

De figure, il rappelle plutôt sa mère; mais, « d'inclination et d'habitudes », il ressemble à son

(1) Avant-propos de l'ouvrage de Louis BATIFFOL, *Le roi Louis XIII à vingt ans*.

glorieux père : « car il est fier, ardent, très agile ; il aime déjà particulièrement les armes (1) et les chevaux (2) et parle très souvent de guerres, de capitaines, de soldats et de forteresses. » Bien autrement que celle de la poudre de riz, l'odeur de la poudre lui est agréable. « Que j'aime cette senteur ! », s'exclame-t-il un jour devant son médecin. Un autre jour, comme il a volontairement renversé une boîte de poudre de Chypre, il s'écrie qu'« il l'aime point, qu'il aime mieux la poudre des canons (3). »

L'ambassadeur qui nous trace son portrait s'extasie devant « son intelligence admirable, sa mémoire excellente ; il est si avancé dans la langue latine qu'il a déjà commencé à traduire en français ; il s'applique au dessin d'une façon remarquable. » Il a une aptitude incontestable pour les arts d'agrément ; il crayonne ou il peint (4), tantôt faisant les couleurs et serrant lui-même ses pinceaux ; tantôt s'amusant, « avec plume et

(1) Cf. *Journal d'Héroard*, t. I^{er}, 380-7, 433, etc.

(2) Dès l'âge de neuf ans, il annonçait son goût pour l'équitation : il écrivait au grand-duc de Toscane qu'il monterait bientôt à cheval pour lui rendre visite ; et l'année suivante, le 18 mai 1611, faisant sa rentrée de Reims à Paris, il se faisait admirer des bourgeois par l'aisance avec laquelle il se tenait sur sa monture, suivi de plus de treize cents de ses gentils hommes

(3) *Journal* précité, 346, 377.

(4) V. le *Journal*, t. I^{er}, aux pp. 358, 360, 362, 368, 369, etc.

encre, à faire des maisons sur le papier », ou « des chevaux tirant des charrettes. » C'est une de ses occupations favorites et il ne s'en lasse point.

Saint-Simon (1) n'a qu'à peine exagéré, en prétendant qu'« on le laissa croupir dans l'oisiveté, dans l'inutilité et dans une ignorance si parfaite de tout, qu'il s'est souvent plaint... en parlant de son éducation, qu'on ne lui avait même pas appris à lire. » En réalité, ceux qui avaient été chargés de l'instruire étaient pourvus de qualités médiocres, et leur manière d'enseigner était fort défectueuse.

Vauquelin des Yveteaux (2), son précepteur, n'était pas à la hauteur de sa tâche, et son gouverneur, M. de Souvré (3), outre qu'il était d'un naturel morose, multipliait les gourmades.

Les étrangers qui ont pu approcher l'enfant royal reconnaissent, toutefois, qu'il « dépasse les bornes de son âge en ce qui est du jugement; » il est donc injuste de le qualifier d'*enfant infantissime*, parce qu'il se plaisait à des puérilités.

Ce qu'il convient de constater, c'est que, dans

(1) *Parallèle des trois premiers rois Bourbons*, 7.

(2) Nicolas Vauquelin, sieur des Yveteaux, fut remplacé par deux précepteurs : Nicolas le Febvre, à qui avait été confiée l'éducation du prince de Condé, et M. Fleurance, chargé plus spécialement de faire étudier S. M.

(3) Gilles de Souvré, marquis de Courtenvaux, fut nommé maréchal de France en 1615.

son éducation, une large place avait été laissée à



LOUIS XIII, SE RENDANT AU MANÈGE.

(D'après l'ouvrage, illustré par CRISPIN DE PAS, sur PLUVINEL,
Écuyer du Roy.)

l'entraînement physique, et on a lieu de s'étonner

qu'il ait pu si bien supporter les exercices, parfois très violents, auxquels on l'a soumis.

Il n'est point de jour qu'on ne le voie à cheval, par tous les temps, courir le marcassin ou le sanglier avec ses bassets, le lièvre avec ses lévriers, dans le parc du Luxembourg ou dans celui des Tuileries, le cerf avec ses chiens courants dans la plaine de Grenelle, le renard chez la reine Marguerite, le loup à Colombes ; il va jusqu'à forcer des chats à cheval ! Et ce n'est pas une seule, c'est quelquefois plusieurs de ces chasses qui l'occupent successivement pendant tout un après-midi (1).

Il n'avait que six ans lorsqu'il lui prit humeur de vouloir aller à la chasse, sa première chasse ! « Tetay, faites atteler le carrosse, je veux aller à la chasse. Taine, faites tenir prêts les oiseaux ; il commande sérieusement, et avec action et passion (2) », note son médecin, ébahi de cette précocité de volonté. Il ne sort guère plus de son parc, sans porter son hobereau ou son épervier sur le poing ; il apporte toute son attention à bien attacher l'oiseau, à le détacher, à lui ôter le chaperon et à le remettre. Il se montre inventif en ces matières comme pas un. Il va jusqu'à organiser une petite compagnie *militaire* d'oiseaux de petite vo-

(1) B. ZELLER, *op. cit.* (d'après HÉROARD, t. II, *passim*).

(2) HÉROARD, t. I^{er}, 283.

lière, dont un pinson des Ardennes est le capitaine, tandis que d'autres représentent le lieutenant et l'enseigne ; une alouette est désignée comme tambour et un chardonneret, comme fifre. Lorsqu'il ne peut sortir, il trouve encore à satisfaire sa passion chasseresse (1), en faisant poursuivre des papillons par des pies-grièches ! Le dimanche excepté, le jeune roi chasse tous les jours, principalement à la chasse au vol ; la fauconnerie est une véritable administration qui a ses statuts, son règlement et son budget.

La danse plaisait moins au jeune souverain que la chasse (2) ; il se prêtait avec répugnance à figurer dans un ballet ou un branle (3).

(1) Il n'avait pas atteint sa dixième année, quand il mandait à sa sœur aînée qu'il lui envoyait « deus piés l'un de loup et l'autre de louve », qu'il avait pris la veille à la chasse, lui annonçant par la même occasion qu'il allait courir le cerf après dîner, et qu'il espérait qu'il serait « malmené ».

(2) Louis XIII enfant avait moins d'ardeur pour la danse, peut-être parce que cet exercice faisait partie de son éducation, tandis que la musique et le dessin n'étaient que des arts d'agrément, qui ne lui étaient pas imposés. Cependant, le 21 février 1606, il danse fort bien son ballet des *Falots* devant Henri IV, qui « en pleure de joie » ; mais plus tard, Héroard écrit, à la date du 5 janvier 1611 : « Dansé à regret ; il n'aimoit pas la danse de son naturel et si il faisoit bien, il le fait pour faire les révérences à M. de Souvré, qui le forçoit à les bien apprendre. » Dans les années suivantes, au contraire, le Roi figure lui-même dans plusieurs ballets, et on sait qu'il se plaisait à en composer. (Préface du *Journal d'Héroard* XXVII.)

(3) *Op. cit.*, t. I^{er}, 288, 426.

Le jeu de paume (1), le pailemail l'attirent davantage (2). On lui dit qu'un jeune Florentin tire merveilleusement de l'arbalète, qu'il fait des massacres d'oiseaux avec autant d'adresse que de rapidité, il n'aura point de cesse qu'il ne lui ait demandé à montrer ses talents. Zanobi, c'est le nom de l'adroit tireur, a failli un moment, par l'astuce du ménage Concini, faire tomber en défaveur Luynes, le grand fauconnier, mais le jeune roi se ressaisit et les Concini en sont pour leurs intrigues.

Si l'on veut se faire une idée de l'incroyable activité physique de Louis XIII, il n'est que de lire comment il se comporta dans les jours qui précédèrent la cérémonie de son sacre. « Éveillé à cinq heures, le jour du départ pour Reims, à six heures et demie il déjeune; botté à sept heures, il entend la messe... à sept heures trois quarts, il entre en carrosse et part de Paris. Dîner à dix heures à Livry, peu après il monte à cheval, est allé à la chasse. A trois heures, goûté à la campagne; arrivé à Fresne par les allées, il se promène à pied et à cheval... A sept heures, soupé; et s'amuse en son cabinet à peindre, fait lui-

(1) Pierre Gentil, « ayant la charge de monstrier à jouer à la paulme » au Roi, reçoit, le 9 juillet 1612, la somme de 500 livres, « en considération de ses services. » *Collection de lettres autographes sur le règne de Louis XIII*, par Et. CHARAVAY. Paris, 1878.

(2) Cf. HÉROARD, t. I, 353, 354, 355, 377, 379, etc.

même ses couleurs sur le cuivre, peint sur la toile l'Avarice et la Prudence, assez bien, y est attentif, fait toutes les actions que saurait faire un peintre... Le dimanche 3, à sept heures trois quarts, il part de Fresne en carrosse et va à Meaux. Peu après, il monte à cheval, vient chassant par Trie-le-Port et arrive à quatre heures à Monceaux. » Par une de ses journées on peut juger des autres.

A l'issue de la cérémonie, la reine lui demande s'il veut prendre du repos et s'il se sent disposé à accomplir une seconde fois le même acte. « Oui, madame, répond-il avec son à-propos habituel, pour un autre royaume ! » Le seigneur Dieu, pour parler comme le prélat florentin, « voulant rendre parfait cet enfant, lui avait donné la beauté et la bonté de sa mère, la vivacité d'esprit et de corps de son père. »

S'il n'était, à véritablement parler, pas beau, il avait de la distinction et une allure toute royale. Le teint bruni par le grand air, restant des journées entières à la pluie ou au soleil, marchant des heures sans ressentir la moindre fatigue, — on le vit une fois faire huit lieues à pied sur un terrain mouillé, — il savait rester dix-sept heures en selle, sans qu'il y parût. Nul roi, écrit un de ses meilleurs historiographes (1), n'a été aussi résistant.

(1) L. BATIFFOL, *Le roi Louis XIII à vingt ans*.

Dès l'enfance, il a été habitué aux travaux manuels. Quand il ne jardine pas (1), il gâche du plâtre ou fabrique des pièges (2), va voir travailler les carriers et leur prend les outils des mains (3).

Il distribue le travail, se fait appeler M. Louis et ne regarde pas à se couvrir de poussière, absorbé par sa besogne. Une autre fois, il s'amuse à maçonner une maison, à porter lui-même les pierres; ou bien il pave un chemin, transportant le pavé et le mettant en œuvre.

Déjà roi, il se distrait à mouler des fruits en cire, à disposer des châteaux de cartes, à imiter les artifices des eaux de Saint-Germain par de petits canaux de plume (4), ou à se livrer à d'autres distractions moins enfantines, telles que « faire des paniers de menu jonc », clouer « les tapis du pied de son lit avec un tapissier », etc.

Dès treize ans, il s'était exercé à tourner de petites pièces d'ivoire, sous « un excellent ouvrier allemand qui avoit dressé un tour (5). » Un peu

(1) HÉROARD, t. I^{er}, 323, 337.

(2) Le 4 juin 1614, il « ira chez un menuisier, y fait faire Jeux petits châssis de son dessin, y travaillait luy-mesme, puis y pend tous les petits oiseaux. »

(3) HÉROARD, t. I^{er}, 323, 358, 383, etc.

(4) BASSOMPIERRE, *Journal de ma vie* (cité par Armand BASCHET, *le Roi chez la Reine*. Paris, Plon, 1866).

(5) *Journal du Roy Louis XIII*, par Jean HÉROARD, son premier



*Vn Echiquier sur lequel il paroît quelque pieces
du jeu rangées autour du Roy.*

ARS VNA ATTENDERE REGI.

*Pour un Ambassadeur ou un Envoijé qui ne doit
penser qu'à faire réussir sa negociation.*

Mavelot Graveur de Mademoiselle.

UN ÉCHIQUIER AU XVII^e SIÈCLE.
(D'après une estampe de l'époque.)

plus tard, il ajoutait à ses divertissements celui de fabriquer des cabochons, des émeraudes et autres pierres luisantes (1):

A seize ans, il établit une batterie de petits canons, qu'il avait lui-même fondus à sa forge. Était-il retenu à l'appartement, il jouait au tric-trac, aux échecs (2), ou aux cartes, mais sans entraînement, n'ayant que peu de goût pour « les jeux oisifs (3). »

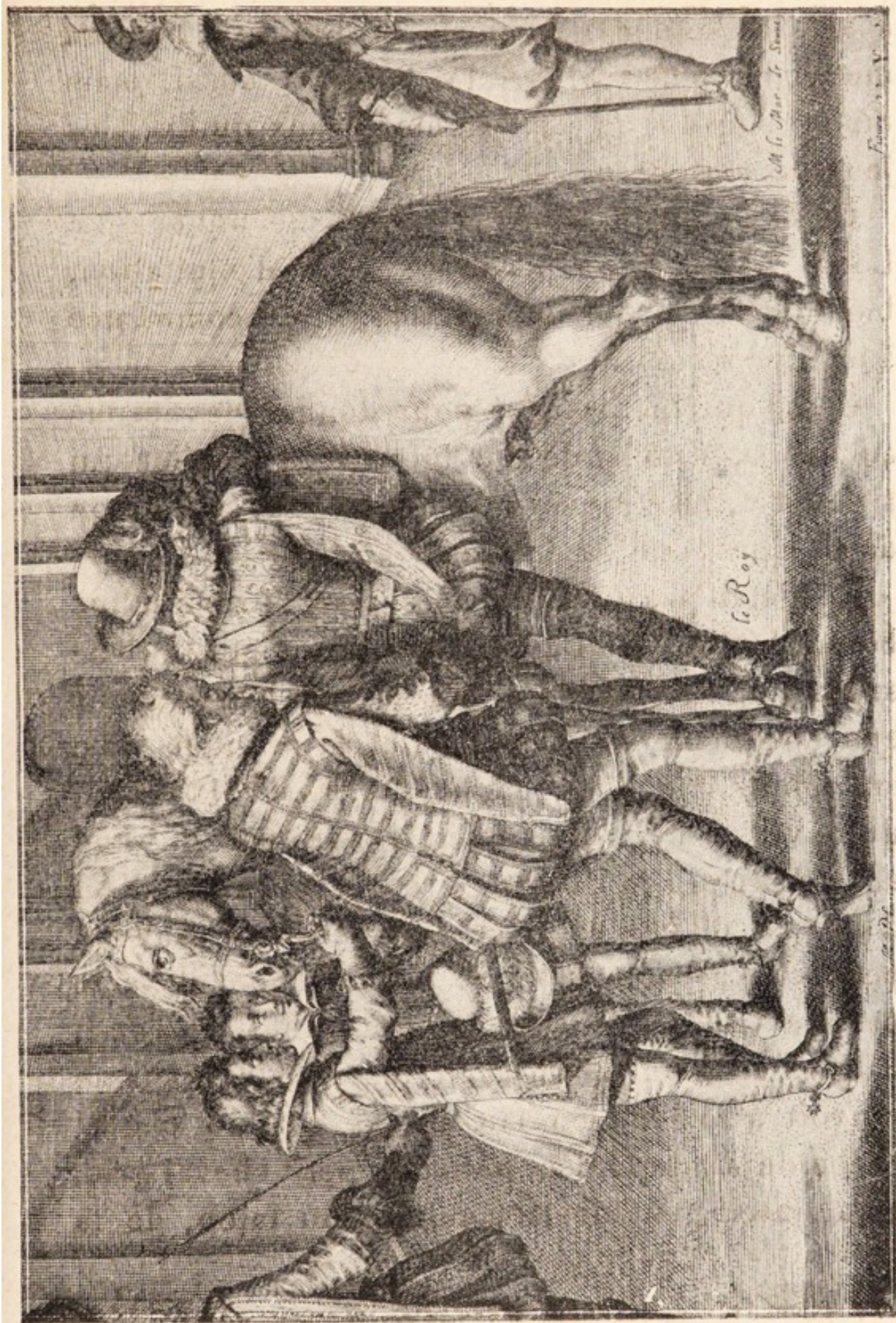
Il se plaisait, cependant à jouer au billard, qu'on

médecin ; extrait paru dans les *Archives de l'Histoire de France*, de CIMBER et DANJOU, avant que le Journal d'Héroard fût édité.

(1) BASCHET, *op. cit.*

(2) Louis XIII, ennemi des jeux de hasard, qu'il ne souffrait point à la Cour, avait pour les échecs un goût tellement prononcé qu'on y jouait même en carrosse. Les pièces, garnies à leurs pieds d'aiguilles, se fichaient dans un échiquier rembourré, de manière que le mouvement ne pouvait pas les faire tomber (*Magasin pittoresque*, IV, 78).

(3) Le *Journal* de Héroard nous fait connaître les jouets que reçut Louis XIII enfant : c'est, en 1604, — il avait trois ans, — « un petit carrosse plein de poupées », que lui avait offert Sully ; l'année suivante, la reine lui donne un petit ménage d'argent et, un peu plus tard, « un petit ménage de plomb, un calice, un encensoir, un coq, une femme, le tout dans une boîte ». Le dauphin préfère à ces « petites besognes, » un « navire d'argent doré, sur roues, allant au vent, à la hollandaise », dont la reine Marguerite, la première épouse de son père, lui fit don en 1608. Mais les jouets qu'il prit plus que tous autres, ce sont les soldats de plomb, dont il dresse des escadrons, ou qu'il s'amuse « à mettre en diverses figures de bataillons. » Louis XIII eut aussi une prédilection marquée pour les jouets populaires, petits personnages, animaux, vases et sifflets en poterie ; on assure qu'il en avait de la fabrication de Bernard Palissy.



Louis XIII, prenant ses premières leçons d'équitation.
(Gravure de CRISPIN DE PAS.)

avait dressé dans la galerie et qu'il avait aidé à mettre en place. Henri IV y jouait aussi, mais moins souvent qu'à la paume et aux quilles, les jeux de son enfance (1).

Ce n'est que dans sa quatorzième année que Louis XIII prit sa première leçon d'équitation, bien que, dès l'âge de sept ans, il eût commencé à monter à cheval.

Celui qui fut désigné pour donner des leçons au prince, Antoine de Pluvinel, est le premier qui ait ouvert, en France, un manège ou, comme on disait alors, une Académie.

Ce n'était pas un mince personnage ; sorti d'une bonne famille du Dauphiné, il avait été ambassadeur en Hollande ; il ne croyait pas déchoir en enseignant les principes et la pratique d'un art réputé des plus nobles. On a, de Pluvinel, un ouvrage magnifiquement illustré par le grand artiste Crispin de Pas, qui a représenté Louis XIII dans ses divers exercices équestres. « Sur un petit cheval noir, nommé Le Couchon, il va le pas, le trot, à courbettes, à passades, en rond, battues en avant et en rond aussi justes qu'il ne y avoit à redire ; en fait autant sur un cheval barbe de M. de Guise, puis ung petit cheval gris, étant intelligent de la conduite du talon, de la

(1) *Henri IV*, par B. de LAGRÈZE, 248.

main, de la houssine, et fermeté du corps, qu'un chacun en était en admiration. » Comme le disait le sieur de Pluvinel, « le roi à pied est roi de ses sujets, mais à cheval il est roi des autres rois. »

Tous les princes de la maison de Bourbon et Henri IV, le premier, ont rapidement pris l'habitude du cheval, mais Louis XIII a eu, en outre, des goûts plus relevés que son père. Ainsi se montra-t-il particulièrement sensible à la musique. C'était surtout dans les périodes de langueur morbide que le jeune roi cherchait dans la musique une salutaire diversion.

Suivant un usage de la cour, deux musiciens étaient attachés à sa personne, « pour l'endormir » ; l'enfant les écoutait avec transport et voulait même faire sa partie avec eux.

Le 23 février 1608, il joue « du tambourin de basque fort bien, en concert avec Hindret, son joueur de luth, et Boileau, son violon : il avait appris de lui-même. » Le 11 août de cette même année, « il fait chanter et chante en concert des chansons d'amour ; mis au lit, il fait encore chanter *Laudate* en concert de voix, d'un luth et d'une mandore. » La musique qu'il préférait n'était pas la musique d'église, le plain-chant, mais celle que lui faisait, à son coucher, un « excellent joueur d'épinette qui étoit à lui », tandis qu'un autre des

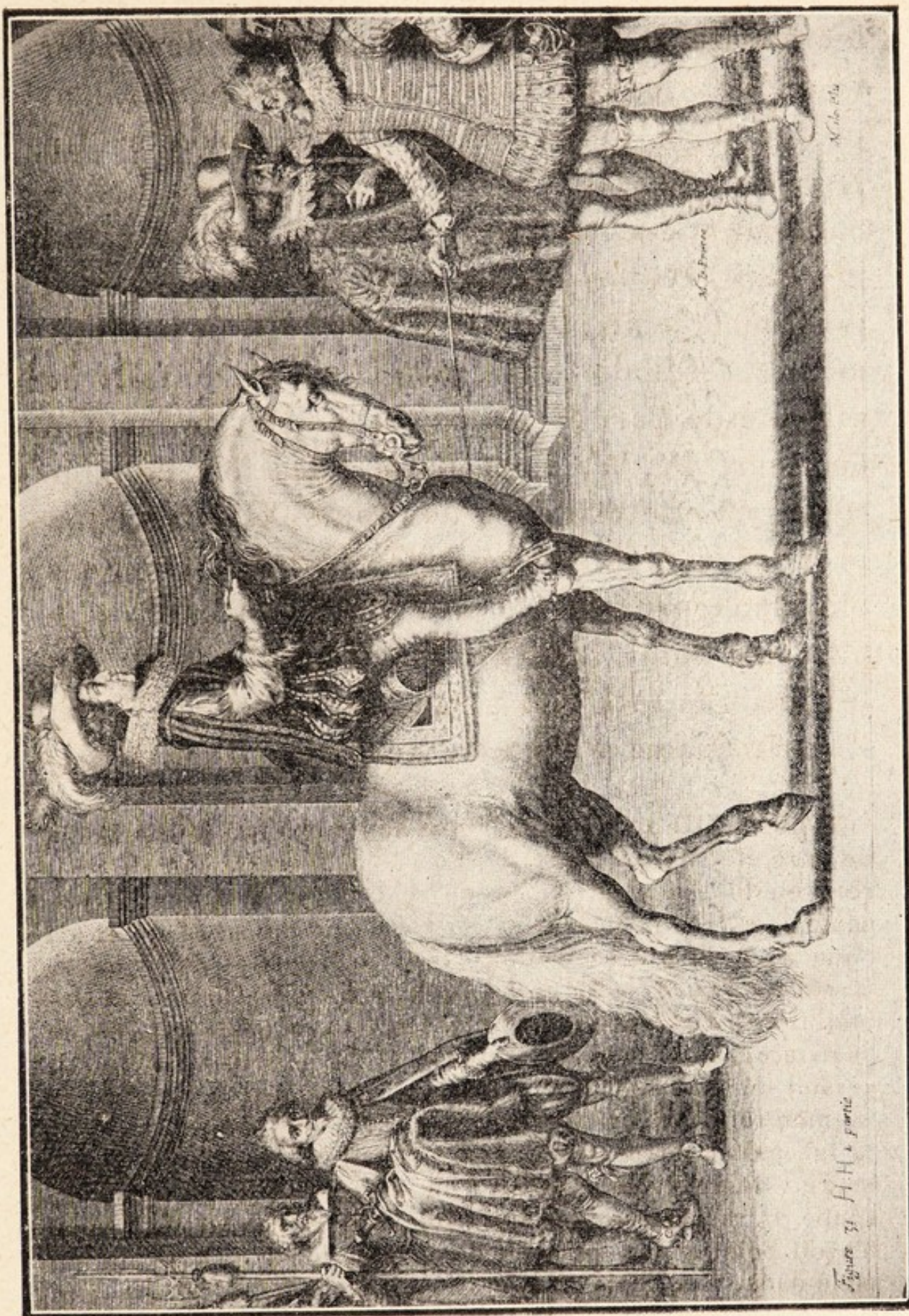
gens à son service chantait en s'accompagnant du luth. « Chantez, chantez ! » leur disait-il quand ils cessaient, tant il prenait plaisir à les entendre. A quinze ans, on le voit encore chanter en concert avec les orgues, « sur lesquelles jouoit le sieur de la Chapelle. »

On sait que Louis XIII était d'un naturel mélancolique. « Il prenait parfois quelqu'un, a conté Tallemant des Réaux, et lui disait : « Mettons-nous « à cette fenêtre, *puis ennuyons-nous.* » Et il se mettait à rêver (1). » Il finit par être affecté d'une sorte de lypémanie, dont il ne réussit jamais à complètement se libérer. On dit qu'il composa lui-même la messe pour ses funérailles et que, loin de redouter la mort, il l'appelait de ses vœux : ce n'était pas d'une âme faible, quoi qu'on ait prétendu.

Malgré la fermeté stoïque qu'il montra devant la maladie comme devant la mort, il lui répugnait de se mêler aux malades, aux fous ou aux estropiés.

L'accès des résidences royales était alors d'une facilité inconcevable. Les épousées des villages y venaient danser le jour de leurs noces ; les merciers, les porte-paniers y entraient pour débiter

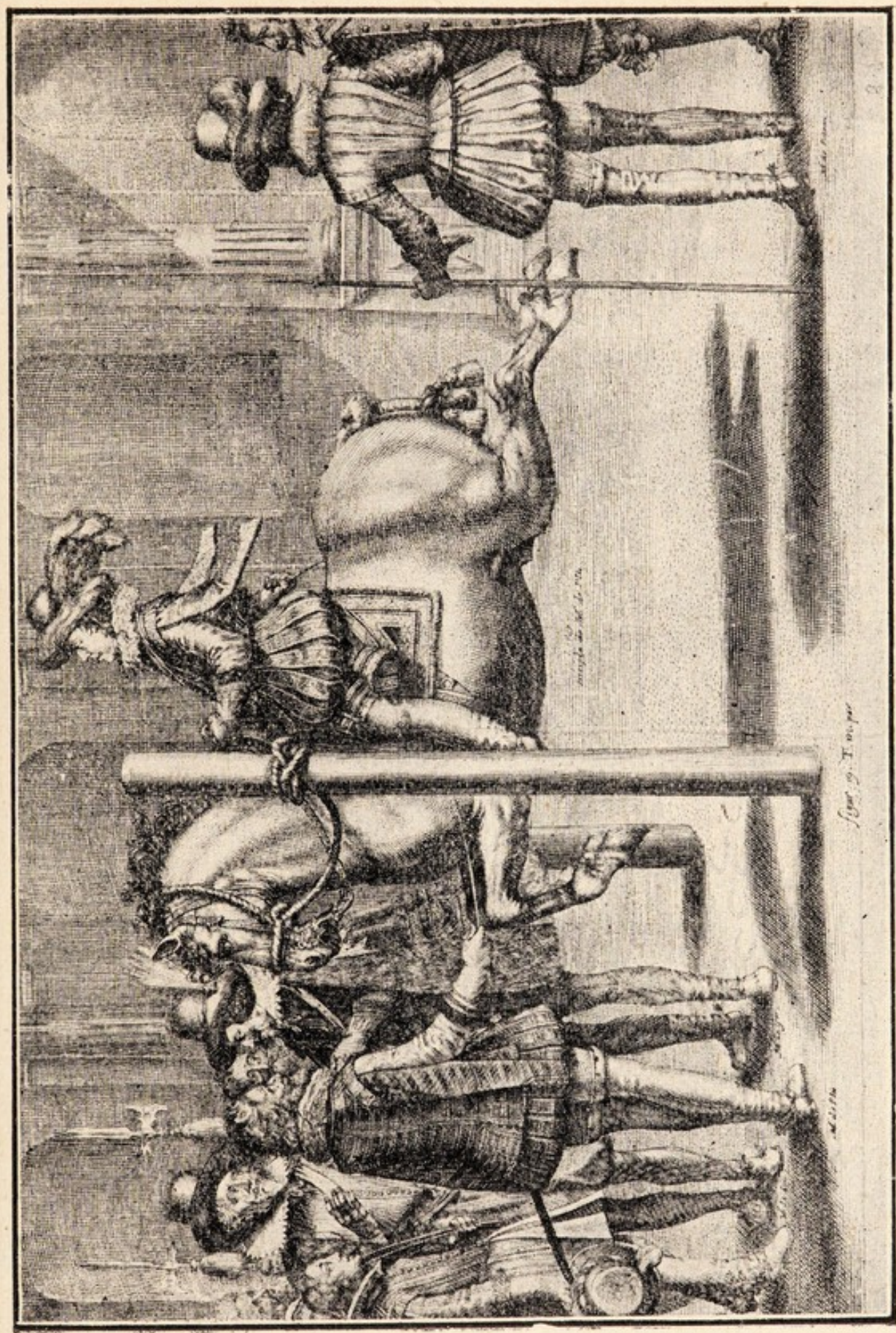
(1) Un soir, il songeait, en regardant le feu ; sa nourrice lui demanda : « Monsieur, à quoi songez-vous ? » — « Je songe à quoi je me jouerai. » Il semble qu'Héroard ait reconnu chez le jeune roi comme un dédoublement de la personnalité, lorsqu'il écrit en parlant de lui : *quasi aliud agens* !



Louis XIII et son écuyer PLUVINEL.

leurs marchandises, les mendiants pour demander l'aumône; les musiciens ambulants pénétraient jusque dans l'intérieur des appartements. Un jour, on dut faire sortir de la salle du Roi, à Saint-Germain, un cul-de-jatte qui jouait du flageolet. « Mettez-le dehors, cria le dauphin; qu'il joue, mais je ne veux pas le voir! » Il fit pareillement chasser de sa présence Olyvette, la folle de sa tante de Bar, et maître Guillaume, le bouffon de Henri IV, n'aimant point « les fols de cette sorte. » Cette aversion de Louis XIII fait comprendre la répulsion qu'il éprouvait à laver les pieds aux pauvres, le jour du Jeudi-Saint. « Je ne veux point, disait-il tout en colère, ils ont les pieds puants (1). » On devine ce qu'il dut souffrir quand, à l'âge de neuf ans, il eut à tou-

(1) Louis XIII avait été de bonne heure habitué à des soins de propreté. Héroard inscrit, dans son *Journal*, que le petit roi a été baigné pour la première fois « le 2 août (1608), samedi, à Fontainebleau. » Il a été « mis dans le bain et ma dame avec lui; il se frottait avec des feuilles de vigne. » L'année suivante, le 22 juillet (1609), « à quatre heures et demie, il entre en carrosse avec le Roi, qui le mène baigner en la rivière, au-dessous de Conflans, à l'île gauloise. Le Roi lui versoit de l'eau sur la tête, à pleins chapeaux, M. de Paistry lui montrait à nager, le conduisoit, le tenoit sous le menton. Il lui prend envie de plonger, il but; il y est une demi-heure. Ressuyé, ramené en son carrosse; à huit heures, soupé. Il raconte sa journée à son médecin et lui dit « qu'il n'avoit point voulu pisser en l'eau, de peur qu'il ne la bût mêlé dans l'eau, mais que le roi son père y avait pissé »; et le bon Héroard enregistre gravement le propos.



Louis XIII, se livrant à des exercices équestres.
(D'après Crispin de Pas.)



La cérémonie du Toucher du



T LES ESCROUELLES.

V, touchant les écrouelleux.

chier plus de neuf cents écrouelleux ! « Il se reposa quatre fois, dit Héroard, mais peu, ne s'assit qu'une seule fois. Il blémissoit un peu du travail et ne le voulut jamais faire paroître, ne voulut pas prendre de l'écorce de citron. »

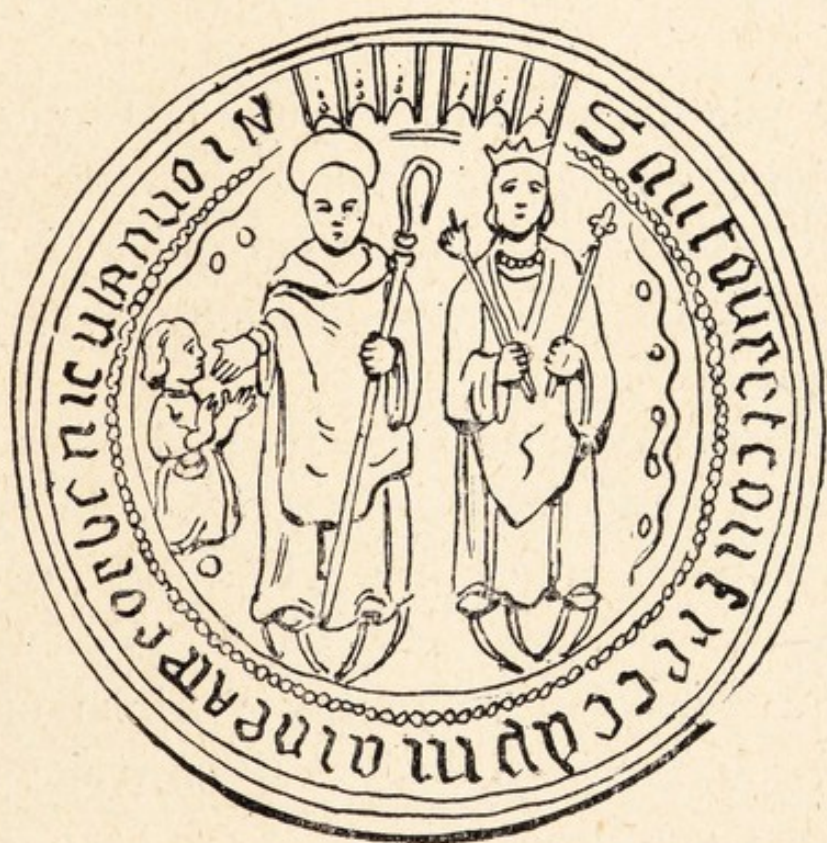
L'année suivante (1611), le jour de l'Assomption, le roi toucha quatre cent cinquante malades ; il se trouva mal de chaleur et revint à lui, après qu'on lui eût fait respirer du vin pur. Huit ans plus tard, son médecin lui ayant demandé (la peste régnait alors à Paris) s'il toucherait les malades, il répondit avec vivacité : « Non ! mais ces gens-là me pressent si fort, si fort ! Parlez à eux, ils me persécutent si fort ! Ils disent que les rois ne meurent point de la peste ; ils pensent que je sois un roi de carte ! »

S'il est un souverain, cependant, qui ait fait son métier de roi, et qui ait transmis cette qualité à son fils, c'est bien le père de Louis XIV. Il y a eu un mérite d'autant plus grand, que son enfance a été aussi mal dirigée qu'il soit possible.

Louis XIII eut successivement trois précepteurs, c'est dire qu'aucun d'eux n'eut le temps de s'emparer assez de l'esprit de son élève pour le redresser et le former. Quoique honnêtes et instruits, ils ne suffirent pas à leur tâche : ils furent moins des précepteurs que des régents (1).

(1) DRUON, t. II, 88.

L'éducation imparfaite que reçut le dauphin n'était pas faite pour redresser les torts de la nature. Mais Louis XIII eut l'heureuse fortune de rencontrer sur son chemin un homme de génie, dont il eut l'intelligence de seconder les desseins. Il y a gagné de voir rejaillir sur lui-même la gloire du Cardinal-ministre, dont l'administration a fait briller son règne d'un incomparable éclat.



SAINT LOUIS et SAINT MARCOUL, patrons des écouelleux.
(Sceau du monastère de Corbeny.)

V

LA NAISSANCE ET LES PREMIÈRES ANNÉES DE LOUIS XIV

C'est par un hasard rare, une fortune presque exceptionnelle, qu'on rencontre sur sa route un guide informé comme celui qui nous a fourni sur Louis XIII des renseignements aussi abondants que sûrs.

Vers la fin de son Registre-Journal, où la minutie de l'observateur s'allie à la précision du médecin, Héroard note que Louis XIII, tout malade et languissant de corps et d'esprit qu'il fût, s'était traîné à Versailles, « pour y venir manger d'un pâté que le cardinal de Richelieu avait envoyé à ses mousquetaires. »

Le 24 août 1627, le Roi arrive en carrosse à Versailles, « se met auprès du feu, puis sur son lit, à midi dîne à table, puis va en sa chambre, se couche sur son lit, se fait couvrir les jambes de

sa robe fourrée, y est environ une heure, s'amuse à peindre. A quatre heures et demie, il sort à pied, va à la porte entretenir les soldats du corps de garde, puis entre dans son petit carrosse tiré par un cheval et va se promener voir son plant. » On voit la scène comme si on y assistait.

Trois semaines plus tard, les archiâtres appelés auprès du royal œgrotant étaient renvoyés, la santé de l'auguste malade s'étant améliorée. Louis XIII retournait à Versailles et y faisait faire de nouveau l'exercice à ses mousquetaires, avant de les emmener au siège de la Rochelle, où son archiâtre et historiographe devait trouver le terme de sa longue carrière.

Héroard a tous les droits d'écrire qu'il n'a « laissé passer aucun accident concernant la santé et infirmités du prince dont il n'ait fait les remarques... le tout si exactement et si simplement décrit, que l'on peut dire cet ouvrage sans exemple ni espérance d'un pareil à l'avenir. » La critique la plus pointilleuse n'a guère trouvé à s'exercer sur un semblable travail; si elle y a relevé quelques particularités choquantes ou puériles, elle s'est gardée d'en méconnaître l'importance comme document psychologique. « Si les détails oiseux et les minuties y abondent..., l'ouvrage de celui-ci (le *Journal d'Héroard*) est très utile, presque indispensable pour connaître

la personne même du roi de France, sa faiblesse physique pendant son enfance et sa jeunesse, ses humeurs, sa mélancolie, ses goûts préférés. De plus, Héroard, vivant à la Cour, insère assez fréquemment dans son livre des renseignements curieux et parfois piquants sur ceux qui dirigent les affaires... il le fait sans aucune passion, sans aucun parti pris : c'est un homme d'une bonne foi absolue (1). »

Il s'en faut que nous ayons, sur le règne suivant, un témoignage d'une pareille valeur. Nous avons dû glaner de-ci de-là, pour reconstituer quelques épisodes se rapportant à la vie enfantine du grand Roi, qui n'a pas encore trouvé son historien (2). *Louis XIV enfant* (3), quel beau thème, cependant, à développer !

Anne d'Autriche était devenue grosse après

(1) *Les Sources de l'Histoire de France* (1610-1715), par Émile BOURGEOIS et LOUIS ANDRÉ, t. II (*Mémoires et Lettres*). Paris, 1913.

(2) A la vérité, il existe bien un opuscule du Père H. CHÉROT, de la Compagnie de Jésus, sur « la Première jeunesse de Louis XIV, » de 1649 à 1653, d'après la Correspondance inédite du P. Charles PAULIN, son premier confesseur ; mais il a plutôt trait aux sentiments religieux de l'enfant-roi qu'à son éducation physique. Sur l'éducation morale du prince, l'ouvrage de M. LACOUR-GAYET est précieux à consulter et fournit maintes indications qu'on a profit à suivre.

(3) Il existe, sous ce titre, un article du *Magasin pittoresque* (1847, 95 et suiv.), mais celui-ci ne contient que quelques renseignements sommaires, et qui ne sont accompagnés d'aucune référence.

22 ans de mariage, alors que tout le monde la croyait condamnée à la stérilité. Qui en fut le plus marri ? Son beau-frère Gaston d'Orléans, qui perdait, à la naissance d'un dauphin, le titre et les prérogatives d'héritier présomptif du trône. Il doutait si peu du brillant avenir qui lui était réservé, qu'il plaisantait sa belle-sœur sur ce qu'elle faisait d'inutiles neuvaines pour obtenir du ciel la grâce d'un fils. Un jour qu'elle revenait d'un des sanctuaires où elle avait coutume de se rendre, Gaston lui dit, avec un enjouement railleur : « Madame, vous venez de solliciter vos juges contre moi ; je consens que vous gagniez votre procès, si le roi a pour cela assez de crédit. »

On ne manqua pas de crier au miracle, quand on apprit que la reine était grosse. On mit cette fécondité tardive sur le compte d'un saint religieux, de l'ordre des Augustins déchaussés, le F. Fiacre, qui avait, par ses ferventes supplications, obtenu de la mère de Dieu qu'elle accordât un rejeton au couple royal. Le frère Fiacre avait fait les trois neuvaines que la Vierge exigeait de lui, et c'est le jour même qu'il les achevait que, disait-on dans le peuple, la Reine avait conçu. Mais la vérité est plus humaine et plus simple : les deux époux, longtemps séparés, s'étaient rapprochés, et Louis XIII s'était enfin décidé à venir

au Louvre, pour y partager la chambre et le lit conjugaux.

Beaucoup, se disant inspirés d'en haut, prétendaient fixer le jour où Anne d'Autriche accoucherait : suivant les uns, l'enfant devait naître le 22 août ; d'autres avaient fixé la date du 25, jour de la fête de saint Louis. Celui qui devina le plus juste fut un pâtre du village de Sainte-Genève-des-Bois, près Monthéry ; il conta que sainte Anne lui avait révélé que la reine mettrait son enfant au monde le samedi 4 septembre : ce jour-là même, sur les onze heures du soir, la Reine sentit, en effet, les premières douleurs. Elle accoucha sur les deux heures du matin, « après un travail assez rude (1). »

Nous ne nous ferons pas l'écho des bruits qui coururent à la naissance du nouveau dauphin. Rappelons seulement qu'ils persistèrent longtemps en province, entretenus par les frondeurs. A Dijon, un procureur de la Chambre des Comptes, du nom de Legrand, fredonnait dans les salons ces couplets railleurs :

Pour que la Reine fut enceinte,
Il (le roi) prioit les saints et les saintes ;
Le Cardinal prioit aussy,
Mais il a bien mieux réussy !

(1) *Mémoires du comte de Brienne*, t. II (Amsterdam, 1719).



*Anne, dont la Vertu nous assiste au besoin,
Va ramener le calme après tant de tempestes,
Et ces Princes divins, dont elle a tant de soin,
De l'Aurore au Couchant borneront leurs conquêtes.*

ANNE D'AUTRICHE ET SES ENFANTS.

Puis, s'adressant au jeune roi Louis XIV :

Sire, vous n'êtes qu'un enfant,
Et l'on vous vole impunément,
Et le voleur f... votre mère,
Lairela, lairelanlaire.

Legrand ne craignit même pas de dire, en propres termes et publiquement, que Louis XIV était un bâtard de Mazarin. Pour ce propos, il fut dénoncé, jugé et condamné à être pendu, après avoir fait « amende honorable, teste et pieds nus, en chemise, la hart au col, tenant à la main une torche ardente du poids de deux livres et à genoux, tant sur le perron du palais qu'au devant de l'image du Dieu de pitié, estant en la place de l'église de Saint-Jehan-Baptiste, etc. (1). »

Il est piquant de rapprocher de ces imputations, plus ou moins calomnieuses, ces vers de Boileau, si empressé d'ordinaire à louer et à magnifier le grand Roi :

Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux époux vos aïeules fidèles
Aux discours des galants furent toujours rebelles ?
Et comment savez-vous si quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aïeux ;
Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,
A passé jusqu'à vous de Lucrèce en Lucrèce ?

(1) *Aimé Piron, ou la Littérature à Dijon pendant le XVII^e siècle*, par J. DURANDEAU, 276 et suiv.

N'est-ce pas une fois de plus la preuve que les poètes ont des privilèges qui sont refusés au commun des mortels ?

L'épouse longtemps délaissée par Louis XIII avait peut-être quelque excuse à sa chute, si toutefois celle-ci est démontrée. On doit reconnaître, en tout cas, qu'elle reporta, sur ce gage tardif de leur union, tout l'arriéré de tendresse qu'elle avait conservé. Si, conformément aux traditions, elle abandonna le nouveau-né aux mains des nourrices, elle entendit avoir voix au chapitre, quand il s'agit de choisir, pour l'enfant royal, une gouvernante.

Pour cette fonction recherchée, il fut fait choix de noble dame Françoise de Souvré, marquise douairière de Lanssac, fille de l'ancien gouverneur de Louis XIII.

Les compétitions avaient été nombreuses. Mme de Hautefort, très en faveur auprès du roi, avait demandé que cette charge fût accordée à sa grand'mère, dame d'atours de la reine ; quant à la reine, elle eût préféré la dame de Saint-Georges, fille de Mme de Montglat, la gouvernante de tous les enfants d'Henri IV. Mais le Cardinal-ministre veillait : il avait arrêté que ce serait Mme de Lanssac, chacun s'inclina devant sa volonté.

Il ne paraît pas que le Dauphin ait montré beaucoup de tendresse pour son père. Celui-ci l'inti-

midait par son air morose, tandis que la Reine, le comblant de caresses, se l'attachait davantage. Louis XIII n'était pas sans en être affecté, et un jour il en exprima son mécontentement. « Vous l'élevez, dit-il à la reine, dans des sentiments d'aversion pour moi, mais j'y mettrai bon ordre. » Il se plaignait, d'autre part, qu'on cédât trop à ses moindres caprices (1). L'enfant était comme son père, entêté, volontaire ; en présence de cette obstination, le roi déclara qu'il était très décidé à ne pas « souffrir ces mauvaises humeurs (2). »

Louis XIII eut un moment l'idée de faire quitter à son fils Saint-Germain et de l'envoyer à Vincennes ; il donnait pour prétexte à ce déplacement qu'à Vincennes, on serait mieux à l'abri d'un coup de main. Il s'ouvrit de son projet à un de ses capitaines, auquel étaient confiés les Enfants de France. Celui-ci eut la franchise de lui répondre que, certainement, ses alarmes étaient exagérées,

(1) On voit (ou on voyait jadis) à la Bibliothèque publique de Saint-Petersbourg (aujourd'hui Petrograd), sous les vitrines recouvrant une collection d'autographes, un cahier d'écriture du jeune Louis XIV. Il y a une page où l'enfant a écrit, du haut en bas, d'après le modèle : « Les rois font tout ce qu'ils veulent. Les rois font tout ce qu'ils veulent » ; cette phrase, plusieurs fois répétée. (*Causeries d'un Curieux*, t. II, 599, note 1 ; cf. *Magasin pittoresque*, t. XXX, 291.)

(2) *Louis XIII, d'après sa correspondance avec le Cardinal de Richelieu* par le comte de BEAUCHAMP. Paris, 1902, lettres 478, 484, 485.



Mme de LANSSAC, Gouvernante des enfants de France :
LOUIS XIV et PHILIPPE D'ORLÉANS.

et que l'air de Saint-Germain était de beaucoup meilleur que celui de Vincennes (1). Louis XIII n'insista pas (2). L'officier avait réussi, au moins



LOUIS XIV à l'âge de 5 ans.

(Gravure de J. B^{te} SCOTIN, d'après un tableau d'Antoine BENOIST, 1704, Musée du Louvre.)

pour un temps, à épargner à la reine un gros chagrin. Anne d'Autriche subit en silence ces avanies, jusqu'au jour où la mort l'eût délivrée de son époux et de ses petites persécutions.

Du vivant de Louis XIII, lorsque

le jeune Dauphin grandissait dans les jupes de sa mère, Anne d'Autriche avait reçu la dédicace d'un traité dont le titre indique les tendances. L'auteur prétendait établir les *Maximes d'éducation et direction puérile des dévotions, mœurs, actions, occupations, jeux... de Monseigneur le Dauphin*

(1) L'incident est conté tout au long par BRIENNE, t. II, 138 et suiv.

(2) La petite vérole ayant fait son apparition à Saint-Germain, le roi prescrit qu'on envoie ses enfants à Versailles pour fuir l'épidémie (lettre 553 de l'ouvrage précité). Dès qu'il a un de ses enfants malades, il s'empresse d'envoyer son premier médecin aux nouvelles (lettre 5.2).

jusqu'à l'âge de sept ans. Anne d'Autriche semble avoir elle-même provoqué ces « saintes et curieuses

De St germain ce 21 Sep^{bre} 1640
 à 10 heures ^{à la haste}
 Je vous escriis ce mot^{à la haste} pour vous doner
 avis que il a pleu au bon Dieu de
 me doner encor un fils, La Reyne
 na esté que une heure en travail
 et l'enfant ce porte parfaitement bien
 LOUIS
 Je me porte bien

Lettre autographe de Louis XIII, annonçant à RICHELIEU la naissance de son second fils, Philippe : 21 septembre 1640 (Archives de Chantilly).

recherches », dans le désir qu'elle nourrissait de faire de cet enfant « un panthéon de perfections et de vertus ».

Vostre Ma^{te}.
Je prie Dieu ^{J'ay amourd'hy}
qu'il vous ^{parcille a celle q}
^{nistant retracet}
face autant ^{parce quelle ne}
de bien que le souhaite
vous aime le plu.

le Maître des Medecins,
une Medecine de son ordonnance
fit ordonner par Mr Seguin
l'usage frequent de la casse
ou mort pas

personne du monde qui

MS

relations affectueuses qui unissaient le roi et le cardinal.

(MAYAY.)

La composition de ce manuscrit se place entre septembre 1640 et mai 1643, puisque Louis XIV n'est pas encore roi et que, d'autre part, Philippe d'Anjou y est mentionné. Nous en retiendrons ce qui a trait à la vie matérielle du jeune prince et, pour cela, nous nous référerons à l'analyse substantielle qu'a donnée, de ce curieux traité, l'historien très autorisé « de l'éducation politique de Louis XIV », M. Lacour-Gayet.

Il importe beaucoup, énonce l'auteur de ce manuscrit, pour la santé de l'enfant, qu'il dorme « huit bonnes heures au moins pendant la nuit et une heure pendant le jour... Les matelas de son lit doivent être de crin et de laine, pas de plume... On allumera une lumière la nuit dans sa chambre ». La raison qui en est donnée mérite d'être retenue : on a observé « que les spectres, fantômes et illusions nocturnes sont incapables d'agir, offenser ou paraître où il y a de la lumière ».

Les vêtements seront « simples, de couleur blanche, surtout larges et flottants ; les souliers aisés. » Des paragraphes sont consacrés aux « bonnets ou chapeaux », à la nécessité de « peigner et nettoyer la tête. » Remarque piquante : on déconseille la perruque, dont le grand Roi devait plus tard tant user ! Mais, à cette époque, « la chevelure de S. A. R. est plus belle que celle d'Absalon ; c'est pourquoi il n'a besoin de calotte

ni perruque ; invention, en vérité, à bien la prendre, sale et mauvaise. »

Le chapitre « du laver des mains » débute par cette déclaration de principe, qui ne sera pas sans surprendre de prime abord ceux qui ne sont pas au courant des mœurs

de l'époque : « La propreté est bien recommandable à un jeune prince. C'est pourquoi Son Altesse Royale étant achevée de vêtir, on lui donnera à laver les mains avec une serviette mouillée d'eau de fontaine. »



LOUIS XIV, à 8 ans.

Tous les actes ordinaires de l'existence quotidienne sont successivement passés en revue ; après la prière, le déjeuner du matin, qui consistera en bouillon ou pain, et le moins de viande qu'on pourra ; pas de beurre ni d'œuf frais. Une promenade suivra ce premier repas, et elle sera suivie elle-même de la messe, de la visite à LL. MM., de la lecture.

Arrive l'heure du dîner : « la vraie et meilleure manne pour les jeunes gens est le bouilli et le rôti. »

Tout particulièrement intéressant le chapitre des exercices : le jeu de dés n'est pas à recommander ; mais la paume (1), le ballon, la danse, la pêche, la chasse, le cheval, les armes, la voltige, la natation sont excellents (2). La musique le théâtre surtout, appellent quelques réserves. Le divertissement de la comédie est « louable, agréable et utile », mais à la condition que le Dauphin ne « représente pas » (c'est-à-dire ne s'offre pas en représentation lui-même, comme « un Néron, un Galba un Catilina. »

L'auteur repousse les verges comme instrument de correction (3). « Laissons, dit-il, les verges et les

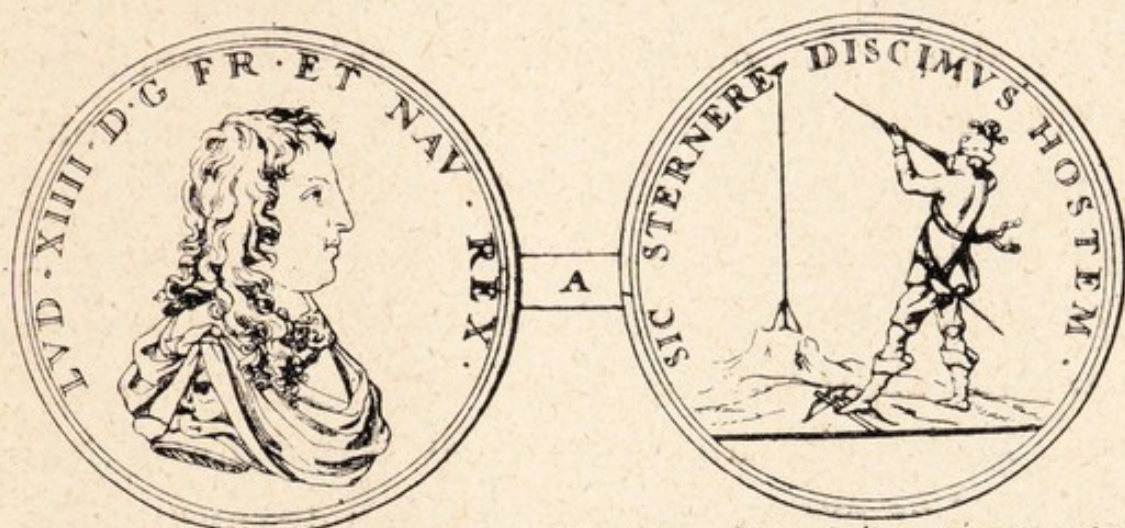
(1) Plus tard, le roi continuera à y jouer, mais sans se passionner. Il allait avec les princes au jeu de paume de Fontainebleau, plus pour voir les joueurs que participer lui-même au jeu. Quand il jouait à la paume, à Versailles, après avoir fini sa partie, il se faisait frotter, au milieu de ses officiers et de ses courtisans. Chaque maison royale avait son jeu de paume : outre Fontainebleau et Versailles, il y en avait à Saint-Germain et à Compiègne. Le duc d'Orléans avait le sien à Villers-Cotterets, et le prince de Condé à Chantilly.

(2) Un exercice, qui n'est pas mentionné ici, et auquel le roi se plaisait fort, est celui du mail. Il y avait dans le jardin des Tuileries, « un fort beau jeu de mail qu'on a même agrandi depuis que le roi se plaît à cet exercice. » *Journal du voyage de deux jeunes Hollandais*, édité par FAUGÈRE et MARILLIER (Paris, 1899), 86 (23 mars 1657).

(3) Sur ce point, il n'est pas certain que l'on ait suivi les conseils donnés par l'éducateur officieux : le jeune prince, selon les us et coutumes de la pédagogie d'alors, reçut le fouet, comme l'avaient reçu son frère et ses compagnons de jeu (Cf. sur le fouet à la Cour, les *Mémoires de Brienne*, t. I, 390 et s.)

coups pour les animaux ou leurs semblables, et gouvernons (les enfants) par la raison, leur vrai guide. »

Une observation sur les bouquets ou odeurs,



le Roy des sa jeunesse s'exerçoit à tirer aux oiseaux, et à faire des armes la Légende dit que C'EST AINSY QVIL APPRENOIT A FAIRE LA GUERRE A SES ENNEMIS, ET A LES VAINCRE le 26 Juin 1669 il fit aux Thuilleries l'ouverture d'un Prix Royal de l'Arquebuse, établi par le S^r de la Chesnaye Grand-Arquebuser de France

Le jeune roi Louis XIV, s'exerçant à tirer sur les oiseaux.

dont le Dauphin doit se tenir éloigné, atteste la préoccupation de mettre le jeune prince à l'abri de toute tentative d'empoisonnement par ce moyen.

On a omis de nous dire dans quelle mesure Anne d'Autriche appliqua le programme dont elle a manifestement inspiré la rédaction ; mais il est à supposer que si elle ne l'exécuta point à la lettre, elle dut s'en inspirer pour l'éducation de l'enfant sur lequel elle veillait avec tant de sollicitude ; comme elle put prendre quelques idées dans certain traité sur *l'Institution du Prince*,

qui lui avait été soumis. Il était, entre autres choses, dit dans ce traité, qu'on devait se garder de bourrer l'enfant royal de confitures et de dragées; avoir soin de lui tenir le nez « en office », afin d'empêcher la stagnation des mucosités, dont son père avait été très incommodé durant son enfance; il était, en outre, recommandé de ne « lui rien faire ouïr ni lui faire voir d'objet qui ne soit noble », conséquemment de ne mettre auprès de lui que « gens bien faits, qui aient l'air, la taille et le visage agréables, la bouche aussi pure et aussi nette que l'âme. » Les exercices physiques ne devaient être pour cela négligés, tels que la danse et l'escrime, qui avaient permis à son aïeul Henri IV de briller dans les tournois et devant les dames. Malgré la sagesse de la plupart de ces recommandations, et l'utilité qu'on leur reconnaissait, l'auteur de ce mémoire, qui ambitionnait la place de précepteur, ne fut pas choisi, et sa candidature ne fut pas même mise en discussion.

Avant que Mazarin ait été chargé de l'éducation du dauphin, Louis XIII avait jeté les yeux sur un certain nombre de personnages susceptibles de remplir la charge de gouverneur, entre autres le marquis de Feuquières, La Mothe le Vayer, Bassompierre, le maréchal de Guiche, le comte du Plessis-Praslin, etc. La Régente leur



François de Neufville, duc de VILLEROY, Gouverneur de Louis XIV.

préféra son favori, Mazarin, mais comme celui-ci pouvait n'avoir pas le loisir de s'occuper effectivement de l'enfant royal, on lui adjoignit le marquis de Villeroy, qui fut également nommé gouverneur du duc d'Anjou. L'abbé Hardouin de Péréfixe fut nommé précepteur ; il lui fut adjoint, en qualité de confesseur, le P. Charles Paulin, supérieur de la maison des Jésuites, à Paris.

Si la Reine avait laissé à Mazarin le choix du gouverneur et du précepteur, si elle avait investi le cardinal du titre nouveau de « Surintendant de la conduite du Roy et de Monsieur son frère », elle s'était réservé « la surintendance naturelle qu'elle avoit de l'éducation du Roi son fils, par-dessus celle qu'elle avait abandonnée à son ministre. » Un de ses premiers actes, lorsqu'elle fut devenue la souveraine maîtresse, fut de congédier la gouvernante qui lui avait, dans maintes circonstances, témoigné peu d'égards, jusqu'à la menacer de ne plus s'occuper de ses enfants et de se retirer dans quelque maison de plaisance, laissant à d'autres le soin et le souci de leur éducation. La marquise de Lanssac (1) fut cruellement

(1) C'est l'orthographe adoptée par Saint-Simon, auquel nous devons les renseignements qui vont suivre. (Cf. *Écrits inédits de Saint-Simon*, publiés sur les manuscrits conservés



*HARDOUIN DE PERÉFIXE de Beuumont, Cons^e
du Roy Ordinaire en tous Ses Conseils Euesque de
Rhodes Precepteur de sa Majesté*

Par son tres humble seruiteur B. Moncornet

HARDOUIN DE PÉRÉFIXE, Précepteur de LOUIS XIV.
(Estampe de MONCORNET.)

offensée de ce brusque renvoi. Elle avait l'idée la plus haute de sa naissance et de ses origines ; outre qu'elle était la fille du maréchal de Souvré et de Françoise de Bailleul, elle était la sœur du marquis de Courtenvaux, chevalier du Saint-Esprit et premier gentilhomme de la Chambre ; du commandeur de Souvré, grand-prieur de France, puis ambassadeur de son ordre en France ; de la marquise de Sablé, célèbre par son esprit ; enfin, de l'abbesse Saint-Amand, de Rouen. Le mari de Mme de Lanssac n'était autre qu'Artus de Saint-Gelais, dit de Lézignan, seigneur de Lanssac, dont elle devint veuve de bonne heure, et lui-même fort bien apparenté.

Elle en avait eu un fils et deux filles, dont « l'aînée, fort contrefaite, avait été mariée, *comme on avait pu*, à René de Courtalvert, sieur de Pezé au Maine » ; l'autre avait épousé Louis de Prie, marquis de Toucy ; quant à la cadette, nous la retrouverons gouvernante des fils et petit-fils de Louis XIV, sous le nom de maréchale de Lamothe. Une de ses filles, Mme de Ventadour, lui succédera dans sa charge de gouvernante et sera remplacée, à son tour, par deux de ses petites-filles ; « en sorte, dit Saint-Simon, que, de mère en fille cette grande charge a été remplie par Mme de

au Dépôt des Affaires étrangères, par M. P. FAUGÈRE, t. IV (*Mélanges*). Paris, 1882, 4.8 et suiv.



LOUIS XIV, enfant.
(D'après MIGNARD ; peinture du *Musée de Blois*.)

Lanssac et quatre de ses petites-filles ou arrière-petites-filles. »

La marquise de Senecay (ou Senescey), qu'Anne d'Autriche avait fait venir auprès d'elle pour lui confier son fils, après avoir congédié Mme de Lanssac, était « La Rochefoucauld de père et de mère ; son mari était Beauffremont. »

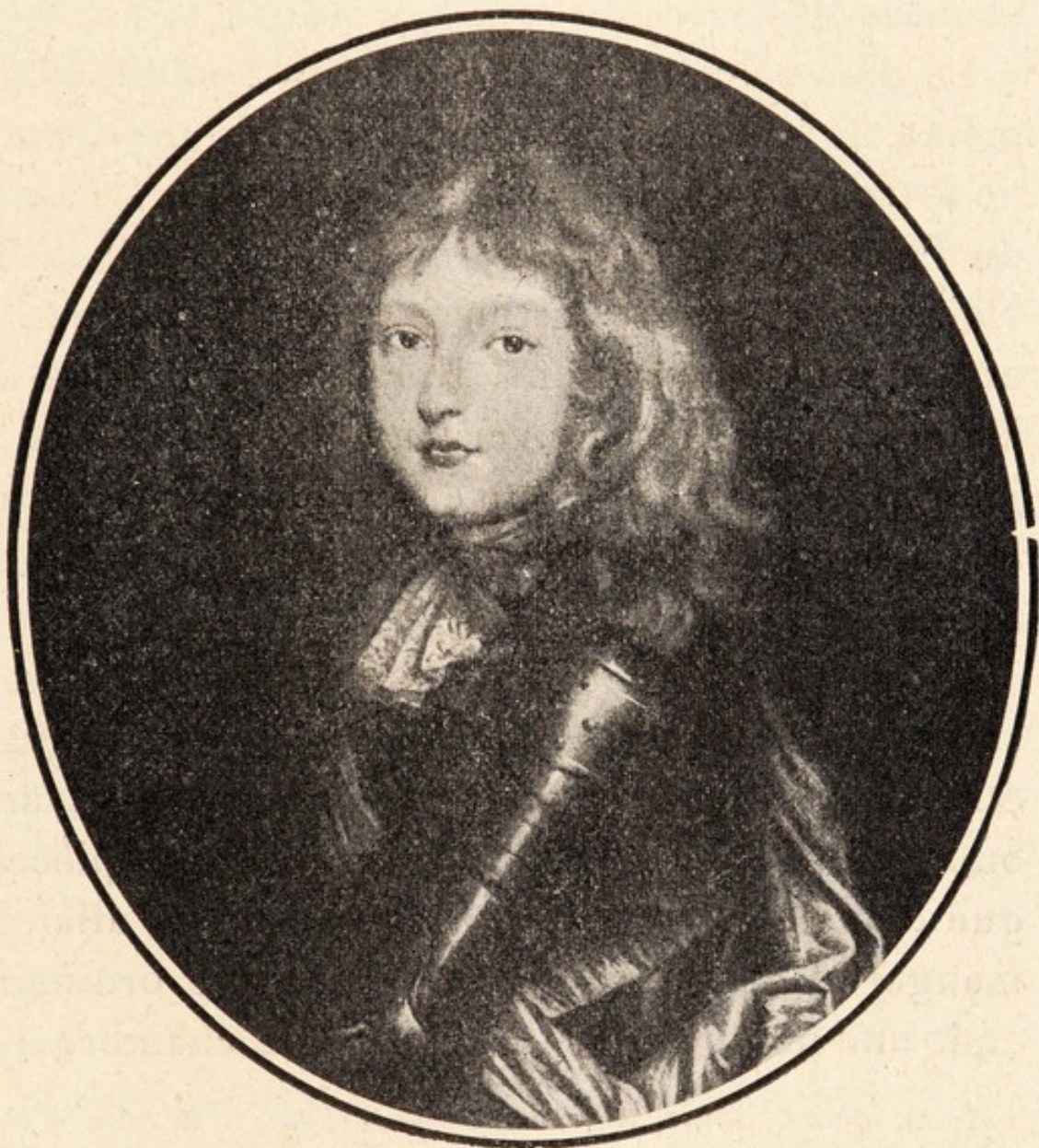
Quand Mme de Senescey fut rappelée à la Cour, il lui fut rendu sa charge de dame d'honneur, en même temps que l'exercice de cette charge, conjointement avec sa mère, et la survivance étaient accordés à la comtesse de Fleix, sa fille. Mme de Senescey et la comtesse de Fleix demeurèrent dames d'honneur de la Reine-mère jusqu'à la mort de celle-ci, survenue en janvier 1666.

Cette nomination de dame d'honneur et gouvernante n'avait pas manqué d'exalter l'ambition de celle qui avait reçu de la régente cette double marque de faveur. Ce fut à qui s'empresserait de l'aller féliciter ; elle recevait les visites sur son lit et tant de gens vinrent pour la voir, qu'à l'entendre, elle eut les coudes tout écorchés (1) à s'être trop longtemps appuyée sur eux pour rendre les saluts !

La gouvernante de Louis XIII avait rempli sa tâche avec conscience et fidélité ; peut-être aurait-

(1) DRUON, *op. cit.*, t., I^{er} 147.

on seulement à lui reprocher d'avoir apporté trop de sévérité à l'exercer , mais on ne peut contester qu'elle fut la plus vigilante des gardiennes, con-



LOUIS XIV, à 10 ans.

duisant tout son petit monde avec l'aide seulement de quelques personnes de condition modeste.

Les gouvernantes et sous-gouvernantes de

Louis XIV remplirent avec beaucoup plus de négligence leur office ; l'enfant ne fut guère surveillé, depuis surtout que les fonctions de la régence absorbèrent de plus en plus le temps de sa mère (1).

Le plus souvent, on abandonnait l'enfant à lui-même. Il faillit en résulter de graves accidents ; ne le trouva-t-on pas, un soir, tombé dans le bassin du Palais-Royal ! A l'âge mûr et au seuil de la vieillesse, le roi se souvenait encore de cette éducation à bâtons rompus. Il racontait à Mme de Maintenon que les gouvernantes jouaient tout le jour et le laissaient entre les mains de leurs femmes de chambre, sans se mettre en peine de lui.

Le jeune roi mangeait tout ce qu'il pouvait saisir, sans qu'on fit attention à ce qui pouvait être nuisible à sa santé. « Si on fricassait une omelette, il en attrapait toujours quelques pièces, que Monsieur, son frère Philippe et lui, allaient manger dans un coin. Sa compagnie ordinaire était une petite fille de la femme de chambre des

(1) Au début, Anne d'Autriche était tout à la joie d'être mère. « La reine, écrivait Mlle Andrieu à Mme de Senescey, le 9 avril 1639, n'abandonne guère (le petit prince) ; elle prend grand plaisir à le faire jouer et à le mener promener dans son carrosse quand il fait beau. C'est tout son divertissement ; aussy n'y en a-t-il point d'autre dans sa cour. » *Arch. Aff. Étr., France*, t. DCCCXXXIII, pièce 95, f° 95 ; cité par le P. H. CHÉROT, *La première jeunesse de Louis XIV*, 13.

femmes de chambre de la reine ; il l'appelait la « reine Marie », parce qu'ils jouaient ensemble à la Madame, lui faisait toujours faire le personnage de la reine, et lui servait de page ou de valet de pied, lui portant la queue, la roulant dans une chaise, ou portant le flambeau devant elle (1). »

Afin de le corriger du goût qu'il manifestait pour les personnes d'une condition inférieure, son valet de chambre, Laporte, imagina de se couvrir un jour devant lui et de l'interpeller comme un laquais. Le petit roi alla se plaindre à la reine, sa mère, qui donna raison au serviteur. Celui-ci nous dévoile, à cette occasion, que l'enfant était très docile, « faisait voir qu'il avait de l'esprit, voyant et entendant toutes choses, mais parlant peu, s'il n'était avec des personnes familières. »

Il était timide et souffrait de sa timidité, mais il s'efforçait de n'en rien laisser paraître, ayant un amour propre excessif. Un jour, le jeune Brienne, compagnon de ses jeux, le trouva tout seul, dans l'embrasure d'une fenêtre, pleurant à chaudes larmes. Comme il cherchait à l'interroger, à le consoler : « Taisez-vous, lui répondit le jeune prince, je ne veux pas que personne s'aperçoive de mes larmes ; je ne serai pas toujours enfant... »

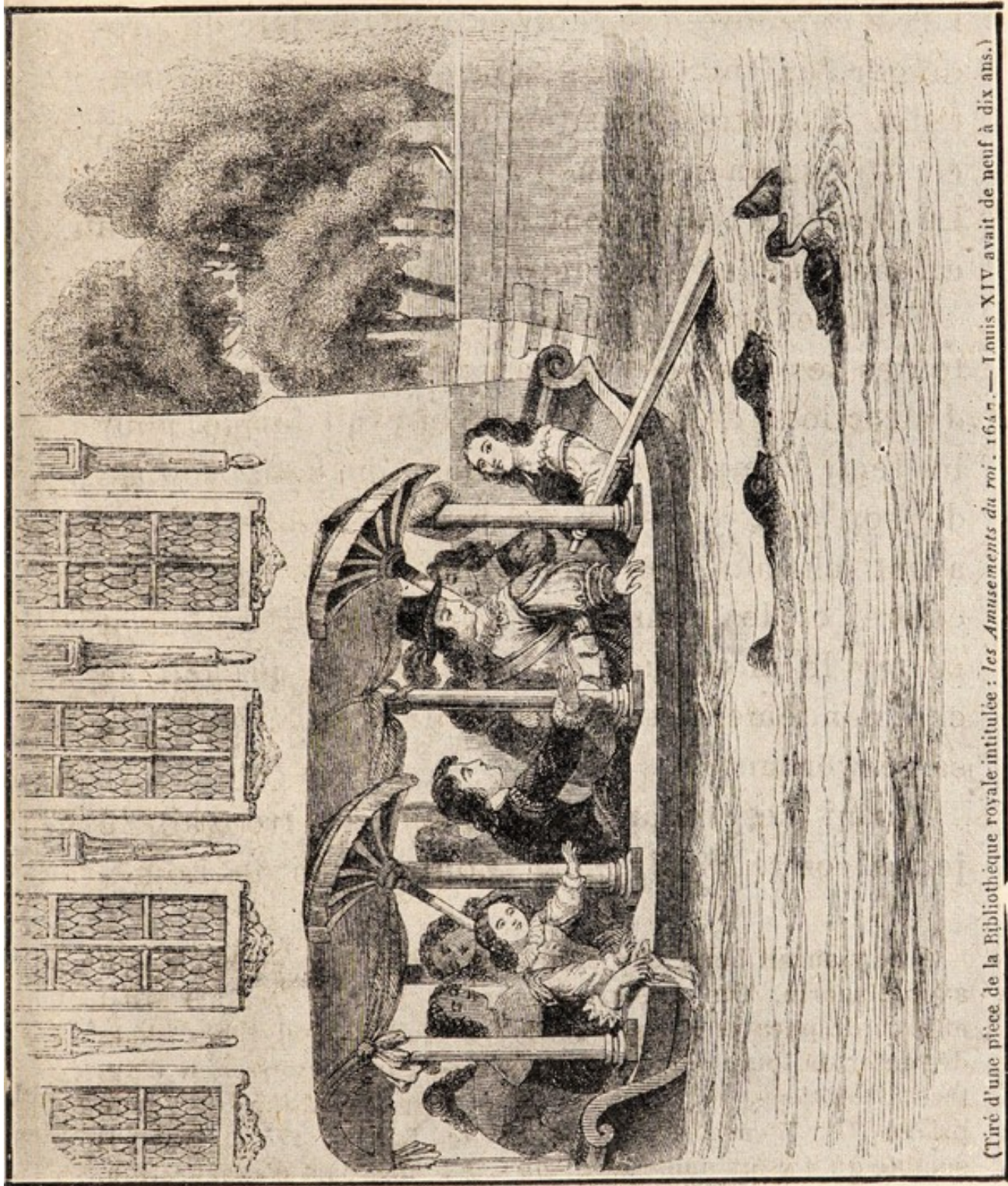
Il faisait volontiers le brave, affectant de

(1) Mme de MAINTENON, *Entretien sur l'éducation des filles*, XXXVI.

n'avoir peur de rien. Sa mère voulut un jour l'effrayer en le menaçant du diable, il ne s'en montra nullement ému. Certain jour, toutefois, il fut fort effrayé de voir tout à coup devant lui un homme tout barbouillé de noir et armé de sa raclette. Il crut à une apparition diabolique : ce n'était qu'un ramoneur qui était descendu par la cheminée. Vingt ans plus tard, alors qu'il était dans toute la pompe de Versailles, Louis XIV recevait un placet, dont la signature ne manqua pas de le frapper : « *Celui* que Votre Majesté a pris pour le diable. » Le roi, à l'évocation de ce souvenir, rit beaucoup et fit droit à la requête du pétitionnaire.

A cinq ans et demi, le jeune Louis eut des maîtres et, pour précepteur, le savant et vertueux évêque de Rodez, Hardouin de Péréfixe de Beaumont qui, à l'intention de son royal élève, composa une *Histoire de Henri IV*. En général, l'enfant montrait peu d'application à l'étude(1); comme M. de Beaumont, attaché à son éducation, s'en plaignait au cardinal : « Ne vous mettez pas en peine, répondit Mazarin, reposez-vous-en sur moi; il n'en saura que trop; quand il vient au conseil, il me fait cent questions sur la chose dont il s'agit. »

(1) LACOUR-GAYET, *op. cit.*, 96 et s.



(Tiré d'une pièce de la Bibliothèque royale intitulée : *les Amusements du roi*. 1647. — Louis XIV avait de neuf à dix ans.)

Les amusements du Roi (Louis XIV).

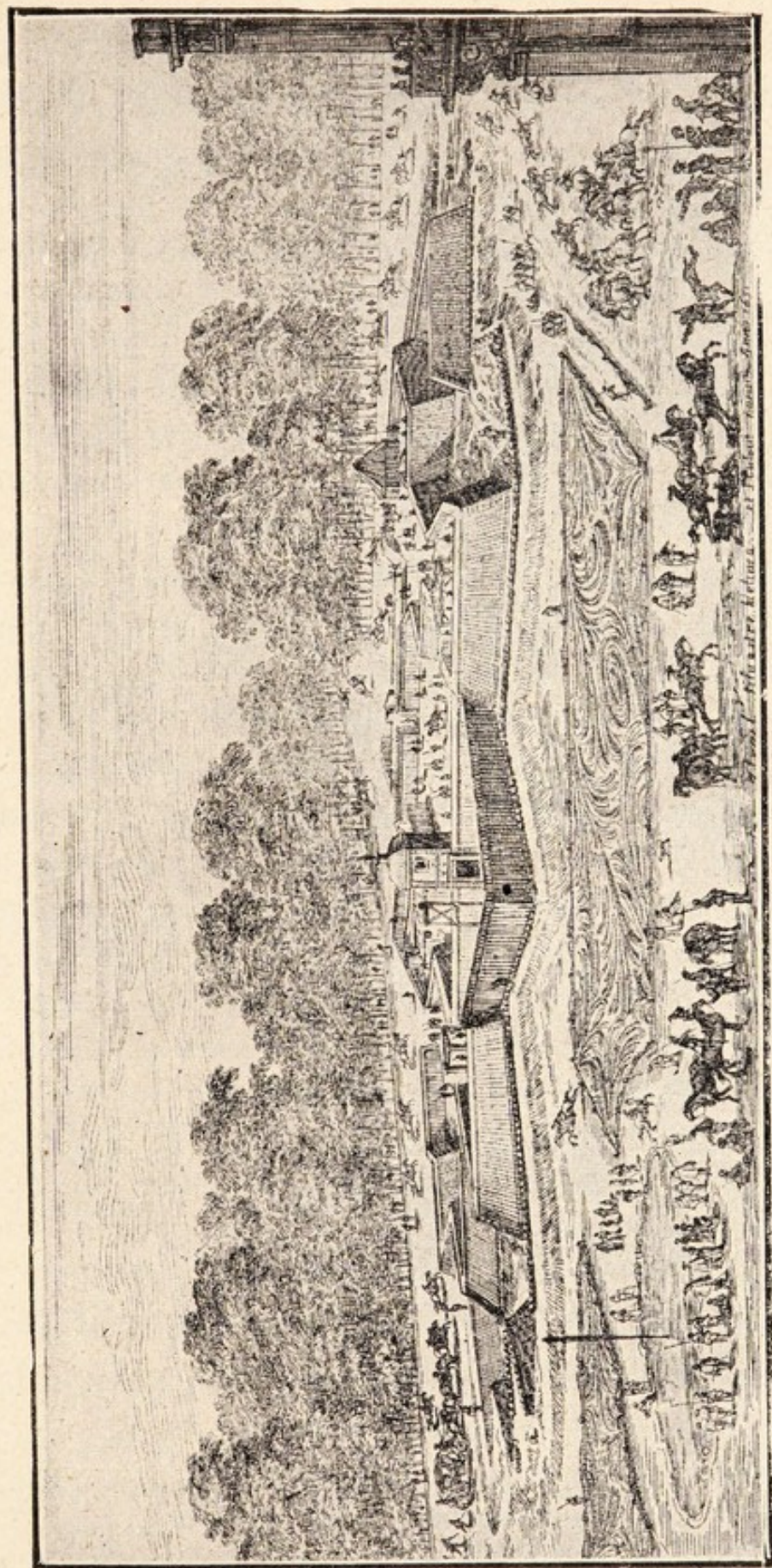
(Estampe de la Bibl. Nat., reproduite par le *Magasin pittoresque*.)

Un mémorialiste qui ne nourrissait, il est vrai, que peu de tendresse pour le Cardinal-ministre, lui se entendre que celui-ci avait projeté de prolonger l'enfance du roi, afin de rester plus longtemps le maître de la situation (1). « On avait peur, écrit-il, qu'on ne lui inspirât de bons sentiments... Les bons livres étaient aussi suspects dans son cabinet que les gens de bien... »

Sauf les rares moments réservés à l'étude, toutes les journées se passaient en exercices ou distractions de toute sorte. On avait formé, pour lui tenir compagnie, une armée de petits soldats de son âge, tous fils de hauts personnages et ayant chacun leur gouverneur. Les jours de congé, on les menait au Louvre, on leur faisait porter le mousquet, et le petit roi prenait le commandement, sous les ordres supérieurs de sa gouvernante.

Parmi ces enfants d'honneur se trouvait le jeune comte de Brienne (Louis-Henri de Lomé-

(1) Il y aurait beaucoup à dire sur les rapports de Louis XIV avec Mazarin, On a souvent répété que le Cardinal s'est efforcé de paralyser toute initiative chez son pupille, et de le dégoûter de toute occupation sérieuse; on a émis bien d'autres allégations, touchant de près à la vie intime du jeune prince (Cf. MICHELET, *Hist. de France*, t. XIV, 275 et suiv.) Il semble qu'il y ait dans tout cela une bonne part d'exagération, et l'on trouvera une juste mise au point dans l'ouvrage, si consciencieusement élaboré, de M. LACOUR-GAYET, que nous avons si souvent mis à profit (V. surtout aux pp. 170 et s.).



Vue du *Fort Royal*, élevé en 1650, dans le Jardin du Palais Cardinal, pour le divertissement du Roi.

(Gravure d'ISRAEL SILVESTRE.)

nie), âgé de deux ans de plus que le roi ; c'est par lui que l'on sait comment il fut introduit, avec son frère, dans les rangs de cette petite garde royale.

Tout ce dont je me souviens, relate notre informateur, c'est que Mme de Lasalle, femme de chambre de la reine-régente, et placée par Sa Majesté auprès du roi son fils, nous reçut une pique à la main et tambour battant, à la tête de la compagnie des enfants d'honneur, qui étoit déjà nombreuse, et qu'elle avoit sous ses ordres. Un hausse-col retomboit sur son mouchoir bien empesé et bien ti-é ; elle avoit sur la tête un chapeau couvert de plumes noires et portoit l'épée au côté. Mme de Lasalle nous mit le mousquet sur l'épaule, et cela de fort bonne grâce ; après quoi, nous la saluâmes, sans nous découvrir toutefois, parce que ce n'est pas l'ordre ; elle nous baisa l'un après l'autre au front, et nous donna sa bénédiction d'une manière tout à fait cavalière... Ensuite elle nous fit faire l'exercice, et je remarquai que le prince, encore à la bavette (il avait cinq ans à peine), y prenoit un plaisir extrême : ses divertissements ne respiroient que la guerre ; ses doigts battoient toujours du tambour, et dès que ses petites mains purent tenir des baguettes, il avoit devant lui une grosse caisse toute pareille à celle des Cent-suisses et frappoit dessus continuellement ; c'étoit son plus grand plaisir.

On lui avait construit un fort (1), qu'il se divertissait à attaquer ou à défendre avec sa troupe de

(1) Nous avons pu nous procurer, et nous donnons ci-dessus une reproduction d'une *Veüe du fort Royal fait en l'année 1650 dans le jardin du Palais-Cardinal pour le divertissement du Roy*.

mousquetaires, qu'il avait partagés en deux camps adverses. Lors des troubles de la Fronde, ces belliqueux enfants furent placés, avec leurs mousquets, aux avant-postes du Palais-Royal.

Dès la plus tendre enfance, Louis XIV avait montré une inclination marqué pour les fillettes de son âge. On assure qu'Anne d'Autriche fit tirer l'horoscope de son fils, lorsqu'il n'était encore âgé que de 4 ou 5 ans, et que l'astrologue prétendit voir Louis XIV dans



Mlle de MONTPENSIER.
(D'après l'émail de PETITOT.)

l'état de nature : d'où il conclut le penchant que ce prince aurait à l'Amour ! On ne saurait prétendre que l'événement ait démenti cette prédiction.

Mademoiselle (la fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII) en avait fait son joujou ; elle allait le voir tous les jours et l'appelait son « petit mari » ; le roi s'en amusait ; mais le cardinal, prévoyant les suites de ces enfantillages, fit prier la jeune fille de retourner à Paris, ne

voulant pas que l'enfant royal s'accoutumât à elle, ou qu'elle s'accoutumât à lui. Ce ne fut pas sans un déchirement que la séparation s'effectua. Mlle de Montpensier eut à essuyer un autre déplaisir; elle reçut l'ordre de se rendre chez le cardinal, et là elle eut à subir de sa bouche une sévère réprimande. Il lui dit qu'elle était trop grande pour se comporter de la sorte, qu'il y avait de la messéance à parler ainsi au dauphin (1). Enfin, il la chapitra si sévèrement que, sans rien répondre, la petite fille se mit à pleurer à chaudes larmes; elle ne s'apaisa que lorsqu'on lui eut apporté à manger. Elle ne laissa pas de s'en aller fort irritée des reproches qu'elle avait entendus.

On sait de quel extraordinaire appétit fut doué Louis XIV. On a réédité souvent la phrase de Saint-Simon : « Il mangeait si prodigieusement et si solidement soir et matin, et si également

(1) Mademoiselle avait été habituée, dès son enfance, à prendre conscience de la grandeur de sa petite personne. « On fit ma maison, relate-t-elle dans ses *Mémoires*, et l'on me donna un équipage bien plus grand que n'en a jamais eu aucune fille de France. » C'est, dit son biographe, parce que la Grande Mademoiselle eut, dès le maillot, une armée d'écuyers et d'huissiers, de valets et de marmitons, qu'elle put aspirer plus tard sans outrecuidance à la main des plus grands souverains. Mlle de Montpensier convient néanmoins qu'elle fut très mal élevée, entourée qu'elle fut de flatteurs à gages, qui constamment l'encensaient.

encore, qu'on ne s'accoutumait point à le voir. » Cela tenait à ce que, dès son plus jeune âge, on lui avait laissé toucher à n'importe quel mets.

Quand il était au sein, on dut le changer plusieurs fois de nourrice, tant il les épuisait rapidement. « Il leur mordait les bouts jusqu'au sang », relate le chirurgien Dionis (1), et « comme elles ne pouvoient pas y résister, on étoit obligé d'en changer souvent. » Heureusement, il se trouva une Mme Ancelin, native de Montesson, qui, ayant du lait en abondance, put satisfaire au grand appétit du jeune prince. « Elle l'a nourri pendant seize mois et jusqu'à ce qu'il ait été en état d'être sevré ; ainsi c'est elle qui a donné le fondement à cette forte santé qu'il a presque toujours eue. » Rappelons que Louis XIV était né avec des dents (2), ce qui fut considéré comme l'heureux présage d'un glorieux règne.

En réalité, Louis XIV n'eut de la santé que la représentation ; il fut toujours extrêmement délicat, se trouvant « incommodé des moindres choses, ce qui l'obligeait à changer quelquefois d'habit, de chapeau, de souliers, de chemise, de perruque, deux ou trois fois par jour (3). » Le Journal de ses médecins est le tableau fidèle de cette exis-

(1) *Cours d'opérations de chirurgie* (1773), 446.

(2) Cf. *le Cabinet secret de l'Histoire* (Les dents de Louis XIV) .

(3) *Mémoires de Sourches*, t. I^{er}, 361.

tence misérable, traversée par tant d'incommodités. Nous devons reconnaître, cependant, qu'il supportait stoïquement la douleur, peut-être pour avoir été élevé à la dure dans le bas âge ; il n'avait pas encore 10 ans quand il eut à subir des incisions assez douloureuses ; il n'en éprouva pas le moindre tressaillement.

Ce n'est point qu'il fût dépourvu de sensibilité. Nous avons vu qu'il éprouvait du plaisir dans la compagnie de sa petite cousine, mais il eut des passionnettes plus durables, voire pour des grandes personnes, notamment pour Mme de Hautefort, celle-là même qu'avait aimée son père ; il la recherchait, il se plaisait à jouer avec elle, « il l'appelait sa femme ; quand elle était incommodée, il se faisait mettre sur son lit et... faisait sa collation dans sa chambre (1). » Un père Jésuite eut, à ce propos, l'idée d'une assez jolie devise : un phénix sur un brasier, qu'allumaient les rayons du soleil, avec ces mots : *Me quoque post patrem* ; au bas, les armes de Mme de Hautefort, accompagnées de cette légende, suffisamment claire :

Mon cœur est à peine formé,
Et sur les cendres de mon père
Déjà de ses regards mon cœur est allumé (2).

(1) Vie manuscrite de Mme de Hautefort, publiée par V. Cousin, dans la monographie qu'il a consacrée à ce personnage.

(2) DRUON, t. I^{er}, 150.



LOUIS XIV PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE, ET DE NAVARRE.

*Le Roy, qui nous promet le calme apres l'orage,
 Joint desia des Lauriers à ses Lys Triomphans,
 Et par ses actions plus grandes que son aage,
 Nous apprend que les Roys ne sont jamais enfans.*

B. Moncornet sculpsit.

LOUIS XIV, adolescent.

Avec l'âge, cet instinct de virilité prématurée devait se manifester d'une manière plus marquée, et beaucoup moins innocente.

Louis XIV avait atteint à peine sa quatorzième année, lorsqu'il s'amusait au Louvre avec les nièces de Mazarin. Il avait quinze ans et demi lorsque, dans un opéra italien, il s'exhiba en Apollon, entouré de jeunes et charmantes filles, représentant les neuf Muses. Ce penchant pour le sexe aimable (1) ne nuisit jamais à l'attachement qu'il portait à ses proches ; avec son frère Philippe, Louis vécut toujours dans une parfaite intelligence ; il se querrellait parfois (2), comme tous les enfants, mais le raccommodement suivait de près la dispute.

Louis n'avait pas neuf ans quand il écrivit, de

(1) Il n'aimait pas que la fréquentation des fillettes de son âge, ou celle des filles d'honneur de la reine ; il ne lui déplaisait pas de se laisser approcher par les femmes d'un âge plus avancé, ce qui ne laissait pas de faire jaser (Cf. *Madame de Châtillon*, par E. MAGNE, 78 et s.).

(2) Témoin la scène plaisamment contée par LAPORTE, et qui se passa en 1652 : « A Corbeil, le roi voulut que Monsieur couchât dans la chambre, qui était si petite qu'il n'y avoit que le passage d'une personne. Le matin, lorsqu'ils furent éveillés, le Roi, sans y penser, cracha sur le lit de Monsieur, qui cracha tout exprès sur le lit du Roi, qui, un peu en colère, lui cracha au nez. Monsieur sauta sur le lit du roi et pissa dessus ; le Roi en fit autant sur le lit de Monsieur ; comme ils n'avoient plus de quoi cracher ni pisser, ils se mirent à tirer les draps l'un de l'autre dans la place, et peu après, ils les prirent pour se battre... Monsieur s'étoit plutôt fâché que le Roi, mais le Roi fut bien plus difficile à apaiser que Monsieur. »

sa main, à « Monseigneur le Duc d'Anjou », la lettre suivante, dont la copie a été conservée :

Mon frère, je vous escrivis hier et vous mandai la bonne

*Toutes les fois que le plaisir du corps me
conseillera de renoncer à la chasteté,
je résisteray courageusement à
son attrait.*

*Quoties voluptas corporis me horta-
bitur ut renuntiem castitati, resistam
fortiter eius illecebra.*

Ludovicus.

Devoir d'écriture de Louis XIV enfant.

santé de maman et la mienne. Je vous en assurerai encore par celle-ci. Mandez-moi l'état de la votre et me croyez toujours votre affectionné frère et bon petit papa. Louis.
— Amiens, ce premier juillet 1647.

De la même source nous apprenons à quelle époque Monseigneur d'Anjou a commencé « à porter des chausses » : ce fut le 5 mars 1648, par conséquent à près de huit ans, ce jeune prince étant né au mois de septembre 1640. Aujourd'hui, les fils de bourgeois quittent les jupes beaucoup plus tôt que ne les quittaient jadis les enfants des reines.

C'est l'année même où le duc d'Anjou mettait ses premières culottes que survint un incident où Louis montra un peu plus de crânerie que son petit frère. Le valet de chambre qui nous a révélé les particularités que nous venons de faire connaître était à Paris lors de la journée des Barri-cades, en 1648. Il en a laissé un long récit, dont nous ne retiendrons que l'essentiel.

Après que la reine eut rendu la liberté à Broussel, le conseiller au Parlement de Paris dont l'arrestation fut le prétexte de la Fronde, le peuple se calma pendant un certain temps ; au bout de quelques jours, les troubles recommencèrent : le 28 août, dans la soirée, deux charrettes de munitions ayant tenté de sortir par la porte Saint-Antoine, en un instant le mot d'ordre fut donné et le peuple reprit les armes.

Des chandelles se montrèrent à toutes les fenêtres. « Il ne s'étoit jamais vu de nuict, dit le narrateur, une alarme si allumée. »



PHILIPPES, FILS DE FRANCE, DUC D'ANJOU,
ET FRERE VNIQUE DU ROY.

PHILIPPE, duc d'Anjou, frère de Louis XIV.

Au Palais-Royal, l'émoi fut grand. « Le petit monsieur d'Anjou estant auprès du Roy fut saisi de peur. Le Roy le rassuroit de son mieulx ; enfin, il ne trouva point de lieu de sûreté que d'obliger le Roy à prendre son espée. Ce que le Roy fit d'une grâce admirable, flattant cet enfant, le tenant auprès de luy et luy disant les plus jolies choses du monde, mais d'ung air qu'un grand général peut parler dans de vives alarmes, sans s'en émouvoir, et d'un discours qui donnoit cœur et rassuroit ceux quy l'entendoient. Le Roy eut la bonté de ramener monsieur son frère dans sa chambre et le fit retirer (1)... »

Contrairement à Louis XIV, le duc d'Anjou était rien moins que brave. Monsieur était, au dire de l'abbé de Choisy, la plus jolie créature de France, la gentillesse même, mais avec des grâces féminines dans toute sa personne, « plus convenables à une princesse qu'à un prince », remarque Mme de La Fayette.

Il passait la plus grande partie de son temps avec les dames et les filles d'honneur de sa mère, qui s'amusaient à l'habiller en fille, travestissement qui lui seyait, du reste, à ravir. On ne pou-

(1) Fragments des *Mémoires* inédits de DUBOIS, gentilhomme servant du Roi, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 2^e série, t. IV, 1847-1848. pp. 1 et suivantes)

vait lui faire de plus grand plaisir que de l'accoutrer de la sorte. L'abbé dont nous avons invoqué le témoignage raconte, que dès que Monsieur arrivait chez Mme de Choisy, sa mère, « on le mettait à sa toilette, on le coiffait; il avait un corps (corset) pour conserver sa taille; ce corps était en broderie. On lui ôtait son justaucorps, pour lui mettre des manteaux de femme et des jupes; et tout cela se faisait, disait-on, par ordre du Cardinal, qui voulait le rendre efféminé. » Plus tard il conserva les mêmes goûts. Anne d'Autriche, loin de les blâmer, paraît les avoir encouragés.

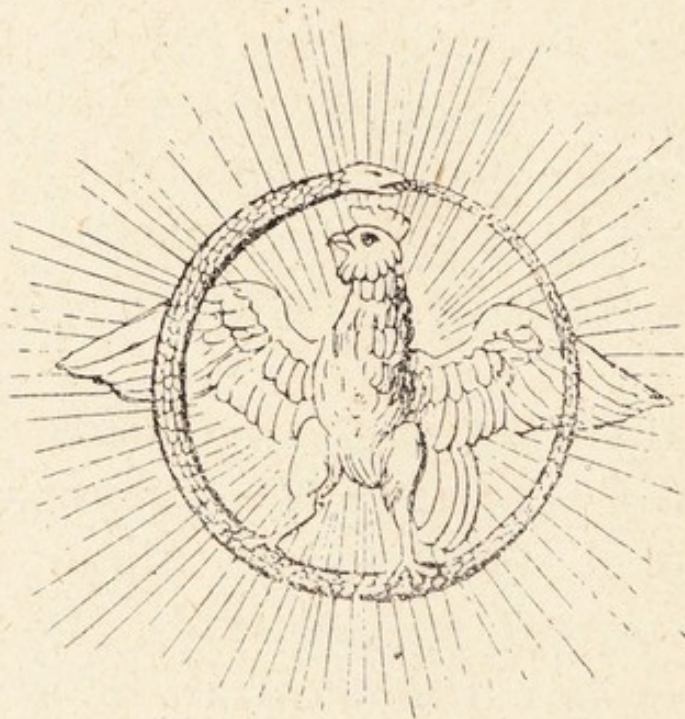
On peut lire, dans les Mémoires de la Grande Mademoiselle, le récit d'un bal où figuraient quatre bergères, magnifiquement habillées, conduites par quatre bergers. Monsieur faisait l'une des bergères! Et la narratrice ajoute: « La reine nous trouva fort à sa fantaisie, ce qui n'est pas peu. »

Au bal, Monsieur se montrait dans un ajustement qui était de nature à faire valoir ses grâces, mais qui était d'une femme plutôt que d'un homme. Il mettait des cornettes, des pendants d'oreilles, et faisait son entrée au bras de son favori, le duc de Lorraine. « On ne saurait dire à quel point il poussa la coquetterie, en mettant des mouches, en les changeant de place. » C'est en-

core le même souci qui lui faisait rechercher les rôles où il paraissait non comme acteur, mais comme actrice. Il avait des écrins remplis de rubis, de diamants, de perles; il en montra un jour à son précepteur (1) pour plus d'un million! Pourrait-on s'étonner, après ce que nous venons de relater, que ce Fils de France se soit laissé mener « le bâton haut toute sa vie (2) » par un de ses mignons?

(1) L'évêque Daniel de COSNAC, qui relate le fait dans ses *Mémoires*, t. I^{er}, 340.

(2) *Mémoires de Saint-Simon*, t. III (édition CHÉRUEL).



Emblème qui se trouve sur le fronton intérieur du Louvre adossé à la colonnade, et qui témoigne que, déjà sous Louis XIV, le coq gaulois figurait comme emblème sur les monuments publics.

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
I. — LOUIS XI.	5
I — LOUIS XI, présidant une Assemblée de l'Ordre de Saint-Michel	7
III. — La naissance de HENRI IV	13
IV. — Ceinture de la Vierge conservée à Notre-Dame du Puy-en-Velay.	17
V. — MARIE DE MÉDICIS	25
VI. — Le médecin-poète COURVAL-SONNET.	27
VII. — Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, Dauphine de France.	29
VIII. — Reçu, avec signature autographe, de CLÉMENT, accoucheur de la Dauphine	31
IX. — Le R. P. Marc d'AVIANO.	33
X. — SAINT FRANÇOIS DE PAULE	35
XI. — LOUISE DE SAVOIE et FABRI	37
XII. — HENRI III, Roi de France.	43
XIII. — MARIE DE MÉDICIS et LOUIS XIII	45
XIV. — LE ROI DE ROME (d'après GÉRARD)	47
XV. — Berceau-Barcelonnette du ROI DE ROME.	49
XVI. — Médaille frappée à l'occasion de la naissance du ROI DE ROME.	51
XVII. — Mme BOURSIER, sage-femme de MARIE DE MÉDICIS.	53
XVIII. — MARIE DE MÉDICIS.	59
XIX. — Intaille destinée à commémorer la naissance de Mgr le DUC DE BOURGOGNE.	63
XX. — Le Dauphin, fils de LOUIS XV.	69
XXI. — MARIE LECZINSKA, tenant le Dauphin sur ses genoux.	71

	Pages.
XXII. — Bulletin de santé de la DUCHESSE de BERRY.	72
XXIII. — MARIE-ANTOINETTE, Archiduchesse d'Autriche	79
XXIV. — Naissance du 1 ^{er} DAUPHIN, fils de LOUIS XVI et de MARIE-ANTOINETTE	81
XXV. — M. de VERMONT, accoucheur de MARIE-ANTOINETTE.	83
XXVI. — Le D ^r DENEUX, accoucheur de la DUCHESSE DE BERRY	85
XXVII. — Bulletin de santé de la DUCHESSE DE BERRY récemment accouchée.	88
XXVIII. — Le DUC DE BORDEAUX	93
XXIX. — La DUCHESSE DE BERRY et son fils	95
XXX. — Médaille frappée à l'occasion de la naissance du DUC DE BORDEAUX	96
XXXI. — MARIE D'ANJOU, épouse du roi CHARLES VII.	101
XXXII. — ANNE DE BRETAGNE	105
XXXIII. — Marie-Christine-Victoire de Bavière, belle-fille de LOUIS XIV.	109
XXXIV. — La Dauphine Marie-Josèphe de Saxe, épouse du fils de LOUIS XV.	113
XXXV. — Charles-Orland, premier fils d'ANNE DE BRETAGNE et de CHARLES VIII	115
XXXVI. — Louis de France, Duc de Bourgogne, présenté à LOUIS XIV	117
XXXVII. — Le Baptême du ROI DE ROME.	123
XXXVIII. — Le Baptême du GRAND DAUPHIN	127
XXXIX. — LOUIS XV, enfant.	130
XL. — La sage-femme présentant à LOUIS XIII le Dauphin (futur LOUIS XIV)	131
XLI. — Louis, Dauphin de France, second duc de Bourgogne	135
XLII. — CHARLES VII, 3 ^e fils de CHARLES VI.	141
XLIII. — CATHERINE DE MÉDICIS.	145
XLIV. — Signature de J. HÉROARD.	147
XLV. — L'astrologue J.-B. MORIN.	149
XLVI. — ANTOINE VALLÔT, archiâtre de Louis XIV.	151
XLVII. — Mgr le GRAND DAUPHIN, enfant	153
XLVIII. — LE RÉGENT, enfant	155
XLIX. — La nourrice du DUC DE BOURGOGNE.	159
L. — La Berceuse	161
LI. — La Promeneuse	163
LII. — La Teneuse.	165
LIII. — La Gouvernante	169

	Pages
LIV. — MARGUERITE DE FRANCE, Reine de Navarre	175
LV. — LOUIS XI, enfant	179
LVI. — Maison Lassansaa, où fut mis en nourrice HENRI IV	181
LVII. — JEANNE d'ALBRET, mère de HENRI IV	183
LVIII. — LOUIS XIII, à 7 mois.	185
LIX. — Naissance de Mgr le Duc de BRETAGNE.	187
LX. — PHILIPPE DE FRANCE, 2 ^e fils du Grand Dauphin	193
LXI. — Le Duc de BOURGOGNE, fils aîné du Grand Dauphin	195
LXII. — MADAME MERCIER, nourrice de Louis XV.	200
LXIII. — LOUIS XIV, enfant	203
LXIV. — Signature autographe de Mme ANCELIN, nourrice de Louis XIV.	204
LXV. — LOUIS XV, soutenu par Pallas	205
LXVI. — Ex-libris de Mme MERCIER	206
LXVII. — Mme POITRINE, nourrice du 1 ^{er} Dauphin, fils de Marie-Antoinette.	207
LXVIII. — NAPOLEON présentant son fils aux Dignitaires de l'Empire	213
LXIX. — Mme la DUCHESSE DE MONTEBELLO	217
LXX. — MARIE-LOUISE, Impératrice	219
LXXI. — Mme BAYART, nourrice de S. A. R. le Duc de Bordeaux	227
LXXII. — Mlle de MONTPENSIER, dite la <i>Grande Made-moiselle</i>	231
LXXIII. — CHARLES VI, roi de France.	233
LXXIV. — Signature du Roi CHARLES VI.	234
LXXV. — Château de Mehun-sur-Yèvre dans lequel est mort CHARLES VII	243
LXXVI. — CHARLOTTE DE SAVOIE.	245
LXXVII. — Château de Plessis-lez-Tours.	247
LXXVIII. — Vue ancienne de la ville et du château de Loches	248
LXXIX. — Vue ancienne de la ville et du château d'Amboise	251
LXXX. — CHARLES d'ORLÉANS, siégeant parmi les Pairs.	255
LXXXI. — JEANNE DE FRANCE, fille de Louis XI	259
LXXXII. — Château de Langeais	261
LXXXIII. — CHARLES VIII, roi de France	265
LXXXIV. — Signature autographe de CHARLES VIII	267

	Pages
LXXXV. — Tombeau des enfants de CHARLES VIII et d'ANNE DE BRETAGNE	271
LXXXVI. — LOUIS XII	273
LXXXVII. — Marie d'Angleterre, 3 ^e épouse de LOUIS XII.	275
LXXXVIII. — François, Duc de Valois et comte d'Angoulême	277
LXXXIX. — Louise de Savoie, mère de FRANÇOIS I ^{er}	279
XC. — Les jeux pratiqués au xvi ^e siècle	280
XCI. — Marguerite, sœur de FRANÇOIS I ^{er}	283
XCII. — Mgr d'Angoulême. 3 ^e fils de FRANÇOIS I ^{er}	289
XCIII. — Le roi HENRI II	293
XCIV. — Charles-Maximilien, Duc d'Orléans	297
XCV. — Hercule de France, fils de HENRI II et de CATHERINE DE MÉDICIS	299
XCVI. — HENRI III, enfant	301
XCVII. — Le Roi CHARLES IX, estant Duc d'Orléans.	303
XCVIII. — DIANE DE POITIERS à sa toilette	305
XCIX. — François, Dauphin de France (1552).	309
C. — Mgr d'Alençon, frère du Roy	311
CI. — Le Roi CHARLES IX.	313
CII. — CHARLES IX chez son armurier	315
CIII. — Le Maréchal de VIEILLEVILLE	321
CIV. — Ancien château de Coarraze où fut élevé HENRI IV	323
CV. — HENRI IV jouant avec ses enfants	328
CVI. — La Reine MARIE DE MÉDICIS en carrosse	333
CVII. — Médaille, frappée en Italie, pour célébrer la naissance de LOUIS XIII.	340
CVIII. — LOUIS XIII, enfant	341
CIX. — Alex. de Bourbon, chevalier de Vendôme, bâtard de HENRI IV	343
CX. — Lettre de Mme DE MONTGLAT à MARIE DE MÉDECIS.	347
CXI. — ANDRÉ DU LAURENS.	349
CXII. — Signature autographe de DU LAURENS	351
CXIII. — LOUIS XIII, enfant	355
CXIV. — LOUIS XIII, enfant, à cheval	359
CXV. — Gaston de Bourbon, frère unique de LOUIS XIII.	367
CXVI. — LOUIS XIII, se rendant au manège	377
CXVII. — Un Echiquier au xvii ^e siècle	383
CXVIII. — LOUIS XIII, prenant ses premières leçons d'équitation	385
CXIX. — LOUIS XIII et son écuyer Pluvinel.	389

	Pages
CXX. — Louis XIII se livrant à des exercices équestres	391
CXXI. — La cérémonie du <i>Toucher du Roy</i>	392
CXXII. — Saint Louis et saint MARCOUL, patrons des écouelleux	395
CXXIII. — ANNE d'AUTRICHE et ses enfants.	401
CXXIV. — Mme de LANSSAC, Gouvernante des Enfants de France.	405
CXXV. — Louis XIV à 5 ans	406
CXXVI. — Lettre autographe de Louis XIII à Richelieu.	407
CXXVII. — Autographe de Richelieu, annoté par Louis XIII	408
CXXVIII. — Louis XIV à 8 ans	411
CXXIX. — Le jeune Louis XIV, s'exerçant à tirer sur les oiseaux	413
CXXX. — François de Neufville, duc de Villeroy, Gouverneur de Louis XIV	415
CXXXI. — Hardouin de Péréfixe, précepteur de Louis XIV	417
CXXXII. — Louis XIV, enfant (<i>Musée de Blois</i>).	419
CXXXIII. — Louis XIV à 10 ans.	421
CXXXIV. — Les amusements du Roi (Louis XIV).	425
CXXXV. — Vue du Fort Royal, élevé en 1650	427
CXXXVI. — Mlle de MONTPENSIER	429
CXXXVII. — Louis XIV, adolescent	433
CXXXVIII. — Devoir d'écriture de Louis XIV, enfant.	435
CXXXIX. — Philippe, duc d'Anjou, frère de Louis XIV.	437
CXL. — Emblème où figure le coq gaulois(xvii ^e siècle)	440



TABLE DES MATIERES

	Pages.
I. — LA GROSSESSE A LA COUR DE FRANCE : Les Saints, protecteurs des accouchées	1
II. — COMMENT ACCOUCHAIENT LES REINES DE FRANCE	46
I. — Le Cérémonial	46
II. — La décoration de la chambre de gésine	98
III. — L'hygiène du nouveau-né et le ré- gime de l'accouchée	106
IV. — L'ondolement et le baptême d'un enfant royal ; les langes bénits.	120
V. — L'horoscope du nouveau-né prin- cier	138
III. — LA MAISON D'UN ENFANT DE FRANCE	158
I. — Comment elle était constituée.	158
II. — Le choix des nourrices et leurs attributions.	173
IV. — COMMENT ON ÉLEVAIT PRINCES ET PRINCESSES	230
I. — De Charles VI aux Valois.	230
II. — L'éducation de Henri IV	320
III. — Louis XIII, enfant.	339
IV. — Louis XIII, de l'enfance à l'ado- lescence	373
V. — La naissance et les premières années de Louis XIV.	396
TABLE DES GRAVURES	441

82

Welcome
H.
Hols.





